

Faculté de philosophie, arts et lettres

Salimbene de Adam de Parme et Jacques de Vitry : témoins et acteurs privilégiés du XIII^e siècle européen

Analyse comparative de la troisième croisade
selon deux récits occidentaux

Mémoire présenté par : Giuseppe Camarda
Promoteur : M. Paul Bertrand
Année académique 2022-2023
HIST2MS/CO

ANNÉE ACADÉMIQUE : 2022-2023

SESSION : AOUT

NOM : CAMARDA

PRÉNOM : GIUSEPPE

TITRE DU MÉMOIRE : Salimbene de Adam de Parme et Jacques de Vitry : témoins et acteurs privilégiés du XIII^e siècle européen. Analyse comparative de la troisième croisade selon deux récits occidentaux.

PROMOTEUR : PAUL BERTRAND

Résumé du mémoire en 12 lignes :

Le XIII^e siècle est un moment charnière pour l'Europe qui vit de grands changements. Au même moment, l'Orient latin vit au rythme des dernières croisades. L'enthousiasme de la chrétienté s'est terni au fil des échecs répétés des croisades successives à la troisième. Les auteurs chrétiens du XIII^e racontent les événements des croisades chacun à leur façon, en manifestant implicitement des systèmes de valeurs qui miroitent des schémas de pensées plus globaux. Ce mémoire est une analyse comparative du récit de la troisième croisade dans deux œuvres : la *Cronica* de Salimbene de Adam de Parme et l'*Historia orientalis* de Jacques de Vitry. En mettant en vis-à-vis leurs deux récits, nous essayerons de caractériser la représentation mentale de l'entreprise de croisade chez ces deux auteurs. Grâce à cela, nous observerons comment ces mêmes auteurs miroitent des états d'esprit tributaires de leurs vies respectives. Bien plus, nous réaliserons pourquoi ils sont finalement des témoins privilégiés des évolutions qui prennent forme au XIII^e siècle.

Il est demandé aux étudiants qui déposeront leur mémoire pour la prochaine session d'examens de bien vouloir rédiger un résumé (12 lignes maximum), à insérer en début de mémoire.

Ce résumé doit faire état de la problématique, des sources utilisées et des principaux résultats obtenus.

Remerciements

Ce mémoire n'aurait jamais vu le jour sans l'aide, le soutien et l'inspiration qu'un très grand nombre de personnes m'ont fourni. Il me tient profondément et sincèrement à cœur de pouvoir les remercier.

Je remercie avant toutes choses Monsieur Paul Bertrand, mon promoteur. Il a été un guide toujours présent et disponible tout au long du processus créatif de ce mémoire. Il m'a indiqué le juste chemin à suivre sans me brider à aucun moment dans ma volonté, en donnant une structure à mes idées. Il a été rassurant et en même temps motivateur. Sans lui, ce mémoire ne serait tout simplement pas ce qu'il est.

Je remercie ensuite toutes les personnes qui ont directement contribué à la rédaction de ce mémoire, c'est-à-dire mes relectrices et relecteurs. Thalia, Sébastien, Madame Katya et Madame Gaetana. À toutes ces personnes qui ont investi de leur temps et de leur patience pour pallier mes lacunes, je dis merci du fond du cœur. Sans vous, mes mots n'auraient pas eu cette beauté qui me rend si fier.

J'aimerais enfin remercier Monsieur Vincent Vagman, mon maître de stage. Il a cru en moi et m'a donné une occasion à un moment difficile où moi-même je ne croyais plus en mes capacités. Cet acte est ce qui m'a permis de ne pas renoncer à mes études. Pour cela, je lui en serai éternellement reconnaissant

Je me dois également de remercier ma famille, qui est ma fierté et mon âme, qui depuis tant d'années m'entoure et me soutient ardemment pour ma plus grande chance.

Je remercie mes parents. Toutes les paroles existantes ne suffiraient aucunement à exprimer ma gratitude envers ces deux personnes. Ils sont mes piliers, mes modèles, mes raisons d'être. Je me limiterai simplement à leur dire que, tout ce que j'ai fait jusqu'à ce jour, je l'ai fait uniquement pour les remercier et les repayer d'un sacrifice si grand qu'ils ont eu le courage d'accomplir il y a maintenant vingt-et-un ans.

Je remercie mon frère et ma sœur, Salvatore et Michela, qui à leur façon allègent mon esprit. Même si je n'ai pas le courage de leur dire, je voudrais qu'ils sachent que je fais tout cela aussi pour pouvoir déblayer la route devant eux et leur faciliter des combats qu'ils choisiront peut-être de mener un jour.

Je remercie ma famille au pays, loin de mes yeux mais toujours dans mes pensées. Mes grands-mères, mes tantes et mes oncles, mes cousins et cousines. Je voudrais qu'ils sachent que je pense tous les jours à eux, et que la fierté dans leurs yeux, lorsqu'ils évoquent mon nom et mes si modestes réussites, est pour moi un moteur inextinguible. Ils sont aussi ma raison de me lever, ma raison de me battre.

Enfin, je me dois aussi de remercier cette seconde famille, très large, que la vie m'a offert. Mes amis sont pour moi mon monde et je ne saurais imaginer ma vie sans eux. Chacun à leur façon, ils m'ont rapproché d'une parcelle de moi-même.

En premier lieu, mes amis historiens. Merci à François, compagnon de vie plus qu'ami. Tant de cours, d'heures de bibliothèques, de soirées improbables et de rigolade insensées nous avons partagé. Ta vision de la vie si opposée de la mienne m'aide à voir le monde sous un autre angle. Tu as toujours essayé d'alléger mon esprit et mon cœur, et tu as toujours su trouver les mots pour apaiser ma culpabilité. Peu importe ce que les gens disent, pour moi tu auras toujours un cœur immense.

Merci à Émile, mon partenaire de bibliothèque et de courses nocturnes, et à Manon, ma petite sœur spirituelle. Vous êtes deux des personnes les plus intelligentes que j'ai pu rencontrer. Voir votre potentiel éclore et bourgeonner était magnifique. Vous avez été pour moi inspiration quand mon esprit était embrumé, et oreilles attentives lorsque mon cœur était blessé. Je suis sûr que vous accomplirez de grandes choses, quoi que vous choisissiez qu'elles soient.

Merci à Ysaline, à Jean-Côme, à Ilan et à Vincent, partenaires de cours et de rigolades. Avoir pu partager trois ans de scolarité avec vous a été une joie immense. Vous aussi vous avez été des amis inspirants, réconfortants et fidèles. Nos chemins scolaires se sont séparés pour mon plus grand regret, mais sachez que les souvenirs que nous avons partagés sont immortels et précieusement conservés.

Enfin, merci aussi à tous les autres historiens. Merci à Lucas, à Guillaume, à Simon, à Romane, à Pauline et absolument tous les autres avec qui j'ai partagé bancs de cours et tables au cercle. Merci à mon président pour la vie Logan, pour nous avoir permis de créer tous ces souvenirs quand il nous faisait passer en douce. Vous êtes tous dans mon cœur à vie.

Au-delà des études, la vie m'a également offert tellement. Alors merci à Victor, mon vieux frère. Nous avons partagé six ans de scolarité ensemble. Lorsque nous nous sommes séparés après cela, tu as tracé le chemin que nous allions suivre par la suite. Quand j'étais au plus bas, tu es venu me chercher et tu m'as mis sur ce chemin qui m'a mené jusqu'à ce moment.

Sans toi, je ne serai pas où je suis aujourd'hui. Merci de savoir toujours m'ouvrir les yeux sur des horizons auxquels je ne pense pas toujours.

Merci à Noé, mon partenaire spirituel. Parmi tous les moments que j'aimerais raconter, mes préférés restent nos promenades sans but passées à philosopher et à nous questionner sur la vie. Tu m'as inspiré pour tant de choses, tu m'as ouvert les yeux sur tant de choses. C'est toi qui m'as amené à Jacques de Vitry. Ce mémoire porte aussi ta main. Je suis sûr que ton futur est désormais destiné à être brillant.

Merci à Théo, mon bro. Te rencontrer fut si improbable. Mais notre amitié a été si naturelle. Tu as été une oreille plus qu'attentive, pour mon cœur qui ressemble tant au tien. Je suis si heureux qu'aujourd'hui tu possèdes tout ce que tu as, pour lequel tu t'es tant battu. Et surtout, je ne te remercierai jamais assez pour m'avoir choisi comme témoin de ton union future. Je ne sais même pas si je pourrai te rendre tout ce que tu m'as offert un jour, mais je ferai de mon mieux pour y arriver. Je remercie également tout notre groupe, Thalia, Florence et Vatslav, Andy, Noëlle et Alexis. Vous êtes des personnes incroyables à qui je souhaite tout le meilleur que la vie ait à offrir.

Je remercie mes vieux partenaires de classe, Carl, Guillaume, Faelan, Antoine, Eddy, Quentin et toutes leurs compagnes. Après tant de temps, nous arrivons toujours à nous revoir tous les six mois et à nous comporter comme si deux heures s'étaient écoulées. Vous êtes des combattants, des guerriers. Merci de rester toujours à mes côtés.

Je remercie mon ami Souli, partenaire de voyage. Notre amitié est encore fraîche, mais déjà intense. Merci pour tout ton aide. Tu n'as jamais douté que je puisse mener à terme ce que je faisais et ce malgré ce que je te disais. Ta confiance aveugle en mes capacités a fini par payer.

Merci à mes mentors, Mehdi et Khalid. Parmi toutes les personnes déjà citées, vous avez été ceux qui m'ont donné envie de me lancer corps et âme dans mes études. Khalid, ta sagesse, ton calme et ton savoir ont été une étincelle d'une puissance rare. Mehdi, ta force d'esprit, ta détermination et ta résilience ont été pour moi un modèle à suivre. Tu as été le carburant à ma volonté. Tu as été bien plus que ça. Tu as été celui à me convaincre de ne pas abandonner toutes les fois où j'en avais l'occasion et tous les droits. Tu as été celui qui me faisais relever la tête à chaque fois que je l'abaissais. Tu as été celui à me convaincre que j'avais ma place dans ce monde, et que mes capacités valaient plus que ce que je pensais. La maison

des jeunes n'aurait jamais été ce qu'elle a été sans toi, et par conséquent moi aussi je n'aurai jamais été ce que je suis sans toi. Ce mémoire porte votre marque indélébile à tous les deux.

Merci aux désormais anciens animateurs de la maison des jeunes de Saint-Servais : Diego, Guillaume, Marie et Hélène. Ce lieu que j'aime tant, vous en avez été l'âme pendant des années. Et par n'importe quelles années, les plus significatives de ma vie. Sans vous, la maison des jeunes n'aurait jamais été ce havre de paix que j'ai connu. Vous lui avez donné un visage magnifique et inspirant. Moi aussi, vous m'avez tant offert : de l'espoir, de la bonne humeur, des rires infinis et parfois des larmes lourdes d'émotions. Vous voir partir me fend le cœur, mais d'un autre côté, vous qui étiez autrefois mes animateurs vous êtes aujourd'hui mes amis. Alors je sais que maintenant, je serai à vos côtés dans les nouveaux chapitres de vos vies, et qui sait, peut-être un jour en ouvrirons-nous un nouveau, ensemble.

Merci à Clément et Caroline, mes plus vieux amis. On ne se croise plus si souvent, mais incroyablement rien n'a changé par rapport à notre enfance. Merci d'être toujours là à mes côtés.

Finalement, merci à mes frères. Vous que je considère comme mon propre sang. Vous que la vie m'a amené pour me sauver. Vous qui êtes là tous les jours à mes côtés. Vous qui partagez mes combats, me joies et mes larmes depuis tellement longtemps. Un à un je dois vous remercier.

Merci Beyma. Tu sais tout, les mots sont inutiles entre nous car un simple regard suffit. Tu m'as offert le plus cadeau qu'on m'ait jamais offert, et tous les jours je me bat pour être à la hauteur de l'honorer.

Merci J-E. Toi aussi tu es là depuis tellement longtemps que cela en devient parfois même apeurant. Je sais que parfois tu es perdu et tu ne sais pas où tu vas, mais garde le cap, la vie te réserve bientôt le meilleur.

Merci Thomas. Tu es mon opposé total sur absolument tout, et c'est cela qui te rend unique. Voir la vie sous ton angle de vue est parfois nécessaire à ma personne. Toi aussi tu es venu parfois me chercher au plus bas. Je sais que tu t'inquiètes pour moi parfois même si tu ne veux pas le montrer. Ne t'inquiète pas, l'avenir nous réserve des jours radieux.

Merci Egzon. Toi qui nous accueilles tellement que ta maison est devenue un lieu de rassemblement. Toi qui m'as fait découvrir tant de choses que j'aime aussi. Et surtout

toi qui est prêt à te plier en quatre au moindre signe de besoin de notre part. Ta volonté et ta force d'esprit sont incroyables et elles te mèneront un jour à tes objectifs, j'en suis certain.

Merci Olivier. La vie t'a arraché brusquement ce qui te revenait, pourtant tu continues à te battre. Ta présence, bien que souvent virtuelle, est un pilier à mon quotidien. Pouvoir discuter avec un esprit aussi brillant que toi est une chance inouïe. Je suis sûr qu'un jour tu pourras revenir prendre ta place dans le quotidien, à nos côtés, là où tu devrais être.

Et enfin, merci à Edgar. Tous les qualificatifs et les éloges que j'ai pu attribuer à toutes ces personnes que je décris depuis quelques pages, tous se rejoignent en toi. Tu es partenaire de vie, de voyage, de jeu, de combats, de pleurs, de souffrance, de rires, d'ennui, de bonheur surtout, du passé, du présent et du futur. Tu es la personne au cœur le plus grand que je connaisse. Parfois pourtant, tes blessures internes te poussent à te renfermer, à ne pas saisir des opportunités. Je te souhaite de t'ouvrir mon ami, de guérir. Ouvre-toi à ce monde qui se présente devant toi et surtout ait le courage d'être pleinement toi-même. Tu es une des meilleures personnes que je connaisse, et tu mérites l'univers tout entier. J'aimerais que tu en prennes conscience comme moi je l'ai fait.

Ce mémoire est dédié

À mes grands-pères, Giuseppe et Salvatore, et mon grand-oncle, Vincenzo. Vous êtes partis bien trop tôt, quand j'avais encore besoin de vous. J'ai passé tous les jours de mon existence à vivre pour faire perdurer votre souvenir, pour perpétuer vos valeurs, vos enseignements et vos principes. Vous avez été les phares de ma vie, illuminant sans arrêt même les journées les plus sombres et désespérées, me donnant envie de me relever à chaque fois que je suis tombé. J'aurai tellement voulu que vous soyez là aujourd'hui pour voir jusqu'où j'ai pu arriver. Je donnerai tout pour pouvoir discuter juste encore une fois avec vous. Tout ce que j'ai fait, je l'ai fait en votre honneur, dans le silence, l'humilité et la bienveillance que vous m'avez tous transmis. Je pense pouvoir dire aujourd'hui pour la première fois que vous seriez fiers de moi.

À Mady, l'amour de ma vie. Tu es la meilleure chose qui me soit jamais arrivée. Te porter dans mes bras le jour de ta naissance a été la plus grande joie qu'il m'ait été donné de ressentir. Te voir grandir chaque jour est un privilège que je ne suis pas sûr de mériter. Ton sourire pur est la lumière qui me pousse à regarder de l'avant. Je me bats et je continuerai à me battre sans relâche pour te construire un monde meilleur pour demain. Je t'en fais le serment.

Introduction

L'histoire de l'humanité est ponctuée de moments charnières qui balisent la marche de l'évolution et du changement. Ces moments peuvent être courts et éclatants ou longs et subtils. Si les premiers peuvent attirer l'attention, les deuxièmes sont plus difficilement perceptibles, leur impact se mesurant sur une plus longue durée. Certains siècles de notre histoire ont endossé ce rôle. Des siècles au sortir desquels l'humanité n'était plus la même. Des siècles qui furent le théâtre de changements majeurs, de progrès surprenants et d'avancées significatives qui ont modifié le visage du monde à tout jamais. Le XIII^e siècle en fait partie.

Un antagonisme existait alors entre deux civilisations qui se connaissaient depuis un temps mais qui ne s'étaient encore jamais vraiment rencontrées. D'un côté, le monde occidental en pleine mutation où l'avènement du XIII^e siècle est crucial pour son développement. Alors qu'auparavant l'Europe occidentale était enlisée dans les mécanismes féodaux, dès le XIII^e, la société débute sa transition vers un autre modèle. Ainsi, les villes émergent et deviennent le centre de la civilisation, le commerce fleurit, les universités et grandes écoles éclosent. Un renouveau religieux vient également supporter les nouvelles inquiétudes eschatologiques de la population. Alors même que tout semble vertueux dans notre continent durant ce siècle, il existe un combat qui lui est loin d'être gagné : celui de la récupération de l'héritage du Christ.

De l'autre côté du globe en Orient, le monde arabo-musulman avait su s'imposer depuis la fondation de l'Islam au VII^e siècle comme un acteur historique principal. Son Moyen Âge était fort différent de celui du monde occidental dont les années obscures correspondaient à l'âge d'or du monde arabo-musulman. Ce dernier avait une avance considérable dans une multitude de domaines : science, astrologie, médecine, mathématiques, etc. Les seuls chrétiens que les Arabes connaissaient alors étaient les Byzantins¹. Or, un événement allait venir modifier l'équilibre du monde à tout jamais.

Lorsque Jérusalem tombe une première fois aux mains des adeptes de l'Islam, l'Occident en conçoit une vive inquiétude pour l'avenir de la ville sainte. La Terre de la Promesse, Jérusalem céleste de l'imaginaire chrétien, est toujours au centre des préoccupations. Ces craintes grandissantes vont pousser le monde chrétien à aller directement à l'encontre du monde musulman dont il ignore encore bien des aspects. Des guerriers arborent la croix sur leurs armures, ils deviennent de la sorte des pèlerins armés du Christ : l'entreprise de croisade

¹ Un intéressant et complet portrait du développement de l'Islam est livré dans BIANQUIS, T., GUICHARD, P. et TILLIER, M., dir., *Les débuts du monde musulman, VIIe-Xe siècle*, PUF, Paris, 2012.

est née. La première croisade débute en 1095 et aboutit à la récupération de Jérusalem en 1099 accomplissant ainsi l'objectif de la papauté. Par la suite, les « Francs » comme les appellent les Sarrasins s'établiront de façon pérenne au Proche et Moyen-Orient pendant près de deux siècles. Ils constitueront des territoires autonomes et s'inséreront dans les périlleux jeux politiques de ces régions. Des figures majeures ont su propulser les croisades au centre des fantasmes modernes. Ainsi, lorsqu'on nomme aujourd'hui Godefroid de Bouillon, Saint Louis, Pélage, Richard Cœur de Lion ou encore Saladin, les pensées se tournent assez rapidement vers ce phénomène qui ne cesse de susciter les intérêts.

Durant ces deux siècles de croisades, le XII^e fut celui de l'espoir : les combats furent nombreux, les retournements inattendus. Après des débuts où les états latins d'Orient s'étaient consolidés, les intrigues politiques apparaissent, les animosités internes s'enflamment tandis qu'en face, les musulmans reprennent du terrain. Alors que leurs forces étaient affaiblies par des très nombreuses luttes internes, des personnages importants ont su reconstruire l'unité de l'Islam. On pensait la chrétienté capable de renverser la puissance musulmane et de s'établir définitivement un jour lointain sur toutes ces terres. Mais le renouveau du jihad, la guerre sainte musulmane, vient contrecarrer ses rêves. Finalement, la nouvelle perte de Jérusalem en 1187 mettra un frein aux aspirations chrétiennes et la tentative qui s'en suit pour récupérer la ville sainte lors de la troisième croisade (1189-1192) constituera le dernier acte du XII^e. Un épilogue amer, puisque seule la ville d'Acre aura pu être récupérée. Jérusalem était encore loin, et elle allait s'éloigner toujours plus.

Vient alors le XIII^e, le siècle des débâcles. Aucune croisade lancée durant ces cent ans n'a pu reproduire le succès de la première. Les hommes qui ont tenté cette entreprise furent nombreux, et quasi tous ont essuyé des échecs monumentaux. Plus de cent ans s'étaient écoulés depuis que les premiers croisés étaient partis et la ferveur chrétienne n'était plus la même. L'Europe avait changé et les idées et les conceptions avaient évolué. Déception après déception, l'idée de croisade s'affaiblissait jusqu'à en devenir un mirage. L'ombre rémanente de l'entreprise de croisade a survécu jusqu'en 1291. Acre qui avait été la pierre angulaire de la survie du royaume latin de Jérusalem et le nouveau point de départ des croisades tombe cette année-là sous le joug des Mamelouks : les états latins d'Orient n'étaient plus, la croisade était morte. Ces déceptions répétées survenues durant le XIII^e siècle ont eu des retentissements importants en Occident. Le martellement idéologique des premiers temps s'était estompé. La désillusion était réelle, et on pouvait l'observer dans de nombreux secteurs de la société.

Ce mémoire est dédié à l'étude de ce phénomène dans le secteur des lettrés occidentaux.

Les lettrés occidentaux du XIII^e siècle ont cueilli l'instant pour l'immortaliser dans leurs récits, chacun à sa manière. Il serait bien entendu trop ambitieux de vouloir recenser tous les auteurs qui ont relaté le phénomène des croisades et ses conséquences. Il faudrait bien plus que les quelques pages d'un mémoire pour traiter d'auteurs tels Ernoul, Guillaume de Tyr, Ambroise, Guibert de Nogent et tous les autres². Puisque, tous leurs récits couvrent un éventail de visions et d'objectifs tous aussi significatifs et pertinents, nous avons dû choisir dans notre modeste recherche des auteurs qui pourraient représenter un échantillon pertinent, des témoins significatifs de leur siècle et de leur discipline. L'entreprise s'est révélée ardue : choisir dans cette masse a demandé un travail préalable de reconnaissance, de mise en comparaison, de préanalyse. Notre choix s'est finalement porté sur deux figures : Salimbene de Adam et Jacques de Vitry. Ces deux auteurs sont, ni plus ni moins, l'essence de notre recherche.

Salimbene de Adam est un moine franciscain né à Parme. Son vécu est singulier pour quelqu'un de son statut, puisqu'il a passé sa vie à itinérer entre villes et couvents de l'Italie du nord et parfois même du sud de la France. Il a écrit une chronique pragmatiquement intitulée *Cronica* dans les années 1280. Cette dernière traite d'énormément de sujets différents, allant de l'émergence des ordres mendiants aux guerres entre papauté et empire germanique. Habile observateur du monde, il possède un style unique qui le distingue de ses homologues. Sa chronique est aujourd'hui considérée comme une source majeure du XIII^e siècle.

Jacques de Vitry a lui été maintes choses. Étudiant en théologie à Paris, puis simple prêtre du prieuré d'Oignies, sa vie connaît des bouleversements au tout début du XIII^e lorsqu'il se découvre une vocation de prêcheur et se lance corps et âme dans cette mission. Cela lui vaudra la nomination au siège épiscopal de Saint-Jean d'Acre en 1217. En Orient, Jacques de Vitry accumule une grande quantité d'informations desquelles naît une de ses œuvres majeures : l'*Historia orientalis*. Conçu comme un résumé de l'histoire des contrées orientales depuis des temps forts éloignés jusqu'à ses jours, Jacques de Vitry nous offre un abrégé d'histoire qui cristallise à vif la vision d'un homme de foi occidental sur des régions qui lui sont totalement inconnues.

² Les lecteurs pourront avoir un aperçu préliminaire de leurs œuvres dans ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES, *Recueil des historiens des croisades : historiens occidentaux*, Imprimerie Royale, Paris, 1844-1895.

Le lien de ces deux œuvres avec la croisade est par conséquent inégal. Parmi la masse de sujets divers dont traite Salimbene, l'Orient est un sujet très largement minoritaire. En effet, sur les deux-cent septante deux folios conservés de la *Cronica*, l'Orient ne se retrouve que de manière discontinue dans environ une dizaine de ceux-ci³. Dans cette fourchette, la majorité (environ sept folios) est consacrée pleinement aux événements qui se déroulent au Proche-Orient entre 1187 et 1192, ce qui correspond à la troisième croisade. Toutes les mentions de l'Orient rencontrées après ce long passage sont éparpillées et plus anecdotiques. À l'inverse, la troisième croisade a une place évidemment centrale dans l'Histoire orientale de Jacques de Vitry. Le sujet s'étend sur les neuf derniers chapitres de l'œuvre qui se focalise sur tout l'Orient à travers énormément d'aspects.

Le moine franciscain choisit donc de traiter le sujet majoritairement à travers un des événements les plus importants du territoire. Mais cette source présente un écueil majeur en vue du travail visé : le sujet n'est pas assez étoffé pour pouvoir offrir un portrait psycho-moral assez précis de son auteur. Il faut davantage de matière pour dégager une vision plus générale de l'Orient dans la mentalité occidentale de la fin du Moyen Âge. C'est cette raison qui nous a poussé à étoffer l'analyse par une autre source appropriée, l'*Historia orientalis*.

Notre travail consistera donc en une analyse comparée⁴ de deux récits de la troisième croisade : la Cronica de Salimbene de Adam de Parme et l'Historia orientalis de Jacques de Vitry.

Pour ce faire, nous nous baserons sur des extraits soigneusement tirés des deux œuvres. Ils seront insérés dans le développement et directement commentés. Nous tenterons d'en tirer les plus d'éléments explicites ou implicites possible. Ces extraits seront parfois homologues, narrants les mêmes épisodes, et parfois non-homologues car ils traiteront du même thème mais à travers d'épisodes différents. Gardons toutefois à l'esprit que très souvent différents extraits sont pertinents pour différents thèmes. Nous avons simplement choisi ceux qui nous paraissaient les plus appropriés pour traiter de chaque thème, sans exclure la pertinence d'autres.

³ Estimation réalisée à partir de l'édition du texte latin de Giuseppe Scalia.

⁴ « Procédé d'examen, de confrontation et de raisonnement en vue de rechercher par décomposition, opposition ou rapprochement de ressemblances ou différences de caractéristiques des structures observées afin de les déterminer par quantification qualitative ou quantitative et d'en produire des conclusions plus ou moins précises ou exhaustives ou un résumé raisonné. » :

Analyse comparée dans LA LANGUE FRANÇAISE, <https://www.lalanguefrancaise.com/dictionnaire/definition/analyse-comparee> (consultée le 4 juin 2023).

Le choix des deux sources a été motivé par trois éléments. Le premier est bien évidemment une question de sujet : la troisième croisade est le seul point de croisement entre les deux auteurs qui comporte assez de contenu pour nous permettre de les comparer et ainsi construire une analyse cohérente. Il s'est révélé fort intéressant de comparer le récit isolé de l'Orient chez Salimbene avec une autre œuvre dans laquelle ce même sujet est au centre de l'attention. La dualité dans ce rapport d'importance est significative en soi.

Le deuxième élément motivateur est la personnalité des deux auteurs. Jacques de Vitry, en tant qu'historien et auteur spirituel occidental majeur de son époque, possède un point de vue à la fois divergent et en syntonie avec celui de Salimbene. Les deux se ressemblent sur certains traits et notamment leur statut de religieux. Ce statut les unit sur leur manière de penser et sur leur attrait pour les enseignements de la Bible qu'ils utilisent vigoureusement. Sur ce plan, on peut essayer d'imaginer comment ces caractéristiques communes ont pu influencer leur plume à travers des habitudes de style ou de forme qui trahiraient une tournure d'esprit identique. D'un autre côté, les parcours de vie sont diamétralement opposés. Par exemple, Salimbene n'a jamais mis les pieds au Proche-Orient, tandis que Jacques de Vitry y a séjourné durant presque 9 ans. Son œuvre a été constituée en grande partie par toutes les expériences et rencontres en Orient, ce qui lui donne un côté très personnel, très subjectif malgré ses compétences d'historien. Voilà donc une divergence majeure et significative entre les deux. Jacques de Vitry a vu, a ressenti, a vécu des choses que Salimbene lui ne connaît que théoriquement. Le moine italien parle du loin de ses monastères, il s'inspire de sources qui lui ont été rapportées comme d'autres chroniqueurs européens⁵. Cette différence et toutes les autres que nous allons explorer seront d'autant plus utiles lorsque nous comparerons comment des événements ou des personnages peuvent différer en fonction du chroniqueur.

L'analyse se doit d'aller encore plus en profondeur et c'est là que rentre en jeu le troisième élément. L'esprit des auteurs porte un regard critique qui est tributaire de leurs engagements. Il existe des procédés textuels intrigants et des non-dits pour le moins significatifs de la part des deux. L'analyse prend toute son importance dans le questionnement et la perception de l'Orient par les deux auteurs, aussi il faut nous focaliser davantage sur la façon dont ils racontent les événements que sur ce qu'ils racontent. L'observation et la comparaison des divergences et convergences entre les deux constituent la matière première de cet objectif. Ainsi faisant, nous tenterons de reconstruire une ébauche de conscience individuelle – et

⁵ SALIMBENE DE ADAM DE PARME, *Chronique*, éd. et trad. BESSON, G. et BROSSARD-DANDRÉ, M., Paris, Honoré Champion éditeur, 2016, p. 7.

collective si cela se révèle possible – de la croisade chez les lettrés occidentaux. Le tout à deux moments clés, au début et à la fin du XIII^e siècle, afin de pouvoir jauger si cette conscience a évolué durant ce laps de temps. Pour résumer, notre questionnement est simple : quelle forme le récit de la croisade prend-il dans l'esprit de nos auteurs, pourquoi prend-il cette forme précisément et surtout de quoi se révèle-t-il témoin ?

À la lumière des tous ces éléments, nous pouvons observer que notre étude s'inscrit dans différents courants. Tout d'abord, l'histoire religieuse, et plus précisément l'histoire du christianisme : nos deux auteurs sont des Chrétiens et leurs œuvres gravitent autour de Dieu et de sa présence dans notre monde. Ensuite, nous nous plaçons dans l'histoire des croisades, pour des raisons évidentes. Les quatrième (1204) et cinquième (1217-1221) croisades ont renouvelé l'intérêt pour l'histoire au début du XIII^e siècle. Le genre suscite un intérêt grandissant chez le public qui, à ce moment, garde encore un imaginaire positif sur les expéditions orientales. Nombreux ont été les historiens des croisades depuis le début du XII^e siècle jusqu'à Jean de Joinville qui écrit la dernière grande chronique de croisade en 1272⁶. Jacques de Vitry se place clairement dans ce groupe. Salimbene, en revanche, en est extérieur. Pourtant, le moine parmesan possède une vision singulière du sujet qui a suscité toute notre attention et qui est, nous le verrons, tout à fait révélatrice de sa personne.

Nous serions tentés de dire également que notre analyse se place dans l'histoire des mentalités. Mais nous nous enliserions dans un débat bien trop vaste. Ce courant peut être défini comme « l'histoire des formes de pensées, de croyances et de sentiments spécifiques à chaque époque, en tant qu'elles constituent ensemble une appréhension du monde dotée d'une certaine cohérence⁷ ». Introduit par Marc Bloch et Lucien Febvre des Annales dans les années 1920-1930, le courant a été au centre de nombreux débats au fil du XX^e siècle. En 1996, G. E. R. Lloyd a vivement remis en question la fonction explicative et la pertinence descriptive du concept dans son ouvrage *Pour en finir avec les mentalités*. Sa critique de l'histoire des mentalités a servi dans le début des années 2000 à invalider le courant⁸. Paul Ricœur l'avait notamment utilisée pour prôner un passage à l'appellation histoire des représentations⁹, ou encore Jean-Jacques Wunenburger pour passer à l'histoire de l'imaginaire¹⁰. Aujourd'hui, les

⁶ CAIRE JABINET, M.-P., *Introduction à l'historiographie*, 3^e éd., Armand Colin, Paris, 2013, p. 36-37.

⁷ HULAK, F., *En avons-nous fini avec l'histoire des mentalités ?* dans *Philonsorbonne*, n° 2, 2008, p. 89, <https://journals.openedition.org/philonsorbonne/173> (consultée en ligne le 5 juillet 2023).

⁸ HULAK, F., *En avons-nous fini avec l'histoire des mentalités ?* dans *Philonsorbonne*, n° 2, 2008, p. 90-109, <https://journals.openedition.org/philonsorbonne/173> (consultée le 5 juillet 2023).

⁹ RICŒUR, P., *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Le Seuil, 2003, p. 251-253.

¹⁰ WUNENBURGER, J.-J., *L'imaginaire*, Paris, PUF, 2003, p. 6.

arguments de Lloyd pour déconstruire l'histoire des mentalités sont remis en question. On a tendance à observer comment en réalité l'histoire des mentalités a ouvert le chemin à l'intégration de la discipline historique dans le domaine des sciences humaines¹¹. Nous ne nous positionnerons pas dans ce débat encore ouvert. Nous nous limiterons à relever les composantes sociale, psychologique et culturelle de notre travail. D'un côté, l'étude d'œuvres littéraires nous met inévitablement en relation avec l'histoire culturelle. De l'autre, étudier la place de deux hommes dans leur siècle et les caractéristiques psychologiques que cela peut leur induire nous place dans l'histoire des représentations, peut-être dans l'anthropologie historique et surtout dans l'histoire sociale.

Pour réaliser notre travail, nous nous sommes appuyés sur des études qualitatives et pertinentes en partant des éditions de nos textes. Pour Salimbene, nous signalons l'édition du texte latin de Giuseppe Scalia réalisée pour la première fois en 1966 et reproduite en 1998 dans la collection *Corpus Christianorum*. Cette édition très savante est citée par de nombreux historiens et semble faire autorité sur le sujet. L'édition de G. Scalia a été la base de la traduction du texte sous la direction de Gisèle Besson et Michelle Brossard-Dandré dans la collection *Traduction des classiques du Moyen Âge*. C'est sur cette dernière, datée à 2016, que nous avons travaillé par soucis d'ergonomie. Il s'agit de la toute première traduction intégrale en français de la *Cronica*. Cette contribution est le fruit d'un travail collectif réunissant également des spécialistes de langue et de littérature. Elle possède une introduction qui présente les éléments importants à la bonne compréhension de l'œuvre et de Salimbene. Cette édition comprend également une séparation des notices de Salimbene par dates dans la table des titres, qui a le mérite de rendre plus accessible à tous cette œuvre à la prose enivrante¹².

Nous disposons également de plusieurs possibilités pour l'*Historia orientalis*. Tout d'abord, l'édition et traduction en français de Jean Donnadieu datée de 2008 dans la collection *Sous la règle de saint Augustin*. Nous avons cependant choisi de travailler sur la traduction intégrale en français du texte par Marie-Geneviève Grossel réalisée en 2005 toujours dans la collection *Traduction des classiques du Moyen Âge*. Le choix de travailler sur les traductions intégrales plutôt que sur des éditions classiques s'explique par le fait que ce mémoire ne s'intéresse aucunement au texte latin. L'étude de M.-G. Grossel est très bien illustrée par son

¹¹ HULAK, F., *Op. cit.*, p. 109 (consultée le 5 juillet 2023).

¹² COURROUX, P., C. r. de SALIMBENE DE ADAM DE PARME, *Chronique*, éd. et trad. BESSON, G. et BROSSARD-DANDRÉ, M., Paris, Honoré Champion éditeur, 2016 dans CENTRE D'ÉTUDES SUPÉRIEURES DE CIVILISATION MÉDIÉVALE, *Cahiers de civilisation médiévale, X^e-XII^e siècle*, n° 240, Poitiers, Université de Poitiers, 2017, p. 434-435, <https://journals.openedition.org/ccm/5722?lang=en> (consultée le 8 juillet 2023).

introduction, riche et copieuse, parfois manquant de pédagogie, mais dans tous les cas un complément extrêmement utile à la compréhension de Jacques de Vitry. L'autrice manque peut-être de précision quant à ses principes de traduction, mais la qualité de son travail est indéniable¹³.

Par ailleurs, une large gamme de contributions et d'études contemporaines s'offre à nous. L'histoire des croisades est bien évidemment un courant vaste et riche, et nombreux ont été les chercheurs à le faire prospérer. Ainsi pouvons-nous citer parmi ceux qui pourront répondre à la curiosité des lecteurs Jean Richard, Jean Flori, Alain Demurger, Michel Balard ou encore Giuseppe Ligato et Franco Cardini dans le monde italophone et Jonathan Riley-Smith pour le monde anglophone. Tous ces auteurs ont livré des recherches utiles à couvrir tout le spectre temporel des croisades ainsi que de multiples sujets.

La vision de la croisade à travers les chroniques et écrits, tant occidentaux qu'orientaux, trouve également sa place dans cette myriade d'études. Nous nous limiterons à en citer non exhaustivement quelques-unes qui ont retenu notre attention. Ainsi pouvons-nous citer l'article de Daniel Baloup, *Du Jourdain au Tage. Les croisades de Terre Sainte dans les chroniques de l'Occident hispanique (fin XI^e-milieu XIII^e siècle)*, publié en 2006 dans la revue *Regards croisés*, qui comme son nom l'indique traite plutôt de la vision des chroniqueurs espagnols. Jean Flori a également traité de manière savante des sources littéraires, mais pour la première croisade, dans son ouvrage *Chroniqueurs et propagandistes. Introduction critique aux sources de la première croisade*. Ou encore Jeroslav Folda qui a travaillé sur une vision large du phénomène dans *The Panorama of the Crusade, 1096 to 1218, as seen in Yates Thompson MS 12 in the British Library* publié dans *The Study of Mediaval Manuscripts of England*.

Nous citerons encore l'ouvrage *Eyewitness and Crusade Narrative. Perception and Narration in Accounts of the Second, Third and Fourth Crusades* rédigé en 2018 par Marcus Graham Bull. Et enfin, Jay Rubenstein a établi une savante recherche sur trois chroniqueurs occidentaux dans *Guibert of Nogent, Albert of Aachen and Fulcher of Chartres : Three Crusade Chronicles Intersect* dans l'acte de colloque *Writing the Early Crusades : Text, Transmission and Memory* de 2014. Anne-Marie Eddé a également travaillé à de nombreuses reprises sur la croisade, mais davantage avec la perspective arabe. Ainsi a-t-elle publié *L'honneur des chevaliers francs dans les sources arabes à l'époque des croisades* dans *L'Islam au*

¹³ MENEGALDO, S., C. r. de JACQUES DE VITRY, *Histoire orientale*, éd. et trad. GROSSEL, M.-G., Paris, Honoré Champion éditeur, 2005 dans CENTRE D'ÉTUDES MÉDIÉVALES D'ORLÉANS, *Cahiers de recherches médiévales et humanistes*, n° 16, Paris, Champion éditeur, 2008, <https://journals.openedition.org/crmh/1037?lang=en#compterendu-1037> (consultée le 9 juillet 2023).

carrefour en 2012. Son ouvrage simplement intitulé *Saladin* rédigé en 2018 livre une riche histoire de la vie et de l'œuvre du sultan ayyoubide. Nous avons eu l'opportunité d'exploiter amplement ce dernier ouvrage.

Mais la croisade reste un vecteur de notre analyse et le cœur de notre travail en sont nos auteurs. Autant Salimbene que Jacques de Vitry sont des figures qui suscitent un vif intérêt dans la communauté scientifique. Les études sur leurs deux œuvres ne manquent donc pas et lorsqu'on fouille dans les bulletins bibliographiques, on retrouve de nombreux travaux fort utiles. Pour Salimbene, on remarque cela lorsqu'on parcourt les volumes de la *Bibliographie annuelle du Moyen Âge tardif* et de *Medioevo Latino* sortis depuis 2013 environ. Les contributions se multiplient tant dans la communauté historique italophone que francophone. Par exemple, Isabelle Weil a rédigé *La "Cronica" de Salimbene* dans *La mémoire à l'œuvre* en 2013.

Nous nous sommes basés sur deux ouvrages des plus essentiels, selon nous, pour comprendre le personnage de Salimbene. Le premier est celui d'Olivier Guyotjeannin intitulé *Salimbene de Adam : un chroniqueur franciscain* publié en 1995 chez Brepols. Bien que daté, c'est un des seuls ouvrages disponibles en Belgique, il est le plus complet et surtout consacré entièrement au personnage. En effet, il explore tant sa vie que son œuvre, en listant les multiples facettes de sa personnalité intellectuelle et spirituelle. De plus, le « Centro italiano di studi sul basso medioevo de l'Accademia Tudertina » a publié en 2018 un acte de colloque s'étant tenu en 2017 à Lodi intitulé *Salimbene de Adam e la "Cronica"*. Ce dernier ouvrage comprend des articles de grande qualité qui explorent de nombreuses facettes de l'œuvre et de la personne, depuis sa vie générale et ses relations, jusqu'à son expérience joachimite ou sa position au sein de la tradition littéraire de ses régions. Un recueil essentiel qui nous aura fourni un très grand nombre de réponses lors de nos recherches. Ces deux derniers ouvrages sont devenus par leur nature des piliers de notre analyse.

Comme dans le récit du moine parmesan, l'Orient reste toutefois encore aujourd'hui un sujet minoritairement traité par les historiens qui préfèrent se focaliser sur les sujets principaux de la *Cronica* tels les frères mineurs ou les milieux urbains italiens. Cela n'empêche en rien l'existence de contributions fort pertinentes sur le sujet. Nous n'avons pas eu la chance de pouvoir nous baser sur ces travaux car ils sont malheureusement inaccessibles en Belgique, nous nous limiterons donc à les citer. C'est à Giuseppe Ligato que l'on doit bon nombre de matière sur le sujet. On peut y compter par exemple *Le profezie della quarta crociata nella cronaca di Salimbene de Adam* dans *I francescani e la crociata* en 2014. Il a également

rédigé *La crociata e il primo secolo francescano in Terra Santa nella cronaca di frate Salimbene de Adam* et *Il Super Hieremiam pseudogioachimita e la memoria delle sconfitte crociate in Egitto (1221 e 1250) nella Cronica di frate Salimbene de Adam* tous deux publiés dans la revue *Fratre Francesco* respectivement en 2016 et 2020.

Pour ce qui est de Jacques de Vitry, Jean Donnadieu se révèle une nouvelle fois un spécialiste de l'évêque d'Acre. Son ouvrage majeur rédigé en 2017 est *Jacques de Vitry (1175/1180-1240), entre l'Orient et l'Occident : l'évêque aux trois visages*. S'appuyant sur sa propre édition critique citée plus haut, Jean Donnadieu nous livre une exploration profonde du personnage. Comme il le dit lui-même, son entreprise relève moins de la biographie que du portrait de l'homme sur base de toutes ses propres œuvres. Jean Donnadieu dresse le portrait multiple d'un homme ayant parcouru un long chemin qui l'a mené d'un humble prieuré namurois à l'évêché du dernier bastion franc en Orient. L'originalité et la force de cette contribution sont justement sa capacité à dépasser la simple biographie en présentant un grand nombre d'éléments de sa personnalité la plus intime¹⁴. La matière de cet ouvrage s'est révélée indispensable à notre travail.

Au-delà de cela, Marie-Geneviève Grossel a également fourni des contributions utiles pour Jacques de Vitry, mais avant d'avoir travaillé sur son édition. Elle nous a livré *La terre qui mange les hommes, "l'Orient", espace d'altérité chez Jacques de Vitry* dans les *Cahiers de recherches médiévales et humanistes* en 2011. Et aussi *Justifier l'avenir par l'Histoire. Un Orient à redéfinir selon Jacques de Vitry et les écrits sur la cinquième croisade* dans *Les Nouveaux mondes juridiques* en 2015.

Un double constat s'impose désormais. Tout d'abord, nous pouvons observer que la troisième croisade en tant qu'événement isolé semble être rarement au centre des intérêts des chercheurs. Beaucoup de travaux traitent des croisades dans leur ensemble, ou alors se concentrent tantôt sur la première, tantôt sur la quatrième. Le constat reste inchangé lorsque l'on regarde à travers le prisme de nos auteurs. La *Cronica* et l'*Historia orientalis* ont servi à étudier de nombreux phénomènes sans s'attarder pleinement sur la lutte entre Saladin et les croisés. De surcroît, nous pouvons avancer qu'il n'existe à ce jour aucune recherche qui met en vis-à-vis les récits de Salimbene de Adam et de Jacques de Vitry. **La singularité de ce mémoire**

¹⁴ FRANCE, J., C. r. de DONNADIEU, J., *Jacques de Vitry (1175/1180-1240). Entre l'Orient et l'Occident : l'évêque aux trois visages*, Turnhout, Brepols, 2014 dans SOCIÉTÉ POUR LE PROGRÈS DES ÉTUDES PHILOLOGIQUES ET HISTORIQUES, *Revue belge de philologie et d'histoire*, n° 93, fac. 3-4, Bruxelles, Droz, 2015, p. 930-932, https://www.persee.fr/doc/rbph_0035-0818_2015_num_93_3_8822_t20_0930_0000_1?q=Jacques+de+Vitry (consultée le 11 juillet 2023).

réside par conséquent en ce procédé de comparaison centré sur ce phénomène isolé qu'est la troisième croisade au sens large. Ayant désormais conscience de la nature de notre travail et de son originalité, nous ne pouvions nous résoudre à opérer une comparaison lisse et plate de deux blocs narratifs. Il nous est donc paru primordial de plutôt dégager des axes de comparaison thématiques, correspondants à des procédés qui se retrouvent chez les deux chroniqueurs. Ces axes relèvent surtout du fond de leur récit, parfois aussi de sa forme.

Notre travail se divisera donc en six parties. Avant toute chose, il convient de présenter de manière bien plus complète et détaillée nos auteurs et nos sources, car ils sont le cœur de notre recherche. Ensuite, il est nécessaire d'opérer un travail de contextualisation pour donner un cadre spatio-temporel à notre recherche. Après cela, notre analyse pourra débuter. Elle couvrira donc trois grands aspects correspondants aux axes thématiques cités ci-dessus, divisés en quatre chapitres.

Tout d'abord, nous nous intéresserons au profil intellectuel des deux auteurs. Les témoins choisis à cet égard sont deux batailles décisives de la troisième croisade que nous prendrons soin d'explorer en profondeur dans le cadre du premier chapitre.

Ensuite, nous reviendrons longuement sur des grandes figures, des personnages illustres endossant les rôles principaux de cette croisade et étant liés de près ou de loin à l'un de nos auteurs. Ceux-ci nous permettront de retracer le vécu et les relations de Salimbene et Jacques de Vitry, ainsi que leurs influences sur leurs personnalités. Cet aspect demandant une analyse plus conséquente, il sera réparti sur deux chapitres. Ainsi, le deuxième chapitre se concentrera sur le vécu du moine parmesan et le troisième sur celui de l'évêque d'Acre.

Enfin, nous nous attarderons dans le quatrième et dernier chapitre sur la place du divin dans les deux œuvres. Il s'agit du meilleur moyen afin de comprendre les aspirations spirituelles des deux lettrés et la forme de leurs préoccupations eschatologiques.

Le franciscain de Parme et l'évêque d'Acre

Dans cette analyse comparative, les sources utilisées représentent une composante essentielle. Les lecteurs l'auront compris, nous recherchons le reflet psychologique d'auteurs sur leurs propres œuvres afin de dégager des traits de personnalités, des vecteurs de jugement potentiel. Ces sources, par leur nature, leur forme, leur existence même, reflèteraient les volontés et les esprits de leurs auteurs à un moment « t » correspondant à leur période de rédaction. Ce momentum, qui peut être replacé dans le temps de manière précise, peut donc devenir le témoin d'une mentalité à une période donnée, et constitue par conséquent notre objet d'étude clé. C'est la raison pour laquelle nous avons choisi deux auteurs phare qui « encadrent » ce XIII^e siècle que nous traitons, puisque l'un rédige son œuvre à l'aube du siècle, et l'autre à son crépuscule. Mais avant de pouvoir rentrer dans le vif du sujet, il convient de présenter très sommairement nos deux auteurs et leurs œuvres, puisque quoi qu'il arrive nous reviendrons sur les deux personnages de manière beaucoup plus complète lors de l'analyse elle-même.

I. Salimbene de Adam et la *Cronica*

Salimbene de Adam de Parma est une figure énigmatique, c'est le moins qu'on puisse dire, puisque toutes les informations le concernant proviennent de sa propre œuvre. Il y a toutefois une exception : son nom est mentionné dans un acte notarial de 1254 signé à Ferrara. Il serait né le 9 octobre 1221 à Parma, selon ses propres dires, de Guido de Adam et Inmelda di Gherardo di Cassio. Il est donc issu d'une famille aisée de la ville émilienne. En 1238, âgé d'un peu plus de 16 ans, il entre dans l'ordre des frères Mineurs, non sans une vive opposition de son père. Il y est accueilli par le général Frère Elie. Il fait une année entière de noviciat dans les Marche sous le nom de Ognibene. En 1239, il est convaincu de prendre le nom de Salimbene par un ancien frère de l'ordre¹⁵. Durant cette période, il suit une formation en théologie qui le dirige vers la cléricature¹⁶.

Novice, frère puis prêtre et prêcheur, Salimbene n'a toutefois exercé aucune charge dans l'ordre franciscain. Il a été pèlerin dans différentes régions italiennes : il vécut dans les Marche puis en Toscana, se rendit à Fano, à Lucca, Siena, Pisa. Il se trouvait à Parme en 1247 pour

¹⁵ MENESTÒ, E., *La figura di Salimbene de Adam* dans CENTRO ITALIANO DI STUDI SUL BASSO MEDIOEVO (ACCADEMIA TUDERTINA), *Salimbene de Adam e la « cronica » : atti del LIV Convegno storico internazionale, Todi, 8-10 ottobre 2017*, Spoleto, Fondazione Centro italiano di studi sull'alto medioevo, 2018, p. 4-5.

¹⁶ GUYOTJEANNIN, O., *Salimbene de Adam : un chroniqueur franciscain*, Turnhout, Brepols, 1995, p. 17.

observer l'assaut sur la ville de Frédéric II. De là il ira retrouver le pape à Avignon, et voyagera longuement en France en 1248¹⁷. A la fin de la même année, après un passage par Bologna et Genova, il rejoignit Ferrara, siège qui lui avait été assigné par le ministre provincial, et y résidera pendant 7 ans. Dès 1256 il commence son errance dans les villes et les couvents d'Emilia Romagna (Reggio Emilia, Modena, Borgo San Donnino, Bologna, Piacenza, Parma, Ferrara, Ravenna, Imola, Faenza, à nouveau Reggio Emilia). Il quitte la région en 1265 pour se rendre en pèlerinage à Assise. Son dernier siège a été, dans les derniers mois de 1288, le couvent de Montefalcone, sur les premières collines de l'Apennin émilien, où il est mort probablement entre la fin de 1288 et le début de 1289 à l'âge de 67 ans¹⁸.

Son œuvre est largement méconnue : la seule trace, hélas incomplète, qui nous est parvenue de Salimbene est sa *Cronica*, un manuscrit autographe mais largement amputé. Retrouvé tardivement, il est considéré depuis lors comme un des textes les plus riches de l'historiographie du Moyen Âge central¹⁹. Il s'agit comme son nom l'indique d'une chronique très large (mais pas universelle). Par définition, une chronique est un « recueil de faits historiques regroupés par époques et présentés selon leur déroulement chronologique²⁰ ». Et de fait, l'œuvre de Salimbene relate la vie politique et religieuse italienne des 120 années qui vont de 1168 à 1287. Le moine parmesan traite dans son récit de multiples sujets : les guerres entre la Papauté et l'Empire, la genèse et l'évolution des frères mineurs et prêcheurs, des actualités de son époque, etc. L'analyse de cette chronique est complexe, tant les thèmes s'entrecroisent et les points d'intérêts reviennent constamment avec des formes différentes. Il possède un sens du détail aiguisé et ne manque jamais de noter soigneusement toutes les dates, les tremblements de terres, les éclipses et tous les événements tant marquants que plus anecdotiques dont il a été témoin²¹.

Salimbene aurait débuté sa rédaction au plus tard à partir de 1283 et l'aurait achevée au plus tôt en 1288. Lui-même a signalé qu'il aurait fini en 1285, mais des incohérences dans la chronologie de certains événements ont exhorté les historiens à repousser le terminus *ante quem* de l'œuvre d'au moins trois ans. Le destin de la *Cronica* est tout aussi singulier. On ne sait pas

¹⁷ GUYOTJEANNIN, O., *Salimbene de Adam : un chroniqueur franciscain*, Turnhout, Brepols, 1995, p. 17-18.

¹⁸ MENESTÒ, E., *La figura di Salimbene de Adam* dans CENTRO ITALIANO DI STUDI SUL BASSO MEDIOEVO (ACCADEMIA TUDERTINA), *Salimbene de Adam e la « cronica » : atti del LIV Convegno storico internazionale, Todi, 8-10 ottobre 2017*, Spoleto, Fondazione Centro italiano di studi sull'alto medioevo, 2018, p. 5.

¹⁹ GUYOTJEANNIN, O., *Op. cit.*, p. 6.

²⁰ *Chronique* dans CENTRE NATIONAL DE RESSOURCES TEXTUELLES ET LEXICALES (CNRTL), <https://www.cnrtl.fr/definition/chroniques> (consulté le 30 juin 2023).

²¹ SALIMBENE DE ADAM DE PARME, *Chronique*, éd. et trad. BESSON, G. et BROSSARD-DANDRÉ, M., Paris, Honoré Champion éditeur, 2016, p. 7-9.

exactement où le premier manuscrit a été conservé dans un premier temps. On sait cependant qu'il a été lu, annoté, enrichi de tables partielles, parfois censuré. Tout cela a été opéré par un très petit nombre de lecteurs anonymes, souvent très discrets. On suppose qu'ils viendraient tous de Reggio et qu'ils auraient commencé à retoucher le manuscrit à partir de 1290. Toute cette phase dura jusqu'en 1501 où la première ébauche de critique littéraire a été réalisée, peut-être par le franciscain Simone da Reggio. Par la suite, la vie du manuscrit est difficile à retracer. Il commence à circuler à partir des bibliothèques franciscaines vers des bibliothèques princières, faisant des allers-retours pendant deux siècles au moins entre Parme et Rome. Seuls quelques érudits mettent leur main dessus, et témoignent d'une grande indifférence à son égard²².

Sa véritable redécouverte au milieu du XVIII^e siècle est le mérite du père Torrubia. Le manuscrit retrouve une certaine notoriété à partir de 1750 et est soumis aux censures des copistes, qui fixent à ce moment les lacunes que nous connaissons aujourd'hui. En 1786, il sera déposé à la Bibliothèque vaticane où il se trouve encore²³. Le manuscrit aujourd'hui connu (ms. Vat. Lat. 7260) est autographe. Le codex est composé de deux-cent septante deux folios dans son corps, onze folios de garde antérieure et trois de garde postérieure. Il est exempt des deux-cent sept premiers folios, de treize autres dans le corps, alors que certains autres folios se trouvent en des positions incohérentes vis-à-vis du texte. Il est composé majoritairement de sénions, bien que les cahiers du début soient irréguliers. Une structure singulière, loin des traditions manuscrites de la péninsule italienne. Il est transcrit dans une écriture tassée qui se présente en deux colonnes régulières. La justification est droite et serrée, aucune parcelle de place n'est gaspillée. Sa rubrication rappelle entre autres sa nature d'instrument de travail. Parcourir le manuscrit peut se révéler désorientant tant il est chargé en éléments intertextuels (pieds de mouche, incises, renvois à des paragraphes, symboles dans les marges, ...) qui prouvent que Salimbene a opéré diverses relectures sur son texte. Il utilise néanmoins une foliotation classique qui sert au référencement interne et sert le texte de titres courants qui annoncent le sujet traité. Il rédige globalement dans une écriture lisible, en *littera textualis*. Sa décoration est essentiellement ornementale et monochrome en rouge. Le codex présente des traces d'usure répétée, à la fois fonction du temps et de l'utilisation humaine. Sa datation exacte est extrêmement difficile à établir avec certitude, et occupe encore à ce jour les historiens²⁴.

²² GUYOTJEANNIN, O., *Salimbene de Adam : un chroniqueur franciscain*, Turnhout, Brepols, 1995, p. 33-35.

²³ *Ibid.* p. 35-36.

²⁴ GIOVÈ MARCHIOLI, N., *Il manoscritto della "Cronica" di Salimbene de Adam* dans CENTRO ITALIANO DI STUDI SUL BASSO MEDIOEVO (ACCADEMIA TUDERTINA), *Salimbene de Adam e la « cronica » : atti del LIV Convegno*

L'historiographie contemporaine a reconnu à Salimbene de Adam divers talents qui sont clairement reconnaissables dans son œuvre majeure ici analysée. Bien qu'il soit indéniablement un prédicateur et un moraliste, cela fait de lui un excellent pédagogue. Il fait preuve d'une grande connaissance de son temps et de son territoire malgré sa manière d'écrire très personnelle et familière pour un lettré franciscain. Il agrmente les faits concrets par de nombreuses digressions à caractère didactique. Pour ce faire, il reprend des passages bibliques et entreprend de longues réflexions sur ceux-ci en les complétant d'exemples concrets de son temps. Cet élément semble être une marque de fabrique chez Salimbene vu son caractère systématique. Sa *Cronica* est considérée comme une œuvre importante grâce aux descriptions du moine franciscain. Elles sont pour la grande majorité d'une précision accrue et très riches en détails²⁵. C'est pour cette raison qu'il constitue une source primordiale pour l'époque : « pour ce qu'il connaît de la vie communale émilienne et de ses acteurs, pour son propre vécu dans l'évolution de l'ordre franciscain, pour tout ce qu'il a pu voir durant ses nombreux voyages et ses séjours en de nombreux couvents, pour son sens de l'observation attentif des hommes et des choses. Pour tout cela Salimbene est considéré comme un témoin privilégié du XIII^e siècle, italien et religieux²⁶ ».

Mais surtout, l'histoire a une place importante dans son esprit, car dans sa totalité elle porte sens et est édifiante. Il ne distingue ni bonne ni mauvaise histoire. Et malgré les limites historiques de son œuvre, incarnées dans sa réalisation incertaine, ses informations inégales et son échec à la fois à percer les mystères de ce qu'il raconte et à en dépasser la simple compilation, tout cela ne diminue en rien la nature historienne de son labeur : il possède « une volonté encyclopédique de saisir l'histoire, renforcée par la certitude que l'agencement de celle-ci est en lui-même signifiant²⁷ ». En réalité, Salimbene édifie son enquête historique sur deux éléments liés l'un à l'autre, à savoir la recherche de la vérité et la recherche des sources. C'est cette bivalence qui plasmait sa *Cronica* en une œuvre en deux parties : la première est une histoire ancienne édifiée par la compilation de ses prédécesseurs, et la deuxième une histoire « contemporaine » par rapport à lui, qui se construit grâce à ses souvenirs personnels, ainsi qu'une série de documents et témoignages divers²⁸. Dans la mesure où les extraits qui sont

storico internazionale, Todi, 8-10 ottobre 2017, Spoleto, Fondazione Centro italiano di studi sull'alto medioevo, 2018, p. 52-68.

²⁵ SALIMBENE DE ADAM DE PARME, *Chronique*, éd. et trad. BESSON, G. et BROSSARD-DANDRÉ, M., Paris, Honoré Champion éditeur, 2016, p. 8.

²⁶ GUYOTJEANNIN, O., *Salimbene de Adam : un chroniqueur franciscain*, Turnhout, Brepols, 1995, p. 6.

²⁷ *Ibid.*, p. 40.

²⁸ *Ibid.*, p. 42.

analysés dans ce travail relèvent tous de la première partie de l'œuvre, dès lors notre questionnement se pose sur l'identité de ses prédécesseurs et sur sa manière de les recueillir.

Salimbene est avant tout un compilateur. Il s'est appuyé, en tout cas dans la première partie de son œuvre, sur des textes qui lui ont offert une trame générale des événements jusqu'à un certain point. Le plus utilisé est très certainement la *Cronica* de Sicard de Crémone. Nous avons déjà pu évoquer les diverses zones d'ombres qui persistent sur le personnage de Salimbene, mais encore plus imposantes sont celles qui planent autour de Sicard de Crémone. Les premières informations certaines le concernant débutent en 1185, lorsqu'il est consacré évêque de la ville de Crémone en Italie du Nord. Ses trente ans d'épiscopat sont très bien attestés, jusqu'à sa mort en 1215. Il a eu des relations serrées et bien certifiées avec différents papes comme Innocent III et Clément III, mais aussi avec différentes figures politiques comme Frédéric I^{er} Barberousse. Il a participé à la quatrième croisade entre 1202 et 1205, au cours de laquelle il s'est rendu à Saint-Jean d'Acre, à Antioche et à Constantinople. Pour le reste, bien que ses œuvres soient connues, sa vie intellectuelle reste quant à elle largement méconnue²⁹.

Sicard de Crémone a également écrit une *Cronica*, et c'est cette œuvre qui nous intéresse une fois de plus. Considéré pendant longtemps comme une chronique communale dans l'historiographie du XIX^e siècle, il s'agit bien en réalité d'une chronique universelle empreinte d'une vision profondément ecclésiastique de l'histoire humaine. Outre les événements généraux, elle relate aussi moult épisodes de sa vie, impliquée dans l'activité communale italienne. Mais son implication autobiographique dans son œuvre s'arrête là, il n'existe de fait aucune trace de sa présence en Terre sainte ni de ce qu'il a pu y faire. Cela ne l'empêche point de consacrer les années allant de 1202 à 1207 à des événements qui se sont déroulés durant la quatrième croisade³⁰. Bien évidemment, comme dans toutes les chroniques universelles, Dieu est toujours présent et acteur principal, même si Sicard ne l'invoque directement que dans de rares occasions³¹.

Voici donc la source qui a vraisemblablement servi au moine parmesan pour retracer les événements que nous analysons dans ce travail. C'est ce même moine qui nous en donne la

²⁹ GAMBERINI, R., *Sicardo di Cremona : un cronista universale tra le fonti di Salimbene* dans CENTRO ITALIANO DI STUDI SUL BASSO MEDIOEVO (ACCADEMIA TUDERTINA), *Salimbene de Adam e la « cronica » : atti del LIV Convegno storico internazionale, Todi, 8-10 ottobre 2017*, Spoleto, Fondazione Centro italiano di studi sull'alto medioevo, 2018, p. 107-109.

³⁰ *Ibid.*, p. 113-115.

³¹ *Ibid.*, p. 12.

preuve, lorsqu'il écrit dans une notice datant de 1212, date à laquelle s'arrête la narration dans l'ouvrage de Sicard de Crémone :

« Ici s'arrête le texte de l'évêque Sicard. À partir de maintenant, nous abordons des textes maladroits, grossiers, lourds et prolixes qui même, en beaucoup d'endroits, ne respectent pas la grammaire mais présentent l'histoire dans un ordre convenable. À partir de maintenant, ce sera donc à nous d'organiser, d'améliorer, d'ajouter, d'enlever, d'employer, si besoin, une bonne grammaire comme (cela se voit) nous l'avons fait précédemment en maints endroits dans cette même chronique ; nous y avons trouvé beaucoup d'erreurs et de maladresses dont certaines ont été introduites par les copistes qui font beaucoup de fautes, et d'autres ont été faites par les auteurs d'origine. Ceux qui, après eux, ont fait des ajouts, ont suivi ces auteurs avec une confiance naïve et ne se sont pas demandé si ce qu'ils avaient dit était bien ou non ; ils en ont usé de la sorte soit pour s'éviter de la peine, soit parce qu'ils n'avaient pas de compétence sur ces histoires. Il vaut pourtant mieux qu'ils aient écrit quelque chose, fût-ce avec naïveté, que s'ils n'en avaient pas parlé du tout³² ; [...] »

Dans cet extrait Salimbene effectue presque le travail à notre place. Non seulement il met en lumière sa source, mais en livrant les défauts de celles qui vont la remplacer par la suite, il en révèle les qualités premières. En sachant qu'il nous manque les 207 premiers folios de la *Cronica*, rien n'empêche d'imaginer que son œuvre débutait bien avant les événements qui constituent le début du manuscrit qui nous est resté. Cette hypothèse propulse la *Cronica* sur un tout autre plan exégétique, puisque cela constitue la certitude qu'il s'agit alors d'une chronique purement universelle³³. Comme il le dit si bien dans l'extrait reproduit ci-dessus, il était conscient du poids des erreurs humaines qui peuvent altérer un texte, que cela vienne des copistes, des continuateurs ou même de l'auteur de base, et a par conséquent effectué un travail de correction et d'augmentation du texte, en passant par des ajouts tirés d'autres œuvres ou de sa propre connaissance³⁴. Mais le moine parmesan se montre compréhensif, en affirmant que malgré ces erreurs, tous ces scribes ont eu raison d'écrire, ce qui montre encore une fois sa conception édifiante de l'histoire, qu'elle soit juste ou non.

Au-delà de tous ces aspects, il est aisé de se rendre compte, en la lisant, que la *Cronica* de Salimbene reste une œuvre clairement engagée : le moine ne manque pas de critiquer

³² SALIMBENE DE ADAM DE PARME, *Chronique*, éd. et trad. BESSON, G. et BROSSARD-DANDRÉ, M., Paris, Honoré Champion éditeur, 2016, p. 100.

³³ GAMBERINI, R., *Sicardo di Cremona : un cronista universale tra le fonti di Salimbene* dans CENTRO ITALIANO DI STUDI SUL BASSO MEDIOEVO (ACCADEMIA TUDERTINA), *Salimbene de Adam e la « cronica » : atti del LIV Convegno storico internazionale, Todi, 8-10 ottobre 2017*, Spoleto, Fondazione Centro italiano di studi sull'alto medioevo, 2018, p. 122-123.

³⁴ GUYOTJEANNIN, O., *Salimbene de Adam : un chroniqueur franciscain*, Turnhout, Brepols, 1995, p. 74-75.

l'empereur Frédéric II alors qu'il ne tarit pas d'éloges sur le Pape durant les guerres entre les deux entités. Il a également toujours des mots élogieux lorsqu'il traite des ordres des frères mineurs et prêcheurs, dont il fait bien évidemment partie. Les frères mineurs et prêcheurs occupent d'ailleurs une place primordiale dans son récit. De plus, malgré sa recherche constante de la « vérité », Salimbene écrit souvent de mémoire et en se fiant à ses observations personnelles. Pour ces raisons, la *Cronica* reste une source à traiter avec un œil des plus attentifs et critiques. Sans remettre en question la qualité des informations livrées par cette source, il faut rester vigilant quant à la fiabilité de la parole de Salimbene, dont la nature de compilateur, couplée à son profil pour le moins unique le poussant à retoucher son récit selon ses croyances et affinités, doit aiguïser notre vigilance. Toutes ces caractéristiques font que cet auteur est pour beaucoup inclassable : un lettré qui se déclare chroniqueur et qui se démarque par son écrit personnel dans lequel il ne cache jamais sa volonté de recherche de la vérité³⁵. Si l'on rajoute à cela son statut de prêtre et prédicateur franciscain, (toujours à se questionner sur les tensions entre clercs et laïques) et son implication dans la vie politique communale de ses régions³⁶, il en résulte un personnage tout à fait unique.

II. Jacques de Vitry et l'*Historia Orientalis*

Le début de la vie de Jacques de Vitry est encore aujourd'hui obscur pour la communauté scientifique. Il se révèle compliqué d'y creuser, tant sur l'aspect privé que professionnel. Les recherches contemporaines ont dû se baser sur ses propres écrits pour y retrouver des reflets de son passé. Personne ne s'accorde sur sa date de naissance. On la place entre 1160 et 1170³⁷. Le doute plane également sur son origine et sur le milieu duquel il était issu³⁸. Ce que l'on sait avec certitude, c'est sa présence au couvent Saint-Nicolas d'Oignies entre 1208 et 1213 auprès de la bienheureuse Marie d'Oignies, d'où il va rédiger la Vie de Marie d'Oignies entre 1213 et 1214 qui va grandement contribuer à sa renommée³⁹. Dans le même temps, il prêche la cinquième croisade en albigeois aux côtés de Guillaume de Paris à

³⁵ SALIMBENE DE ADAM DE PARME, *Chronique*, éd. et trad. BESSON, G. et BROSSARD-DANDRÉ, M., Paris, Honoré Champion éditeur, 2016, p. 8-9.

³⁶ GUYOTJEANNIN, O., *Salimbene de Adam : un chroniqueur franciscain*, Turnhout, Brepols, 1995, p. 17-19.

³⁷ JACQUES DE VITRY, *Histoire orientale*, éd. et trad. GROSSEL, M.-G., Paris, Honoré Champion éditeur, 2005, p. 11-14.

³⁸ *Ibid.*, p. 7-8.

³⁹ DONNADIEU, J., *Jacques de Vitry (1175/1180-1240). Entre l'Orient et l'Occident : l'évêque aux trois visages*, Turnhout, Brepols, 2014, p. 18.

partir de 1213. Le Pape Honorius III le consacre évêque de Saint Jean d'Acre en 1216⁴⁰. Durant son séjour en Orient, Jacques de Vitry accumule un grand savoir sur le territoire, duquel naîtra son *Historia orientalis*.

Composé entre 1216 et 1224, l'*Historia orientalis* est davantage un abrégé d'histoire⁴¹ qu'une chronique. Elle est aussi un livre orienté, car Jacques de Vitry a un dessein dont il ne se cache jamais. En bon religieux de son temps, il accorde une importance primordiale à la justice divine et au combat contre le mal⁴². Elle est surtout une réalisation personnelle qui vise à retracer une histoire complète de ce territoire qu'il a côtoyé. Jacques de Vitry y déploie une incroyable activité littéraire et pastorale. Il était déjà bien au courant des événements de la troisième croisade et de leurs conséquences sur le territoire⁴³. Sur place sa mobilisation est intense : ses réflexions et ses lectures outremer, complétées par une grande documentation sur la géographie de ces terres qu'il recueille sur place, sur les croyances et les rites, et sur toute la signification des *mirabilia* de Jérusalem et au-delà, vont le lancer dans son ouvrage⁴⁴. Concrètement, sur place il ne tarde pas à voyager autour d'Acre : il se rend aux frontières d'Antioche, à Tyr, au mont Liban, à Beyrouth, à Byblos où il pratique des conversions au christianisme, à Sidon où il débat avec des musulmans sur les fondements de l'Islam, et même à Tripoli où il est accueilli par Bohémond IV. Il est très proche du siècle, tant des chrétiens de tous rites que des musulmans⁴⁵. Il s'intéresse d'ailleurs à cette doctrine musulmane et fait preuve d'esprit critique lorsqu'il étudie la façon dont le royaume latin de Jérusalem s'est édifié grâce aux divisions intestines du monde arabe. Il prend de nombreuses notes et les compile. Lorsqu'il achève son histoire orientale, sa réflexion atteint son paroxysme de maturation⁴⁶.

Les sources de l'*Historia* sont nombreuses. Elles ont été identifiées dès le XIX^e siècle par G. Zacher, et depuis largement étudiées. Parmi elles, on peut citer : les deux Testaments de la Bible, une histoire des Juifs qui est probablement celle de Flavius Josèphe, utile pour le récit de la destruction de Jérusalem, une histoire des rois et princes d'Orient avant le royaume latin, possiblement celle de Guillaume de Tyr aujourd'hui perdue, qui lui a servi notamment à retracer

⁴⁰ JACQUES DE VITRY, *Histoire orientale*, éd. et trad. GROSSEL, M.-G., Paris, Honoré Champion éditeur, 2005, p. 16-17.

⁴¹ C'est-à-dire un ouvrage présentant en raccourci ce que l'on sait du monde, d'une religion, d'un domaine précis du savoir ou de la technique :

Abrégé dans CENTRE NATIONAL DE RESSOURCES TEXTUELLES ET LEXICALES (CNRTL), <https://www.cnrtl.fr/definition/abr%C3%A9g%C3%A9/1> (consulté le 30 juin 2023).

⁴² JACQUES DE VITRY, *Op. cit.*, p. 16-17.

⁴³ DONNADIEU, J., *Op. cit.*, p. 177.

⁴⁴ JACQUES DE VITRY, *Op. cit.*, p. 17.

⁴⁵ DONNADIEU, J., *Op. cit.*, p. 181-183.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 186-187.

la vie de Mahomet et de ses successeurs. Pour la doctrine musulmane il a sans doute consulté aussi le *Liber contra sectam sive Hoeresim Saracenorum* de Pierre le Vénérable. Pour les divergences hétérodoxes entre Chrétiens d'Orient il a lu les *Annales* d'Eutychios ou encore les *Histoires* d'Orose, etc⁴⁷. La trame principale de l'histoire des croisades, ce qui nous intéresse principalement, a été tirée de la grande *Chronique* de Guillaume de Tyr. Cette dernière a toutefois été fortement synthétisée. L'évêque d'Acre a également pris bon nombre de libertés vis-à-vis de cette *Chronique* : il en ignore volontairement divers thèmes et ne reprend que ce qui l'intéresse. En même temps, il accepte et reproduit les jugements subjectifs de Guillaume de Tyr, ce qui peut occulter, voire fausser parfois, ses propres pensées⁴⁸.

La *Vita Mariae* et l'*Historia orientalis* représentent au Moyen Âge les deux ouvrages majeurs et les plus répandus de Jacques de Vitry. Son histoire de l'Orient a rencontré un vif succès, dont attestent les cent vingt-quatre manuscrits qui en ont été retrouvés un peu partout en Europe du XIII^e au XVI^e siècle, ainsi que par tous les auteurs postérieurs qui l'ont citée, explicitement ou non, dans leurs ouvrages : Thomas de Cantimpré, Vincent de Beauvais, ou encore Jacques de Voragine et bien d'autres. Le succès s'explique entre autres par la nature de l'œuvre qui affiche l'ambition de présenter un portrait vaste et complet de l'Orient, avec les croisades y occupant une place importante. Cette œuvre s'est diffusée dès son décès et depuis un prieuré non identifié où se trouvait un exemplaire en 1242. Elle rencontrera par la suite un succès auprès des ordres mendiants, comme les franciscains qui l'utiliseront à Jérusalem comme guide géographique. L'arrivée de l'imprimerie et l'intérêt pour la littérature de voyage ont rallumé le succès de l'œuvre. En 1595, le prêtre François Mosquet d'Arras récupère un manuscrit contenant l'*Historia* au prieuré de Saint-Nicolas d'Oignies et entreprend une édition critique avec l'aide du philologue Nicolas de Huy⁴⁹.

Jacques de Vitry a également réalisé d'autres œuvres auxquelles nous ne nous intéresserons que peu dans ce travail. Plus ou moins au même moment de l'*Historia orientalis*, Jacques de Vitry rédige des lettres, envoyées entre 1216 et 1221⁵⁰. Ces lettres étaient une manière de rester noué avec le monde occidental alors qu'il se trouvait à Acre. Elles sont à la fois son journal de tâches et une trace importante sur le cours de sa vie⁵¹. Les Lettres de la

⁴⁷ JACQUES DE VITRY, *Histoire orientale*, éd. et trad. GROSSEL, M.-G., Paris, Honoré Champion éditeur, 2005, p. 45-46.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 47-48.

⁴⁹ DONNADIEU, J., *Jacques de Vitry (1175/1180-1240). Entre l'Orient et l'Occident : l'évêque aux trois visages*, Turnhout, Brepols, 2014, p. 21-22.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 19.

⁵¹ JACQUES DE VITRY, *Op. cit.*, p. 18.

cinquième croisade offrent donc un complément non négligeable pour cerner son mental, puisqu'elles cristallisent ses pensées à vif. L'évêque d'Acre a également rédigé une histoire occidentale (*Historia occidentalis*) qui fait directement suite à l'*Historia orientalis*, mais qui n'en connut pas le même succès. Dans cette dernière œuvre, il a voulu broser un portrait des institutions religieuses de son temps, anciennes ou nouvelles. La composition de cet ouvrage a probablement dû se dilater sur plusieurs années, possiblement entre 1223 et 1226, voire au-delà. L'*Historia occidentalis* et l'*Historia orientalis* sont associées en tant que deux premiers livres d'un ensemble en trois volets, incertainement attribué par l'historiographie à Jacques de Vitry, qui serait une histoire abrégée de Jérusalem (*Historia Hierosolimitana abbreviata*)⁵². Enfin, ses *Sermons* sont la dernière partie de son œuvre et la plus conséquente. L'évêque d'Acre en aurait composé plus de quatre cents lors de la dernière décennie de sa vie. Divisés en quatre collections, ils peuvent être considérés comme des commentaires appliqués des Écritures saintes et ont été la première partie de tout son travail à bénéficier d'une édition⁵³.

Jacques de Vitry quitte définitivement Acre en 1225 à la suite de l'échec de la cinquième croisade. Son histoire orientale ne sera pas achevée. Elle a été conçue comme un guide à la fois matériel et spirituel, avec un fort côté encyclopédique. Le texte historique de l'œuvre va toujours à l'essentiel et son côté encyclopédique remplit parfaitement son rôle. Il faut toutefois toujours garder un œil critique malgré toutes les qualités de la source. Connaître l'auteur et ses propres sources est essentiel pour discerner ses nombreux non-dits et ses modèles de pensée qui restent largement occidentaux⁵⁴. Mais tout cela n'empêche en rien de reconnaître la qualité d'une œuvre riche en informations essentielles pour la compréhension de l'Orient au XIII^e siècle. Finalement, nous savons avec exactitude que Jacques de Vitry s'est éteint en 1240, alors qu'il était à l'époque cardinal évêque de Tusculum⁵⁵.

Il est aisé de reconnaître à Jacques de Vitry une précision historienne remarquable. Pour cause, nous savons avec certitude qu'il a suivi des études de théologie à Paris autour des années 1200, avant de partir dans le prieuré de Saint-Nicolas d'Oignies en 1208. Cet aspect est central du caractère et de la personnalité du personnage : « la théologie est au centre de ses préoccupations comme étant la discipline supérieure à laquelle puisse se livrer l'intellect et, de façon égale, comme étant la voie supérieure de la sagesse qui conduit à la connaissance de Dieu.

⁵² DONNADIEU, J., *Jacques de Vitry (1175/1180-1240). Entre l'Orient et l'Occident : l'évêque aux trois visages*, Turnhout, Brepols, 2014, p. 22-23.

⁵³ *Ibid.*, p. 23-24.

⁵⁴ JACQUES DE VITRY, *Histoire orientale*, éd. et trad. GROSSEL, M.-G., Paris, Honoré Champion éditeur, 2005, p. 18-21.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 19.

Elle est à la fois le but et la méthode⁵⁶ ». Jacques de Vitry est profondément ancré dans la discipline et est témoin de son évolution. Il est contemporain à l'intégration de la dialectique à celle-ci⁵⁷, mais aussi de son ouverture aux textes des auteurs latins anciens comme Aristote, dont la traduction commence à surgir dans le milieu universitaire parisien⁵⁸. Pourtant, Jacques de Vitry ne poursuivra pas cette voie, et n'est par conséquent ni théologien ni homme d'école. Ce trait le distingue toutefois de Salimbene qui n'a jamais fréquenté le monde des universités.

Dans le cadre parisien, Jacques de Vitry fut grandement influencé par l'abbaye des chanoines réguliers de Saint-Victor sur la montagne Sainte-Geneviève, centre intellectuel rayonnant. L'étudiant qu'il était alors s'est imprégné du style de vie et de la spiritualité des chanoines réguliers, et surtout de la conception de l'histoire d'un des maîtres qui y enseignait, Hugues de Saint-Victor, dont il a connu les écrits mais non la personne. Pour ce dernier, l'histoire possède un sens intrinsèque qui lui confère une signification et une direction à la fois spatiale et temporelle⁵⁹. Jacques de Vitry a été un historien de l'église en marche, possédant une vision de l'histoire plus large et bien plus unidirectionnelle que Salimbene. En témoigne l'agencement consécutif de son *Historia orientalis* et son *Historia occidentalis*, conçues pour être les opus d'une même trame, une même aventure qui se suit, narrant un cycle de déclin et de renouveau perpétuel⁶⁰.

Par conséquent, son histoire est certes plus précise, probablement grâce à la rigueur de ses études. En même temps il se permet des libertés, des déviations minimales tout autant caractéristiques qui trahissent une considération moindre pour l'exactitude historique. Il considère en effet que l'enseignement de l'Écriture biblique ouvre l'accès à l'intelligence spirituelle aux esprits les plus remarquables, et à l'histoire seulement aux esprits les plus humbles. Il possède en somme une philosophie orientée de l'histoire, qui lui donne une tout autre lecture – et par conséquent une tout autre forme – vis-à-vis de Salimbene. Une lecture qui certes fut influencée par Saint-Augustin et modelée par Hugues de Saint-Victor, mais assez originale pour le début du XIII^e siècle, puisque reprise à sa façon sur base de préoccupations différentes⁶¹.

⁵⁶ DONNADIEU, J., *Jacques de Vitry (1175/1180-1240) : entre l'Orient et l'Occident : l'évêque aux trois visages*, Turnhout, Brepols, 2014, p. 107.

⁵⁷ *Ibid.*

⁵⁸ *Ibid.*, p. 108-110.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 94.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 95.

⁶¹ *Ibid.*, p. 95-96.

Mais Jacques de Vitry est aussi et avant tout un prédicateur. Il a débuté sa prédication dans le cadre de la croisade en Albigeois contre les cathares entre 1211 et 1212. Après des débuts timides, il se livre corps et âme à cette mission à la suite de la mort de Marie d'Oignies en 1213. Dans cette tâche Jacques de Vitry s'épanouit, trouve sa vocation et gagne une certaine réputation⁶². Ce n'est qu'à la fin de l'an 1215, au cours du concile de Latran qui fut le point de départ de la cinquième croisade, que son destin change et avec lui la destination de son prêche. Il est alors nommé par le pape pour reprendre le siège épiscopal vacant dans la ville d'Acre. Parti aussitôt durant le printemps 1216, il descend l'Italie où il prêche la croisade cette fois contre les hérétiques musulmans. Il n'a plus affaire à des populations totalement réceptives à son message contre les cathares comme auparavant. Il se trouve désormais face à des foules de sceptiques difficilement enrôlées à sa nouvelle cause⁶³. Il ne perd jamais de vue son but de prêcheur, même lorsqu'il réside à Acre. Salimbene était dans la recherche de la vérité, compilant des autres œuvres pour reconstituer cet absolu. Jacques de Vitry lui cherche à convaincre et à mouvoir les masses, comme le suggère sa nature de prédicateur, qui nous exhorte à rester d'autant plus vigilants avec ses dires.

⁶² DONNADIEU, J., *Jacques de Vitry (1175/1180-1240) : entre l'Orient et l'Occident : l'évêque aux trois visages*, Turnhout, Brepols, 2014, p. 157-160.

⁶³ *Ibid.*, p. 170-171.

L'Europe et la croisade : deux siècles de guerre sainte

Notre recherche serait d'autant plus compliquée à suivre pour nos lecteurs si au préalable n'est pas opéré un travail d'exposition – toutefois sommaire, pour ne pas alourdir une analyse déjà riche en éléments contextuels – sur l'antagonisme que vivent chrétiens et musulmans à l'aube du XIII^e siècle. Si l'occident vit à ce moment des changements structurels, l'orient est lui meurtri par les croisades depuis déjà un siècle environ. L'objectif de ce chapitre est à la fois d'offrir une fresque globale des progrès occidentaux, de résumer les événements des croisades antérieures à la troisième, et de déjà présenter ceux narrés par nos auteurs afin d'éviter que les lecteurs soient désorientés par la profusion d'éléments qui défileront par la suite.

I. L'apogée de l'occident médiéval

Selon Jacques le Goff, le XIII^e siècle est considéré comme l'apogée de l'Occident médiéval pour deux caractéristiques principales. Il s'agirait du siècle qui a représenté l'affirmation complète de la personnalité et de la force nouvelle de la Chrétienté, qui s'étaient structurées et réalisées durant les siècles précédents. Ce serait également le siècle durant lequel naît pour l'historien un modèle, qui selon une perspective de longue durée peut être défini comme « européen ». Dans cette perspective, quatre domaines distincts mais interconnectés auraient porté les progrès de ce siècle : les villes, le commerce, le savoir et l'éducation, et enfin le renouveau religieux⁶⁴.

A. Le nouveau visage des villes

L'Europe du XIII^e s'incarne dans les villes médiévales, dont le rôle militaire, auparavant fondamental s'est déplacé vers les châteaux seigneuriaux. D'autres intérêts sont venus s'y substituer : elles deviennent des centres de productions grâce aux artisans et des pôles d'échanges à travers leurs marchés⁶⁵. La nouvelle conception de la ville médiévale a été forgée et répandue par le christianisme : ce qui définit désormais la ville, ce ne sont plus ses murs mais les gens qui y habitent. Une définition claire n'existe toutefois pas réellement, bien que certains

⁶⁴ LE GOFF, J., *L'Europe est-elle née au Moyen Âge ?*, Paris, Éditions du Seuil, 2003, p. 135-136.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 136.

critères aient été dégagés par l'historiographie moderne pour permettre de les reconnaître. Attention toutefois, car les sources des XI^e et XII^e siècles restent silencieuses vis-à-vis d'un phénomène à l'époque naissant⁶⁶. Ainsi, le plus simple de ces critères, le nombre d'habitants, n'est que très peu informé par les sources du XIII^e. C'est surtout grâce aux documents du XIV^e qu'on distingue les très grandes villes (plus de 200000 habitants), les villes importantes (entre 10000 et 100000 habitants), et les petites villes (moins de 10000 habitants)⁶⁷. Cela nous fait cependant prendre conscience de leur poids démographique grandissant, lié à l'explosion démographique de l'Europe, qui passe de 42 millions d'habitants en l'an mil à 73 millions en 1300⁶⁸.

Le deuxième critère est un ensemble de problèmes communs à toutes les villes, peu importe leur taille. Elles ne sont pas uniquement devenues des centres de productions, mais également de consommation. Dès lors naît la question de leur approvisionnement en nourriture et autres biens de subsistance. Plus les villes étaient grandes, plus cette question était problématique. Mais parallèlement, les marchés deviennent leur cœur. Ils sont primordiaux pour la circulation de la monnaie, dont la population a besoin pour assurer sa subsistance, et plus globalement pour la régulation des prix. Le dernier critère et peut-être le plus important est une série d'activités et de fonctions propres au milieu urbain. Les villes médiévales exercent par exemple une fonction religieuse : les grands monastères qu'elles abritaient jouaient un rôle fondamental pour « urbaniser » la population. À leur tour, les ordres mendiants ont profité de ce terreau fertile pour développer leurs idéaux. Les villes exerçaient aussi une fonction liée à la justice, grâce aux nouveaux magistrats et aux tribunaux de mieux en mieux organisés. La fonction la plus importante reste toutefois celle économique et commerciale⁶⁹.

B. L'essor du nouveau commerce

Cette période ne se distingue pas uniquement par l'émancipation des villes, mais aussi, de manière induite, des acteurs économiques qui les peuplent. C'est une véritable révolution commerciale qui frappe l'occident médiéval au tournant des XII^e et XIII^e siècles. Pour cause, une paix militaire relative s'instaure lentement mais sûrement en Europe sous la protection de la chrétienté. Cette dernière favorise une reprise du grand commerce interrégional au XII^e siècle, avant qu'il n'explose et soit caractéristique du long XIII^e siècle. Les voies maritimes et

⁶⁶ ROUX, S., *Le Monde des villes au Moyen Âge*, 2^{ème} éd., Paris, Hachette, 2004, p. 11-12.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 14-16.

⁶⁸ LE GOFF, J., *La civilisation de l'occident médiéval*, Paris, Flammarion, 2008, p. 48.

⁶⁹ ROUX, S., *Op. cit.*, p. 16-18.

fluviales deviennent privilégiées pour leurs couts bien moins élevés. Le tout est appuyé par des innovations et des découvertes, comme le gouvernail d'étambot. Ce commerce avait cependant besoin d'un système monétaire unifié, que son temps ne pouvait lui fournir. Ce caractère fragmentaire du système monétaire restera le talon d'Achille de l'économie médiévale jusqu'à la fin de la période⁷⁰.

Deux zones distinctes se démarquent comme pôles commerciaux : au sud l'Italie avec la méditerranée et au nord l'Allemagne grâce à la hanse établie au niveau de la mer Baltique. Cette polarisation est en grande partie due aux avancées de la chrétienté vers les mondes musulman au sud (grâce à la Reconquista espagnole ou aux croisades comme nous le verrons plus bas) et slavo-scandinave au nord grâce à la puissance du Saint-Empire⁷¹. Le développement des routes maritimes améliore grandement non seulement les échanges mais également les relations entre marchands italiens et hanséates⁷². De plus, il n'y a pas de vide entre ces deux pôles. Une zone médiane de contacts s'établit, comprenant le sud-est de l'Angleterre, la Normandie, la Flandre ou encore la Champagne. Les foires de Champagne constituent par ailleurs au XIII^e siècle le grand événement commercial symbolisant la révolution marchande européenne⁷³.

C. L'évolution scolaire et universitaire

Le monde monastique est jusqu'au XI^e siècle un milieu à fort potentiel intellectuel, et de fait l'art et la culture continueront à y être développées au-delà de cette période. Mais à partir du XII^e, les villes florissantes prennent remarquablement le pas sur les monastères sur deux domaines : l'architecture et surtout l'enseignement. Les écoles urbaines s'affranchissent progressivement des écoles épiscopales desquelles elles sont issues. Elles rencontrent un franc succès grâce à leurs programmes et méthodes, mais aussi à travers le recrutement de leurs maîtres et élèves. L'étude et l'enseignement deviennent définitivement des métiers, ce qui a pour conséquence l'organisation des élèves et maîtres en corporations. Voici la genèse des universités, filles des villes et foyers de la scholastique⁷⁴.

Les raisons du succès des universités sont multiples, mais une des plus significatives est leur division en facultés. Les facultés de théologie ont globalement été les plus importantes

⁷⁰ LE GOFF, J., *L'Europe est-elle née au Moyen Âge ?*, Paris, Éditions du Seuil, 2003, p. 151-154

⁷¹ LE GOFF, J., *La civilisation de l'occident médiéval*, Paris, Flammarion, 2008, p. 50-56.

⁷² *Ibid.*, p. 111.

⁷³ LE GOFF, J., *L'Europe est-elle née au Moyen Âge...*, p. 152-153.

⁷⁴ LE GOFF, J., *La civilisation de l'occident...*, p. 63.

de toutes, forgeant les plus illustres esprits d'Europe. Ce fut partiellement le cas de notre deuxième auteur. Ce qui a appuyé le succès des facultés de théologie a été leur « droit à conférer des grades valables dans l'ensemble de la Chrétienté⁷⁵ ». En quelques mots, les étudiants les plus brillants pouvaient obtenir toute une série de diplômes. Le doctorat, le plus prestigieux de ceux-ci, élevait ses possesseurs au rang de maîtres et donc de professeurs. C'est comme cela qu'est née l'Europe des professeurs et des spécialistes de théologie qui ont poussé encore plus loin cet essor intellectuel et ont perpétré l'essor du monde universitaire.⁷⁶

D. La réussite des frères mendiants

Au même moment, l'Église fait face à divers obstacles : la réforme grégorienne ralentit, les hérésies se diffusent rapidement, la richesse devient valorisée et les moines réguliers sont de moins en moins adaptés pour répondre aux questions eschatologiques des populations urbaines. La réponse à ces problèmes est arrivée à travers des ordres d'un type tout à fait nouveau, s'éloignant du modèle monastique. Ces ordres nouvellement créés se sont baptisés ordres mendiants, car le fondement de leur essence était la pratique de l'humilité et de la pauvreté comme conduite de vie⁷⁷. Parmi ces religieux émergents, les plus illustres ont été les Frères mineurs (ou Franciscain) et les Prêcheurs (ou Dominicains). Les deux se sont appuyés sur leurs fondateurs respectifs pour s'édifier et se répandre parmi la population. La particularité de ces ordres était qu'ils n'étaient pas formés par des moines vivant reclus de la société. Ils ont choisi de devenir des réguliers qui vivaient dans les villes, parmi le siècle⁷⁸.

Les Franciscains sont nés sous l'impulsion presque individuelle de François d'Assise. Ils ont connu une croissance remarquable dans les années suivant leur fondation, en comptant de manière inédite un grand nombre de laïcs. François a voulu que ses frères soient en rupture avec les institutions de son temps, afin qu'ils vivent dans une pauvreté à la fois individuelle et collective. Il souhaitait qu'ils ne possèdent rien et ne vivent que de leur travail à la différence des autres ordres devenus de grands possesseurs fonciers. Ceci explique leur nom de « mineurs » pour renvoyer à leur extrême faiblesse sociale⁷⁹. Les Dominicains quant à eux sont fondés par Dominique de Guzman, envoyé prêcher en Albigeois durant la croisade contre les hérétiques. Dans ce contexte naît une volonté d'apporter aux fidèles de cette région une parole

⁷⁵ LE GOFF, J., *L'Europe est-elle née au Moyen Âge ?*, Paris, Éditions du Seuil, 2003, p. 164-167

⁷⁶ *Ibid.*, p. 167.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 184-185.

⁷⁸ VINCENT, C., *Église et société en Occident. XIII^e – XV^e siècle*, Paris, Armand Colin, 2009, p. 42-47.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 42-43.

nouvelle. Cela à travers une méthode nouvelle, plus humble et d'avantage fondée sur l'exemple d'une vie simple, adonnée pleinement à la prière et au prêche⁸⁰. Dans une société en pleine évolution, les préoccupations de l'Eglise chrétienne donnent naissance à « un christianisme nouveau où l'intérêt pour les laïcs était plus grand et où le souci d'adapter et les clercs et les laïcs à l'essor de la Chrétienté européenne était dominant et fut d'une grande efficacité⁸¹ ».

II. Des Francs en terre d'Islam

Alors que l'Europe chrétienne vit un essor, que se passe-t-il au même moment en terre d'Islam ? Il faut comprendre tout d'abord que le monde arabe ne vit pas le même Moyen-Âge que l'occident latin. La période qui s'étend de la fondation de l'Islam jusqu'au XIII^e siècle est considérée comme un âge d'or par les musulmans sur quasi tous les aspects socio-culturels. Dans ce contexte les croisades sont venues complètement bouleverser cet espace, qui a vécu l'évènement selon un point de vue tout à fait négatif. Présenter un portrait succins des croisades n'est pas chose aisée : nous nous retrouvons à devoir brosser en quelques pages deux cent ans d'histoire. Cette entreprise ardue mais néanmoins nécessaire pour la suite se doit, pour comprendre les raisons d'un tel ressenti, de remonter jusqu'au origines même du phénomène.

A. L'avènement des seldjoukides

Au XI^e siècle, le Proche-Orient est le théâtre des affrontements entre grandes puissances géopolitiques (voir annexe n°1). Tout d'abord, l'Empire byzantin, qui s'étend au milieu du XI^e sur l'Asie Mineure, les Balkans et la Grèce⁸². À ce moment, il est en proie à des mouvements de sécession internes et sur le point de perdre ses territoires en Italie du sud au profit des Normands⁸³. D'autres territoires leur ont déjà été pris depuis longtemps : l'Égypte et de la Syrie, tombés aux mains des arabes après leur conversion à l'Islam au VII^e siècle. À la deuxième moitié du XI^e siècle, les conquêtes musulmanes s'étendent de la Palestine à l'Asie jusqu'en Espagne. L'Islam⁸⁴ est toutefois divisé en trois khalifats, entités politiques et religieuses. En Espagne, le khalifat de Cordoue affaibli disparaîtra après 1031. L'Asie et le Proche-Orient appartiennent au khalifat abbasside, sunnite et orthodoxe. Il est dirigé depuis 750 par les descendants de la dynastie des successeurs du prophète Mohamed et a comme capitale

⁸⁰ VINCENT, C., *Église et société en Occident. XIII^e – XV^e siècle*, Paris, Armand Colin, 2009, p. 45-46.

⁸¹ LE GOFF, J., *L'Europe est-elle née au Moyen Âge ?*, Paris, Éditions du Seuil, 2003, p. 184.

⁸² DEMURGER, A., *Croisades et croisés au moyen Âge*, Paris, Flammarion, 2006, p. 19-20.

⁸³ BALARD, M., *Croisade et Orient latin : XI^e-XIV^e siècle*, Paris, Armand Colin, 2001, p. 17-18.

⁸⁴ Ici le terme renvoie à l'ensemble des territoire soumis à la religion musulmane.

Bagdad⁸⁵. Enfin, le khalifat fatimide a pris pied en Égypte avec comme capitale Le Caire en 969. Chiites, les Fatimides s'emparent de la Palestine et Jérusalem en 970⁸⁶.

L'équilibre de cet espace commence à s'altérer à cause de l'affaiblissement des abbassides à la fin du X^e siècle, qui perdent du terrain au profit des fatimides. C'est à ce moment qu'interviennent les Turcomans seldjoukides. Profitant de la situation, ces sunnites rigoureux originaires des steppes d'Asie centrale prennent le contrôle de Bagdad dans la deuxième moitié du XI^e siècle et imposent un sultan comme chef politique, chevauchant l'autorité du khalife⁸⁷. Ils infligent une défaite significative aux byzantins en 1071 à Mantzikert et s'emparent de la quasi-totalité de l'Asie Mineure. Ils rejettent également les Fatimides de Palestine et se rendent maîtres de Jérusalem pour la première fois en 1073⁸⁸. Toutefois, même ces conquêtes n'ont pas permis au sultan seldjoukide de rendre son empire réellement unifié. Le vaste territoire conquis par les seldjoukides est morcelé après 1092. Vont alors se constituer toute une série de principautés presque autonomes, des émirats, à Smyrne, Damas, Alep, ou encore Shaïzar. Tous les émirs convoitaient les territoires de leurs voisins, et les luttes entre eux sont vite devenues légion⁸⁹.

B. L'appel de Clermont

Le pape Urbain II avait entrepris un voyage depuis août 1095 dans toute la France afin de promouvoir les principes de la réforme grégorienne engrangée par ses prédécesseurs. Une de ses étapes était la ville de Clermont dans le Midi. À la sortie d'un concile qu'il y préside, se tenant devant une nombreuse foule de clercs et laïcs, Urbain II va lancer un appel vers les chevaliers. Il les conjure de mettre fin aux conflits qui les opposent les uns aux autres et de cesser leur violence envers les pauvres. Mais surtout et avant tout, il les invoque à « aller libérer les Églises d'Orient du joug turc et délivrer Jérusalem, la ville du Christ alors aux mains des infidèles⁹⁰ ». Nous sommes le 27 novembre 1095 et la première croisade vient d'être lancée. La nouvelle de la perte de Jérusalem aux mains des seldjoukides, qui n'arrivait qu'en 1074 aux oreilles de la papauté soit un an après l'événement, n'était que l'étincelle qui mettait le feu aux poudres⁹¹.

⁸⁵ DEMURGER, A., *Croisades et croisés au moyen Âge*, Paris, Flammarion, 2006, p. 20.

⁸⁶ RICHARD, J., *Histoire des croisades*, Paris, Fayard, 1996, p. 23-24.

⁸⁷ *Ibid.*, p. 24-25.

⁸⁸ DEMURGER, A., *Op. cit.*, p. 21.

⁸⁹ BALARD, M., *Croisade et Orient latin : XI^e-XIV^e siècle*, Paris, Armand Colin, 2001, p. 18.

⁹⁰ DEMURGER, A., *Op. cit.*, p. 15-17.

⁹¹ DEMURGER, A., *Croisades et croisés au moyen Âge*, Paris, Flammarion, 2006, p. 21.

Jusqu'à son changement de maîtres, Jérusalem voyait affluer un très grand nombre de pèlerins. Même comportant des risques majeurs, le pèlerinage vers le Saint-Sépulcre est resté l'entreprise ultime pour affirmer sa foi chrétienne jusqu'à l'aube de la première croisade⁹². Pour certains historiens comme Herbert E. Cowdrey, Jérusalem et le pèlerinage ont constitué des éléments centraux de la croisade. En les introduisant dans son appel, le pape avait assuré que les croisés partant pour délivrer le Saint-Sépulcre bénéficieraient de la même récompense que les pèlerins : l'indulgence plénière⁹³. Mis à part cela, les historiens débattent encore aujourd'hui sur les réelles motivations d'Urbain II lors de son appel, compte tenu que l'occident n'a qu'une connaissance très limitée des peuples et régions du Proche-Orient⁹⁴. Nous ne nous attarderons point sur ce débat, qui à lui seul mériterait toute l'attention d'une analyse complète⁹⁵. L'historiographie s'accorde aujourd'hui sur le fait que, en lançant son appel à la croisade, Urbain II avait essentiellement exhorté à aller aider les chrétiens d'Orient et à libérer le Saint-Sépulcre, le tout en accordant la pleine indulgence liée à ce même acte⁹⁶.

C. La première croisade

Les historiens ont pris soin de distinguer la « croisade populaire » et la « croisade des barons »⁹⁷ (voir annexe n°2). La première a rassemblé un grand nombre de non-combattants réunis sous la figure emblématique de Pierre l'Ermite et partie au printemps 1096⁹⁸. La deuxième comptait elle une grande majorité de chevaliers, les premiers s'étant mis en route durant l'été 1096⁹⁹. Dans ses rangs se trouvaient les grands chefs de la première croisade : Godefroy de Bouillon, Bohémond de Tarente, Baudouin de Boulogne et Raymond IV de Saint-Gilles¹⁰⁰. Les motivations de ces groupes étaient bien évidemment multiples : entre rêves de gloire et obligations de rang pour les nobles, entre fuite du quotidien et recherche du salut pour les autres¹⁰¹. Malgré des itinéraires différents, tous les croisés se sont retrouvés à Constantinople. Les populaires sont arrivés plus tôt et ont commis de nombreuses violences et

⁹² BALARD, M., *Croisade et Orient latin : XI^e-XIV^e siècle*, Paris, Armand Colin, 2001, p. 18.

⁹³ COWDREY, H. J. *Pope Urban II's Preaching of the First Crusade* dans MADDEN, T. F., *The Crusades : the Essential Readings*, Oxford, Blackwell, 2002, 16-29.

⁹⁴ HEERS, J., *Histoire des croisades*, Paris, Perrin, 2014, p. 41-44.

⁹⁵ Pour une étude plus complète du phénomène, les lecteurs pourront se référer à CONSEIL RÉGIONAL D'Auvergne, *Le concile de Clermont de 1095 et l'appel à la croisade*, Rome, École française de Rome, 1997.

⁹⁶ RICHARD, J., *Histoire des croisades*, Paris, Fayard, 1996, p. 36.

⁹⁷ BALARD, M., *Op. cit.*, p. 43.

⁹⁸ DEMURGER, A., *Op. cit.*, p. 42-43.

⁹⁹ HEERS, J., *Op. cit.*, p. 66-70.

¹⁰⁰ BALARD, M., *Op. cit.*, p. 50-52.

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 57.

exactions en territoire byzantin¹⁰². L'empereur Alexis I^{er} Comnène fatigué de leurs méfaits finit par les transférer au-delà du Bosphore, où ils seront quasi exterminés par les seldjoukides avant de regagner Constantinople en septembre¹⁰³. Les vagues de la croisade des barons arrivent chacune à leur tour entre fin 1096 et 1097. L'empereur ne s'attendait certainement pas à voir débarquer autant de guerriers, malgré l'appel à l'aide qu'il avait lui-même lancé au pape. Le séjour des croisés à Byzance peut se résumer en une tentative d'Alexis Comnène à s'attacher la vassalité (ou au moins la fidélité) des grands barons. La croisade c'est ainsi insérée dans la politique byzantine visant à récupérer les territoires perdus et les chrétiens asservis par les Turcs¹⁰⁴.

Toutes ces troupes réunies traversent le Bosphore entre début avril et fin mai 1097¹⁰⁵. Ils se heurtent aux seldjoukides d'Asie Mineure menés par le sultan de Konya, Kilij Arslan. Elles avancent et s'emparent de plusieurs places : Iconium, Dorylée, Héraclée. Un contingent à part mené par Tancrède, neveu de Bohémond, et Baudouin de Boulogne s'occupe de libérer la population arménienne d'Édesse. Le 21 octobre 1097 les croisés arrivent à Antioche, ancienne ville byzantine conquise par les Turcs en 1085¹⁰⁶ et revendiquée par Alexis Comnène en échange de ses aides aux croisés. Antioche est extrêmement bien protégée. L'émir à sa tête, Yaghi Siyân, possédait une puissante garnison et avait pris soin d'expulser tout homme de confession chrétienne de la ville¹⁰⁷. Après un siège éprouvant de sept mois, ce n'est que grâce à la trahison du garde d'une tour que les francs réussissent à pénétrer dans la ville. Mais les assiégeants à peine rentrés deviennent les assiégés des troupes du maître de Mossoul. La découverte de la lance qui aurait transpercé le flanc du Christ renfloue leur volonté vacillante. Dans ce nouvel élan, ils arrivent à défaire l'armée de Mossoul le 28 juin 1098¹⁰⁸. Antioche est tombée mais il ne sera jamais question de la remettre aux mains d'Alexis, ce qui provoquera la rupture de l'alliance franco-byzantine¹⁰⁹. Les barons n'étaient pas d'accord sur qui rendre maître de la ville. Finalement, on choisit Bohémond de Tarente, non sans les réticences de Raymond de Saint-Gilles¹¹⁰.

¹⁰² RICHARD, J., *Histoire des croisades*, Paris, Fayard, 1996, p. 50-53.

¹⁰³ BALARD, M., *Croisade et Orient latin : XI^e-XIV^e siècle*, Paris, Armand Colin, 2001, p. 58.

¹⁰⁴ RICHARD, J., *Op. cit.*, p. 56-60

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 60.

¹⁰⁶ BALARD, M., *Op. cit.*, p. 60.

¹⁰⁷ RICHARD, J., *Op. cit.*, p. 63-64.

¹⁰⁸ BALARD, M., *Op. cit.*, p. 60-61.

¹⁰⁹ HEERS, J., *Histoire des croisades*, Paris, Perrin, 2014, p. 82.

¹¹⁰ *Ibid.*, p. 86-87.

Entre temps, la ville sainte vient d'être reprise par les Fatimides. Mais cela importe peu aux croisés qui se relâchent durant l'été 1098. Un soulèvement de petites gens oblige les barons à se remettre en route en janvier 1099. Raymond de Saint-Gilles et Godefroy de Bouillon avancent et s'emparent de plusieurs places fortes sur la côte palestinienne. Le 7 juin, les croisés atteignent avec émotion la colline qui surplombe Jérusalem. Si Antioche avait pu résister plus de sept mois, Jérusalem ne tiendrait que cinq semaines. Le 15 juillet 1099 est le jour de l'assaut général. Godefroy de Bouillon réussit à pénétrer le mur septentrional et Raymond de Saint-Gilles crée une brèche du côté du mont Sion. Pendant les trois jours qui suivent, Jérusalem est le théâtre d'innombrables massacres et pillages¹¹¹. Dans ce carnage, la majorité des juifs et musulmans de la ville furent tués, avant, pendant ou même après que les croisés se recueillent sur le tombeau du Christ¹¹². Cette vague de violence marque la fin de la première croisade.

D. Les principautés latines d'orient et leur expansion

Les chefs de la croisade élisent en 1099 Godefroy de Bouillon en tant que roi de Jérusalem, mais celui-ci refuse le titre et finira par devenir avoué du Saint-Sépulcre. Lorsqu'il mourra le 11 juillet 1100, c'est à son frère Baudouin de Boulogne que reviendra la couronne (voir annexe n°3). Ce dernier avait pris Édesse en 1097 y avait fondé en 1098 la première principauté franque en orient, le comté d'Édesse. Ce même comté revint aux mains de la famille de Courtenay, avec Jocelin I^{er} à sa tête (Voir annexe n°4). La principauté d'Antioche était aux mains de Bohémond de Tarente dès 1098¹¹³ (voir annexe n°5). Quant à Tripoli, elle fut revendiquée par Raymond de Saint-Gilles, mais ce dernier mourut sans avoir pu prendre la ville en 1105. Le comté revint finalement à Tancrède, neveu de Bohémond¹¹⁴ (voir annexe n°6).

Baudouin I^{er} de Jérusalem se lance dans une série de conquêtes afin d'élargir son territoire. Cela mène à la prise de toute une série de villes côtières : Arsuf et Césarée en 1101, Acre en 1104, Beyrouth et Sidon en 1110. Il repousse une coalition égyptienne et damascène à Ascalon en 1105 sans toutefois prendre possession de la ville¹¹⁵. Baudouin II lui succède en 1118 et poursuit sa dynamique. Dès le début de son règne, il consolide la mainmise des francs sur Ascalon, mais son plus haut fait reste la conquête de Tyr. Dans cette cité côtière pourvue d'une défense très solide, régnait pourtant la discorde : elle était tiraillée entre l'autorité

¹¹¹ BALARD, M., *Croisade et Orient latin : XI^e-XIV^e siècle*, Paris, Armand Colin, 2001, p. 62-63.

¹¹² DEMURGER, A., *Croisades et croisés au moyen Âge*, Paris, Flammarion, 2006, p. 45-46

¹¹³ *Ibid.*, p. 94-95.

¹¹⁴ RICHARD, J., *Histoire des croisades*, Paris, Fayard, 1996, p. 94-96.

¹¹⁵ BALARD, M., *Op. cit.*, p. 81.

fatimide et damascène. Leurs récentes victoires contre les fatimides et l'arrivée d'une flotte vénitienne durant l'été 1123 convainquent les francs de passer à l'attaque. Le siège de Tyr durera de février à juillet 1124. La ville capitula à des conditions de reddition avantageuses totalement respectées par les chrétiens¹¹⁶. Les francs étaient désormais maîtres de la quasi-totalité du littoral (Voir annexe n°7). À cette époque naissent également les ordres de l'Hôpital et du Temple. Les Hospitaliers sont créés en 1113 pour s'occuper des malades et ne se militariseront que progressivement jusqu'en 1179¹¹⁷. Les Templiers naissent eux de la volonté de protéger les pèlerins qui voyageaient sur les routes de Jérusalem et Jéricho en 1118. Ils seront très vite orientés vers la guerre et les tâches militaires. L'ordre prend sa forme définitive après la fixation de sa règle de conduite lors du concile de Troyes en 1128¹¹⁸.

III. L'heure de gloire du jihad

Les Francs ont pris pied dans un territoire mouvant, en bouleversant son équilibre politique déjà fragile. Mais si ces premières décennies du XII^e siècle marquent l'expansion franque en orient, les successives marqueront elle le réveil de l'islam et l'émergence réelle du jihad. Un homme à lui seul a été capable d'initier ce sursaut d'orgueil du monde musulman : Zengî. Et après lui, tandis que les francs vacillent et leurs territoires sont mis à rude épreuve, des nouvelles figures émergentes vont restituer l'espoir au camp musulman. Cet espoir dans le renouveau du jihad sera récompensé, car un jour d'été en 1187 l'Islam prendra sa revanche tant attendue depuis un siècle.

A. De Zengî à la deuxième croisade : prélude au réveil de l'Islam

Imâd al-Dîn Zengî était un atabeg, c'est-à-dire le gardien d'un jeune prince seldjoukide, une sorte de précepteur sensé avoir une autorité uniquement durant le bas-âge de ce dernier. La fonction va toutefois évoluer : les ambitions militaires des atabegs vont les pousser à vouloir supplanter l'autorité de leur prince aboutissant parfois à la création d'une véritable dynastie. C'est ce qui arriva à la dynastie de Zengides¹¹⁹. Zengî se fait remarquer très tôt pour ses talents

¹¹⁶ PRAWER, J., *Histoire du Royaume latin de Jérusalem*, trad. par NAHON, G., 2^e éd., t. I, Paris, CNRS, 2007, p. 305-308.

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 90-91.

¹¹⁸ *Ibid.*, p. 93-94.

¹¹⁹ FÉDOU, R., et al., *Lexique historique du Moyen Age*, 3^e éd., Paris, Armand Colin, 1995, p. 19.

militaires en servant successivement cinq maîtres de Mossoul. S'il arrive à s'en emparer, c'est non seulement grâce au ralliement des émirs anciennement proches de son défunt père, mais aussi à sa position solide auprès du sultan seldjoukide Muhammed. Sa nomination en tant que gouverneur à Mossoul ne faisait que légitimer juridiquement sa position dans une ville où il était déjà fort présent¹²⁰.

Bien qu'il ait été retenu comme la première vraie grande figure du renouveau du Jihad, certains chroniqueurs arabes le dépeignent de manière plus réaliste. Il aurait été peu différent de tous ses rivaux : toujours prêt à subtiliser le moindre territoire environnant aux croisés ou aux autres émirs sans le moindre scrupule, homme de guerre préférant le combat aux plaisirs de la vie. Les aspirations de Zengî ne sont pas toujours claires. Durant sa première décennie de règne à Mossoul (1127-1137) il ne semble pas jeter son dévolu sur les territoires latins, mais vise plutôt à consolider sa position. Il s'empare vite d'Alep, qui plongée dans un profond chaos social voit en lui une assurance de stabilité. Dès 1129 naît dans son esprit le plan de conquête de Damas, manifesté par l'annexion de Homs, Hamâ et Shaizar. Ce plan dû être mis en pause, car jusqu'en 1130 il est occupé à assurer le front méridional d'Alep en créant une sorte d'équilibre avec les territoires croisés. Après avoir conclu une paix avec les francs, il se retire des affaires politiques en Syrie, se retrouvant au milieu de la lutte de succession du sultan Muhammed en 1131¹²¹.

Les années qui s'écoulaient jusqu'en 1144 voient trois camps se contester les territoires syro-palestiniens. En plus des musulmans avec Zengî, il y avait Jérusalem avec son nouveau roi Foulque d'Anjou. Foulque fut davantage occupé à consolider ses frontières qu'à les repousser, mais il entretenait des bonnes relations avec Damas¹²². Le grand danger était toutefois Byzance avec Jean Comnène. Il était ambitieux de pouvoir reprendre Antioche que sa famille n'avait jamais cessé de convoiter¹²³. La présence des byzantins en Syrie avait créé un équilibre fragile entre les forces, car Francs et Musulmans craignaient de tenter le moindre mouvement face à leur puissance. Leur départ après la mort de Jean Comnène en 1143 est venu briser cet équilibre. La majeure conséquence en fut la plus grande réussite de la carrière militaire de Zengî : la prise d'Édesse aux mains de Jocelin II de Courtenay. Le maître d'Alep n'eut

¹²⁰ ELISSÉEF, N., *Nûr ad-Dîn, un grand prince musulman de Syrie au temps des croisades (511-569 H./1118-1174)*, t. II, Damas, Presses de l'IFPO, 2014, p. 317-335, <https://books.openedition.org/ifpo/4435#text> (consultée en ligne le 6 août 2023).

¹²¹ PRAWER, J., *Histoire du Royaume latin de Jérusalem*, trad. NAHON, G., 2^e éd., t. I, Paris, CNRS, 2007, p. 314-316.

¹²² *Ibid.*, p. 327-335.

¹²³ *Ibid.*, p. 335-337.

toutefois pas le temps de profiter de sa victoire. Des troubles avec les populations d'Édesse commencèrent dès la prise de la ville et l'atabeg dut en réprimer plusieurs. En campagne contre des émirs du comté, Zengî fut assassiné le 15 septembre 1146 par un de ses eunuques¹²⁴.

La chute d'Édesse a eu un retentissement extrêmement puissant en occident. Les Francs d'orient lancent un appel, celui-ci est reçu avec de grands émois et la réponse est immédiate. Le 1^{er} décembre 1145 le pape Honorius III appelle à la mobilisation. La prédication est confiée au cistercien Bernard de Clairvaux, qui pousse le roi français Louis VII et sa femme à prendre la croix en 1146. La même année, le roi des Romains Conrad III en fera de même suivi de son neveu Frédéric. L'objectif de la croisade fût élargi à la ville de Lisbonne qui fut reprise par le roi portugais grâce à l'aide de croisés flamands et rhénans, et aux terres scandinaves attaquées par des croisés de Germanie. L'expédition en terre sainte n'a cependant absolument pas eu le même ressort que la précédente. En effet, la deuxième croisade fut un fiasco total. Les armées croisés ont alterné modestes victoires et significatives défaites dans leur marche jusqu'au royaume de Jérusalem. Alors que le but premier était de reprendre Édesse, un récent rapprochement entre Damas et Alep a poussé les monarques à vouloir assiéger cette dernière en 1148. Le siège ne dure que quatre jours avant que les croisés n'évacuent, scellant ainsi un échec désastreux qui a entraîné des répercussions profondes sur la papauté et les latins d'orient, outre à avoir jeté une ombre imposante sur l'entreprise de croisade pendant plusieurs décennies¹²⁵.

B. L'ascension de Nûr al-Dîn et les campagnes de Shirkûh

Après le meurtre de Zengî, il aurait été logique que son état déjà de base morcelé et désuni soit dépecé. Ainsi, son l'ainé qui se nommait Saïf al-Dîn Ghâzî arrive en premier à Mossoul et s'empare de la ville. Il devancera de peu Alp Arslan, prince dont Zengî était l'atabeg, qui sera enfermé dans la citadelle. Le second fils, Nûr al-Dîn, s'empare lui d'Alep. Pour une fois, une succession territoriale n'aura pas engendré un chaos excessif. On s'attendrait logiquement à ce que ce territoire divisé en deux affaiblisse le pouvoir des Zengîdes. Mais pour une fois, le destin en aura voulu autrement¹²⁶. En effet, Nûr al-Dîn tirera le plus grand profit de cette situation. Pour cause, les majeures complications que rencontrait l'état composite de Zengî étaient concentrées dans la zone iraquienne, mais elle était désormais sous le ressort de

¹²⁴ PRAWER, J., *Histoire du Royaume latin de Jérusalem*, trad. NAHON, G., 2^e éd., t. I, Paris, CNRS, 2007, p. 338.

¹²⁵ PHILLIPS, J. et HOCH, M., dir., *The Second Crusade : scope and consequences*, Manchester, Manchester University Press, 2001, p. 3-11.

¹²⁶ PRAWER, J., *Op. cit.*, p. 378.

Mossoul. Le nouveau maître d'Alep pouvait ainsi se concentrer uniquement sur la Syrie musulmane et sur la principauté d'Antioche.

Nûr al-Dîn était, dit-on, un « malade à la santé de fer » qui a survécu à ses deux frères, Saïf al-Dîn Ghâzî et Qûtb al-Dîn, successivement maîtres de Mossoul jusqu'en 1170. Il est dépeint par les chroniqueurs arabes comme le preux combattant du jihad. On le disait homme de piété et de zèle, faisant de la guerre sainte le fondement de son discours et de sa légitimation politique. Mais en réalité, ce choix lui était favorable stratégiquement. Il avait compris que ses seuls adversaires entre Alep et le Caire n'étaient que les Francs¹²⁷. Il montre rapidement son pouvoir en déjouant un complot qui visait à rendre la ville d'Édesse à Jocelin II, mené par les Arméniens en 1146. Pendant les deux années qui suivent, Nûr al-Dîn est en guerre contre Antioche. Le sens politique des croisés et des damascènes ne pouvait que les pousser au rapprochement mutuel déjà depuis l'ascension de Zengî. Mais un incident dans la région du Haurân en 1147 avait grandement dégradé leur relation au moment précis où le pouvoir du maître d'Alep croissait. À la fin d'une campagne chaotique pour régler ce problème, le nouveau maître de Damas, Unur, se voyait fortement dépendant de Nûr al-Dîn, qui avait d'ailleurs pris pour épouse sa fille¹²⁸.

C'est ce rapprochement qui avait poussé les croisés à attaquer Damas lors de la deuxième croisade. Et c'est cette attaque qui scella le sort de la ville syrienne en consacrant Nûr al-Dîn. Sous pression, Unur avait appelé les fils de Zengî, et ceux-ci avaient répondu présent. Ceci marquait la fin de l'indépendance formelle de Damas¹²⁹. Il ne faudra pas longtemps à Nûr al-Dîn pour s'emparer officiellement de la ville. Après avoir réuni une grande armée de turcs et de kurdes, il en profite pour assiéger Antioche en 1149. Il n'arrive pas à prendre la cité, mais le comte Raymond de Poitiers est tué sur le champ de bataille¹³⁰. C'est en 1154 qu'il s'impose officiellement comme maître de Damas. Les notables et la garnison de la ville fatigués de la confusion qui y règne se livrent à lui¹³¹. Il s'imposera à Mossoul également

¹²⁷ MARTINEZ-GROS, G., *De l'autre côté des croisades. L'islam entre croisés et Mongols : XI^e-XIII^e siècle*, Paris, Passés Composés, 2021, p. 121-122.

¹²⁸ PRAWER, J., *Histoire du Royaume latin de Jérusalem*, trad. NAHON, G., 2^e éd., t. I, Paris, CNRS, 2007, p. 378-383.

¹²⁹ *Ibid.*, p. 386.

¹³⁰ HEERS, J., *Histoire des croisades*, Paris, Perrin, 2014, p. 154-155.

¹³¹ MARTINEZ-GROS, G., *Op. cit.*, p. 122.

en 1171 en mettant sous tutelle son neveu¹³². Dès ce moment, il se voue corps et âme à combattre contre les francs de Tripoli et de Jérusalem¹³³ (voir annexe n°8).

Après cela, son intérêt se déplace en Égypte. Shawar, le vizir fatimide déchu, était venu lui demander de l'aide pour récupérer sa place au Caire. Nûr al-Dîn accepte sa requête décide d'envoyer en 1164 son général le plus loyal, le kurde Shirkûh, reprendre le trône. L'entreprise est un succès, mais Shawar retourne sa veste et choisit de s'allier avec les francs en trompant ceux qui l'avaient aidé. Shirkûh mène plusieurs campagnes toujours pour Nûr al-Dîn afin de reprendre le khalifat fatimide entre 1163 et 1167¹³⁴. L'alliance se renverse une nouvelle fois lorsque le roi Amaury I^{er} de Jérusalem décide de le trahir à son tour et d'envahir l'Égypte. Alors le maître d'Alep renvoie une nouvelle fois l'illustre général défendre l'Égypte face à Jérusalem. Sa campagne sera un succès tel qu'en janvier 1169, Shirkûh se retrouve vizir du Caire en supplantant totalement Shawar. Le général meurt cependant en mars 1169 d'une indigestion, deux mois après son triomphe. Sa réputation a été ternie mais il fut bien celui qui avec sa conquête de l'Égypte ouvrit la route pour la revanche de l'Islam¹³⁵. Les officiers de sa suite après concertation désignent son neveu Salah ad-Dîn Yussuf dit Saladin, le fils de son frère Ayyub qui fut lieutenant de Nûr al-Dîn, comme nouveau maître de la capitale égyptienne¹³⁶.

C. Le sultan malgré lui

Saladin était âgé de vingt-sept ans lorsqu'il suit son oncle pour la première fois en Égypte en 1164. Il en fit de même dans sa deuxième campagne en 1166 et dans les deux occasions il n'était guère enchanté de se joindre à ces expéditions. Il s'est illustré en tant que fidèle et astucieux lieutenant de Shirkûh, notamment durant la défense d'Alexandrie assiégée par les troupes d'Amaury I^{er} en 1167¹³⁷. Les premières années de pouvoir de Saladin furent mouvementées. Dans un premier temps il élimine les derniers fidèles au régime fatimide et Shawar, tout en se plaçant en tant que serviteur du calife fatimide Al-Adid. Ce dernier est gravement malade, mais reste le plus solide rempart de Saladin contre l'autorité de Nûr al-Dîn. Saladin prétexte la fidélité de la population égyptienne envers les fatimides pour limiter l'autorité de son maître sur le territoire. Mais le 21 septembre 1171 un prédicateur sunnite prie

¹³² MARTINEZ-GROS, G., *De l'autre côté des croisades. L'islam entre croisés et Mongols : XI^e-XIII^e siècle*, Paris, Passés Composés, 2021, p. 175.

¹³³ HEERS, J., *Histoire des croisades*, Paris, Perrin, 2014, p. 155.

¹³⁴ RUNCIMAN, S., dir., *Histoire des croisades, 1095-1188*, Paris, Tallandier, 2013, p. 586-592.

¹³⁵ *Ibid.*, p. 595-598.

¹³⁶ MARTINEZ-GROS, G., *Op. cit.*, p. 122.

¹³⁷ RUNCIMAN, S., *Op. cit.*, p. 586-592.

pour le calife abbasside dans la mosquée de la ville. Les habitants ne réagissant pas et Al-Adid mourant quelques jours plus tard, Saladin se retrouve à découvert¹³⁸.

Durant les deux années qui suivent, il fait tout pour éviter son maître sans trop attiser sa colère. Même si ce dernier est bien trop occupé au nord de ses territoires son impatience croît. L'antagonisme entre les deux atteint son apogée en 1174. Mais le 15 mai de la même année, Nûr al-Dîn meurt d'une amygdalite aigüe¹³⁹. Aussitôt son maître mort Saladin s'empare sans difficulté de Damas dont la garnison avait encore des liens avec son père. Il est accueilli le bras ouvert à Homs et Hama. Entre temps Ismaïl, fils de Nûr al-Dîn, s'était réfugié à Alep et était proclamé maître de la ville par des officiers loyaux à son père. Mossoul quant à elle est toujours aux mains du neveu de Nûr al-Dîn. Par ces étapes débute officiellement la dynastie des Ayyoubides. Mais celle-ci a un problème majeur : le pouvoir que Saladin fonde est finalement client de celui qu'il tente de renverser. C'est pour cela que ses premiers objectifs furent ceux de s'emparer d'Alep et de Mossoul¹⁴⁰.

Le roi Amaury qui avait passé son règne à batailler contre Nûr al-Dîn, était conscient qu'il y avait parti à tirer de toute cette confusion. Mais le 11 juillet une dysenterie l'emporte également, quelques mois seulement après son plus grand rival. Si les historiens ont une certitude aujourd'hui, c'est qu'avec lui disparaissait la stabilité de la royauté à Jérusalem¹⁴¹. Son successeur est seul héritier le jeune Baudouin IV est âgé de seulement treize ans et pour le plus atteint de la lèpre. Il est couronné le 15 juillet 1174¹⁴². Le destin semblait vouloir embrasser Saladin : les deux principaux obstacles à son hégémonie étaient disparus, et leurs successeurs n'étaient à aucun moment à la hauteur. Mais sa position politique et militaire était compliquée, car il devait en même temps asseoir son pouvoir. Cette faiblesse fut exploitée justement par Baudouin IV qui en 1177 lui inflige une éclatante défaite autour de Ramla et Montgisard¹⁴³. Les années qui suivent sont une alternance de batailles et de trêves entre francs qui tentent de se défendre au mieux en vue de leur problèmes internes et Saladin qui essaie d'unifier son territoire¹⁴⁴. Le tournant arrive entre 1183, quand Alep tombe enfin dans les mains de

¹³⁸ MARTINEZ-GROS, G., *De l'autre côté des croisades. L'islam entre croisés et Mongols : XI^e-XIII^e siècle*, Paris, Passés Composés, 2021, p. 123.

¹³⁹ RUNCIMAN, S., dir., *Histoire des croisades, 1095-1188*, Paris, Tallandier, 2013, p. 606-609.

¹⁴⁰ MARTINEZ-GROS, G., *Op. cit.*, p. 124.

¹⁴¹ RUNCIMAN, S., *Op. cit.*, p. 610.

¹⁴² RICHARD, J., *Histoire des croisades*, Paris, Fayard, 1996, p. 210.

¹⁴³ MARTINEZ-GROS, G., *Op. cit.*, p. 125

¹⁴⁴ RUNCIMAN, S., *Op. cit.*, p. 616-636.

l'Ayyoubide, et 1186, où le siège de Mossoul en apparence sans résultat lui offre l'appui des troupes ortuqides et kurdes¹⁴⁵. L'année suivante sera le théâtre de sa consécration ultime.

D. La bataille de Hattîn

En 1185 Baudouin IV a succombé à sa maladie. Le trône de Jérusalem revient à son neveu Baudouin V, encore enfant, fils de sa sœur Sybille et du marquis de Montferrat Guillaume Longue-épée. La régence est tenue par le comte de Tripoli, Raymond III. Or le bambin meurt à son tour très vite en 1186. Sa mère s'était éprise et avait épousé un noble de Poitiers, Gui de Lusignan, auquel elle offre le trône. Cette situation crée une gigantesque discorde parmi la haute noblesse franque. Le comte de Tripoli furieux passe un accord avec Saladin. Au même moment, soit entre fin 1186 et début 1187, Renaud de Châtillon, le seigneur d'Outre-jourdain, particulièrement détesté par les musulmans, leur infligeait un énième affront. Ce dernier n'en était pas à son premier méfait. Alors qu'une trêve était de mise, le noble chrétien intercepte une caravane fortement escortée qui se rendait du Caire à Damas et la pille. Saladin exige la libération des prisonniers et fait appel au roi Gui qui émet pareille requête à son vassal. Renaud ne voulut rien savoir et face à ce sacrilège le sultan décréta la fin de la trêve¹⁴⁶.

Le 13 mars 1187 Saladin quittait Damas sans même attendre que toutes ses troupes soient réunies. Les combats démarrent un peu plus d'un mois après, avec les musulmans qui pillent les terres d'Outre-Jourdain et défont les Templiers et les Hospitaliers une première fois¹⁴⁷. De l'autre côté les francs décident de se regrouper à leur point habituel de ralliement, à Séphorie, au carrefour des routes de Galilée. Saladin arrive alors à l'ouest du lac de Tibériade où il établit son camp dans les derniers jours de juin. Il part tout de suite assiéger Tibériade, tandis que la femme de Raymond III et sa garnison se barricadent dans la citadelle¹⁴⁸. Raymond de Tripoli, qui entre-temps était revenu dans son camp de base, propose une stratégie défensive. Mais certains personnages remettent en question sa loyauté¹⁴⁹. Le roi Gui choisit alors l'offensive et l'armée franque se met en route le 3 juillet 1187 en direction de Tibériade. Saladin abandonne alors le siège immédiatement et presse ses troupes à la rencontre de l'ennemi. Sous la chaleur accablante, les Francs décident d'aller chercher la source d'eau la plus proche à Hattin. Mais les musulmans savaient que les chrétiens étaient en route. Ils se font trouver prêts

¹⁴⁵ MARTINEZ-GROS, G., *De l'autre côté des croisades. L'islam entre croisés et Mongols : XI^e-XIII^e siècle*, Paris, Passés Composés, 2021, p. 125.

¹⁴⁶ RICHARD, J., *Histoire des croisades*, Paris, Fayard, 1996, p. 216.

¹⁴⁷ EDDÉ, A.-M., *Saladin*, Paris, Flammarion, 2008, p. 244-246.

¹⁴⁸ *Ibid.*, p. 246.

¹⁴⁹ RUNCIMAN, S., dir., *Histoire des croisades, 1095-1188*, Paris, Tallandier, 2013, p. 653.

au combat, sur les sommets qu'on appelle les Cornes de Hattîn pour barrer l'accès à l'eau aux francs (voir annexe n°9). La bataille est presque à sens unique et les chrétiens sont massacrés. Seuls certains barons réussirent à s'enfuir tant bien que mal. Le soir du 4 juillet la défaite est actée. Il y eut beaucoup de prisonniers dont Gui de Lusignan et Renaud de Chatillon qui sera décapité comme tous les Templiers et Hospitaliers. La bataille de Hattîn est ainsi retenue comme la pire défaite subie par les Latins d'orient¹⁵⁰.

E. Le héros de l'Islam

Saladin décide d'ignorer dans un premier temps Jérusalem pour aller conquérir les villes du littoral, afin qu'aucune aide occidentale ne puisse arriver facilement. Ces villes privées quasi toutes de défenseurs tombèrent dans ses mains une à une (voir annexe n°10). Le 9 juillet 1187 Acre se remettait d'elle-même à Saladin. En marche vers le sud, ses troupes prennent diverses places¹⁵¹. Le sultan part au nord et contourne Tyr sans trop s'y attarder, erreur qui lui sera plus tard fatale. Après avoir pris Sidon, Beyrouth et Jubayl,¹⁵² et afin d'assurer la bonne liaison entre l'Égypte et la Syrie, il se tourne vers Ascalon. Il y arrive le 23 août et y fait venir Gui de Lusignan, ancien maître de la ville, et Gérard de Ridefort le Maître des Templiers pour marchander la reddition contre leur libération. Essuyant un refus, la ville est assiégée au moyen des machineries lourdes. Le 5 septembre 1187 Saladin laissait les habitants sortir avec leurs familles et leurs biens et pénétrait dans sa nouvelle conquête. Les places qu'il restait sur la route pour la ville sainte tombent avec une facilité déconcertante. Désormais maître de toute la côte à l'exception de Tyr, de la quasi-intégralité de la Palestine et la Galilée, et de toutes les frontières depuis l'Égypte jusqu'au nord de la Syrie, Saladin se présente avec ses machines de siège sous les murs de Jérusalem le 20 septembre 1187¹⁵³ (voir annexe n°11).

La ville où s'étaient réfugiés beaucoup de francs en ces jours de violence s'était préparée à un siège. La chance semblait sourire de nouveau lorsque Balian II d'Ibelin réapparut à Jérusalem. Balian se retrouva à devoir adouber des fils de chevaliers et des jeunes bourgeois tellement ceux en capacité de se battre dans la ville étaient peu nombreux. Les musulmans dans un premier temps campent et attaquent la ville du côté ouest. Mais Saladin se rend vite compte qu'il n'arrivera à rien s'il continue de ce côté. Le 26 septembre il se déplace du côté nord-est. En ce point même où quatre-vingt-huit ans plus tôt Godefroid de Bouillon avait réussi à pénétrer

¹⁵⁰ EDDÉ, A.-M., *Saladin*, Paris, Flammarion, 2008, p. 248-253.

¹⁵¹ *Ibid.*, p. 255.

¹⁵² RUNCIMAN, S., dir., *Histoire des croisades, 1095-1188*, Paris, Tallandier, 2013, p. 657-658.

¹⁵³ EDDÉ, A.-M., *Op. cit.*, p. 256-258.

dans la ville les musulmans arrivent à ouvrir une grande brèche le 29 septembre¹⁵⁴. Les chrétiens ne pouvaient tenir bien longtemps dans ces conditions et décident de négocier. Le sultan demande la reddition sans conditions. Toutefois, sous la menace que les chrétiens tueraient tous les prisonniers musulmans de la ville et qu'ils détruiraient tout lieu de culte islamique, Saladin dût revoir ses conditions. Un accord est trouvé le 2 octobre 1187. Les civils quittent leurs demeures et Saladin pénètre victorieux et ému dans la ville sainte. Les musulmans se sont montrés globalement bien plus humains que les croisés dans la même victoire, en traitant les rescapés de la ville de manière respectueuse et aimable selon des sources chrétiennes. Saladin remodèle Jérusalem, rétablit et réinvestit les lieux de culte musulmans. Le Saint-Sépulcre a été épargné et les chrétiens avaient encore la permission de s'y rendre en pèlerinage contre tribut¹⁵⁵. Saladin a réussi à accomplir ce que l'Islam attendait depuis un peu moins d'un siècle.

Mais le sultan ne profite longuement de son éclatante victoire : le 30 octobre il quitte Jérusalem pour reprendre ses campagnes. Un peu plus de deux mois plus tard, la majorité du royaume était tombée¹⁵⁶ (voir annexes n°12). Il ne restait que Tyr, devenue le refuge de la plus grande partie des rescapés Francs. Saladin y arrive le 12 novembre 1187 et tente de négocier sa reddition. Mais entre-temps le noble italien Conrad de Montferrat était arrivé dans la ville et en avait assumé pleinement la charge. Il avait totalement rejeté toute possibilité de négociations avec les musulmans et avait fait lourdement renforcer les défenses. Saladin opte alors pour le siège. Après des semaines dans de mauvaises conditions, ses émirs le convainquent que l'hiver est bien trop rude et les soldats bien trop fatigués pour s'éterniser à Tyr. Le 1^{er} janvier 1188 les troupes du sultan se retirent sous son ordre. Conrad de Montferrat a non seulement défendu la seule ville qu'il restait au royaume de Jérusalem, mais il ne sait pas encore qu'il a sauvé la présence chrétienne en orient¹⁵⁷. Saladin poursuit néanmoins ses campagnes au nord de la Syrie. Seul quelques châteaux lui résistaient davantage, comme Kérak, Safed, Beaufort ou encore Montréal, mais tous finirent par se rendre entre 1188 et 1190 (voir annexe n°13). Après quoi il se retire à Jérusalem et partage ses nombreuses conquêtes¹⁵⁸.

¹⁵⁴ RUNCIMAN, S., dir., *Histoire des croisades, 1095-1188*, Paris, Tallandier, 2013, p. 658-659.

¹⁵⁵ EDDÉ, A.-M., *Saladin*, Paris, Flammarion, 2008, p. 267.

¹⁵⁶ *Ibid.*, p. 268-269.

¹⁵⁷ RUNCIMAN, S., *Op. cit.*, p. 665-666.

¹⁵⁸ EDDÉ, A.-M., *Op. cit.*, p. 273-281.

F. La troisième croisade

La fréquence des appels à l'aide vers les occidentaux avait commencé à s'intensifier depuis 1160. Mais depuis lors personne n'avait répondu de manière significative. Une fois que le pape Honorius III vint à savoir de Hattîn, la nouvelle fut suffisante à l'emporter. L'appel à la troisième croisade est officiellement lancé par Grégoire VIII en octobre 1187, puis poursuivi par son successeur immédiat Clément III (voir annexe n°14). Le premier à y répondre est Guillaume II de Sicile qui envoie en terre sainte une flotte de cinquante galères. Viendra ensuite le tour de Richard Cœur de Lion de prendre la croix en novembre 1187, alors qu'il n'est même pas encore roi. En effet le souverain anglais est encore Henri II, et sa querelle contre le roi français Philippe Auguste durera jusqu'à sa mort le 6 juillet 1189. Dans le Saint-Empire, l'empereur Frédéric I^{er} Barberousse avait déjà promis une croisade en 1186, mais il était trop occupé depuis l'année précédente dans sa querelle contre les villes lombardes¹⁵⁹. Ce sera le basileus Isaac II Ange qui préviendra Saladin qu'une nouvelle croisade se prépare. Le sultan s'empresse alors de tenter de trouver des alliés chez les byzantins, à Chypre, et même chez ses ennemis les seldjoukides d'Anatolie¹⁶⁰.

Frédéric Barberousse avait déjà participé à la deuxième croisade avec son oncle Conrad III. Cette fois il partait en empereur avec son fils Frédéric de Souabe depuis Ratisbonne début mai 1189. Son armée était la plus imposante et disciplinée qu'on ait jamais vu partir en croisade. Il traverse la Hongrie avec la bénédiction de son roi. Le 23 juin il traverse le Danube et rentre sur le territoire byzantin. Il avance vers l'Anatolie escarmouche par escarmouche dans des territoires très peu contrôlés par le basileus. En mars 1190 toute son expédition passe par les Dardanelles et rentre en Asie. Le 10 juin, en se baignant dans le fleuve Selef en Cilicie, il se noie malencontreusement. Sa mort est un énorme coup dur pour la chrétienté et la croisade naissante, tandis les musulmans remerciaient Dieu pour ce qu'ils voyaient comme une bénédiction. Le duc de Souabe poursuit l'expédition avec une armée fortement réduite. Il arrive à Antioche en juin 1190 avec les restes de l'empereur qu'on inhume sur place. Lorsqu'il repart en août, c'est avec une armée encore plus réduite et grandement démoralisée. Sa contribution à la croisade fut des plus modestes¹⁶¹.

Pendant ce temps, Gui de Lusignan avait été libéré par Saladin durant l'été 1188. Il se présente à Tyr un an plus tard avec ses troupes. Conrad de Montferrat lui refuse l'entrée, et le

¹⁵⁹ EDDÉ, A.-M., *Saladin*, Paris, Flammarion, 2008, p. 282-283

¹⁶⁰ *Ibid.*, p. 284-290.

¹⁶¹ RUNCIMAN, S., dir., *Histoire des croisades, 1188-1494*, Paris, Tallandier, 2013, p. 21-26.

roi déchu avec le soutien d'une flotte pisane décide d'aller assiéger Acre où il arrive fin août 1189 (Voir annexe n°15). Les francs décident en premier lieu de s'installer sur la pleine d'Acre à l'est de la plaine jonchant les remparts. Saladin arrive dans la région depuis l'intérieur des terres et installe son camp dans les alentours de la ville. Le décor d'un siège destiné à rentrer dans les annales était installé. Dans un premier temps les deux camps ne faisaient que s'observer en attendant chacun des renforts. Saladin rejoint par ses fils, neveux et son frère ainsi que par l'armée de Mossoul. Les Francs eux ont vite été appuyés par Conrad de Montferrat venu de Tyr. Pendant toute la durée du siège des navires n'ont cessé de venir déverser des renforts, du matériel et des vivres sur la baie où leur camp avait été déplacé. Pendant des mois le combat est équilibré, et les deux camps alternent victoires et défaite¹⁶².

À l'arrivée de l'hiver 1189, les Francs se retranchent dans leur camp en attendant que les conditions s'améliorent. Saladin accueillait lui la flotte égyptienne fin décembre et lançait des appels au renfort dans les territoires musulmans, dont les almohades d'Afrique du Nord. Les affrontements sans impacts s'enchaînaient. Les renforts de Saladin arrivent enfin le 22 avril 1190 de Syrie et Mésopotamie. Les Francs accueillaient eux le comte Henri de Champagne en juillet. Celui-ci prit la tête de l'armée aux dépens de Gui de Lusignan dont l'autorité déclinait. Durant l'été Saladin fait détruire plusieurs villes de la côte apeuré que les francs puissent s'en emparer¹⁶³. Alors que ce dernier tombait malade, les francs rencontraient des nouvelles difficultés internes durant l'automne. En effet Sybille était morte et Conrad de Montferrat en avait profité pour sortir sa sœur Isabelle de son mariage et la marier à son tour. Il se plaçait ainsi en tête pour la prétendance au trône. L'hiver 1190-1191 fut rude et les combats se calmèrent de nouveau, car les deux côtés sont en difficulté¹⁶⁴.

Le tournant décisif survient au mois d'avril : les armées françaises et anglaises arrivaient à Acre, et avec elles la navigation reprend. Quant à leurs souverains, ils étaient partis en même temps le 4 juillet 1190 et s'étaient retrouvés à Messine. Le 20 avril 1191 Philippe Auguste débarquait à Acre. Il faudra sept semaines de plus à Richard Cœur de Lion pour arriver. En effet ses troupes bien plus nombreuses étaient occupées à conquérir Chypre. Le roi français épousa la cause de Conrad de Montferrat, tandis que le monarque anglais une fois arrivé se rangea du côté de Gui de Lusignan. Les francs ont donc été considérablement renforcés et le siège s'intensifie. Les deux rois éprouvent les assiégés, Philippe avec ses machines et Richard avec ses assauts. Dans des conditions toujours plus intenable, la garnison d'Acre capitule le

¹⁶² EDDÉ, A.-M., *Saladin*, Paris, Flammarion, 2008, p. 292-293.

¹⁶³ *Ibid.*, p. 293-297.

¹⁶⁴ *Ibid.*, p.304.

12 juillet 1192 après une résistance de près de deux ans. Les assiégés avaient accepté d'abandonner la ville avec tout son contenu, de payer de lourdes sommes, de libérer les prisonniers et de rendre la Vraie Croix¹⁶⁵.

G. Fin de la croisade et mort de Saladin

Une fois toute la garnison sortie de la ville, les rois s'installent à Acre, y posent leurs bannières et reconsacèrent les espaces chrétiens. L'heure était aussi arrivée de prendre une décision sur la question royale à Jérusalem. Un compromis est alors trouvé pour satisfaire Gui de Lusignan et Conrad de Montferrat. Après quoi, Philippe Auguste, affaibli par la maladie, repart en France le 3 août 1191 laissant le duc de Bourgogne à la tête du gros de son armée ; il avait selon lui rempli son devoir de chrétien. Sa décision fut perçue très négativement par les Anglais¹⁶⁶. La croisade n'était toutefois pas encore terminée et Richard poursuivait les combats contre Saladin. Ses armées s'emparent d'Arsuf et de Jaffa. Les francs pouvaient alors se tourner soit vers Ascalon, soit vers Jérusalem. Pour concentrer ses troupes dans la ville sainte et ne pas laisser Ascalon aux francs, Saladin décide de raser la ville. Il fait détruire également d'autres places fortes sur le chemin. En octobre 1192 des négociations sinueuses s'ouvrent entre les deux camps¹⁶⁷.

À l'hiver 1191, Richard Cœur de Lion marchait vers Jérusalem et Saladin faisait fortifier la ville. Le roi anglais conscient de la difficulté du siège à venir et gêné par les conditions météorologiques se replie sur Ascalon le 21 janvier 1192 et débute sa reconstruction. Mais Richard savait qu'il ne pouvait rester éternellement en orient, et il lui restait la question successorale de Jérusalem à régler définitivement. La pression des barons du royaume le pousse à donner le trône à Conrad de Montferrat, jugé plus légitime, et à offrir en compensation Chypre à Gui de Lusignan. Mais le marquis n'a même pas eu le temps de s'en réjouir : il est assassiné le 28 avril 1192 alors qu'il était proche de trouver un accord avec Saladin également. Isabelle est alors remariée au comte Henri de Champagne qui reçoit la couronne. Après une nouvelle vague de négociations, les francs sont déterminés à assiéger Jérusalem. Mais le roi Richard ordonne une retraite le 5 juillet 1192 vers Ramla. Il était conscient que sans la maîtrise de la

¹⁶⁵ RUNCIMAN, S., dir., *Histoire des croisades, 1188-1494*, Paris, Tallandier, 2013, p. 39-52.

¹⁶⁶ *Ibid.*, p. 52-54.

¹⁶⁷ EDDÉ, A.-M., *Saladin*, Paris, Flammarion, 2008, p. 310-313.

mer qui les avait aidés un an plus tôt à Acre et sans sources d'eau sur le chemin, il risquait de reproduire l'échec de Hattin¹⁶⁸.

Pendant que Saladin recevait des renforts et tentait de reprendre Jaffa, Richard lui reconquérât ce qu'il restait de Beyrouth. La guerre arrivait cependant à ses balbutiements : les deux camps étaient épuisés, Saladin et Richard malades et le roi pressé de rentrer en Angleterre. L'accord final est conclu le 1^{er} septembre 1192. On établit une trêve de trois ans et huit mois sur terre et sur mer. La côte de Tyr à Jaffa restait aux chrétiens, Ascalon était rendue à Saladin mais avec ses fortifications détruites. Jérusalem ne changeait pas de maître mais les pèlerins chrétiens étaient autorisés à s'y rendre. Antioche et Tripoli ont été incluses dans ces accords de paix. Après quoi Ascalon fut de nouveau détruite le 7 septembre, et Richard Cœur de Lion s'en repartir le 9 octobre 1192¹⁶⁹. La troisième croisade venait de s'achever. Quant à Saladin, il s'efforçât d'administrer au mieux ses territoires comme son habitude. Durant l'hiver 1192, sa santé décline fortement et 1^{er} mars 1193 il chute dans une sombre léthargie. Le 3 mars, il ouvrait les yeux et souriait une dernière fois avant de rejoindre le Dieu qu'il avait servi toute sa vie. Un des plus illustres et romantiques héros de l'Islam s'éteignait, toujours conscients de ses faiblesses et ses torts, mais toujours fidèle à ses principes qui le menaient à respecter même le plus détestable de ses adversaires et à ne jamais revenir sur sa parole. Sans lui, l'unité de l'Islam s'effrita comme les murs calcinés d'Ascalon¹⁷⁰.

IV. Epilogue

Même si la mort de Saladin marque la limite chronologique traitée dans ce travail, la troisième croisade n'était pourtant pas la dernière. L'entreprise a perduré donc encore pendant presque un siècle. Toutes les croisades ne nous intéressent point, mais deux doivent néanmoins être citées. Il s'agit de la cinquième, parce qu'elle regarde directement Jacques de Vitry, et les deux dernières parce qu'avec elles mourraient les espoirs de l'Europe.

Si la quatrième croisade allait être détournée par les Vénitiens en 1202 vers la prise Constantinople, constituant une des plus grandes disgrâces de l'empire byzantin avant sa chute¹⁷¹, la cinquième croisade allait être dirigée vers l'Égypte. Elle a été appelée en 1213 par le pape Innocent III, au même moment où la chrétienté menait une autre croisade, celle contre

¹⁶⁸ EDDÉ, A.-M., *Saladin*, Paris, Flammarion, 2008, p. 313-317.

¹⁶⁹ *Ibid.*, p. 317-320.

¹⁷⁰ RUNCIMAN, S., dir., *Histoire des croisades, 1188-1494*, Paris, Tallandier, 2013, p. 73-75.

¹⁷¹ HEERS, J., *Histoire des croisades*, Paris, Perrin, 2014, p. 198-204.

les hérétiques cathares en Albigeois. Les départs disparates des Français et des Rhénans commencent en 1215. Tous reconnaissent comme chef Jean de Brienne, le mari de Marie de Montferrat, fille de Conrad et Isabelle. En 1217 d'autres croisés arrivent par vagues successives. Le but était la conquête de Damiette, pour s'emparer du contrôle du Nil alors que les successeurs de Saladin étaient tous en conflits entre eux. Même si la ville ne tombe que le 5 novembre 1219, la discorde totale y régnera pendant presque deux ans. La situation mène les chrétiens à la quitter, assiégés et défaits par les troupes égyptiennes, le 30 juin 1221. La cinquième croisade fut un nouvel échec¹⁷².

Quarante-sept ans plus tard, le 18 mai 1268, l'armée du sultan mamelouk Baibars conquérirait Antioche, une ville qui avait su tenir 171 ans depuis sa chute lors de la première croisade¹⁷³. Malgré des échecs répétés durant le XIII^e siècle, l'esprit de croisade gardait encore un dernier sursaut. Le roi français Louis IX, plus tard devenu Saint Louis, décida de mener une croisade, la huitième de l'histoire, en Égypte une nouvelle fois. Mais cette dernière se somma par un ultime échec et sa propre mort de maladie le 25 août 1270 sur les landes égyptiennes donna le coup final. Il restait une neuvième croisade, constituée des expéditions indépendantes – et toutes presque anecdotiques – de divers monarques occidentaux. Le plus important fut sûrement Edouard d'Angleterre, qui faute de manque de moyens quitta la Terre Sainte en 1272 pour aller reprendre la couronne à la mort de son père. La chute successive des quelques places qu'il restait aux francs en orient fut rapide et simple : Tripoli en 1290, puis Sidon et Beyrouth¹⁷⁴. Saint-Jean d'Acre, la dernière ville franque d'orient, tombait le 18 mai 1291. Sa chute consacrait la victoire de mamelouks, l'expulsion finale des chrétiens des terres musulmanes, et par-dessus tout la fin des croisades médiévales et de l'esprit qui les avait caractérisées¹⁷⁵.

¹⁷² HEERS, J., *Histoire des croisades*, Paris, Perrin, 2014, p. 232-236.

¹⁷³ RUNCIMAN, S., dir., *Histoire des croisades, 1188-1494*, Paris, Tallandier, 2013, p. 270-272.

¹⁷⁴ HEERS, J., *Op. cit.*, p. 278-283.

¹⁷⁵ RUNCIMAN, S., *Op. cit.*, p. 344-348.

Chapitre I : le franciscain et le prédicateur

Lors de la présentation des auteurs, nous avons sommairement passé en revue leurs passés et leurs profils. Dans ce chapitre d'ouverture de l'analyse nous nous concentrerons uniquement sur une composante : leurs profils intellectuels. Salimbene et Jacques de Vitry ont tous deux baigné dans un monde de lettrés, entourés de connaissance et de savoir à portée de main. Que cela soit par le milieu franciscain ou celui des universités parisiennes, leurs formations ont influé sur leurs manières de rédiger. Dès lors se distinguent deux personnages, un amateur des lettres à la recherche de la vérité absolue et un prêcheur visant à mouvoir les masses. Il n'y a rien de plus significatif pour les représenter que ces deux missions qu'ils se sont choisis respectivement. Le but de ce chapitre est de montrer comment l'écrit peut alors devenir un support indispensable pour mener à bien ces missions. Pour expliquer et justifier cela, nous avons choisi de traiter de deux événements majeurs qui datent de 1187 : la bataille de Hattin et le deuxième siège de Tyr. Analyser les récits de ces deux événements et les comparer est à notre avis la meilleure manière pour comprendre l'importance des œuvres des deux auteurs en tant que véhicules de leurs messages. Définir clairement la nature de leurs objectifs reviendra finalement à reconstituer la composante intellectuelle de leurs personnalités.

I. La bataille de Hattin et le funeste destin des croisés

« En 1187, au mois de juillet, Jérusalem fut prise par Saladin et la terre du Seigneur fut conquise par les infidèles ¹⁷⁶ ».

C'est par ces paroles que Salimbene de Adam intitule sa notice qui ouvre son récit fragmentaire de la troisième croisade. Tout le passage qui suit, narrant la bataille de Hattin, est une vitrine d'exposition qui nous montre à la fois sa façon de rédiger mais aussi les différents thèmes explicités ci-dessus qui rythment cette analyse.

Dans les premières lignes du passage (1-4), Salimbene signale donc que Jérusalem est prise par Saladin, personnage que nous avons déjà bien pris le soin de présenter dans le premier chapitre. Jérusalem est donc la « Terre du Seigneur » : cela peut sembler anodin, mais en réalité ça ne l'est aucunement. En effet, il faut distinguer la Jérusalem terrestre et celle céleste dans les

¹⁷⁶ SALIMBENE DE ADAM DE PARME, *Chronique*, éd. et trad. BESSON, G. et BROSSARD-DANDRÉ, M., Paris, Honoré Champion éditeur, 2016, p. 59.

pensées des médiévaux. Même si la notion a ses racines dans l'Ancien Testament, l'idée qui relie la ville de Jérusalem au Christ est née durant le Moyen Âge : Jérusalem est le sol foulé par les pas de Jésus Christ. Dès l'Antiquité tardive et jusqu'à la veille de la première croisade, les très nombreux pèlerinages vers le tombeau du Christ ont résulté en une spiritualisation de la Jérusalem terrestre¹⁷⁷.

Les pèlerins de la première croisade, qui n'étaient autre que les croisés eux-mêmes, partis avec cette conception, ont néanmoins fini par élargir la Terre Sainte à toutes leurs conquêtes. Plus tard encore, entre la fin du pontificat d'Innocent III et le début de celui d'Honorius III - le premier étant mort en 1216, le deuxième a débuté son pontificat la même année jusqu'en 1227¹⁷⁸ - l'étendue de la Terre Sainte s'est élargie à l'Egypte qui allait représenter l'objectif de la cinquième croisade¹⁷⁹. On remarque d'emblée que le concept de « terre sainte » ne fut pas fixe, mais mouvant en fonction des objectifs et aspirations des croisades. Le déroulement de la cinquième croisade (1217-1221) correspond au départ de Jacques de Vitry à Acre, à son prêche correspondant et surtout au début de sa rédaction de l'*Historia orientalis*. Nous pourrions hypothétiser que si Salimbene garde à la fin du XIII^e siècle cette idée que Jérusalem est toujours la « Terre du Seigneur », cette conception qui a mué durant tous ces siècles de combats a donc survécu à la cinquième croisade et a perduré par-delà.

Aux lignes 15 à 30, il raconte comment se déroule l'épisode :

« Saladin, pénétrant dans la contrée, assiégea d'abord Tabaria (ou Tibériade). Le roi Gui installa son camp à Marscalia. Écoute le présage qui annonça le désastre imminent : cette nuit-là le patriarche Héraclius lisait sous sa tente l'office des matines, quand se présenta le passage sur l'arche d'alliance, prise jadis par les Philistins et au matin, la bataille s'engagea. Le comte de Tripoli prit la fuite. Le roi et la Sainte croix furent pris ainsi que le marquis Guillaume de Montferrat maintes fois cité, qui était venus en Terre Sainte comme croisé et pour protéger le petit-fils dont nous avons parlé précédemment ; tous les barons sans exception et la foule furent également pris ; les armées des Chrétiens furent écrasées. Ensuite Tibériade fut prise. Renaud, responsable du crime, fut décapité par le glaive de Saladin ; beaucoup d'autres eurent la tête tranchée. En outre, Acre, Sidon, Beyrouth et Byblos furent prises¹⁸⁰. »

¹⁷⁷ DEMURGER, A., *Croisades et croisés au moyen Âge*, Paris, Flammarion, 2006, p. 22-24.

¹⁷⁸ LEVILLAIN, P., dir., et al., *Dictionnaire historique de la papauté*, Paris, Fayard, 1994, p. 822 et p. 877.

¹⁷⁹ DEMURGER, A., *Op. cit.*, p. 22.

¹⁸⁰ SALIMBENE DE ADAM DE PARME, *Chronique*, éd. et trad. BESSON, G. et BROSSARD-DANDRÉ, M., Paris, Honoré Champion éditeur, 2016, p. 59-60.

Remarquons tout d'abord que Salimbene ne donne ni lieu ni date exacte pour cette bataille. Il commence par nous signaler que Saladin assiège Tibériade, et qu'en face, le roi Gui s'installe à Marscalia. Ladite ville de Tibériade se situe en Palestine, sur la bordure ouest du lac de Tibériade par lequel passe le fleuve Jourdain, à quelques dizaines de kilomètres au nord-est de Jérusalem¹⁸¹. Le roi Gui en question n'est autre que Guy de Lusignan. Quant à Marscalia, il est tout simplement impossible de retrouver une quelconque localité portant ou se référant à ce nom. Sans même préciser le déroulement de la bataille, Salimbene passe les détails et se limite à dire que le comte de Tripoli a fui. Ce comte est Raymond III de Tripoli (1152-1187), dernier de la dynastie comtale de Toulouse avant que le comté de Tripoli n'échoie au prince d'Antioche, Bohémond IV (voir annexes n° 16 et 17). Sous Raymond III, le comté de Tripoli atteint sa plus grande ampleur, allant de Gibelet au sud jusqu'à Maraclée au nord¹⁸². Il a d'ailleurs épousé la veuve de Gautier de Saint-Omer sire de Tibériade, devenant le seigneur légitime¹⁸³.

Les Chrétiens sont visiblement défaits et la Sainte croix qui avait été récupérée lors de la première croisade a été perdue. Cette relique se trouvait bien à Jérusalem depuis que l'empereur l'y avait ramenée au VII^e siècle¹⁸⁴. Bien plus, Salimbene explique que le marquis Guillaume de Montferrat « maintes fois cité » lui aussi fut capturé avec « tous les barons sans exception et la foule ». Guillaume V de Montferrat dit « le vieux » est le marquis de la région de Montferrat en Italie du nord. Il eut cinq fils : Guillaume dit « Longue-épée », Conrad, Boniface, Frédéric et Renier. Il a suivi le roi de France Louis VII avec une partie de ses hommes pour aller combattre la deuxième croisade en 1147. Durant cette dernière, il reçut l'honneur de diriger un contingent et d'être reçu par le basileus Manuel I^{er} Comnène à Constantinople, avec lequel il noua une amitié durable. Le marquis a probablement aussi participé au siège de Damas.

Guillaume V a entretenu dans sa vie des relations constantes avec Frédéric I^{er} Barberousse. Il a épaulé l'empereur dans de nombreuses affaires d'état. En 1179, il est appelé à Constantinople pour le mariage de son fils cadet Renier avec Marie Comnène, fille du basileus Manuel. À partir de 1183, il délègue le gouvernement de son marquisat à ses enfants Conrad et Boniface, étant décidé à prendre la croix et à partir pour Jérusalem¹⁸⁵. Et pour cause, il avait

¹⁸¹ RILEY-SMITH, J., FORT-CANTONI, C. et BALARD, M., *Atlas des croisades*, Paris, Autrement, 1996, p. 60-61.

¹⁸² BALARD, M., *Croisade et Orient latin : XI^e-XIV^e siècle*, Paris, Armand Colin, 2001, p. 74-76.

¹⁸³ RICHARD, J., *Histoire des croisades*, Paris, Fayard, 1996, p. 210.

¹⁸⁴ LEMIRE, V. et al., *Jérusalem : histoire d'une ville monde des origines à nos jours*, Paris, Flammarion, 2016, p. 154.

¹⁸⁵ SETTIA, A. A., *Guglielmo V* dans CARVALE, M., dir., et al., *Dizionario biografico degli Italiani*, vol. 60, Roma, Istituto della enciclopedia italiana, 2003, p. 757-758.

présumablement pour but d'assister là-bas « le petit-fils dont nous avons parlé précédemment ». Ce petit-fils n'est autre que Baudouin V, fils de Guillaume « Longue-épée » et de Sybille, sœur du défunt roi de Jérusalem Baudouin IV « le lépreux ». Guillaume « Longue-épée » rendit l'âme quelques mois seulement après le mariage advenu en novembre 1176, laissant l'enfant Guillaume en bas âge¹⁸⁶. Ce dernier fut couronné en 1183 à la mort de son oncle. Le départ du marquis de Montferrat dont il est ici question n'est cependant pas survenu avant 1185, puisqu'il arriva avant la mort de Baudouin V en septembre 1186. Sa participation à la bataille de Hattin durant laquelle il a été fait prisonnier par Saladin est effectivement attestée¹⁸⁷.

« Tous les barons » ne peuvent être que les principaux nobles dirigeants cette armée chrétienne, parmi lesquels des personnages déjà évoqués comme Renaud de Sidon, l'archevêque de Tyr, Roger de Moulins maître de l'ordre des Hospitaliers et Gérard de Ridefort maître de l'ordre des Templiers¹⁸⁸. La foule devrait être le reste des combattants ordinaires de l'armée. Lorsqu'il cite Renaud, il se réfère à Renaud de Châtillon. Quant aux villes d'Acre, Sidon, Beyrouth et Byblos (également appelée Gibelet), nous avons déjà signalé dans le premier chapitre qu'il s'agissait d'importantes villes sur le littoral syro-palestinien qui étaient tombées aux mains des sarrasins à ce moment sans la moindre difficulté¹⁸⁹.

Le lecteur a remarqué que la bataille de Hattin décrite dans le premier chapitre a effectivement suivi un déroulement similaire à celui que nous relate Salimbene. De plus, les éléments qu'il présente sur les personnages sont également avérés, de la fuite de Raymond III de Tripoli, à Guillaume de Montferrat capturé. Quelques éléments sont toutefois à reprendre.

Tout d'abord, son invocation d'un funeste présage qui aurait annoncé la défaite des chrétiens. Le patriarche Héraclius qu'il nomme est le patriarche latin de Jérusalem. Le patriarcat est une fonction ancienne, née durant le bas empire romain. Il s'agissait d'un titre ecclésiastique donné aux évêques des premiers et plus grands siège épiscopaux, à savoir Rome, Alexandrie, Antioche, Constantinople et Jérusalem¹⁹⁰. De cette époque et jusqu'aux croisades, le patriarche est un représentant de l'église catholique, qui possède une forte juridiction religieuse sur une ville et qui l'administre dans le cadre de ses fonctions religieuses, économique et judiciaires.

¹⁸⁶ RICHARD, J., *Histoire des croisades*, Paris, Fayard, 1996, p. 210.

¹⁸⁷ SETTIA, A. A., *Guglielmo V* dans CARAVALE, M., dir., et al., *Dizionario biografico degli Italiani*, vol. 60, Roma, Istituto della enciclopedia italiana, 2003, p. 758-759.

¹⁸⁸ PRATER, J., *Histoire du Royaume latin de Jérusalem*, trad. NAHON, G., 2^e éd., t. I, Paris, CNRS, 2007, p. 644.

¹⁸⁹ RILEY-SMITH, J., FORT-CANTONI, C. et BALARD, M., *Atlas des croisades*, Paris, Autrement, 1996, p. 60-61.

¹⁹⁰ TOUATI, F.-O., *Vocabulaire historique du Moyen Âge (Occident, Byzance, Islam)*, 6^{ème} éd., Paris, Les Indes savantes, 2021, p. 371.

L'empereur romain d'orient Justinien a pris soin dans sa législation d'accorder la primauté à celui de Constantinople, pour qu'il devienne le premier de la hiérarchie chrétienne d'orient¹⁹¹.

Lorsque les croisés conquièrent Jérusalem en 1099, ils buttent sur cette organisation ecclésiastique ancienne. En avançant, ils prennent le temps d'installer des prélats choisis soigneusement par leurs soins sur les sièges vacants des villes conquises, et surtout un patriarche latin à Jérusalem en chassant tout simplement le patriarche grec¹⁹². En 1187, le patriarche latin de Jérusalem est effectivement Héraclius d'Auvergne, rival direct de Guillaume de Tyr qui le décrit comme prélat corrompu, ayant accédé au poste grâce aux faveurs qu'il aurait gagné auprès de la reine de Jérusalem Agnès de Courtenay. Certains chroniqueurs comme Ernoul le décrivaient effectivement comme un mauvais religieux qui accumulait les tares. Il aurait même commandité l'assassinat de Guillaume de Tyr qui le dénonçait ouvertement¹⁹³. Au-delà du personnage, il importe de remarquer dans ce passage que Salimbene invoque un présage divin pour annoncer la défaite de l'armée chrétienne¹⁹⁴.

Ensuite, Salimbene semble subjectif lorsqu'il s'attarde sur certains personnages. Ainsi, il qualifie Renaud de « responsable du crime ». Encore plus remarquable est la façon dont il parle de Guillaume de Montferrat : il ne cite que lui parmi la masse d'autres personnalités notables qui prirent part à la bataille d'Hattin¹⁹⁵. Mais finalement, le plus surprenant dans cet extrait est en réalité le manque flagrant de détails concernant la bataille. Salimbene ne se limite qu'à présenter les conséquences de la démise des chrétiens, entre fuites, pertes et morts. La surprise s'intensifie lorsque nous lisons le passage correspondant chez Jacques de Vitry :

« [...] les Sarrasins regroupèrent toutes leurs forces en une armée et allèrent assiéger la dernière des villes de notre royaume du côté de Damas, Tibériade. Le comte de Tripoli à qui appartenait la ville avait déjà rompu sa trêve avec les Sarrasins, parce que ces derniers lui imposaient de s'allier avec eux pour tramer toutes sortes de difficultés contre le roi et son royaume. Il avait donc fortifié la dite cité contre les Sarrasins et avait laissé son épouse dans un poste de garnison. Gui, le roi de Jérusalem et Raimond comte de Tripoli avec presque tous les nobles du royaume, chevaliers, fantassins, tout ce qu'ils purent rassembler, marchèrent contre Saladin et les siens sous de sinistres présages et privés de l'aide et de la faveur de Dieu ; ils plantèrent leurs tentes autour de la fontaine de Séphor. Ils avaient du reste bien plus confiance en

¹⁹¹ VINCENT, C. et VAUCHEZ, A., *Dictionnaire encyclopédique du Moyen Âge*, vol. 2, Paris, Cerf, 1997 p. 1170.

¹⁹² BALARD, M., *Croisade et Orient latin : XI^e-XIV^e siècle*, Paris, Armand Colin, 2001, p. 89.

¹⁹³ GROUSSET, R., *Histoire des croisades et du royaume franc de Jérusalem*, t. II : *Monarchie franque et monarchie musulmane. L'équilibre*, Paris, Perrin, 1991, p. 745-748.

¹⁹⁴ Comme nous le verrons dans un ultérieur chapitre, ce cas est loin d'être isolé : cette justification divine est une habitude du moine parmesan.

¹⁹⁵ Nous verrons également que Salimbene entretient une certaine admiration pour la famille de Montferrat.

leur nombre qu'en l'aide du ciel, car, depuis la première incursion des Latins en Terre Sainte, jamais les nôtres n'avaient pu rassembler tant de chevaliers pour une seule bataille ; ils étaient en effet mille-deux-cents chevaliers sous la cuirasse ; quant aux fantassins, avec des armes, des arcs et des arbalètes, on dit que, pour cette funeste journée, ils étaient environ vingt-mille. Le jour suivant, tandis que l'armée des nôtres avançait vers la cité assiégée, une énorme troupe de cavaliers aux armes légères venue de l'armée de Saladin se mit à harceler nos rangs avec impudence sur la gauche et sur la droite, blessant de leurs flèches et de leurs traits aussi bien les chevaliers que leurs montures sans leur laisser un instant de relâche ; et l'armée des chrétiens fut contrainte d'établir son camp et de dresser les tentes dans un lieu aride et absolument dénué d'eau. Saladin avait suivi ces événements avec une grande attention ; dès le lendemain, avant que notre armée eût pu parvenir jusqu'aux points d'eau, il envoya pour se battre ses troupes pleines d'hostilité qui s'étaient rangées selon les règles militaires auprès de Thoron Ethin, tandis que les nôtres, chevaux et hommes, étaient dévorés par la soif. Ces jours étaient particulièrement brûlants, car ce fut au mois de juillet, le quatrième jour des nones à la fête de la translation de saint Martin, que Dieu livra le peuple des Chrétiens entre les mains des impies, comme l'avaient exigé ses péchés infinis, si bien que les nôtres tout soudain offrirent leur dos à l'ennemi et furent presque tous massacrés, du plus noble au plus menu, ou bien ils furent capturés. Dieu les humilia en suscitant dans leur cœur une crainte et une lâcheté si fortes qu'un seul ennemi en poursuivait cent des nôtres, par un renversement du sort de naguère ; et certains, jetant honteusement leurs armes sans se défendre davantage, se remettaient entre les mains des Sarrasins. Un carnage atroce se déroula et Gui de Lusignan, roi de Jérusalem, le grand Maître du Temple et bien d'autres, des rangs inférieurs comme des plus nobles, s'en allèrent en captivité, cédant sans courage devant l'ennemi, toute force oubliée. Pour qu'ils connussent à des témoignages certains et à des signes évidents que Dieu était si fort irrité contre eux, oui, pour qu'ils sussent sans le moindre doute que le bouclier de la protection divine s'était éloigné d'eux, ce même jour plein de ténèbres, ils perdirent, malheur déplorable ! le bois de la croix du salut qu'ils avaient amené avec eux à la bataille. Quant à Saladin, croyant détruire totalement dans les pays d'Orient les Chevaleries du Temple et de l'Hôpital, il ordonna de décapiter tous les chevaliers de ces ordres qu'il avait pu capturer¹⁹⁶ [...]. »

D'emblée nous remarquons une description bien plus riche. Revenons alors plus en profondeur sur la bataille de Hattin telle que les historiens l'ont établie, pour comparer. Le 13 mars 1187 Saladin quittait Damas sans même attendre la réunification de ses troupes. Il envoie son neveu surveiller la frontière nord tandis que lui part au Sud vers Bosra tout en accueillant des troupes armées arrivées d'Égypte. Le 26 avril, les combats démarrent avec les troupes

¹⁹⁶ JACQUES DE VITRY, *Histoire orientale*, éd et trad. GROSSEL, M.-G., Paris, Honoré Champion éditeur, 2005, p. 319-321.

musulmanes qui saccagent les terres de Renaud de Chatillon, alors que le fils du sultan est posté à la frontière entre Damas et le royaume de Jérusalem pour qu'aucune aide ne puisse être livrée à Renaud. Un premier affrontement a lieu sur la route de Séphorie entre des musulmans et un grand groupe de Templiers et d'Hospitaliers, à l'issue duquel les membres présents des deux ordres furent décimés ainsi que le grand Maître des Hospitaliers. Conscient du danger, Raymond III se repent et abandonne le parti de Saladin pour se réconcilier avec le roi Gui. Pendant ce temps, le neveu de Saladin Taqî al-Dîn cessait ses raids à Antioche pour rejoindre son oncle. L'armée réunie au Nord de Bosra comptait les troupes syriennes et égyptiennes avec toutes celles envoyées par les villes d'Orient sous le giron de Saladin. On insiste aujourd'hui sur la taille importante de cette armée qui aurait compté un total approximant les trente mille hommes avec douze mille cavaliers et le reste de fantassins. Saladin était conscient qu'il lui fallait profiter de cette mobilisation qui ne verrait peut-être plus jamais le jour dans l'histoire de l'Islam, à la fois pour se légitimer en tant que héros du jihad et pour asséner un coup puissant au monde franc¹⁹⁷.

Entre temps, le roi Gui convoquait ses hommes liges et ses vassaux pour qu'ils viennent le retrouver à Acre. Les Templiers et Hospitaliers ont envoyé presque tous leurs hommes, assoiffés de vengeance pour la défaite subie récemment. On demande au patriarche de Jérusalem de venir avec le Vraie Croix du Christ, mais il l'envoie juste à l'évêque d'Acre pour qu'il la porte à sa place¹⁹⁸. Les francs décident de se regrouper à leur point habituel de ralliement de Séphorie au carrefour des routes de Galilée. À l'armée de Jérusalem se joignent des plus petits groupes armés d'Antioche et de Tripoli. Leurs effectifs avoisinaient les vingt mille hommes dont plus ou moins mille deux cents cavaliers lourds. Saladin arrive à une douzaine de kilomètres au sud-ouest du lac de Tibériade et établit son camp à Kafr Sabt dans les derniers jours de juin. Placé sur un point stratégique où il disposait de sources d'eaux et pouvait menacer à la fois Séphorie et Tibériade, c'est vers cette dernière qu'il décide de miser. Il assiège Tibériade, y pénètre et pille la ville basse tandis que la femme de Raymond III et sa garnison se barricadent dans la citadelle. Cette manœuvre était un pari de Saladin, qui espérait que les Francs se mobilisent pour venir défendre la ville et pour sauver la femme du comte de Tripoli, les attirant ainsi dans un terrain qui lui accorderait un avantage considérable¹⁹⁹.

Raymond ne voulait pas tomber dans ce piège malgré le danger qu'encourait sa femme. Il était favorable au retrait des troupes franques autour de Séphorie, où elles bénéficiaient d'une

¹⁹⁷ EDDÉ, A.-M., *Saladin*, Paris, Flammarion, 2008, p. 244-246.

¹⁹⁸ RUNCIMAN, S., dir., *Histoire des croisades, 1095-1188*, Paris, Tallandier, 2013, p. 652.

¹⁹⁹ EDDÉ, A.-M., *Op. cit.*, p. 246.

source d'eau nécessaire par la chaleur estivale. Selon lui, si les Francs pouvaient juste temporiser leur départ, Saladin serait incapable de maintenir un bataillon si important pendant tout l'été. Beaucoup de chevaliers étaient de son avis, mais ses ennemis les plus vivaces, le Maître du Temple Gérard de Ridefort et Renaud de Chatillon, l'accusèrent de prendre le parti des musulmans²⁰⁰. Le roi Gui se laissant convaincre par Renaud décide de combattre. L'ensemble de l'armée franque se met en route le 3 juillet 1187 en direction de Tibériade. Saladin abandonne alors le siège de la citadelle de la ville et envoie la majeure partie de ses troupes à la rencontre de l'ennemi, tandis que des petits groupes harcèlent le contingent franc de leurs flèches en lui ôtant toute possibilité de retraite. Meurtris par la soif, les Francs décident de s'éloigner de la voie principale pour aller chercher la source d'eau la plus proche à Hattîn²⁰¹, une décision destinée à sceller leur sort.

Les Francs arrivent sur les pics qu'on nommait les Cornes de Hattîn le 4 juillet dans un état de fatigue et déshydratation extrême. L'accès aux sources d'eau était barré par les nombreuses troupes musulmanes, qui avaient entre-temps embrasé les broussailles pour retirer aux francs ce qu'il leur restait de forces. Les musulmans eux avaient accès à toute l'eau nécessaire depuis le Lac de Tibériade. Tout l'intérêt de cette bataille était justement cet accès à l'eau. Les cavaliers chrétiens tentent une première charge que les troupes musulmanes laissent habilement défiler avant de se refermer sur eux et de les tailler en pièces. Seuls Raymond III, Renaud de Sidon et Balian d'Ibelin réussirent à se frayer un chemin tant bien que mal à travers la marée sarrasine pour s'enfuir vers Tyr. L'infanterie coupée de la cavalerie et complètement désorganisée se réfugie sur le sommet septentrional de Cornes de Hattîn. Les cavaliers restants sont massacrés et se réfugient avec le roi sur les hauteurs sud des Cornes. Par deux fois ils tentent d'attaquer les troupes de Saladin, en vain. Les Musulmans se frayent alors pas à pas un chemin vers le sommet des Cornes et la tente de Gui de Lusignan. Le soir du 4 juillet, sous les yeux émus d'Al-Afdal, le fils de Saladin, la tente rouge du roi s'écroule au loin²⁰².

Ceux qui n'ont pas péri ce 4 juillet ont été faits prisonniers. Parmi un grand nombre de chevaliers se trouvent également Gui de Lusignan et Renaud de Chatillon. Le premier est traité avec une grande courtoisie par Saladin, tandis que le deuxième est décapité de la main du sultan comme il l'avait juré au nom de l'Islam pour tous les affronts qu'il a commis. Il y eut tellement d'esclaves francs ramenés sur le marché syrien que le prix de ces derniers s'écroula. Les chefs francs les plus précieux se sont retrouvés à Damas. Avec eux a été envoyé un fragment de la

²⁰⁰ RUNCIMAN, S., dir., *Histoire des croisades, 1095-1188*, Paris, Tallandier, 2013, p. 653.

²⁰¹ EDDÉ, A.-M., *Saladin*, Flammarion, Paris, 2008, p. 248-249.

²⁰² *Ibid.*, p. 249-250.

Vraie Croix que les Chrétiens perdirent et qu'ils ne réussirent plus jamais à récupérer. Il est complexe d'estimer le nombre de tués et de captifs, mais une chose est cependant certaine : la bataille de Hattîn fut une sinon la pire défaite subie par les chrétiens en Orient. Ce jour-là, la plus grande armée franque jamais rassemblée a été tout bonnement décimée²⁰³.

Beaucoup d'éléments présents dans l'extrait ci-dessus sont similaires à celui de Salimbene. D'autres varient subtilement, en commençant par la situation initiale des deux armées : Jacques de Vitry affirme que l'armée chrétienne établit son camp à Séphorie. Les historiens retiennent aujourd'hui cette localité à l'ouest du lac de Tibériade comme étant bien le lieu de rassemblement des francs²⁰⁴. De ce fait, le mystère planant sur la « Mascalie » de Salimbene est renforcé par Jacques de Vitry. Ce dernier présente également l'invocation d'un funeste présage pour prévenir l'inévitable défaite. Bien plus, il amène la notion d'orgueil présente dans le camp chrétien, qui avait « du reste bien plus confiance en leur nombre qu'en l'aide du ciel ». L'auteur induit en ce sens que la perte de foi des chrétiens et leur excès de confiance en leurs capacités militaires ont été les principales causes de leur défaite.

Jacques de Vitry nous présente une trame que les Sarrasins imposeraient à Raymond de Tripoli pour créer des complications au roi de Jérusalem. Il nous faut revenir sur cette trame à la lumière des éléments aujourd'hui soulevés par les historiens. On peut donc bien attester que la situation entre Raymond III et Gui de Lusignan était assez compliquée durant la décennie qui précéda la bataille de Hattin. Dans les faits, deux camps se sont effectivement créés à la fin de la vie de Baudouin IV : un premier autour de Gui de Lusignan, régent désigné par son mariage avec Sybille, entouré de Renaud de Châtillon et Jocelyn III de Courtenay ; un autre autour de Raymond III de Tripoli, qui en tant qu'oncle de Baudouin IV avait le droit de contester la régence de Gui, appuyé par Balian d'Ibelin et par Bohémond III d'Antioche. Les intrigues diverses et variées entre ces deux camps suscitent le mécontentement de Baudouin IV et le poussent au couronnement de l'enfant Baudouin V déjà cité en novembre 1183. Les ultérieures récalcitrances de Gui de Lusignan le poussent à l'exil avec son épouse à Ascalon et convainquent le roi d'accorder la régence à Raymond²⁰⁵.

Baudouin IV et son neveu meurent respectivement en 1185 et 1186. C'est alors que Jocelyn III se joue de son allié Raymond : il lui conseille de se rendre à Tibériade, invite Sybille et Gui de Lusignan à revenir à Jérusalem, et en profite même pour accaparer Acre et Beyrouth.

²⁰³ EDDÉ, A.-M., *Saladin*, Flammarion, Paris, 2008, p. 251-252.

²⁰⁴ RILEY-SMITH, J., FORT-CANTONI, C. et BALARD, M., *Atlas des croisades*, Paris, Autrement, 1996, p. 60-61.

²⁰⁵ RICHARD, J., *Histoire des croisades*, Paris, Fayard, 1996, p. 211-213.

Avec l'appui du patriarche Héraclius, de Renaud de Châtillon et du nouveau maître des templiers Gérard de Ridefort, Sybille se fait remettre la couronne. Elle nomme ensuite Gui de Lusignan roi de Jérusalem en septembre 1186, alors qu'il avait été fait serment de tous à Baudouin IV de remettre la question successorale aux mains des souverains d'occident. Le comte de Tripoli, joué de tous les barons qui rendent hommage au nouveau souverain, se referme dans son opposition. Après lui avoir refusé l'hommage, il se rapproche de Saladin à qui il quémante protection. Le roi Gui avait pensé à assiéger Tibériade pour cet affront, mais il fut dissuadé par Balian d'Ibelin. C'est à ce moment que les événements qui mèneront à Hattin débutent²⁰⁶. Il est vrai que Raymond de Tripoli a brisé sa trêve avec les Sarrasins pour se joindre aux armées chrétiennes.

La genèse de cet événement comme rapportée par les chercheurs nous prouve que Raymond de Tripoli n'a pas vraiment été « contraint » de se soumettre aux Sarrasins, mais s'en est de lui-même rapproché. Jacques de Vitry donne donc une interprétation qui pourrait nuancer les agissements du comte de Tripoli et se limite en le présentant en victime qui se détache justement de l'ennemi pour se rallier à son camp naturel. Dans un souci de précision scientifique, l'évêque d'Acre livre également des chiffres : « mille-deux-cents chevaliers » et les « fantassins, avec des armes, des arcs et des arbalètes, on dit que, pour cette funeste journée, ils étaient environ vingt-mille ». À nouveau nous remarquons le souci de précision de Jacques de Vitry, il est tout à fait exact que l'armée réunie à Séphorie comptait entre mille-deux-cents et deux mille chevaliers. Vingt mille étaient tous les autres combattants²⁰⁷. Jacques de Vitry spécifie également le mois et la période à laquelle chrétiens sont défaits, contrairement à Salimbene qui lui ne donnait aucun repère chronologique précis.

Si Salimbene parlait des armées chrétiennes en disant qu'elles furent écrasées, Jacques de Vitry lui fait écho en parlant d'un « carnage atroce ». Il mentionne aussi de tous ceux qui ont été faits prisonniers : Gui de Lusignan, mais aussi le grand Maître du Temple et bien d'autres. Il y a bien évidemment aussi la mention de la perte de la sainte croix, qui prend ici une tournure très dramatique voire théâtrale. Ce qui est nouveau en revanche est sa mention de la décapitation de tous les templiers et hospitaliers. Cet élément est avéré : Saladin ordonna la décapitation de tout Hospitalier et Templier de ces armées, considérés comme des ennemis

²⁰⁶ RICHARD, J., *Histoire des croisades*, Paris, Fayard, 1996, p. 214-216.

²⁰⁷ *Ibid.*, p. 217.

jurés de l'Islam, mais aussi de tous les Turcoples alliés aux chrétiens qui pour lui avaient tout simplement renié leur croyance²⁰⁸.

Pour poursuivre, Jacques de Vitry parle également des villes perdues aux mains de Saladin :

« C'est pourquoi Saladin qui, sitôt sa victoire acquise, s'était présenté devant Acre se vit remettre la cité contre le droit à la vie sauve. De là, il passa à Bérythe et il reçut la ville, sans contredit aucun de la part de ses habitants réduits au désespoir. Il obtint également Biblios sans la moindre difficulté ; d'Acre jusqu'à Ascalon, aucune des cités du bord de mer ne lui opposa la moindre résistance. Les Ascalonites, pourtant, parce qu'ils croyaient leur ville imprenable, retardèrent un peu son avance et lui firent répondre qu'ils ne quitteraient leur ville que lorsqu'ils auraient été informés de ce qu'allaient faire les habitants de Jérusalem, résister ou bien se rendre ; mais lorsque Saladin eut planté ses tentes devant Jérusalem, ils lui remirent Ascalon sous la condition qu'ils pourraient partir librement avec tout ce qu'ils pourraient emporter de leurs biens, et la promesse qu'ils les ferait escorter jusqu'à un endroit où ils se trouveraient en sécurité²⁰⁹. »

La perte d'Acre, Beyrouth et Biblios présentée par Jacques de Vitry ne présente rien de plus que celle racontée par Salimbene. Toutefois, il importe d'observer que Jacques de Vitry ne mentionne pas Sidon, mais à la place il mentionne Ascalon et sa tentative de résistance. La population d'Ascalon a en effet fait de son mieux pour résister à la marche inarrêtable de Saladin. Néanmoins, les conditions dans lesquelles cela s'est déroulé ne sont pas exactement celles transmises par l'auteur. Le frère de Saladin, Al-Adel, se trouvait devant Ascalon qui résistait remarquablement. Le sultan le rejoint avec Gui de Lusignan (maître de la ville). Son but était de marchander la reddition de la ville en échange de la libération du roi déchu. Gui de Lusignan refuse d'ordonner la reddition à la population et le siège débute. L'inévitable finit par arriver le 5 septembre 1187 lorsque les murailles mises à rude épreuve par le siège menacent de tomber en lambeaux. Les habitants ont toutefois obtenu une autorisation de s'expatrier à Alexandrie avec tous leurs biens meubles, grâce à la flotte italienne au large de la ville²¹⁰. Jacques de Vitry affirme que les Ascalonites ont voulu attendre de connaître la volonté des habitants de Jérusalem avant de se rendre, mais en réalité Saladin ne s'est dirigé vers la cité sainte qu'après avoir soumis Ascalon. L'auteur nous livre donc un épisode partiellement faussé.

²⁰⁸ RICHARD, J., *Histoire des croisades*, Paris, Fayard, 1996, p. 218.

²⁰⁹ JACQUES DE VITRY, *Histoire orientale*, éd et trad. GROSSEL, M.-G., Paris, Honoré Champion éditeur, 2005, p. 321-322.

²¹⁰ RICHARD, J., *Op. cit.*, p. 219-220.

Finalement, dans toute cette tirade de Jacques de Vitry, il reste une observation essentielle : il ne mentionne à aucun moment la perte de Jérusalem. Cela est hautement significatif pour la suite de l'analyse.

II. Une nouvelle aube après Tyr

À la suite de la chute d'Ascalon, la défense de Tyr, dernière ville de la côte aux mains des chrétiens, a été d'une importance primordiale pour leur survie en orient. Les deux auteurs n'ont pas manqué de relater cet événement, chacun à sa manière.

« Ainsi donc au mois de novembre, Saladin entrepris le second siège de Tyr. Un soir au crépuscule, quarante coudées du mur de la barbacane s'écroulèrent ; alors, se rappelant Jéricho, les habitants de Tyr craignirent le pire. Mais le marquis ne perdit pas de temps ; hommes et femmes apportèrent à la main du sable et des pierres et, dès le lendemain, il fit réparer le mur par des maçons. Saladin envoya en avant les archers. Le marquis fit partir les Pisans vers Acre, et fit monter sur les murs des femmes travesties en hommes pour que la ville eût l'air pleine de gens. Les Pisans revinrent avec la victoire, ramenant deux nefes chargées. Alors Saladin attaqua la ville par terre et par mer et, croyant que le marquis voulait fuir comme les Pisans, il mit ses galées en état de veille ; cinq de ces bateaux, chargés d'hommes nobles, de matelots, d'armes et de vivres, furent pris. Saladin, fou de douleur, attaqua sur terre la barbacane, l'assailit avec des perrières, des mangonneaux, des béliers, des javelots, des flèches et des traits. Comme le marquis était en grande difficulté, il fit revenir ses hommes après leur victoire navale et lança un combat sur terre, infligeant aux Sarrasins de nombreuses pertes, sans dommage pour les siens. Alors, voyant qu'il ne tirerait aucun profit d'une bataille navale, Saladin fit partir neuf galées vers Beyrouth. Les Chrétiens se lancèrent courageusement à leur poursuite, les serrant de si près que Saladin en fit brûler huit avec ses propres feux grégeois ; quant à la neuvième, elle se fracassa sur le rivage de Sidon. Ainsi donc, en voyant sa flotte détruite, Saladin comprit qu'il ne pouvait mener le siège à bien ; il fit brûler toutes ses machines et leva le siège, la veille des calendes de janvier [31 décembre]²¹¹. »

Le marquis auquel fait allusion Salimbene est Conrad de Montferrat, second fils de Guillaume V de Montferrat. Fervent et actif dans la politique du marquisat de Montferrat, Conrad a été d'abord proche de Frédéric I^{er} Barberousse (son cousin au premier degré) qu'il a suivi et épaulé dans sa politique en Italie, avant de suivre la politique familiale et de rejoindre

²¹¹ SALIMBENE DE ADAM DE PARME, *Chronique*, éd. et trad. BESSON, G. et BROSSARD-DANDRÉ, M., Paris, Honoré Champion éditeur, 2016, p. 61-62.

le camp de Manuel I^{er} Comnène. Conrad se trouvait également à Constantinople pour le mariage de son frère Renier, et il s'y trouve jusqu'au moins 1180 à la mort de Manuel. Rentré en Italie vers 1182, sa fratrie et lui refont une nouvelle fois ligue avec Frédéric I^{er}. Conrad prend la direction du marquisat de Montferrat avec son frère Boniface vers 1185, son père partant pour la Terre Sainte²¹². Les deux frères maintiennent leur lien avec l'empereur german, mais également leur alliance de longue date avec l'empire byzantin.

En mars 1187, Conrad épouse Théodora, la sœur du basileus Isaac II Ange, et reçoit le titre de César. Il aide son beau-frère à mater une révolte à Constantinople, mais frustré de ne pas avoir reçu les privilèges qui lui étaient dû, il quitte Constantinople pour la Syrie. Son navire arrivé à Acre durant l'été 1187 échappe de peu à la capture, la ville ayant été investie par les musulmans²¹³. Il décide alors de se diriger vers Tyr où il trouve la ville dans une situation très critique. Les chevaliers de la ville étaient prêts à se rendre dans l'immédiat, tant régnait dans leur esprit un puissant défaitisme à la suite des déroutes contre les armées de Saladin. Conrad fraîchement arrivé avait le profil idéal pour prendre la tête de la ville, dont les habitants étaient en proie au désespoir²¹⁴.

Le marquis s'assure en arrivant à Tyr que lui ou un de ses éventuels héritiers sont définitivement désignés seigneur de la ville par la suite (fait que Salimbene garde sous silence, notons-le). Le marquis de Montferrat a renforcé les fortifications et a également recruté des nouvelles troupes, en demandant de l'aide aux communes maritimes italiennes, provençales et espagnoles. Il refuse les requêtes de reddition de la ville de Saladin et jette les étendards musulmans qui avaient été apportés devant la ville dans un fossé. Saladin prévenu de ces agissements revient donc assiéger Tyr le 12 novembre 1187²¹⁵.

La version de Salimbene paraît donc rejoindre celle des historiens modernes : la vigueur des défenseurs a effectivement su tenir tête et même repousser l'assaut de Saladin, bien qu'il ait joui d'une supériorité numérique. Les passages qui traitent de l'emploi des machines de sièges par Saladin et de la capture de cinq navires égyptiens par les assiégés s'avèrent vrais. L'épisode peut même être daté au 30 décembre²¹⁶. Toutefois, le passage dans lequel Saladin fait détruire ses propres navires est à révéifier. Il est certain que les chrétiens ont abordé diverses galères musulmanes qu'ils avaient attirées hors des eaux de Tyr et en ont pris le

²¹² RILEY-SMITH, J., *Corrado* dans GHISALBERTI, A. M., dir., et al., *Dizionario biografico degli Italiani*, vol. 29, Roma, Istituto della enciclopedia italiana, 1983, p. 381-383.

²¹³ Ibid., p. 383-384.

²¹⁴ PRATER, J., *Histoire du Royaume latin de Jérusalem*, trad. NAHON, G., 2^e éd., t. I, Paris, CNRS, 2007, p. 678.

²¹⁵ RILEY-SMITH, J., *Op. cit.*, p. 384.

²¹⁶ RICHARD, J., *Histoire des croisades*, Paris, Fayard, 1996, p. 223.

contrôle, pour ensuite poursuivre et détruire le reste de la flotte qui s'est enfuie vers Beyrouth²¹⁷. Mais qu'elles aient été au nombre de neuf, que Saladin ait donné l'ordre direct qu'elles s'enfuient ou qu'il soit allé jusqu'à détruire sa propre flotte, aucun chercheur ne semble l'avoir relevé.

Quoi qu'il en soit, le siège de Tyr a effectivement été levé dans la période indiquée, mais l'historiographie moderne tend plus à retenir le 1^{er} janvier 1188 que le 31 décembre 1187. Cependant, cette décision a été prise à cause de la défaite navale de Saladin. La cause principale fut surtout une pression des émirs qui l'entouraient et qui étaient fatigués de sept longues semaines de sièges sans résultats alors qu'ils avaient jusque-là été habitués à des victoires éclairs. Dans ce cas ils durent de surcroît faire face à une double défaite, sur terre et sur mer²¹⁸. Cet épisode marqua la montée en prestige de Conrad de Montferrat, qui a pu sauver en quelque sortes la présence chrétienne en Palestine²¹⁹.

Jacques de Vitry semble par ailleurs aller dans son sens, en livrant un témoignage fort semblable :

« Saladin s'en retourna dans le royaume de Jérusalem devant la ville de Tyr qui restait désormais la seule libre de toutes celles du royaume et il l'investit avec toute son armée par terre et par mer. Il y avait alors à cette époque en cette cité de Tyr un homme au cœur noble et vaillant aux armes, le marquis Conrad de Montferrat. En effet, ce même jour, dit-on, où les nôtres s'étaient précipités à la bataille, le vaisseau de Conrad, arrivant de Constantinople, accostait à Tyr. Il promit alors aux habitants qu'il assumerait la défense de la ville s'ils la remettaient en sa possession lorsqu'il l'aurait délivrée ; les habitants pleins de reconnaissance, accédèrent bien volontiers à sa requête, car les Chrétiens étaient désormais atteints d'une espèce de désespoir et ils croyaient ne plus pouvoir résister d'aucune façon à la force de Saladin, qui occupait déjà leur région de tous côtés. Conrad donc résista avec un farouche courage de Saladin du côté de la terre, et, du côté de la mer, il réussit à mettre le feu aux galées ennemies et à les incendier. C'est ainsi que Saladin, fort ému et furieux, abandonna le siège et se retira aussitôt. Il avait bien cru en effet étrangler leur résistance et les forcer à la reddition sans beaucoup dépenser du sien, sans dommage, ni effusion de sang. Et certes, il en fût venu aisément à bout si Dieu n'en eût décidé autrement, car les châteaux puissamment fortifiés de Belvoir, Saphet, Thoron et Beaufort qui étaient dans la montagne, avaient été réduits à se rendre aux Sarrasins, bien qu'ils eussent un certain temps réussi à tenir bon tant qu'ils avaient possédé des vivres. Et de fait, comment des hommes si peu

²¹⁷ PRAYER, J., *Histoire du Royaume latin de Jérusalem*, trad. NAHON, G., 2^e éd., t. I, Paris, CNRS, 2007, p. 679.

²¹⁸ *Ibid.*

²¹⁹ RILEY-SMITH, J., *Corrado* dans GHISALBERTI, A. M., dir., et al., *Dizionario biografico degli Italiani*, vol. 29, Roma, Istituto della enciclopedia italiana, 1983, p. 384.

nombreux, si ravagés d'épouvante et d'impuissance auraient-ils pu résister à un prince aussi fort, qui avait soumis à sa volonté non seulement la terre d'Egypte mais aussi presque toute la Syrie qui commence au fleuve Tigre et s'étend jusqu'à l'Egypte, de la Cilicie jusqu'à la Mer Rouge²²⁰ ? »

Nombreux sont les éléments faisant écho à l'analyse de Salimbene. Dans ce cas aussi, nous pouvons observer le souci méthodique de Jacques de Vitry. Il commence par dire que Saladin a investi la ville par terre et par mer. Il présente ensuite Conrad de Montferrat ; lui aussi ne perd pas l'occasion d'élogier le marquis, mais de manière plus tenue. Il présente des éléments dont nous avons déjà vérifié la réalité historique, comme la requête que la ville lui soit remise en cas de victoire ou encore la farouche résistance des habitants de Tyr. Jacques de Vitry nous dit en revanche que ce sont les défenseurs menés par le marquis qui ont incendié les galères musulmanes, là où Salimbene affirmait qu'il s'agissait de Saladin lui-même. Comme nous l'avons observé, l'historiographie a aujourd'hui tendance à donner raison à l'évêque d'Acre.

Jacques de Vitry affirme que Saladin se retire du siège « fort ému et furieux » car il espérait en une victoire rapide et aisée, comme mis en lumière dans l'analyse du passage homologue de Salimbene. Cela ne retire en rien la surprise que peut paraître la tirade qui suit cette affirmation. L'auteur se lance dans ce qui semble être une justification par des arguments logiques. Il affirme que les châteaux de Belvoir, Saphet, Thoron et Beaufort sont tombés malgré leur puissantes fortifications. Tous ces châteaux se trouvent sur le territoire palestinien, à l'époque dans ce qui constituait encore le royaume latin de Jérusalem²²¹. Saladin s'est emparé de ces châteaux-forts tout juste après la bataille de Hattin : Saphet tombe en décembre 1188, Belvoir (ou Beauvoir) en janvier 1189, Beaufort qui était à Renaud de Sidon en avril 1190. Thoron (ou Toron) en été elle prise bien plus tôt, le 26 juillet 1187.

Il se questionne sur la vigueur de la ville de Tyr face à Saladin. Et cela fait sens : malgré la mobilisation colossale qui avait été menée pour la bataille décisive contre Saladin, les forteresses frontalières (Kerak, Saphet, Beauvoir et Montréal) n'avaient pas été démunies de leurs garnisons. Quant aux autres forteresses, elles ont réussi à tenir jusqu'à trois ans après Hattin. Et pour cause, Saladin ne s'est intéressé que par après à ces forts confiant de sa capacité à les soumettre, et focalisé sur son objectif premier qui était d'anéantir, avant même de prendre Jérusalem, la présence franque sur les côtes palestiniennes²²². Finalement la surprise de Jacques

²²⁰ JACQUES DE VITRY, *Histoire orientale*, éd et trad. GROSSEL, M.-G., Paris, Honoré Champion éditeur, 2005, p. 323-324.

²²¹ RILEY-SMITH, J., FORT-CANTONI, C. et BALARD, M., *Atlas des croisades*, Paris, Autrement, 1996, p. 56-57.

²²² RICHARD, J., *Histoire des croisades*, Paris, Fayard, 1996, p. 218-219.

de Vitry sur la résistance de Tyr est fondée, surtout lorsqu'on repense à la défense miraculeuse de la ville. Il ne fait cependant pas doute ici que l'auteur insiste dans les dernières lignes de cet extrait sur la puissance absolue de Saladin pour magnifier l'exploit chrétien.

III. La primauté de la mission

A. Préserver l'espoir

Posons tout d'abord une observation préliminaire, en partant de la réalité historiquement établie aujourd'hui des événements que nous venons de passer en revue : nos deux auteurs nous livrent des témoignages très proches du réel. En termes de faits, mis à part quelques divergences et libertés qui leurs sont respectivement propres, ils narrent la bataille de Hattin et le siège de Tyr de manière relativement fidèle aux actes de ces épisodes. Néanmoins ces légères différences sont significatives, et nous nous devons de les étudier avec minutie.

Visible dans ses passages, la grande richesse littéraire et grammaticale de Salimbene ne peut nous échapper. S'il semble toujours garder un regard dirigé dans son histoire, il faut toutefois lui reconnaître un certain souci d'offrir à son récit une forme impeccable. Certes, son texte de Tyr, plus que celui de Hattin, regorge de détails qui peuvent aller jusqu'au degré anecdotique, mais qui offrent indéniablement une profondeur textuelle remarquable. Issu d'une famille présumablement noble, le jeune Salimbene baigne dès son plus jeune âge dans le monde de l'écrit. Il montre très vite un attrait et une affinité avec la grammaire offerte par la maîtrise du latin (preuve en est le style relevé qu'il déploie tout au long de la *Cronica*). Sa formation théologique desservie par l'ordre franciscain renforce ce talent d'écrivain qui lui est aujourd'hui reconnu, grâce notamment à la culture biblique. Son œuvre sertie de citations d'auteurs latins antiques d'un côté et patristiques de l'autre vient corroborer cet aspect. À cela s'ajoute un amour inconditionnel pour les livres et leur confection, témoignant d'un profond respect pour la pratique matérielle de l'écrit à laquelle il accorde une importance primordiale²²³. En tant que clerc, il insiste souvent sur l'importance de la culture pour la société en général, séculière et régulière, et condamne l'illettrisme. Toutefois, soulignons que Salimbene ne manque jamais l'occasion de mettre en lumière sa grande culture dans le but de faire disparaître un complexe

²²³ GUYOTJEANNIN, O., *Salimbene de Adam : un chroniqueur franciscain*, Turnhout, Brepols, 1995, p. 21-22.

vis-à-vis des Dominicains, qu'il critique dans certains de ses textes, et vis-à-vis de lui-même, car le moine parmesan n'a jamais fréquenté d'universités²²⁴.

Si nous comparons désormais les deux extraits relatifs à Salimbene, son récit de Hattin avec son récit de la défense de Tyr, nous remarquerons alors un détail interpellant. Dans le fond, le moine parmesan relate deux évènements du même type, à savoir des affrontements armés. Mais alors pourquoi est-ce que le deuxième est si précis et riche en détails, alors que le premier est en comparaison bien pauvre et silencieux ? À notre sens, une différence essentielle sépare ces deux extraits : l'issue des batailles qu'ils relatent. Nous avons déjà mentionné que la bataille de Hattin et la perte de Jérusalem en 1187 sont considérées possiblement comme l'épisode le plus funeste des deux siècles de présence franque en orient, alors que la défense de Tyr représente elle une nouvelle lueur d'espoir après cette mémorable déroute. Nous pourrions être tentés d'imaginer que Salimbene n'a aucune envie de s'éterniser sur la narration d'un épisode funeste pour la chrétienté en tant que fervent chrétien lui-même, alors que le deuxième induit lui tout l'inverse. Le moine parmesan raconterait donc le stricte nécessaire de la bataille de Hattin, sans faire l'impasse sur son style et sa précision qui lui sont caractéristique, et sans oublier d'insérer une exhortation divine pour venir justifier cette défaite, restant fidèle à lui-même. Mais avant de tirer cette conclusion, il nous faut revenir sur la nature scientifique du travail de Salimbene.

Au-delà de la qualité d'écrivain de Salimbene existe également une réelle précision dans les termes qu'il choisit. Quand il parle des machines de siège, il énumère leur type un à un. Lorsqu'il décrit les étapes de la bataille, il ne laisse de côté aucun fait isolé, comme le renforcement de la barbacane (qui est en somme une fortification avancée des forteresses à la fin du Moyen-Âge²²⁵), ou la prise des galères (navires à rames affilé et maniable servant en priorité aux combat naval²²⁶). Rappelons-nous cependant ce qui a été présenté dans le chapitre précédent : Salimbene est un compilateur et il tire ses informations principalement de la chronique universelle de Sicard de Crémone. De ce fait, en prenant en considération toutes les modifications que le frère parmesan aurait pu appliquer au texte de Sicard, nous voilà donc devant la quasi-certitude qu'il a amené sa propre touche personnelle au récit (prenant la liberté de taire et développer les événements). Gardons également à l'esprit que Sicard lui-même se revendique être un compilateur qui a opéré de la même façon, à la seule différence qu'ici il est

²²⁴ GUYOTJEANNIN, O., *Salimbene de Adam : un chroniqueur franciscain*, Turnhout, Brepols, 1995, p. 23-24.

²²⁵ TOUATI, F.-O., *Vocabulaire historique du Moyen Âge (Occident, Byzance, Islam)*, 6^{ème} éd., Paris, Les Indes savantes, p. 62.

²²⁶ *Ibid.*, p. 195.

impossible de remonter plus haut dans la filiation du texte, car les matériaux de base sont purement inconnus. Il est même impossible de savoir à quoi ressemblait la forme initiale de cette autre *Cronica* rédigée par Sicard de Crémone, et de plus il n'existe pas d'édition récente et ajournée de sa chronique²²⁷. Finalement, nous ne pouvons présenter que des hypothèses. Nous avons vu à quel point Salimbene pousse sa recherche de la vérité au paroxysme, considérant l'histoire comme édifiante en elle-même. Nous pourrions dès lors supposer que ces deux épisodes significatifs ont fait écho dans son esprit, et qu'il a apporté sa touche propre afin de renforcer le symbole d'espoir de Tyr et diminuer à l'inverse le coup dur que fut Hattin.

B. La juste lutte

En passant à Jacques de Vitry, une première différence que nous pouvons observer est la tonalité de son récit. Si nous comparons les deux groupes d'extraits narrants Hattin, nous remarquons toute la finesse de sa plume et l'exactitude avec laquelle il rédige, de manière bien plus détaillée et riche que Salimbene mais tout en allant droit au but dans ses termes. Il existe en ce sens une réelle description élargie de cet événement chez l'évêque d'Acre, là où le moine parmesan passe totalement sous silence le déroulement des événements. Jacques de Vitry nous offre un récit des opérations militaires avant et après la bataille, proche de la réalité en faisant abstraction du choix de Raymond de Tripoli et de celui des Ascalonites. Dieu est d'ailleurs toujours mis au premier plan dans tous ces extraits, comme il est observable lorsque l'évêque d'Acre affirme que c'est le Seigneur qui a livré les chrétiens aux « mains impies », comme le justifiaient leurs péchés.

Mais l'invocation du divin est ici doublée ici d'un dédain apparent, lorsqu'il affirme que « les nôtres tout soudain offrirent leur dos à l'ennemi ». Jacques de Vitry décrit une grande crainte qui envahit les chrétiens, qui fuient et se remettent d'eux même à l'ennemi, chose qu'il semble condamner fermement. Il va jusqu'à dire que « Dieu les humilia en suscitant dans leur cœur une crainte et une lâcheté si fortes qu'un seul ennemi en poursuivait cent des nôtres, par un renversement du sort de naguère ». Comme si Dieu avait eu envie de leur faire subir ce qu'eux-mêmes avaient fait subir aux musulmans. Certains de ces soldats ont vaillamment combattu malgré les conditions très rude de la bataille, meurtris par leur propre soif et les flèches sarrasines. Mais ces conditions les ont effectivement menés à une désorganisation dans

²²⁷ GAMBERINI, R., *Sicardo di Cremona : un cronista universale tra le fonti di Salimbene* dans CENTRO ITALIANO DI STUDI SUL BASSO MEDIOEVO (ACCADEMIA TUDERTINA), *Salimbene de Adam e la « cronica » : atti del LIV Convegno storico internazionale, Todi, 8-10 ottobre 2017*, Spoleto, Fondazione Centro italiano di studi sull'alto medioevo, 2018, p. 116.

la cohésion entre cavalerie et infanterie. Certains étaient si épuisés qu'ils se sont rendus sans même donner combat. À la fin, beaucoup d'autres soldats se retrouvent affaiblis au sommet nord des cornes de Hattin et sont précipités par les sarrasins sur la colline, où ils retrouvent tous ceux déjà assis, privé de toute volonté de se battre²²⁸.

Il existe un aspect subtil de Jacques de Vitry qui pourrait faire écho à un tel regard vis-à-vis de la chevalerie. En effet, il a toujours été critique envers le désordre et l'agitation des villes en plein essor à son époque, qui n'ont jamais été pour lui des places de confort²²⁹. Ses écrits attestent les histoires de chevaliers, en affichant une sympathie pour ceux qui se rapprochaient des valeurs d'église. Il a en somme toujours reflété une préférence pour l'ordre traditionnel et ses principes, c'est-à-dire la vie rurale avant la vie urbaine, la petite chevalerie bourgeoise avant la grande noblesse d'armes, car l'argent est considéré une force dangereuse qui vient bousculer le juste équilibre du monde²³⁰. À la lueur de ces réflexions, nous comprenons davantage son mépris envers les chevaliers.

En pratiquant le même travail que pour Salimbene, il est utile de comparer également ses deux groupes d'extraits entre eux. On remarque que chez lui le récit du siège de Tyr est bien moins pointu : il ne se limite qu'aux grands faits sans entrer dans les détails. Comment expliquer une telle divergence dans ses propres extraits alors qu'il a prouvé être capable d'une grande richesse et précision historiques dans les premiers extraits, et que Tyr qui est à priori un jour bien plus réjouissant pour la chrétienté ? Plusieurs hypothèses peuvent venir expliquer cette facette. Tout d'abord, rappelons-nous que l'*Historia orientalis* est à la fois une réalisation qui se base sur des sources reconnues, dont la chronique universelle de Guillaume de Tyr, et une réalisation personnelle. La piste de Guillaume de Tyr est à écarter : non seulement son ouvrage est tout simplement perdu, mais ce dernier est mort en 1186 et n'aurait donc pas pu vivre ces batailles quoi qu'il arrive. Dès lors, Jacques de Vitry s'est principalement appuyé sur ses connaissances, car il était bien au fait de ce que venait de vivre la terre sainte quelques années avant son départ pour cette dernière étant de nature à se maintenir informé. L'influence de son profil psychologique sur ces récits doit probablement donc être conséquente.

Nous devons donc nous rabattre sur l'hypothèse que ces extraits sont le fruit de son travail de recherche et de compilation intellectuelle propre. Les portes sont alors toutes

²²⁸ PRAYER, J., *Histoire du Royaume latin de Jérusalem*, trad. NAHON, G., 2^e éd., t. I, Paris, CNRS, 2007, p. 653-654.

²²⁹ DONNADIEU, J., *Jacques de Vitry (1175/1180-1240) : entre l'Orient et l'Occident : l'évêque aux trois visages*, Turnhout, Brepols, 2014, p. 54-56.

²³⁰ *Ibid.*, p. 58-59.

ouvertes, lorsqu'on revient au profil unique de Jacques de Vitry. Nous savons qu'il s'est rendu à Tyr lors de ses voyages ; peut-être n'a-t-il pas pu rassembler assez d'éléments utiles sur place pour retracer correctement l'évènement ? Peut-être a-t-il uniquement su retracer le parcours de Conrad de Montferrat avec des témoignages ou autres sources directes, mais pour la bataille il n'en a été aucunement possible ? Peut-être tout simplement n'a-t-il pas montré le même intérêt pour le siège de Tyr, alors qu'il considérait Hattin digne d'être davantage mis en avant ? Malheureusement, les éléments à notre disposition ne nous permettent de répondre à aucune de ces questions. Encore plus ardue est la tâche de retrouver ses sources pour Hattin. Il ne s'est a priori jamais rendu à Jérusalem, et tient donc son savoir de ses recherches globales. On imagine possiblement que ses voyages l'ont mené à tellement de rencontres et d'endroits gorgés de savoir qu'il a dû au final avoir un récit fiable de cette bataille décisive.

C. L'histoire, enveloppe matérielle du message

Finalement, une ultime observation ressort lorsqu'on confronte les textes l'un à l'autre. Il y a une inversion de tendance entre les deux auteurs : Salimbene est taiseux sur Hattin mais bavard sur le siège de Tyr ; Jacques de Vitry nous offre une description de la bataille très riche et complète, mais est avare en éléments sur le siège. Même si le message est fondamentalement le même – la lutte contre les infidèles est juste et doit être poursuivie malgré la débâcle de Hattin – la forme du message varie entre les deux versions. L'aspect qui expliquerait à notre sens le mieux cette ambivalence est le caractère intellectuel de nos auteurs.

D'un côté nous avons Salimbene qui nous livre des reprises de Sicard de Crémone en les corrigeant ou améliorant probablement sur base de son propre savoir. Il montre sa limite en tant qu'historien, représentée par son incapacité de dépasser la simple énumération de faits pour la bataille de Hattin. Néanmoins, il se montre capable dans son récit de Tyr d'une grande précision également. Se trahit-il lui-même en voulant taire un épisode pour donner plus de poids à un autre ? Peut-être est-il convaincu qu'il devait en être ainsi et que la victoire des Chrétiens était tout à fait naturelle. Là retrouverons-nous éventuellement sa conviction que l'histoire, bonne ou mauvaise, parfaitement réalisée ou empreinte des défauts de l'homme, se doit d'être édifiante.

De l'autre côté le prêcheur Jacques de Vitry délivre un message assumé. Son récit de Hattin et son dédain envers les chevaliers servent parfaitement sa cause. Ces chevaliers se rendent sans plus aucun espoir, vaniteux et plus confiants en leur nombre et leur force brute qu'en la volonté du Seigneur, donnant ainsi un mauvais exemple de ferveur chrétienne. Il prend

soin de tout décortiquer, raconter en profondeur pour montrer toute l'étendue de la faute chrétienne. Et pour appuyer ses propos, il décrit la punition divine logique pour ces agissements : les perdants fuient de manière misérable, terrorisés et ayant perdu tout leur courage d'un seul coup. La sainte croix perdue est en outre le symbole parfait pour illustrer la colère divine, et il ne s'empêche pas de dramatiser pour bien insister le fait que Dieu les a abandonnés. Au contraire, déjà avec Ascalon, il amène un regard positif sur la résistance face à l'ennemi, bien que temporaire, mais du moins existante.

Savoir que ce qu'il raconte est d'ailleurs loin des faits établis historiquement trahit Jacques de Vitry, puisqu'il sacrifie la justesse historique au profit de son objectif intellectuel premier. Mais le plus remarquable des bons exemples reste Conrad de Montferrat qui a tenu tête au plus puissant des seigneurs d'orient. Son récit de Tyr est court, puissant, efficace, parfaitement ostentatoire du bon comportement à adopter par les chevaliers du Christ. Des extraits donc qui montreraient comment l'évêque d'Acre, malgré sa rigueur historienne supérieure à celle de Salimbene (en témoigne sa plus grande exactitude des événements) arrive néanmoins à ce que ces récits servent son objectif premier : légitimer la croisade, légitimer le combat contre les infidèles, mais le légitimer par des actes justes de ferveur chrétienne et non de vanité matérielle.

Deux récits homologues, mais deux récits différents. Nous avons observé comment l'écriture d'un même événement peut être influencée par la vision différente de deux lettrés pourtant chrétiens, mais aux parcours et profils intellectuels si divergents. Ces profils psychologiques ont non seulement modelé la forme de leurs récits, en leur donnant des caractéristiques textuelles et grammaticales propres, mais ont surtout formés deux versions bien uniques de deux batailles décisives pour les chrétiens en orient. Ainsi, le lettré et le prédicateur nous offrent deux histoires qui représentent parfaitement la mission dont ils sont chacun investis. Toutefois, nous nous trouvons ici face à des événements qui sont, en théorie, des faits immuables et bien ancrés dans la réalité matérielle. Qu'en serait-il si nous transposions cette même méthodologie pour étudier le récit relatif à des personnes, qui rajoute à la complexité de notre analyse désormais entamée le paramètre des relations personnelles de chacun et de leurs pensées les plus intimes ?

IV. Tableau de comparaison récapitulatif

	Salimbene	Jacques de Vitry
Bataille de Hattin	- Peu d'éléments décrits - Imprécis - Daté au mois près - Récit succinct - Présence du divin sous forme de présage - Interprétation globalement neutre - Mention de la perte de Jérusalem - Jugement sur certains personnages (bon ou mauvais)	- Grand nombre d'éléments décrits - Grande précision allant au détail près, chiffres des armées avérés - Date réelle au jour près - Récit élargi et long - Présence du divin sous forme de punition justifiée - Interprétation globalement neutre des faits à part pour le cas d'Ascalon - Silence sur la perte de Jérusalem - Jugement sur l'armée en tant que groupe (uniquement mauvais)
Siège de Tyr	- Récit relativement complet - Relate presque tous les temps forts - Exaltation marquée de Conrad de Montferrat et de ses exploits - Présente Saladin comme le grand vaincu - Ajoute quelques éléments difficiles à attester	- Récit succinct - Passe rapidement sur quelques temps forts - Simple éloge rapide de Conrad de Montferrat - Raconte globalement vrai - Magnifie la victoire à travers la défaite éclatante de Saladin

	- Magnifie la victoire à travers les agissements de Conrad de Montferrat	
--	--	--

Chapitre II : les chaines du temps

Lorsque Salimbene et Jacques de Vitry traitent d'événements historiques, le sujet est un élément immuable, fixe. L'entreprise se corse lorsque ce sujet devient un personnage. En ajoutant l'élément humain notre l'analyse, tout un nouveau panel de possibilités s'ouvre. Contrairement au chapitre précédent, nos auteurs ne traitent désormais plus ici d'un concept inanimé mais d'êtres humains pour lesquels ils peuvent éprouver sympathie ou haine. Ils peuvent également être liés à certains de ces personnages, de près ou de loin. Dans ce cas de figure, l'écrit n'est plus un support utile aux missions des deux auteurs, mais plutôt un miroir de leurs ressentiments les plus viscéraux. Dans les deux chapitres qui suivent, nous basculons dans une étude davantage anthropologique de Salimbene et Jacques de Vitry. Notre objectif sera d'explorer, un à la fois, les réseaux de relations proches ou lointaines des deux, afin d'observer comment leurs œuvres peuvent laisser transparaître des jugements de valeurs singuliers. Les liens humains propre à chacun permettront de retracer ultimement deux parcours de vie singuliers, avec leurs rencontres, leurs joies et leurs déceptions.

La complexité de ce thème nous pousse à le répartir sur les deux chapitres qui suivent. Ce choix est basé sur une double motivation. Tout d'abord, les personnages de la troisième croisade sont nombreux et méritent tous leur place dans cette analyse. Mais surtout, chacun de nos auteurs est davantage lié à certains personnages par rapport à d'autres. Nous remarquerons par conséquent qu'il existe constamment des divergences d'importance accordée à tel ou tel figure. Ces divisions se traduisent dans les extraits que nous analysons. Par soucis d'équilibre il nous est donc paru plus intéressant de diviser en deux ensembles les figures qui se rapprochent davantage de l'un ou l'autre auteur. Ainsi faisant, chacun des deux chapitres qui suivent se concentre un à la fois sur un auteur plus que l'autre. Notre méthode restera toutefois la même : nous comparerons les extraits relatifs à chaque personnage un à un pour les deux auteurs. Ce chapitre II se concentre donc sur la relation qu'entretient Salimbene avec la famille des marquis de Montferrat (surtout sur Conrad) et sur le légendaire empereur Frédéric Barberousse. Nous verrons comment ces figures à priori lointaines d'un siècle du moine parmesan lui sont en réalité bien proches grâce à deux autres personnages, Frédéric II et Sicard de Crémone.

I. La valeureuse famille de Montferrat

Il existe chez les deux auteurs des personnages, des « protagonistes » de ces récits de croisade qui reviennent de manière sporadique, : il s'agit des marquis de Montferrat. Quel est le lien de nos deux auteurs avec cette famille ? Bien plus, pourquoi tous les deux semblent si admiratifs à leur rencontre ? Est-ce uniquement pour leur comportement exemplaire dans la guerre sainte, ou existe-t-il des raisons non explicites ?

A. Des jeunes chevaliers remarquables

Salimbene, lors de la bataille de Hattin, évoquait le patriarche de la famille Montferrat, Guillaume V. Avant cela, il avait eu soin de présenter d'autres membres de la famille. C'est le cas pour la venue en Orient de Guillaume de Montferrat dit « longue-épée » :

« Vers cette époque, Baudouin, le roi de Jérusalem, qui, du fait de ses glorieuses victoires, avait grande renommée en dépit de sa lèpre, donna en mariage sa sœur Sibille à Guillaume, fils premier-né du marquis de Montferrat. Le marié était bel homme, valeureux, chevalier vigoureux, doué de nombreuses qualités, et de force éprouvée. Le roi, malade et atteint d'éléphantiasis, voulait le couronner, mais Guillaume refusa parce qu'il tenait le comté de Jaffa par droit d'héritage ; il prit cependant tout le royaume sous sa protection, et il engendra un fils, un bel enfant nommé Baudouin. Après la mort du roi son oncle et de son père, ce Baudouin fut couronné roi, bien qu'il fût encore mineur. Pendant les années où il fut sous la garde des Templiers, les barons confièrent la garde du royaume à Raymond, comte de Tripoli²³¹. »

Nous nous retrouvons à nouveau durant le règne de Baudouin IV, période charnière de l'histoire des croisades. Guillaume de Montferrat est donc le fils aîné du marquis Guillaume V de Montferrat. Il est du côté maternel le cousin direct de Frédéric I^{er} Barberousse et du côté paternel cousin direct du roi de France Louis VII. Il serait né autour de 1150. Il passe sa jeunesse aux côtés de son frère cadet Conrad et de son père dans les affaires politiques de la famille en Italie. En 1174 il se trouve au siège d'Alessandria avec Frédéric Barberousse, durant lequel il montre son talent au combat. Ces exploits guerriers répétés ont un retentissement jusqu'en Orient où Guillaume de Tyr le gratifie du surnom de « Lungaspada » (longue-épée), surnom qui ne serait attesté dans aucun texte occidental. La situation critique du royaume de Jérusalem pressé par Saladin déjà en 1174 et la santé fragile du roi Baudouin IV, ont poussé le même

²³¹ SALIMBENE DE ADAM DE PARME, *Chronique*, éd. et trad. BESSON, G. et BROSSARD-DANDRÉ, M., Paris, Honoré Champion éditeur, 2016, p. 56.

royaume à appeler des personnalités de stature pour investir ce destin avec entre autres la possibilité de trouver un prétendant au trône. Le nom de Guillaume aurait pu être proposé par Louis VII, mais également par Manuel Comnène. En effet le basileus entretenait de très bonnes relations avec Guillaume V de Montferrat depuis la deuxième croisade et cherchait à se procurer des alliés importants pour contrecarrer la politique de Frédéric Ier en Italie. Les marquis de Montferrat faisaient partie des collaborateurs proches de l'empereur Barberousse²³².

Les raisons du départ de Guillaume Longue-épée paraissent logiques. Le marquisat de Montferrat se trouvait dans une situation compliquée après la bataille de Legnano en 1176. Elle avait marqué une défaite importante pour le camp impérial en Italie et un futur incertain pour les Montferrat qui l'avaient appuyé. Par conséquent l'appel de l'orient doit avoir été particulièrement senti par Guillaume. On suppose que la couronne de Jérusalem ait pu lui être proposée dans les accords préliminaires à sa venue, sans certitude toutefois. Guillaume a finalement pris la route qui lui promettait les meilleures perspectives de succès et de gloire. Et c'est ainsi qu'au début d'octobre 1176 il débarque donc à Sidon. Il est accueilli par Baudouin IV et les barons de son entourage direct, lesquels expriment rapidement leur désapprobation sur le choix du roi. Cela n'empêchera pas le marquis d'épouser Sibille quarante jours après son arrivée. Il est en même temps investi des comtés de Jaffa et Ascalon, ce qui lui permet d'être inséré dans les affaires du royaume²³³.

La source la plus fiable et complète sur la vie de Guillaume Longue-épée est la chronique de Guillaume de Tyr. En juin 1177, le marquis serait tombé malade et décéderait en quelques mois seulement à Ascalon. Sa mort donne inévitablement court à des rumeurs d'empoisonnement, avec comme principaux suspects sa femme, sa belle-mère et ses adversaires politiques outre-mer. Or, le chroniqueur évoque seulement une grave maladie. Le même chroniqueur tyrien nous a décrit le marquis de manière précise : il s'agissait d'un jeune homme grand de taille, blond, robuste, courageux et bon guerrier, généreux et franc, bien que parfois colérique et s'adonnant aux plaisirs de la nourriture et de la boisson. Il n'a toutefois pas eu assez de temps pour montrer son vrai potentiel, n'ayant rien entrepris de significatif durant son très court séjour en Orient²³⁴.

Guillaume est donc gratifié de nombreuses qualités par Salimbene. Ces traits sont présumablement réels en vue de ce que les historiens ont relevé aujourd'hui sur le personnage.

²³² SETTIA, A. A., *Guglielmo di Monferrato* dans CARVALE, M., dir., et al., *Dizionario biografico degli Italiani*, vol. 61, Roma, Istituto della enciclopedia italiana, 1983, p. 16.

²³³ *Ibid.*, p. 16-17.

²³⁴ *Ibid.*, p. 17.

Le moine parmesan passe cependant sous silence les mauvais côtés du marquis. Autre point important, il affirme que Guillaume de Montferrat aurait refusé la couronne de Jérusalem car il tenait déjà le comté de Jaffa par héritage. Si Guillaume a été investi du comté de Jaffa par le roi Baudouin IV lui-même, on ne sait s'il a réellement fait le choix de refuser la couronne car aucune source n'est claire concernant le sujet. De plus, comment aurait-il pu être considéré comme un protecteur du royaume par les sujets, quand on sait que sa vie en Orient n'a même pas duré une année complète. Il existe une inexactitude supplémentaire : Baudouin V n'a pas été couronné à la mort de Baudouin IV mais bien pendant son règne, lors des troubles entre Gui de Lusignan et Raymond de Tripoli. Cela montre encore une fois la limite de la recherche historique de Salimbene et la partialité de son récit.

Après l'ainé de la famille, s'ensuit la mention du benjamin de la famille :

« Vers cette époque, l'empereur de Constantinople demanda au marquis Guillaume de Montferrat d'envoyer un de ses fils à Constantinople car il voulait lui donner sa fille en mariage. À cette époque, Conrad et Boniface avaient déjà pris femme, Frédéric servait dans les Ordres (il fut par la suite évêque d'Albe quoique, par son sang, il fût trop grand guerrier pour la dignité épiscopale). Le marquis envoya donc à Constantinople son plus jeune fils, un adolescent beau et séduisant. Manuel lui donna pour épouse sa fille Kyr MARIA et il le couronna du diadème des rois de Thessalonique²³⁵. »

Salimbene narre le mariage de Renier de Montferrat avec Marie Comnène, la fille de l'empereur byzantin Manuel I^{er}. Le nom Kyr MARIA est une référence à l'épithète des Comnène, « porphyrogénètes »²³⁶. Renier est effectivement nommé roi de Thessalonique²³⁷. On sait également que sa femme et lui ont probablement été empoisonnés par Andronic Comnène lorsqu'il s'empara du trône impérial²³⁸. On ne sait malheureusement pas grand-chose de plus sur Renier de Montferrat, les sources étant assez silencieuses sur sa vie. En réalité, Salimbene et par extension Sicard de Crémone avec leurs chroniques respectives font partie du peu de sources qui évoquent Renier²³⁹. Malgré son mariage attesté à Constantinople, sa personnalité est complètement inconnue, quand on sait de surcroît que les sources grecques remettent en

²³⁵ SALIMBENE DE ADAM DE PARME, *Chronique*, éd. et trad. BESSON, G. et BROSSARD-DANDRÉ, M., Paris, Honoré Champion éditeur, 2016, p. 57.

²³⁶ TOUATI, F.-O., *Vocabulaire historique du Moyen Âge (Occident, Byzance, Islam)*, 6^{ème} éd., Paris, Les Indes savantes, 2021, p. 385.

²³⁷ CHEYNET, J.-C., *Pouvoir et contestations à Byzance (963-1212)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1996, p. 418.

²³⁸ NORWICH, J. J., *Histoire de Byzance : 330-1453*, Paris, Perrin, 1999., p. 334.

²³⁹ Outre à Salimbene et Sicard, Guillaume de Tyr évoquait également son nom dans son *Historia Transmarina*. Du côté grec, l'historien byzantin Nicétas Chroniatès en faisait de même dans son *Historia*.

question les éléments des sources occidentales²⁴⁰. Salimbene nous le présente comme beau et séduisant, et nous n'avons rien de concret pour lui donner raison ou tort. Ce choix est à placer dans le même cadre que pour son frère Guillaume : l'empereur cherchait probablement à consolider davantage son alliance avec les Montferrat pour contrecarrer Frédéric I^{er}.

Finalement, Salimbene évoque Frédéric de Montferrat en présentant son rôle d'évêque d'Albe. Si les éditeurs contredisent l'information concédant son appartenance à des ordres religieux, il est possible de remettre en cause cela. En effet, un Fredericus est mentionné dans les recensions des évêques d'Albe entre 1193 et 1197²⁴¹. Il nous est toutefois impossible de prouver avec certitude qu'il s'agisse là de Frédéric de Montferrat. Quoi qu'il en soit, ce dernier est un des seuls membres de la famille pour lequel il est extrêmement difficile de trouver de la documentation. Le commentaire que Salimbene fait de lui (« il fût trop grand guerrier pour la dignité épiscopale ») montre encore une fois la dimension guerrière et noble dont il essaie d'habiller les Montferrat.

B. Le fils prodigue

Un membre de la fratrie de Montferrat attise toutefois le principal intérêt de Salimbene. Nous avons déjà parlé du siège de Tyr et de l'inévitable lien qu'il partage avec Conrad de Montferrat. Le moine parmesan parlait déjà de lui de manière élogieuse, affirmant qu'il avait réussi à remporter la victoire sans la moindre perte pour son camp. Mais ce passage n'est aucunement le seul dans lequel il est mentionné dans la *Cronica*. Le moine parmesan retrace son parcours depuis son départ de son marquisat.

« [...] La même année, Isaac infligea à Andronic une mort ignominieuse, il s'empara du pouvoir et donna sa sœur Irène en mariage à Conrad, fils du marquis maintes fois cité. Ce dernier affronta en combat singulier Branas, l'agresseur de l'empereur et de la ville impériale, et lui coupa la tête, libérant la Grèce de cet ennemi. Il encourut toutefois la jalousie et la haine de beaucoup de gens ; aussi, pour échapper aux trahisons des Grecs, décida-t-il de s'embarquer et de se rendre au tombeau du Seigneur²⁴². »

²⁴⁰ CHEYNET, J.-C., *Pouvoir et contestations à Byzance (963-1212)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1996, p. 418.

²⁴¹ GAMS, P. B., *Series episcoporum ecclesiae catholicae : quotquot innotuerunt a beato Petro apostolo*, Regensburg, Typis et Sumtibus Georgii Josaphi Manz, 1873, p. 809.

²⁴² SALIMBENE DE ADAM DE PARME, *Chronique*, éd. et trad. BESSON, G. et BROSSARD-DANDRÉ, M., Paris, Honoré Champion éditeur, 2016, p. 59.

Revenons un instant à la période trouble que fut la succession de Manuel I^{er} Comnène. Mort en 1180, le basileus avait pris toutes les précautions nécessaires pour que la succession de son jeune fils Alexis II se fasse sans problèmes : il l'avait associé au trône et l'avait couronné de son vivant, tout en laissant la régence à sa femme Marie d'Antioche. Mais deux personnages proches de Manuel, d'abord son neveu Alexis le protosébaste et ensuite son cousin exilé Andronic Comnène (que Salimbene invoque dans cet extrait), ont commencé à convoiter le trône tous les deux soutenus par des alliés puissants²⁴³. Après de complexes jeux politiques, Marie Comnène opposée à l'usurpateur Alexis fit appel à Andronic qui se mit en marche vers Constantinople en 1182. Ne disposant que d'une petite force armée, il s'est imposé grâce à l'intimidation. Andronic a ensuite entrepris d'éliminer tous ses opposants potentiels en commençant par les membres de la famille impériale, dont Alexis II et Marie Comnène qui, s'était retournée contre lui avec son mari Renier de Montferrat²⁴⁴.

Alors que les Siciliens se rapprochaient dangereusement de l'empire, le cousin d'Andronic, Isaac, tue de son propre glaive un homme de main favori de l'empereur, Étienne Hagiochristophorites, envoyé pour l'arrêter en 1185. Isaac galope alors jusqu'à Sainte-Sophie et acclame à tout le peuple ce qu'il vient d'accomplir. Il n'en fallait pas plus à la population, fatiguée de la cruauté toujours plus grande d'Andronic, pour prendre les armes, ouvrir les prisons afin que les incarcérés se joignent à leurs libérateurs, et pour proclamer Isaac basileus dans la Grande Église. Quand il eut vent de la révolte, l'empereur en charge crut qu'il pouvait reprendre la situation en main, mais constatant la désobéissance de ses propres gardes, il s'empressa d'embarquer avec sa suite dans une galère vers le Bosphore. Rattrapé, il fut emprisonné et châtié par Isaac. Il mourut dans des conditions présumablement atroces, succombant à ses multiples blessures. L'empereur Isaac II Ange tout juste accédé au trône se retrouve dans une situation très peu enviable. Il décide de nommer son plus illustre général, Alexis Branas, aux commandes de son armée. Finalement, les Siciliens furent défaits et humiliés, fuyant comme ils le pouvaient vers leur terre natale²⁴⁵.

S'ensuit le temps des complots, dont le plus important a été la tentative d'usurpation à la tête de l'armée menée par le même Alexis Branas. Il tente une première fois de se faire proclamer basileus à Sainte-Sophie en 1186, à l'instar d'Isaac un an auparavant, mais la population reste fidèle à l'empereur en charge. Ce dernier lui accorde l'amnistie, probablement

²⁴³ CHEYNET, J.-C., *Pouvoir et contestations à Byzance (963-1212)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1996, p. 427.

²⁴⁴ *Ibid.*, p. 428-429.

²⁴⁵ NORWICH, J. J., *Histoire de Byzance : 330-1453*, Paris, Perrin, 1999., p. 335-337.

car il ne pouvait le punir plus sévèrement alors qu'il venait de remporter une grandiose victoire sur les Normands sans engendrer une rébellion dans l'armée. Isaac II est à nouveau forcé de recourir à Branas contre les Bulgaro-valaques. Le général à la tête de l'armée byzantine ne laisse pas cette occasion lui échapper. Début 1187 se dressait devant Constantinople la totalité des forces armées de l'empire byzantin, ceux défendant l'empereur et ceux voulant le faire chuter²⁴⁶.

En 1186, Isaac conscient du danger avait probablement la volonté d'acquérir dans ses rangs un général de renommée qui puisse l'appuyer dans cette situation. Pour ce faire, une alliance matrimoniale semblait la meilleure option. Il propose d'abord un mariage à Boniface de Montferrat, mais ce dernier était déjà marié. Finalement c'est Conrad qui accueille la proposition, étant veuf depuis 1179. Ses noces sont célébrées en mars 1187 et Conrad reçoit le titre de César. Sa femme n'est toutefois pas Irène comme nous le dit Salimbene, mais bien Théodora la sœur du basileus²⁴⁷. Tout de suite après son mariage, Conrad est mêlé à la rébellion de Branas. Grâce aux fonds d'Isaac, le marquis enrôle 250 chevaliers et 500 fantassins auprès des Latins présents dans la ville. Il mène personnellement cette armée conjointe gréco-latine, réussit à repousser la révolte et à tuer de sa main Branas. Mais la noblesse dirigeante de la capitale secrètement partisane de la révolte commence à vouer de l'hostilité envers le nouveau César. Ce dernier avait lui aussi son lot de reproches envers son beau-frère qui ne lui avait pas accordé tous les privilèges correspondant à son titre. Ayant la volonté de participer à une croisade et comprenant qu'il ne recevrait aucune aide de Byzance pour cela, Conrad décide de louer un navire génois pour partir vers la Syrie²⁴⁸. Tout ce que nous raconte donc ici Salimbene est donc confirmé par les historiens.

Dans la Cronica, le passage qui suit immédiatement ces lignes ci-dessus est celui de la bataille de Hattin et celui après ce dernier et l'arrivée de Conrad à Tyr :

« Sur ces entrefaites, arriva par la volonté de Dieu Conrad, le marquis de Montferrat, venu de Constantinople pour aller visiter le tombeau du Seigneur. Apprenant que la ville d'Acre était aux mains des infidèles, il aborda à Tyr, poussé par le vent. Les habitants, privés de chef, l'accueillirent à bras ouverts et placèrent leurs personnes et leur ville sous sa protection.

²⁴⁶ CHEYNET, J.-C., *Pouvoir et contestations à Byzance (963-1212)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1996, p. 437-438.

²⁴⁷ RILEY-SMITH, J., *Corrado* dans GHISALBERTI, A. M., dir., et al., *Dizionario biografico degli Italiani*, vol. 29, Roma, Istituto della enciclopedia italiana, 1983., p. 383.

²⁴⁸ *Ibid.*

Alors Saladin, venu de Beyrouth à Tyr, amena avec lui le marquis Guillaume, père de Conrad, qu'il avait capturé au combat, pour obtenir, en échange de la libération du père, la reddition du fils en même temps que celle de la ville ; il fit savoir au fils par l'intermédiaire du père qu'il devait rendre la ville pour obtenir la libération de son père et d'autres captifs. Conrad lui répondit qu'il n'aurait pas même une seule pierre de la ville. Alors Saladin s'approcha et menaça de transpercer le père de ses flèches ; Conrad lui répondit qu'il serait le premier à envoyer un trait contre son père. Ô bienheureuse impiété ! Pour assurer le salut des Chrétiens, il clame, oubliant tout respect filial, qu'il transpercera son père exposé aux traits des barbares ! Mais aussi, pieuse impiété, et digne de mémoire, qui ordonne de placer l'amour de Dieu avant l'amour d'un père ! Et pour comble, ce sont les exhortations du père qui conduisent le fils à ne pas tenir compte de lui parce qu'il est vieux et ne vaut pas le prix d'une rançon²⁴⁹ ! »

Il est aujourd'hui établi que Conrad devait initialement débarquer à Saint-Jean d'Acre entre juillet et août 1187, mais la ville étant déjà investie par les musulmans, il finit à Tyr où il sera accueilli à bras ouverts. Les rescapés de guerre du royaume de Jérusalem s'y étaient amassés. Saladin savait que la cité était bien trop difficile à conquérir par la force à cause de ses défenses solides. Il avait évité de se lancer dans un siège laborieux lors de son premier passage, tant il savait que cette entreprise nécessiterait la totalité de ses armées qui étaient à ce moment éparpillées à travers les territoires qu'elles conquéraient. Aussi s'était-il limité à faire une démonstration de sa puissance et à menacer les chefs de la ville comme à son habitude, plaçant les bannières musulmanes devant les imposants murs qui protégeaient le dernier bastion du royaume de Jérusalem²⁵⁰.

Il est également attesté par les recherches modernes que lors de son deuxième passage à Tyr le 12 novembre 1187, Saladin se présenta devant les portes de la ville avec Guillaume V de Montferrat pour tenter d'échanger la libération de ce dernier contre la reddition de la ville. Ainsi tenta-t-il d'utiliser le même stratagème qui lui avait permis d'échanger la reddition de Jubayl contre la libération de son maître, mais qui échoua pour le cas d'Ascalon. Mais Conrad refusa et défia ainsi le sultan²⁵¹. Nous savons de même que l'argument de Conrad pour refuser le marché aurait été le suivant : « Je suis le lieutenant des rois d'outre-mer²⁵² ». Le jeune marquis était conscient que les temps du royaume de Jérusalem étaient arrivés à un terme, et

²⁴⁹ SALIMBENE DE ADAM DE PARME, *Chronique*, éd. et trad. BESSON, G. et BROSSARD-DANDRÉ, M., Paris, Honoré Champion éditeur, 2016, p. 60.

²⁵⁰ EDDÉ, A.-M., *Saladin*, Paris, Flammarion, 2008, p. 257.

²⁵¹ RILEY-SMITH, J., *Corrado* dans GHISALBERTI, A. M., dir., et al., *Dizionario biografico degli Italiani*, vol. 29, Roma, Istituto della enciclopedia italiana, 1983, p. 384.

²⁵² RICHARD, J., *Histoire des croisades*, Paris, Fayard, 1996, p. 222-223.

que son autorité n'aurait aucune contestation significative des nobles encore en Orient²⁵³. Mais par-dessus tout, cela montre une fois de plus que Salimbene surinterprète la réalité avec sa tirade sur les paroles de Conrad. On ne sait d'ailleurs pas de manière certaine si le vieux Guillaume V l'aurait réellement exhorté à ne pas accepter l'échange, ou si c'est une pure invention de sa part.

Le remariage de Conrad de Montferrat est une nouvelle occasion pour rappeler son importance dans le royaume :

« [...] À ce moment-là aussi, Isabelle, fille du feu roi Amaury, demanda par droit de succession le royaume qui lui était échu en héritage après la mort de sa sœur ; le jugement des évêques la sépara de Siegfried de Toron [Onfroi de Toron] qu'elle avait épousé. Les barons la marièrent au marquis qu'ils choisirent comme leur roi et seigneur. Et lui, avec sa générosité et sa grandeur d'âme accoutumées, mit ses galères à la mer et ravitailla l'armée en blé et en orge. Au début du carême, quand les navires abordèrent avec leurs provisions, en un seul jour, la mesure de blé descendit de cent besants à huit, et continua de baisser jusqu'à un besant²⁵⁴. [...] »

Sibille, la reine de Jérusalem meurt durant l'automne 1190. Déjà en 1186 des nobles du royaume avaient poussé sa cadette Isabelle à revendiquer ses droits sur la couronne. En 1190, ces appels furent renoués à partir du moment où elle était la suivante dans la lignée d'héritage. Les chances d'Isabelle étaient cependant diminuées par la personnalité de son mari, Omfroi de Toron, jugé inapte au trône. C'est alors que Conrad de Montferrat noua une alliance avec Marie Comnène²⁵⁵, mère d'Isabelle et ancienne reine de Jérusalem par alliance au roi Amaury, et à un groupe de nobles menés par Balian d'Ibelin. Ces derniers enlevèrent Isabelle depuis sa tente devant Acre afin de la forcer à répudier son mariage avec Omfroi pour se lier avec Conrad. Isabelle qui semblait réellement aimer son époux refuse de prime abord, avant d'être finalement convaincue par les habiles manigances politiques de sa mère²⁵⁶.

Bien que cette décision causa une grande agitation dans le camp chrétien divisé toujours entre les camps du marquis et celui de Gui de Lusignan, les grands barons étaient convaincus que ce mariage portait avantage aux intérêts du royaume. Une cour ecclésiastique fut formée sous l'initiative de l'évêque de Beauvais et du légat papal, l'archevêque Albert de Pise. Cette

²⁵³ RICHARD, J., *Histoire des croisades*, Paris, Fayard, 1996, p. 222-223.

²⁵⁴ SALIMBENE DE ADAM DE PARME, *Chronique*, éd. et trad. BESSON, G. et BROSSARD-DANDRÉ, M., Paris, Honoré Champion éditeur, 2016, p. 75.

²⁵⁵ À ne pas confondre avec Marie Comnène, la fille de Manuel I^{er} et épouse de Renier de Montferrat, citée plus haut.

²⁵⁶ RILEY-SMITH, J., *Corrado* dans GHISALBERTI, A. M., dir., et al., *Dizionario biografico degli Italiani*, vol. 29, Roma, Istituto della enciclopedia italiana, 1983, p. 384-385.

assemblée annula le mariage d'Isabelle qui finit par marier Conrad. À peine cela réalisé qu'Isabelle revendiqua ses droits sur le royaume latin de Jérusalem près de la haute cour, requête qui fut acceptée. Bien que Conrad se soit autodésigné roi élu en 1191, ni lui ni sa femme ne furent couronnés, probablement car avec l'arrivée des monarques d'Europe, les barons d'orient ont pris conscience que ces rois auraient eu le dernier mot sur le trône de Jérusalem²⁵⁷. En somme Conrad ne fut jamais choisi, mais il a comploté pour pouvoir se placer en tête de la succession au trône de Jérusalem. Autre occasion donc où Salimbene donne une interprétation qui lui est propre aux événements, et qui témoigne clairement de son point de vue sur le personnage de Conrad.

« En l'an du Seigneur 1192, à Ascalon, le roi d'Angleterre se préoccupait de son retour et du gouvernement de la Terre Sainte ; il demanda donc à l'ensemble de l'armée à qui il pourrait remettre en toute confiance les régions déjà conquises et celles qui le seraient. Après expression de souhaits différents (certains préféraient Gui, qui n'avait pas reçu le sacre, certains le marquis, qui restait invaincu, certains le comte de Champagne), on choisit pour roi le marquis et ce choix fut confirmé devant l'armée. Ainsi donc, le roi écrit au marquis pour le convoquer afin qu'il reçoive sans tarder le bandeau royal et le sceptre. Le quatrième jour des calendes de mai [28 avril], la lettre lui est présentée ; le même jour il est tué par des Assassins qui criaient ; 'Non, marquis, non, tu ne seras pas roi !'. L'un d'eux fut brûlé, l'autre écorché vif, et il avoua qu'il avait été envoyé par son maître le Vieux [de la Montagne] et qu'il avait agi sur ordre du roi d'Angleterre²⁵⁸. [...] »

En réalité, les événements que nous conte ici Salimbene sont bien plus complexes que ce qu'il laisse entendre. On retient aujourd'hui que Philippe Auguste et Richard Cœur de Lion arrivent respectivement à Saint-Jean d'Acre le 20 avril et le 8 juin 1191. Dès lors, les camps se dessinent : la maison de Montferrat était parente directe du roi français, tandis que les Lusignan étaient une maison française vassale du roi d'Angleterre. L'arrivée des deux et l'imminente chute du port le plus important de Palestine a définitivement poussé les rivaux à revendiquer leurs droits. Conrad était donc soutenu par les croisés français, par les barons de Jérusalem qui étaient satisfaits de son mariage avec Isabelle, par les Templiers et par les Génois. De son côté, Gui de Lusignan, qui s'était assuré la protection de Richard, amène sa protestation formelle devant les rois qui décident tous deux d'émettre un verdict. Cependant, pour le marquis, seule la Haute Cour de Jérusalem était apte à reconnaître son droit de succession à travers son

²⁵⁷ RILEY-SMITH, J., *Corrado* dans GHISALBERTI, A. M., dir., et al., *Dizionario biografico degli Italiani*, vol. 29, Roma, Istituto della enciclopedia italiana, 1983, p. 385..

²⁵⁸ SALIMBENE DE ADAM DE PARME, *Chronique*, éd. et trad. BESSON, G. et BROSSARD-DANDRÉ, M., Paris, Honoré Champion éditeur, 2016, p. 80-81.

mariage. Alors Geoffroi de Lusignan, frère de Gui, convoque le marquis en face des rois d'Europe pour l'accuser de félonie, parjure et trahison. Conrad refuse de se soumettre au procès et part vers sa ville de Tyr²⁵⁹.

Entre temps, Philippe et Richard décident de ne pas garder pour eux-mêmes leurs conquêtes et de les remettre à celui que les deux auraient choisi comme légitime souverain. Conrad de Montferrat comprend alors qu'il doit s'assurer que les conquêtes du roi français sont plus importantes que celles du roi anglais. Il s'empresse de revenir à Acre et de conseiller Philippe sur comment s'assurer un partage équitable des butins. Acre tombe alors le 12 juillet 1191 aux mains des chrétiens. Conrad joue un rôle primordial dans les négociations avec la garnison musulmane et arrivent ainsi à ce qu'environ quatorze mille deniers du trésor de la ville lui soient directement payés à lui et à sa suite. Il se trouvait également à la tête d'un des deux groupes qui se sont formellement emparés de la ville. Le 26 juillet, il décide de se présenter devant Richard pour se soumettre à son jugement, conseillé par le roi français. Le jour suivant, les deux prétendants appellent à un arbitrage des rois et de l'armée croisée. Le 28 juillet, Richard et Philippe prennent leur décision. Gui de Lusignan pourrait bénéficier du royaume tant qu'il serait en vie, mais aucun de ses enfants ne bénéficierait du droit de succession. À sa mort, la couronne de Jérusalem reviendrait à Conrad de Montferrat et à sa femme Isabelle. En même temps, les conquêtes de cette campagne devaient être divisées entre les rivaux. Geoffroi de Lusignan se voit alors remettre Jaffa et Ascalon, tandis que le marquis récupère officiellement un nouveau comté composé de Tyr, Beyrouth et Sidon. Dans le cas où Gui, Conrad et Isabelle seraient morts alors que Richard se trouvait toujours en Orient, le royaume de Jérusalem serait soumis au bon vouloir du roi anglais. Finalement, tout juste avant de rentrer en France, Philippe Auguste passa par Tyr pour remettre sa moitié d'Acre à Conrad, contre le désir de Richard²⁶⁰.

Le roi anglais toujours en Palestine se hâte de remettre ses territoires conquis à Gui de Lusignan. Toujours au même moment et bien qu'il ait accepté de ne pas être élu roi, Conrad tente tout de même de saboter avec ses appuis politiques et militaires les campagnes de Richard. Pour ce faire, il traite avec les Musulmans durant l'été 1191 dans l'espoir de pouvoir négocier la possession personnelle des territoires qui ne seraient pas inclus dans le droit de conquête du roi anglais. Durant l'hiver 1191, Conrad va aller jusqu'à traiter avec Saladin lui-même, semblerait-il dans l'objectif non seulement de signer un traité qui lui garantirait son nouveau comté, mais surtout dans l'espoir d'en tirer une concession sur la moitié de la ville et du

²⁵⁹ RILEY-SMITH, J., *Corrado* dans GHISALBERTI, A. M., dir., et al., *Dizionario biografico degli Italiani*, vol. 29, Roma, Istituto della enciclopedia italiana, 1983, p. 385.

²⁶⁰ *Ibid.*, p. 385-386.

royaume de Jérusalem. Le marquis aurait offert en contrepartie aux Musulmans une alliance, déclarant ainsi guerre ouverte à ses opposants politiques et à Richard cœur de Lion. En attendant, les croisés génois et français toujours en Terre sainte tentent durant le mois de février 1192 de s'emparer d'Acre au nom du marquis. Conrad lui-même accourt de Tyr, mais les Pisans défendent la ville jusqu'à l'arrivée de Richard. Alors durant une énième rencontre entre le marquis et le roi anglais, Conrad refuse de porter son aide à la croisade une nouvelle fois et le roi se voit obligé de priver le marquis de ses possessions durant une assemblée militaire²⁶¹.

Cependant, il était impossible pour Richard de faire respecter cette décision, puisqu'il savait que son retour en Europe était imminent. Il convoqua alors une deuxième assemblée de l'armée en avril 1192. Durant celle-ci, on observa que Gui de Lusignan n'avait pas réussi à prendre possession des terres qui lui avaient été accordées et que Conrad de Montferrat semblait plus capable que lui. Cela poussa Richard à ultimement proclamer Conrad roi de Jérusalem et à offrir Chypre à Gui de Lusignan en dédommagement contre une certaine somme. Mais le nouveau roi proclamé n'eut le temps ni de pouvoir bénéficier de sa couronne, ni de pouvoir signer son traité avec Saladin. Conrad de Montferrat apprit officiellement la nouvelle quelques jours plus après le 21 avril 1192. Le 28 avril, rentrant vers Tyr après un diner dans la demeure de l'archevêque de Beauvais, le marquis est assassiné, tombé dans une embuscade et mortellement blessé par deux assassins ismaélites. Il semblerait qu'un des deux (sinon les deux) aient été à son service auparavant, feignant une conversion au christianisme. On cite parmi les plus suspects Omfroi de Toron, Saladin, Gui de Lusignan et le roi Richard lui-même. Récemment, certains chercheurs ont ajouté aux suspects le comte Henri de Champagne. Finalement, la réalité reste enveloppée de mystère sur ce qui s'est réellement tramé en ce mois d'avril 1192²⁶².

À la lumière de ces éléments ci-dessus, nous pouvons attester que Salimbene prend plusieurs libertés dans cet extrait. Richard n'a pas eu totalement le choix de remettre le titre à Conrad, puisque Gui de Lusignan se montrait toujours plus incapable d'asseoir son autorité. Il a cependant bien laissé le choix aux barons et chevaliers de Palestine qu'il avait convoqués²⁶³. Ensuite, tout le passage sur les assassins est assez significatif. Ont-ils réellement crié ces mots et manifesté que leur acte était dicté par une haine personnelle envers Conrad de Montferrat ? Qui est d'ailleurs ce « Vieux de la Montagne » qu'ils disent être leur maître ? Et surtout ont-ils

²⁶¹ RILEY-SMITH, J., *Corrado* dans GHISALBERTI, A. M., dir., et al., *Dizionario biografico degli Italiani*, vol. 29, Roma, Istituto della enciclopedia italiana, 1960-, p. 386.

²⁶² *Ibid.*

²⁶³ RUNCIMAN, S., dir., *Histoire des croisades, 1188-1494*, Paris, Tallandier, 2013, p. 62.

vraiment proclamé qu'ils étaient à la solde du roi Richard ? Un des deux assassins fut tué immédiatement contrairement à ce que nous dit Salimbene, mais l'autre fut capturé. Il confessa alors qu'ils avaient bien été envoyés par le Vieux de la montagne, qui était en réalité le chef des Ismaélites, le cheikh Sînan. Celui-ci avait effectivement un contentieux personnel contre Conrad, victime d'un acte de piraterie du marquis. Il avait probablement aussi peur que l'établissement d'un état latin fort le mette en danger. Maintenant qu'en est-il de l'implication de Richard ? Il semblerait que le roi anglais n'avait jamais eu recours à une telle méthode pour éliminer un quelconque opposant. Il est en réalité impossible de savoir si le roi anglais fut réellement mêlé à cet assassinat, même si beaucoup ont refusé de croire à son innocence²⁶⁴. Cela dit, Salimbene ne se prive pas de le présenter comme suspect principal, ce qui trahit, outre son admiration pour Conrad, une certaine animosité envers Richard.

Ces extraits racontant les prouesses de Conrad de Montferrat sont loin d'être exhaustifs pour la *Cronica*. Salimbene parsème son récit de passages qui présentent l'illustre marquis constamment au-devant de la scène, par exemple durant tout le siège d'Acre qui n'a pas été analysé ici. Il serait possible de consacrer un chapitre entier uniquement à la description qu'il fait de Conrad de Montferrat tant la matière est conséquente. Mais si le moine parmesan fait de la famille de Montferrat et surtout de Conrad des personnages principaux de son récit, Jacques de Vitry lui ne semble pas leur accorder une aussi grande importance. Il ne parle à aucun moment de Renier, et ne se limite qu'à citer ici et là l'ancien Guillaume V et son fils aîné Guillaume Longue-Épée. Même pour Conrad, mis à part le récit de Tyr auquel il est inévitablement associé, le prêcheur offre peu d'extraits sur lui. Dans son *Historia orientalis*, aucune mention de l'épisode où Saladin se présente devant Tyr avec son père, aucune mention de son mariage à Constantinople. Deux extraits seulement font écho à Salimbene, celui de son mariage avec Isabelle et celui de son assassinat :

« Ces mêmes jours, Sybille, l'épouse du roi Gui, qui se trouvait là *entra dans la voie où finit toute chair*. Le royaume donc fut dévolu par droit héréditaire à sa sœur Isabelle, l'épouse du noble Omfroi de Toron. Apprenant cela, le marquis de Montferrat qui, comme on l'a raconté, avait déjà occupé Tyr, poussé par l'ambition d'être roi et le désir de posséder le royaume, enleva cette Isabelle et son mari et en fit de fait sa femme. Bien que ce crime déplût fort aux pèlerins, ils négligèrent de donner satisfaction au noble Omfroi qui la réclamait, car on avait des vivres que

²⁶⁴ RUNCIMAN, S., dir., *Histoire des croisades, 1188-1494*, Paris, Tallandier, 2013, p. 63.

par la ville de Tyr, c'est-à-dire par la main du marquis. Ce dernier corrompit certains des grands en leur offrant des cadeaux pour se gagner leur faveur²⁶⁵. »

Dans ces extraits, Jacques de Vitry nous présente des éléments plus proches de ce qui a été établis par les historiens. Il écrit également que même si cette procédure déplaisait aux croisés, ils savaient que cela allait renforcer leur situation en Orient, Tyr étant la dernière ville en leur possession sur le littoral et de fait la seule capable d'accueillir et de redistribuer vivres et hommes par navires. Il y a toutefois une légère imprécision. Omfroi de Toron était paraît-il un jeune homme beau et charmant, même trop pour les barons du royaume. Il n'était aucunement fait pour le mariage et encore moins pour toute responsabilité politique. Il n'opposa pas très grande résistance quand la coalition de nobles le sépara de sa femme²⁶⁶. Quant à la dernière phrase de l'extrait, il est difficile de reconnaître les grands auxquels il aurait offert des cadeaux. On sait que le marquis s'est arraché les faveurs des génois en leur accordant des privilèges²⁶⁷. On connaît également sa relation avec Philippe Auguste une fois ce dernier arrivé en Orient. Si Conrad de Montferrat a pu s'allier avec d'autres grands nobles comme la mère d'Isabelle ou Balian d'Ibelin, l'hypothèse qu'il ait proposé une contrepartie est plausible, bien que très rarement explorée par les historiens. Bien plus probable est l'hypothèse que bon nombre de barons y voyaient une occasion inespérée de se débarrasser définitivement de Gui de Lusignan, jugé toujours plus faible et inapte à guider ce qu'il restait du royaume²⁶⁸.

« Pendant ce temps le marquis de Montferrat avait été assassiné par des Sarrasins qui étaient baptisés et qu'il avait longtemps entretenus en sa demeure. Sur la proposition du roi d'Angleterre, le comte Henri de Champagne demeura en Terre Sainte après y avoir épousé la veuve de Conrad, Isabelle²⁶⁹. [...] »

Jacques de Vitry cite à peine l'assassinat de Conrad de Montferrat, en précisant que ce furent deux sarrasins qu'il avait effectivement entretenus qui lui ôtèrent la vie. Mis à part cela, il n'y a aucune mention d'assassins, de complot, de qui les aurait envoyés. Rien de plus qu'un signalement de sa mort, frôlant la limite de l'indifférence. On est loin de toute l'importance que Salimbene donne à l'évènement. Il ne relate même pas le choix du roi Richard, son retour en Angleterre et sa présumée implication dans cette affaire.

²⁶⁵ JACQUES DE VITRY, *Histoire orientale*, éd et trad. GROSSEL, M.-G., Paris, Honoré Champion éditeur, 2005, p. 331.

²⁶⁶ RUNCIMAN, S., dir., *Histoire des croisades, 1188-1494*, Paris, Tallandier, 2013, p. 36.

²⁶⁷ PRATER, J., *Histoire du Royaume latin de Jérusalem*, trad. NAHON, G., 2^e éd., t. II, Paris, CNRS, 2007, p. 75.

²⁶⁸ RUNCIMAN, S., *Op. cit.*, p. 35.

²⁶⁹ JACQUES DE VITRY, *Op. cit.*, p. 337-338.

II. L'empereur Barberousse

Si Philippe Auguste et Richard reviendront au premier plan de notre analyse lors du chapitre suivant, plongeons-nous pour le moment dans la croisade d'un des trois grands monarques ayant foulé le sol de la Terre sainte durant la troisième croisade. Sur Frédéric I^{er} Barberousse, Salimbene est fort bavard. Le moine parmesan raconte avec grande précision toute la campagne de l'empereur romain à travers les territoires orientaux qu'il traverse pour se rendre en Terre sainte. Il narre dans de nombreux épisodes les affrontements entre les Byzantins et les Turcs à divers moments, si bien qu'il nous est impossible de tout analyser tellement la matière est une nouvelle fois riche. Nous nous limiterons donc à des passages plus significatifs. Ainsi, il évoque tout d'abord brièvement son départ :

« Ainsi donc, laissant l'Italie en paix à l'intérieur comme avec lui-même, l'empereur victorieux revint en Allemagne ; enflammé par l'amour de Dieu, il prit la croix avec tous ses gens afin d'aller combattre pour le Seigneur²⁷⁰. [...] »

Salimbene nous présente donc Frédéric Barberousse comme rentrant d'Italie et la laissant en paix. Nous savons aujourd'hui qu'effectivement l'empereur a été profondément secoué par la défaite de Hattin, et le souvenir amer de la deuxième croisade et de la déroute de son oncle Conrad III n'avait jamais laissé disparaître dans son esprit l'envie de combattre les infidèles. C'est ce qui le poussa réellement à prendre la croix en 1188. Les prouesses de Conrad de Montferrat, dont la famille était un soutien indéfectible à l'empereur, l'ont probablement conforté dans son choix.²⁷¹ Et de fait il amènera avec lui de très nombreux nobles et évêques de l'empire, formant ainsi la plus imposante des armées parties pour la troisième croisade²⁷².

« La même année, l'heureux empereur, qui avait cinq fils (Henri, l'aîné, qu'il avait fait César, Frédéric, duc de Souabe, le comte Otton, Conrad et Philippe), désigna le duc comme athlète du Christ mais confia au César tout le reste, en même temps que son royaume et les insignes de la royauté ; laissant alors la partie occidentale de son royaume parfaitement en paix et en bon ordre, il se dirigea vers la partie orientale avec les troupes, selon l'itinéraire et sous les auspices que voici. Il se mit en route pour la Saint-Georges [23 avril] et, quittant l'Allemagne, il descendit en bateau de Ratisbonne vers l'Autriche, pendant que son armée le suivait par voie de terre, avec les chevaux et les chars. Il traversa ensuite la Pannonie où il fonda un hospice pour les pauvres et les

²⁷⁰ SALIMBENE DE ADAM DE PARME, *Chronique*, éd. et trad. BESSON, G. et BROSSARD-DANDRÉ, M., Paris, Honoré Champion éditeur, 2016, p. 63.

²⁷¹ RUNCIMAN, S., dir., *Histoire des croisades, 1188-1494*, Paris, Tallandier, 2013, p. 20.

²⁷² EDDÉ, A.-M., *Saladin*, Paris, Flammarion, 2008, p. 289-291.

malades en le dotant du personnel et des ressources nécessaires, et il pénétra en Hongrie : à ce moment-là, il avait, dit-on, quatre-vingt-dix mille soldats, parmi lesquels douze mille cavaliers. Magnifiquement reçu à Esztergom par Bela, le roi de Hongrie, il traversa ce pays et envoya l'évêque de Munster et le comte Robert de Nassau auprès d'Isaac, l'empereur de Constantinople, qui les retint prisonniers et envoya trois armées à l'entrée de la Bulgarie pour barrer le passage à Frédéric. Il y avait là un bois dont la traversée prenait quatre jours ; le prince de Bulgarie rendit impraticable le chemin qui était déjà très étroit et, établissant une position fortifiée à la sortie du bois, il se prépara à attaquer l'empereur avec ses armées. Mais après avoir traversé le bois au prix de grandes peines et difficultés, le duc de Souabe, qui menait l'avant-garde de l'armée, détruisit la position fortifiée et fit un grand massacre des soldats de l'armée adverse. Quand ils approchèrent de la ville de Nis, les comtes de Serbie exprimèrent leur vif désir de faire leur soumission, mais le sérénissime empereur, désireux de maintenir la paix, refusa d'accepter leur soumission²⁷³. »

La « même année », 1189 en réalité, l'empereur Barberousse partait en croisade, un an après avoir pris la croix. De ses cinq fils qui sont bien ceux que cite Salimbene, seul le duc de Souabe, Frédéric son deuxième fils, a été nommé « athlète du Christ ». Cette appellation renvoie à l'affiliation de la figure du martyr à celle du sportif remontant des premiers temps chrétiens²⁷⁴. Il laissa bel et bien la régence de ses domaines à son fils aîné Henri IV. En même temps, l'église de l'empire avait été pacifiée par les bons offices papaux et ses frontières occidentales renforcées par la création d'un nouveau margraviat. L'empereur envoya des lettres à tous les souverains dont il s'apprêtait à traverser les territoires, c'est-à-dire dans l'ordre le roi Bela de Hongrie, le basileus Isaac Ange et le sultan Kilij Arslan II d'Anatolie²⁷⁵. Le 23 avril correspond en réalité au rendez-vous qu'il a donné à ses armées à Ratisbonne. Il se met officiellement en route le 11 mai, un peu plus tard que ce que nous dit Salimbene. Autre information mal relatée par le moine parmesan, l'empereur n'a pas pris la voie maritime. En effet, Frédéric fut le seul des trois grands souverains à préférer la voie terrestre, interdisant même aux états de la méditerranée de ne pas donner suite aux demandes de ses sujets qui auraient voulu lui désobéir. Les seuls à être partis en bateaux ont été les Danois et les Frisons²⁷⁶.

Nous savons grâce aux recherches de notre époque que l'empereur a effectivement pu traverser la Hongrie en toute facilité, accueilli amicalement par le roi Bela qui lui a ouvert le

²⁷³ SALIMBENE DE ADAM DE PARME, *Chronique*, éd. et trad. BESSON, G. et BROSSARD-DANDRÉ, M., Paris, Honoré Champion éditeur, 2016, p. 66-67.

²⁷⁴ SAXER, V., *Athleta christi* dans de BERARDINO, A., *Dictionnaire encyclopédique du christianisme ancien*, trad. VIAL, F., vol. I : A-I, Paris, Cerf, 1990, p. 295.

²⁷⁵ RUNCIMAN, S., dir., *Histoire des croisades, 1188-1494*, Paris, Tallandier, 2013, p. 21.

²⁷⁶ RICHARD, J., *Histoire des croisades*, Paris, Fayard, 1996, p. 231.

passage sans lui poser le moindre problème. Il y a toutefois une exagération de Salimbene sur les chiffres de l'armée impériale : il nous dit qu'elle aurait compté 90000 soldats pour 12000 cavaliers, alors que les chiffres reconnus aujourd'hui tournent autour d'une armée de 15000 soldats pour 3000 cavaliers²⁷⁷. Autre hyperbole, son passage en Pannonie est très peu traité dans l'historiographie moderne (ce qui pourrait suggérer son caractère anecdotique). Nous sommes en outre en droit de nous questionner sur cet hôpital qu'il y aurait fondé. Est-ce que l'empereur avait réellement le temps et les ressources pour une telle implantation en plein milieu de sa marche vers Jérusalem ? Bien qu'il soit difficile de trouver des informations claires sur cet épisode, il nous faut le considérer avec les justes précautions. Quoi qu'il en soit, Frédéric et son armée traversent le Danube fin juin 1189 à Belgrade et pénètrent en territoire byzantin, là où les complications vont commencer²⁷⁸.

La fin de cet extrait ne correspond pas exactement à ce qui a été retracé par les historiens. Salimbene nous présente les bons éléments mais ne les organise pas dans le bon ordre. Revenons donc sur le déroulement des événements de la fin 1189. L'empereur Isaac II Ange n'était pas un grand diplomate. Plusieurs des territoires de l'empire byzantin avaient déjà commencé leur sécession et se rebellaient ; son administration était encore plus corrompue qu'à l'époque d'Andronic et le basileus se sentait toujours plus menacés face à tous ces problèmes qui s'ajoutaient aux précédents. Cela l'avait d'ailleurs poussé à traiter avec Saladin pour ses propres intérêts, moins que par haine pour les latins. Parmi ces révoltes figuraient également les Serbes (qui avaient déjà constitué un territoire indépendant) et les Bulgares menés par des frères valaques. Aussi, les personnalités des deux empereurs étaient clairement opposées.

À peine traversé le Danube que l'armée allemande se fait harceler par les bandits serbes et bulgares. Frédéric accuse alors Isaac d'avoir monté ces populations contre lui, alors que l'empereur ne les contrôle plus²⁷⁹. En outre, Salimbene parle d'un bois contrôlé par les Bulgares qui barraient la route aux croisés allemands. Mais en réalité, c'est l'armée byzantine qui était venue renforcer la passe de Trajan alors qu'Isaac avait promis ses amitiés à Frédéric. L'empereur Barberousse dut s'ouvrir un passage de force à travers cette zone²⁸⁰. Aucun historien ne semble mettre l'accent sur le fait qu'il a commis un massacre. Sage dirigeant, l'empereur german s'avise alors de se lier d'amitié avec des rebelles. C'est ainsi que Stéphane Nemanya vint à Nish avec son frère pour accueillir personnellement Frédéric. Pareillement, les

²⁷⁷ RICHARD, J., *Histoire des croisades*, Paris, Fayard, 1996, p. 231.

²⁷⁸ RUNCIMAN, S., dir., *Histoire des croisades, 1188-1494*, Paris, Tallandier, 2013, p. 21.

²⁷⁹ *Ibid.*, p. 22.

²⁸⁰ RICHARD, J., *Op. cit.*, p. 231.

frères valaques qui dirigeaient la révolte bulgare lui envoyèrent des messages d'amitié et lui promirent assistance²⁸¹. Frédéric Barberousse ne visait pas à maintenir purement la paix, mais voyait en ce rapprochement une manœuvre politique qui allait lui offrir du répit et lui faciliter son avancée.

Finalement, Salimbene nous parle également de deux émissaires envoyés à Constantinople et faits prisonniers :

« Ainsi donc, le très invincible empereur voulait attaquer Constantinople pour tirer vengeance des tous ces infâmes procédés de l'empereur grec, et pourtant, il se rendit à l'avis des princes qui tentaient de le persuader de se hâter d'aller en Terre Sainte secourir les Chrétiens ; il demande et obtint des otages qui le conduisirent jusqu'à Gallipoli où ils organisèrent son voyage par mer. [...] Peu après un différend s'éleva entre Grecs et Allemands à propos de la cherté des prix, une bataille s'engagea et, sans que l'empereur l'ait souhaité, le combat fit rage pendant deux jours et deux nuits²⁸². »

Salimbene nous parle ici des « infâmes procédés » byzantins dont Frédéric voudrait se venger. Ces procédés sont tout aussi bien connus que ce que nous avons déjà vu. Frédéric Barberousse avance donc en territoire byzantin tout en se liant avec les rebelles serbes et bulgares. Tout ce contexte mènera en réalité Isaac Ange à perdre son calme. Alors que Frédéric avait pris pied à Philippopolis en Macédoine le 26 août et avait envoyé des émissaires à Constantinople pour préparer son passage en Asie, le basileus les jette en prison pour s'en servir comme otages. Le tempérament de l'empereur romain n'était pas propre à la passivité : il se considère désormais en guerre contre Constantinople. Apprenant de plus qu'Isaac traite avec Saladin, il marche jusqu'à Andrinople où il arrive le 22 novembre en détruisant tout sur son passage en Thrace et en Macédoine. Il enjoint même un message à son fils Henri pour lui demander de préparer les armées à rentrer en croisade contre l'empire byzantin. Terrorisé par la perspective d'une telle attaque, Isaac libère les prisonniers, lui offre des otages en retour et assure à Frédéric qu'il ravitaillera ses armées et leur facilitera le passage en Asie s'ils décident d'emprunter les Dardanelles plutôt que le Bosphore.

Il semble que le souhait de l'empereur était réellement celui d'atteindre Jérusalem, aussi accepta-t-il ces conditions en maîtrisant sa colère. Passant l'hiver à Andrinople, les armées allemandes descendent ensuite vers Gallipoli et passa en Asie grâce aux galères byzantines en

²⁸¹ RUNCIMAN, S., dir., *Histoire des croisades, 1188-1494*, Paris, Tallandier, 2013, p. 22.

²⁸² SALIMBENE DE ADAM DE PARME, *Chronique*, éd. et trad. BESSON, G. et BROSSARD-DANDRÉ, M., Paris, Honoré Champion éditeur, 2016, p. 68-69.

fin mars 1190²⁸³. Quant au combat contre les Grecs, il se déroule à Philadelphie en Asie Mineure. Une fois de plus Salimbene manque de précision. Il semblerait que l'origine de l'incident n'ait pas été la cherté des prix mais simplement le refus de ravitaillement attendu. La ville aurait échappé aux représailles grâce aux négociations de son gouverneur, mais certains habitants furent punis pour avoir tenté de piller l'arrière garde de l'armée²⁸⁴.

« Mais (hélas !) quelques jours plus tard, on apprit la mort de l'empereur ; la nouvelle, qui vint alors s'ajouter, de la mort du roi de Sicile troubla profondément l'armée chrétienne. Descendant des montagnes, l'empereur rencontra le Salef ; il longea sa rive pendant deux jours, et le troisième fit halte en lieu agréable dans le fleuve avec deux chevaliers car il voulait se baigner. Il avait commencé à nager quand, heurtant un rocher, il n'eut plus la force de nager. Soutenu par les chevaliers, il fut donc ramené à demi-mort sur la rive. Après avoir reçu l'absolution et le corps de Seigneur, il mourut ce jour-là, le samedi 8 juillet. Oh douleur ! L'élément humide étouffe celui que ne purent vaincre les feux de la guerre. Invaincu par la dureté du fer, il est vaincu par la douceur de l'élément liquide²⁸⁵. »

Nous passons le récit les péripéties des Allemands en Asie Mineure pour faire un bond en avant de quelques mois. Le 10 juin 1190, les armées allemandes descendaient la plaine de Séleucie et se préparaient à traverser le fleuve Selef. Frédéric qui devançait quelque peu le reste de l'armée avec sa suite arrive à la berge du fleuve. Sa mort reste encore aujourd'hui un mystère pour les historiens. Peut-être voulait-il se rafraîchir et avait sous-estimé le courant ? Peut-être s'est-il tout simplement heurté à un rocher, peut-être tomba-t-il de cheval et sa lourde armure causa sa noyade²⁸⁶. D'autres chercheurs en revanche estiment qu'il a voulu passer à la nage le fleuve qui lui barrait la route vers la ville de Séleucie, voulant éviter de prendre le chemin à travers les montagnes²⁸⁷.

Plusieurs éléments de cet extrait divergent selon Salimbene et les historiens, et doivent donc être revus. À commencer par la date de mort erronée : l'auteur nous donne le 8 juillet 1190, alors qu'on s'accorde aujourd'hui pour dire que l'empereur sombra le 10 juin. Son chemin de plusieurs jours le long du fleuve est également à remettre en doute. Ensuite, le moine parmesan prend un ton hautement tragique pour manifester son désarroi face à ce triste événement. La mort de Frédéric Barberousse fut effectivement un désastre pour la troisième

²⁸³ RUNCIMAN, S., dir., *Histoire des croisades, 1188-1494*, Paris, Tallandier, 2013, p. 23.

²⁸⁴ RICHARD, J., *Histoire des croisades*, Paris, Fayard, 1996, p. 232.

²⁸⁵ SALIMBENE DE ADAM DE PARME, *Chronique*, éd. et trad. BESSON, G. et BROSSARD-DANDRÉ, M., Paris, Honoré Champion éditeur, 2016, p. 72-73.

²⁸⁶ RUNCIMAN, S., Op. cit., p. 24.

²⁸⁷ RACINE, P. et RAPP, F., *Frédéric Barberousse 1155-1192*, Paris, Perrin, 2009, p. 367.

croisade, mais Salimbene semble particulièrement frappé par cela, tout comme il l'avait été par la mort de Conrad de Montferrat. Il se peut donc qu'il éprouve une admiration, ou du moins une sympathie, pour ces deux personnages qui sont liés politiquement. La fin de l'empereur Barberousse ne laisse en tout cas pas notre auteur indifférent.

Passons maintenant à l'unique extrait que Jacques de Vitry accorde à Frédéric I^{er} :

« Pendant que ces divers évènements se déroulaient chez ceux des croisés qui étaient arrivés les premiers, l'empereur Frédéric prit la route avec une très grande force en armes et une foule innombrable de combattants pour arriver par la voie de terre. Il passa les ultimes frontières de l'Allemagne, traversa la Hongrie, la Macédoine, la Grèce, puis, entrant dans le territoire des Sarrasins, *d'une main puissante et d'un bras étendu*, il soumit Iconium, Philona et d'autres cités très nombreuses avant de parvenir en Arménie. Mais là, un jour de chaleur extrême, comme il était descendu se baigner dans ce fleuve que les indigènes appellent "fleuve de fer", par un déplorable hasard, il fut emporté et se noya dans les eaux, comme le voulaient ses péchés et il mourut au grand dam de toute la Chrétienté²⁸⁸. »

Voici le bref passage que Jacques de Vitry accorde à la croisade de Frédéric Barberousse. Beaucoup plus concis que son homonyme, il offre beaucoup moins de précisions quant à son périple. Il précise bien qu'il a pris la voie terrestre et non celle maritime. Il ne donne aucune étape de leur marche avant de rentrer dans les territoires des sarrasins. Sur les territoires de Kilij Arslan II, on sait que les Allemands se sont emparés de Philomélion (Philona ici) et aussi d'Iconium le 13 mai ; puis sont entrés dans la capitale de Konya avant que Kilij Arslan ne promette de les laisser tranquilles²⁸⁹ comme l'évêque d'Acre le suggère. Il serait exagéré cependant de dire que nombreuses furent les places conquises entre ces trois-là. Jacques de Vitry présente la mort de l'empereur comme un déplorable hasard, là où Salimbene parlait d'une prophétie. Il se limite à dire qu'il s'est juste emporté par le courant et s'est noyé. La différence majeure réside dans le fait que même s'il avoue que sa mort se fit « au grand dam de la Chrétienté », il précise que ce fut « comme le voulaient ses péchés ». Il y a donc ici une remise en cause du comportement de Frédéric Barberousse, inexistant chez le moine parmesan.

²⁸⁸ JACQUES DE VITRY, *Histoire orientale*, éd et trad. par GROSSEL, M.-G., Paris, Honoré Champion éditeur, 2005, p. 331-332.

²⁸⁹ RACINE, P. et RAPP, F., *Frédéric Barberousse 1155-1192*, Paris, Perrin, 2009, p. 367.

III. Les chaines du passé

Nous remarquons que les deux auteurs divergent dans les propos de leurs récits : la quantité d'informations livrées, leur précision, leur rapport au réel et leur orientation. Il n'est désormais plus un abus d'affirmer que Salimbene de Adam voue une admiration explicite à la famille des marquis de Montferrat, et en particulier à Conrad. Dans tous les extraits où il les met en scène, il le fait toujours sous des auspices heureux et surtout par des termes élogieux, magnifiant leurs exploits et leurs personnes. Il leur offre une place de premier ordre dans la grande épopée de la troisième croisade. De la même manière, il en fait avec l'empereur Frédéric I^{er}, bien que légèrement plus subtile. Le grand empereur Barberousse est présenté comme le champion par excellence du christianisme, bien plus encore que les rois français et anglais plus tard. Même s'il se perd moins dans des éloges purement personnels, il ne manque pas de relater au combien l'empereur fut magnanime, sage et fervent dans sa croisade. Preuve en est le passage de sa mort, où il semble profondément touché par le trépas infortuné de Frédéric et des conséquences que cela aura pour les Chrétiens.

L'art du portrait est une caractéristique propre à Salimbene. La description du physique n'occupe jamais une place majeure. Le moine parmesan n'accorde jamais plus que quelques lignes aux portraits visuels de ses personnages. Il ne se prive cependant jamais d'ajuster quelques préjugés pour nourrir son argumentaire : plusieurs traits de certains personnages sont grossis ou diminués, comme la taille par exemple qui possède une connotation morale et sociale à la noblesse. Il possède par ailleurs souvent les mêmes termes descriptifs dont il fait usage à répétition. Mais a contrario, Salimbene accorde davantage d'importance au portrait moral et spirituel de ses personnages, pour démontrer s'ils ont bien rempli leur rôle sur terre. Le prédicateur en lui dresse le portrait des types humains, le confesseur en lui juge leurs actions, bonnes ou mauvaises²⁹⁰.

Conrad reste en ce sens la figure la plus illuminée par Salimbene. Preuve de sa dévotion, le franciscain ne manque jamais de donner une interprétation allant en son sens de certains événements pour attribuer au marquis des traits ou des actions qui sont irréels. Prenons exemple de son remariage, où il affirme qu'il aurait été choisi par les barons pour prendre le trône de Jérusalem, alors qu'en réalité c'est après une habile fomentation que la possibilité de le voir porter la couronne a pu être envisagée. Nous avons déjà pu observer les prises de libertés de Salimbene lors du chapitre précédent, mais ici cet aspect est propulsé à un stade plus haut

²⁹⁰ GUYOTJEANNIN, O., *Salimbene de Adam : un chroniqueur franciscain*, Turnhout, Brepols, 1995, p. 93-98.

encore. De libertés on passe à des déformations pures et dures de la réalité, à des silences stratégiquement choisis.

Nous sommes dans le devoir de nous questionner sur l'origine de ce dévouement à la cause de cette famille. À priori, Salimbene a vécu bien après l'âge des fils de Guillaume V de Montferrat. Dès lors, d'où naît une telle admiration ? Est-ce uniquement dans leurs exploits durant la croisade qu'il faut aller investiguer ? En réalité, deux autres personnages pourraient lier le moine parmesan et cette génération de la famille de marquis, tous deux pourtant distants de plusieurs décennies : le désormais connu Sicard de Crémone et Frédéric I^{er} Barberousse. Revenons brièvement sur les origines de l'illustre empereur, et surtout sur ses campagnes contre les régions d'Italie du Nord.

A. Crémone au centre du monde

Le 4 mars 1152, Frédéric de Hohenstaufen, duc de Souabe, était élu roi des Romains par les princes électeurs allemands réunis à Francfort²⁹¹. Son avènement se faisait dans un monde occidental et oriental en pleine mouvance, dans une conjoncture sociale, politique et économique. Dans un empire déchiré intérieurement par des luttes entre les familles féodales, il accède au trône grâce à son habilité politique et diplomatique remarquable. Ses objectifs dès le début sont simples, clairs et précis : restaurer la paix dans l'ensemble de son territoire et aller au plus vite se faire couronner empereur à Rome. Frédéric est le fils d'un Staufen et d'une Welf, les deux grandes familles nobles rivales en Allemagne qui se contestent le trône depuis des décennies. Fatigué par ces rivalités qui affaiblissent le pays, son avènement est bien accueilli par tous les grands électeurs, à l'exception de l'archevêque de Mayence fidèle au pape. L'Allemagne en voie de pacification, Frédéric comprend alors que ses deux objectifs sont liés, et qu'il doit rapidement aller chercher la couronne impériale s'il veut assurer la stabilité du Nord de l'Italie²⁹².

De son côté, le pape Eugène III était impatient de voir Frédéric descendre jusqu'à Rome, puisqu'il était en pleine confrontation avec la Commune romaine. Les magistrats de Rome, bourgeois de l'aristocratie foncière, étaient en rupture totale avec le pouvoir ecclésiastique de l'Eglise romaine, et revendiquaient leur primauté dans les prises de décisions regardant la ville²⁹³. Après avoir réglé toutes les tensions subsistantes en Allemagne, Frédéric se prépare à

²⁹¹ RACINE, P. et RAPP, F., *Frédéric Barberousse 1155-1192*, Paris, Perrin, 2009, p. 19.

²⁹² *Ibid.*, p. 151-160.

²⁹³ *Ibid.*, p. 116-118.

descendre en Italie en 1154. Il part en octobre avec un petit contingent, et déjà lors de cette première descente il se rend compte des réalités italiennes qui lui échappaient jusque-là. La Lombardie est un véritable guêpier de villes qui s'affrontent entre-elles, les états pontificaux sont la proie de Guillaume I (successeur de Roger II de Sicile), et dans les Pouilles les nobles commencent à se révolter et en appellent à l'aide de l'empereur. Couronné empereur à Rome par le pape Adrien IV en 1155, Frédéric se limite à cet objectif principal dans un premier temps, non sans être intervenu dans plusieurs villes italiennes du Nord pour rétablir un semblant d'ordre²⁹⁴.

Après cette première expédition, Frédéric enchaîne les allers-retours en Italie jusqu'à son départ en croisade. Son objectif a toujours été celui de pacifier le nord-italien qui dépendait de l'empire. Son règne a donc été marqué par une lutte perpétuelle contre les villes d'Italie du Nord qui n'ont jamais voulu abandonner totalement leurs privilèges, et qui ont à maintes reprises tenté de se liguer entre-elles pour résister à l'empereur tant militairement que diplomatiquement. Plusieurs conflits ont eu lieu avec différentes villes importantes, dont Milan qui a été complètement rasée en 1162. Son entreprise mène d'ailleurs l'empereur dans une lutte totale contre la papauté²⁹⁵.

Frédéric I^{er} dans sa lutte contre les villes d'Italie de Nord a toujours été appuyé par certains alliés, et parmi ceux-ci figure la famille de Montferrat. Nous nous rappellerons que le premier contact entre l'empereur Barberousse et la famille des marquis se fit durant la deuxième croisade. Durant cette dernière, Frédéric alors duc de Souabe et Guillaume V de Montferrat (qui était d'ailleurs son oncle ayant épousé la sœur de Frédéric de Staufen) furent frères d'armes. Depuis lors, le vieux marquis de Montferrat a presque toujours fait partie des alliés fidèles de Frédéric, et ses troupes l'ont appuyé à maintes reprises : en 1161 contre Milan²⁹⁶, en 1167-1168 contre la ligue lombarde une première fois²⁹⁷, puis une deuxième en 1174, la même année contre Alexandrie²⁹⁸, en 1176 à la bataille de Legnano (bien que le marquis n'ait pas été présent, seulement ses troupes)²⁹⁹. En 1178 le marquis s'éloigna toutefois de la politique impériale, en signant des accords de sa propre volonté avec des villes lombardes et en se rapprochant de Manuel Comnène, alors ennemi juré de Frédéric³⁰⁰. Les différents mariages de

²⁹⁴ RACINE, P. et RAPP, F., *Frédéric Barberousse 1155-1192*, Paris, Perrin, 2009, p. 168-178.

²⁹⁵ *Ibid.*, p. 195-235.

²⁹⁶ *Ibid.*, p. 229.

²⁹⁷ *Ibid.*, p. 270.

²⁹⁸ *Ibid.*, p. 281-282.

²⁹⁹ *Ibid.*, p. 285-286.

³⁰⁰ SETTIA, A. A., *Guglielmo V* dans CARVALE, M., dir., et al., *Dizionario biografico degli Italiani*, vol. 60, Roma, Istituto della enciclopedia italiana, 2003, p. 757-759.

ses fils avec des princesses byzantines en sont la conséquence la plus concrète, en commençant par celui de Renier de Montferrat. Ses deux fils aînés l'ont suivi dans son mouvement. Guillaume s'est mis en avant par ses qualités militaires durant le siège d'Alexandrie en 1174, ce qui a fortement contribué à sa réputation, avant de partir pour l'orient en 1176³⁰¹.

Quant à Conrad, les premières sources disponibles aujourd'hui sur lui datent du conflit entre l'empereur et la ligue des villes lombardes. En 1172, il est avec l'archevêque de Mayence, Christian de Buch, en Toscane³⁰². Ce dernier avait été envoyé par Frédéric afin de préparer le terrain à la future intervention militaire en Italie³⁰³. Par la suite, il disparaît des sources pendant les moments les plus turbulents du conflit et ce jusqu'après la défaite de l'empereur à Legnano. À la fin 1176, il participe aux négociations de réconciliation entre Frédéric Barberousse et le pape Alexandre III, puis il reste aux côtés de l'empereur jusqu'en 1178. Après cela, il suit la marche de son père dans son changement d'alliance : il est même choisi par les nobles de la commune de Viterbe pour mener une révolte contre Christian de Buch qu'il avait suivi auparavant. La révolte échoue, et Conrad est fait prisonnier par le même Christian. Il est libéré après le paiement d'une solide rançon par son père. Cette étape n'a fait que renforcer son rapprochement avec Byzance, ainsi qu'à créer une rancœur envers l'archevêque de Mayence³⁰⁴. Conrad prend sa revanche en 1179 : il capture Christian et le confie à son frère Boniface qui l'emmène jusqu'à Constantinople. La mort de Manuel Comnène marque la fin de cette politique byzantine en Italie, et Christian est relâché contre rançon à son tour. Conrad et sa famille intervertissent alors leur marche et se rapprochent de nouveau de la politique impériale. En 1183, Conrad lui-même représente l'empereur pour la négociation du traité de paix avec Tortona. Il reste proche de l'empereur jusqu'à son départ définitif pour l'orient³⁰⁵.

En somme, les marquis Montferrat qui nous intéressent ici ont été de fidèles alliés de l'empereur pendant plusieurs décennies. Pendant ses luttes contre les villes lombardes, ils ne se sont dérobés de leur devoir envers l'empire et à aucun moment ils n'ont été tentés par rejoindre le camp adverse de la ligue lombarde pourtant toujours mouvant et parfois même gagnant. Ce n'est qu'à la toute fin que ce lien s'est dérobé et qu'ils ont été tentés de se rapprocher de l'empire romain d'orient. Cet épisode se révéla court et les marquis n'ont pas tardé à revenir à leur

³⁰¹ SETTIA, A. A., *Guglielmo di Monferrato* dans CARVALE, M., dir., et al., *Dizionario biografico degli Italiani*, vol. 61, Roma, Istituto della enciclopedia italiana, 2003, p. 16-17.

³⁰² RILEY-SMITH, J., *Corrado* dans GHISALBERTI, A. M., dir., et al., *Dizionario biografico degli Italiani*, vol. 29, Roma, Istituto della enciclopedia italiana, 1983, p. 382.

³⁰³ RACINE, P. et RAPP, F., *Frédéric Barberousse 1155-1192*, Paris, Perrin, 2009, p. 277.

³⁰⁴ RILEY-SMITH, J., *Op. cit.*, p. 382.

³⁰⁵ *Ibid.*, p. 383.

alliance initiale. Il existe donc inévitablement un lien particulier entre cette génération de marquis de Montferrat et l'empereur Barberousse.

Parmi les villes qui ont souvent adopté le camp impérial se trouvait Crémone. Dès le début elle était une rivale de Milan, et a très vite adopté le camp ennemi pour tenter d'occulter son pouvoir. Elle s'est très brièvement éloignée du camp impérial lorsqu'elle a rejoint la ligue lombarde pour tenir tête aux podestats de Frédéric I^{er} qui l'opprimaient économiquement. Mais elle ne l'a fait que pour ses intérêts propres plus que par volonté de tenir tête à l'empereur. Elle a d'ailleurs très vite fait marche arrière pour revenir à son camp de base³⁰⁶. Plus tard en 1185, la ville est poussée à la révolte par le pape Urbain III qui entre de nouveau en lutte contre l'empereur. En effet, le pape craignait d'être pris en tenaille entre empire et royaume de Sicile suite aux fiançailles du fils de Frédéric, le futur Henri VI, avec Constance de Hauteville, héritière de la Sicile. Rapidement matée, cette révolte constitue le seul pas révolutionnaire de la cité envers l'empereur³⁰⁷. La date de 1185 ne nous est d'ailleurs pas inconnue : c'était l'année pendant laquelle un certain Sicard était nommé évêque de Crémone...

La pièce manquante du puzzle pourrait être la source principale de Salimbene. Mais malheureusement, le personnage de Sicard se révèle embrumé par un épais voile de mystère. Nous avons déjà pu l'évoquer, mais très maigres sont les informations disponibles pour ce religieux ayant pourtant revêtu une importance certaine dans la vie communale de sa ville. Sa vie intellectuelle est la moins bien attestée et connue : les récentes recherches suggèrent que, né vers 1155, il aurait peut-être étudié le droit à Paris, mais certainement à Bologne et surtout à Mayence³⁰⁸. Pour le reste, il a pris soin lui-même de livrer dans sa *Cronica* des éléments de sa propre vie. De retour dans sa ville natale de Crémone en 1183, il est nommé sous-diacre en 1184 par le pape. À la mort de l'évêque de Crémone en 1185, il est choisi pour prendre sa place³⁰⁹. Deux informations sont cruciales dans notre recherche actuelle. La première est que Sicard a eu une proximité attestée avec Frédéric I^{er}. La deuxième est que, déjà évêque, il se voit ajouter à ses titres celui de comte de Crémone en 1189. Des liens commencent à se dessiner : Sicard de Crémone a assumé un rôle de médiateur dans la visée de maintenir un équilibre fragile entre Église, Empire et Communes italiennes. Il a été très actif politiquement dans et pour sa

³⁰⁶ RACINE, P. et RAPP, F., *Frédéric Barberousse 1155-1192*, Paris, Perrin, 2009, p. 263-277.

³⁰⁷ *Ibid.*, p. 333-334.

³⁰⁸ BAUTZ, F. W., *Biographisch-bibliographisches Kirchenlexikon*, vol. 10, Hamm, Traugott Bautz, 1995, p. 12.

³⁰⁹ GAMBERINI, R., *Sicardo di Cremona : un cronista universale tra le fonti di Salimbene* dans *Salimbene de Adam e la « cronica » : atti del LIV Convegno storico internazionale, Todi, 8-10 ottobre 2017*, Spoleto, Fondazione Centro italiano di studi sull'alto medioevo, 2018, p. 113.

ville, contre les villes rivales, et pour le Pape lui-même de qui il a reçu à plusieurs reprises des missions diplomatiques, parfois même en tant que légat pontifical³¹⁰.

Parmi ces missions, beaucoup l'ont mené à rencontrer l'empereur. Sicard aurait été envoyé vers Frédéric I^{er} en 1183 pour arranger une rencontre avec le pape Lucius III selon ses propres dires³¹¹. Puis en 1186, Sicard aurait été le médiateur de la réconciliation entre les Crémonais et l'empereur Barberousse. L'année suivante, il voyage en Allemagne pour quérir à Frédéric l'autorisation de reconstruire Castel Manfredi dans sa commune. Après un refus, il décide de construire un nouveau château dans une autre localité. Enfin, en 1189, il aurait fait construire un navire qu'il aurait ensuite envoyé outremer pour la croisade³¹². En effet, même si son départ en croisade n'advient que quinze ans plus tard environ, il semblerait que parmi les croisés réunis par l'empereur à Ratisbonne en 1189, se trouvaient les Crémonais accompagnés de leur évêque Sicard³¹³.

C'est donc à plusieurs reprises que Sicard a eu affaire à Frédéric Barberousse, qu'il a pu jauger la personne et le caractère de l'empereur. Une autre information cruciale est probablement qu'en 1205, alors fraîchement rentré à Crémone de la quatrième croisade, il prend position en faveur de Frédéric II Barberousse dans son conflit contre Otton IV de Brunswick³¹⁴. Sicard aurait donc un lien lui aussi avec la famille impériale allemande. Une ligne directrice se dessine dès lors, une sorte de chaîne temporelle qui lierait Frédéric I, Sicard de Crémone, la famille de Montferrat, et maintenant aussi Frédéric II. Comment alors cette chaîne s'étendrait-elle jusqu'à Salimbene de Adam ? Il nous faut alors faire un bond temporel jusqu'à l'époque de Salimbene et de Frédéric II.

B. D'un Barberousse à l'autre

Frédéric II n'était autre que le petit fils de Frédéric I^{er} : ses parents étaient l'empereur Henri VI et Constance de Hauteville. Sans revenir à outrance sur sa vie ou son règne, le nouvel empereur eut somme toute les mêmes luttes à mener que son grand-père en décuplées. Né en 1194, il est couronné roi des Romains en 1196 du vivant de son père et puis roi de Sicile en

³¹⁰ GAMBERINI, R., *Sicardo di Cremona : un cronista universale tra le fonti di Salimbene* dans *Salimbene de Adam e la « cronica » : atti del LIV Convegno storico internazionale, Todi, 8-10 ottobre 2017*, Spoleto, Fondazione Centro italiano di studi sull'alto medioevo, 2018, p. 108-109.

³¹¹ SICARDI EPISCOPI CREMONENSIS, *Cronica*, éd. Holder-Egger, O., dans *Monumenta Germaniae historica : Scriptores*, vol. XXXI, Francfort-sur-le-Main, 1903, p. 168 : "Anno MCLXXXIII Papa Lucius Veronam venit, qui me anno precedenti subdiaconum ordinaverat, et pro hoc adventu ad imperatorem direxerat."

³¹² GAMBERINI, R., *Op. cit.*, p. 113-114.

³¹³ RACINE, P. et RAPP, F., *Frédéric Barberousse 1155-1192*, Perrin, Paris, 2009, p. 363.

³¹⁴ BAUTZ, F. W., *Biographisch-bibliographisches Kirchenlexikon*, vol. 10, Hamm, Traugott Bautz, 1995, p. 12.

1198 unissant ainsi les deux territoires. Orphelin dès ses quatre ans et soumis à la tutelle du pape Innocent III selon la volonté de sa mère, il est élevé à Palerme dans une Sicile déchirée par la guerre civile. Le jeune souverain montre rapidement ses envies de se libérer de la régence. Il reprend en main son royaume dès sa majorité en 1208, puis celui de l'Allemagne dès 1212 ou de nouveau les partisans des Staufens luttent contre le Welf Otton IV de Brunswick (élu roi entre-temps). Frédéric est couronné officiellement à Aix en 1215 après une campagne militaire qui le consacre victorieux face à Otton IV. Suite à des négociations compliquées avec le pape inquiet de voir ses territoires pris en tenailles, Frédéric devient empereur en 1220. Il a sillonné le royaume germanique de 1212 à 1220 pour le pacifier comme son grand-père auparavant. Il s'empresse alors de reprendre en main le royaume de Sicile en initiant une réforme destinée à donner peau neuve à l'administration et à unifier celle de tous ses territoires. Il est également le principal dirigeant de la sixième croisade en 1228-1229 qui le consacre roi de Jérusalem pour dix ans³¹⁵.

Comme son grand-père, Frédéric II s'est heurté aux aspirations des villes d'Italie du nord appuyées par la papauté dès 1226. Pendant dix ans le conflit a fait rage, alternant entre combats armés, trêves et négociations. En 1236, le conflit reprend en intensité et culmine par la victoire de Cortenuova en 1237 contre Milan jusqu'à la mort de l'empereur en 1250. Ce conflit et la politique de l'empereur en Sicile ont complètement détruit les relations entre l'empire et la papauté. Les cinq dernières années de son royaume ont servi à instaurer en Italie du Nord et en Sicile un régime coercitif à la limite du tyrannique. Son conflit avec le pape a pris des proportions plus grandes que celui de son grand-père face à Alexandre III. Ce combat a eu pour conséquences ultimes d'anéantir la dynastie des Staufens et de faire tomber la Sicile aux mains de la dynastie angevine³¹⁶. Au moment où Frédéric remontait depuis la Sicile jusqu'en Allemagne pour aller affronter Otton IV, les camps parmi les villes italiennes étaient déjà bien définis : Milan menait la ligue lombarde des villes qui visaient à maintenir leurs privilèges contre l'autorité impériale, tandis que Crémone était devenue la tête des villes fidèles à l'empereur³¹⁷. La ville est donc restée fidèle au camp impérial et ce, bien après la mort de Sicard en 1215.

Quoi qu'il en soit, Sicard a eu l'opportunité de rencontrer le premier Barberousse. Salimbene aurait en effet été face à Frédéric II en personne en 1235 alors qu'il n'était qu'un

³¹⁵ GOUQUENHEIM, S., *Frédéric II : un empereur de légendes*, Paris, Perrin, 2015, p. 15-17.

³¹⁶ *Ibid.*, p. 17-18.

³¹⁷ *Ibid.*, p. 40.

adolescent, puis une nouvelle fois en 1239 à Lucca³¹⁸. Si l'on souhaite remonter aux origines des liens de la famille de notre auteur avec l'empereur, on trouve que son parrain est un dénommé Balien de Sidon. Ce dernier est loin d'être inconnu : descendant du seigneur de Sidon et du lignage des Ibelins, il a été un protagoniste de la cinquième croisade (celle prêchée par Jacques de Vitry) et il a été régent du royaume de Jérusalem en 1228-1229 avant l'arrivée de Frédéric II, puis bailli jusqu'à sa mort en 1239. Il a été en outre un fidèle partisan de l'empereur Staufen. Cela nous suggère donc l'idéal pro-impérialiste de la famille de Salimbene³¹⁹, du moins avant 1247.

L'an 1247 marque un tournant majeur pour Parme, et le troisième croisement, cette fois funeste, entre notre auteur et l'empereur. La ville était pro-impériale, et de première importance politique et stratégique³²⁰. Mais durant le règne de Frédéric II et sa lutte généralisée dans toute l'Italie, ses partisans et ses opposants s'étaient enlisés dans les rivalités de pouvoirs de la royauté germanique. Ainsi deux camps s'étaient formés dans les villes d'Italie du Nord : les gibelins qui soutenaient l'empereur et le Hohenstaufen et les guelfes qui soutenaient les opposants de ces derniers, les Welf³²¹. Gibeline de base, au printemps 1247 Parme change de camp suite un coup d'état fomenté par certains chevaliers et passe en mains guelfes. L'empereur qui partait à Lyon pour aller attaquer le pape fit immédiatement marche arrière en apprenant cette nouvelle, tant il craignait pour ses positions dans la péninsule. Quelques semaines plus tard, il assiégeait Parme avec une armée imposante. Les villes d'Italie tout entière commencèrent à bouillonner à la chaîne et il dut s'occuper de tellement de front à la fois qu'il lui fut impossible de mener un siège efficace³²².

Salimbene se trouve à Parme en 1247, contemplant le siège de la cité par les troupes impériales qui le pousse probablement au départ³²³. Il part se réfugier auprès du pape à Lyon, où ce dernier suivait les événements avec une attention particulière. On dit que les clercs présents alors dans la ville faisaient des coudes autour de notre auteur pour lui tirer la moindre information³²⁴. Le siège de Parme laisse des traces indélébiles sur Salimbene. Un réel sentiment de fierté citadine naît en lui. Il le défendra inopinément durant toute sa vie. Frédéric II devient

³¹⁸ MENESTÒ, E., *La figura di Salimbene de Adam* dans CENTRO ITALIANO DI STUDI SUL BASSO MEDIOEVO (ACCADEMIA TUDERTINA), *Salimbene de Adam e la « cronica » : atti del LIV Convegno storico internazionale, Todi, 8-10 ottobre 2017*, Spoleto, Fondazione Centro italiano di studi sull'alto medioevo, 2018, p. 10.

³¹⁹ GUYOTJEANNIN, O., *Salimbene de Adam : un chroniqueur franciscain*, Turnhout, Brepols, 1995, p. 15-16.

³²⁰ MENESTÒ, E., *Op. cit.*, p. 9.

³²¹ KANTOROWICZ, E. H., *L'empereur Frédéric II ; Les deux corps du roi*, Paris, Gallimard, 2000, p. 20.

³²² *Ibid.*, p. 597-602.

³²³ GUYOTJEANNIN, O., *Op. cit.*, p. 17.

³²⁴ KANTOROWICZ, E. H., *Op. cit.*, p. 602.

par la suite un personnage principal de sa *Cronica*. Dès lors, Frédéric devient à la fois ennemi et source d'admiration pour Salimbene : une figure qu'il ne cessera jamais de vouloir à la fois comprendre et fustiger, à la fois décrire et critiquer. Et pour cause, il détestait Frédéric pour ce fait qu'il avait osé s'élever contre l'Eglise et avait renié pour lui la foi en Dieu³²⁵. En bref, Salimbene né dans une famille riche et gibeline, devient pauvre par vocation religieuse mais surtout guelfe par son vécu qui lui forge un inévitable crédo politique opposé à la cause impériale³²⁶.

C. L'héritage du temps

Premièrement, rappelons-nous une chose primordiale : les extraits que nous passons en revue dans cette analyse sont tous sans exception issus de la chronique de Sicard de Crémone. Dès lors, se poser la question du lien entre Salimbene, la famille des marquis de Montferrat et Frédéric I^{er} Barberousse équivaut à nous poser au préalable la même question mais avec Sicard à sa place. Et sur ce point, nous avons vu à quel point les liens existent entre ces personnages. Tout d'abord, Sicard de Crémone, évêque puis conte de sa propre ville, largement actif pour la politique de cette dernière, a eu de nombreuses fois affaire avec l'empereur. Nommé évêque en 1185, l'année durant laquelle Crémone opère sa seule révolte face au camp impérial, il a ensuite probablement œuvré au redressement de cette entorse en vue du fait que Crémone redevient par la suite et pendant bien longtemps un foyer de l'autorité impériale en Italie du Nord. Pour ce faire, il œuvre à la paix entre papauté et empire, il joue un rôle de médiateur, et il soutient l'empereur en Italie.

Dans sa chronique universelle qui nous est aujourd'hui amplement méconnue, nous savons que les règnes de Frédéric I^{er}, Henri VI et le début de celui de Frédéric II ont été un point de référence. En effet, depuis 1177 et la réconciliation entre le premier Barberousse et le pape Alexandre III, Eglise et Empire étaient retournés à une relation harmonieuse³²⁷. Sicard a accordé une place particulière à Frédéric I^{er} dans son œuvre, comme en témoigne un passage qui narre la bataille de Legnano et qui prend une tournure très prophétique. Ce passage est

³²⁵ MENESTÒ, E., *La figura di Salimbene de Adam* dans CENTRO ITALIANO DI STUDI SUL BASSO MEDIOEVO (ACCADEMIA TUDERTINA), *Salimbene de Adam e la « cronica » : atti del LIV Convegno storico internazionale, Todi, 8-10 ottobre 2017*, Spoleto, Fondazione Centro italiano di studi sull'alto medioevo, 2018, p. 8-14.

³²⁶ *Ibid.*, p. 8.

³²⁷ RONZANI, M., *Salimbene tra poteri universali e realtà comunali* dans CENTRO ITALIANO DI STUDI SUL BASSO MEDIOEVO (ACCADEMIA TUDERTINA), *Salimbene de Adam e la « cronica » : atti del LIV Convegno storico internazionale, Todi, 8-10 ottobre 2017*, Spoleto, Fondazione Centro italiano di studi sull'alto medioevo, 2018, p. 253.

tellement apprécié par Salimbene, qu'il le reprend tel quel dans sa propre chronique³²⁸. Sicard magnifie donc le grand Frédéric I^{er} dans son récit, et c'est logique : il prend parti pour l'empire. De ce fait, à partir du moment où le moine parmesan ne change en rien les dits de sa source, il doit probablement en partager la vision, peut-être même l'idéologie sur ce point. C'est ce qui expliquerait les passages où il met en scène Frédéric I^{er} : il le magnifie également, il le rend peut-être plus patient et plus valeureux que ce qu'il aurait réellement été.

Guillaume V de Montferrat et ses fils ont été des fidèles alliés de Frédéric lors de ses luttes contre la ligue lombarde. Étant dans le même camp, Sicard aurait pu également leur accorder une place intéressante dans son récit dès lors qu'il le rédige par soucis de reconstruire l'histoire politique de la Lombardie entre XII^e et XIII^e siècles³²⁹. Si tel était son objectif, nous pourrions supposer qu'il ne pouvait omettre la mention des Montferrat si ce n'est par choix. Nous savons avec certitude donc que les passages de Salimbene que nous avons analysés sur les marquis sont également repris depuis la chronique de Sicard, puisqu'il se passent tous bien avant 1212. En supposant que ces passages aient été repris sans majeures modifications, l'évêque de Crémone aurait alors eu une aussi grande admiration pour les Montferrat. Mais une autre hypothèse sur les choix narratifs de Salimbene s'est toutefois immiscée dans notre esprit à la lumière des autres éléments que nous avons trouvés.

En effet, Sicard a en plus connu Frédéric II puisqu'il s'est rangé dans son camp lors de sa lutte pour la couronne des romains. Cependant, l'évêque meurt en 1215 et son récit s'arrête en 1212. À ce moment Frédéric II n'est même pas encore officiellement couronné roi des Romains et encore moins empereur. Dès lors le récit de Salimbene sur ce dernier est inédit. Nous connaissons le lien particulier que le moine parmesan entretient avec le nouvel empereur, une relation qui est tout sauf simple et univalente. Serait-il possible dès lors que cette relation conflictuelle entre les deux figures ait pu influencer les passages que nous avons ici analysés ? En effet, Salimbene qui tente à tout prix dans sa chronique de donner une mauvaise image de Frédéric II, a tout intérêt à montrer comment son grand-père et ses alliés s'étaient autrefois montré bien meilleurs chrétiens que lui.

Il apparaît aujourd'hui que l'état d'esprit du moine parmesan quant aux places respectives de l'Empire et de l'Eglise était très différent de celui de Sicard. Son prédécesseur

³²⁸ GAMBERINI, R., *Sicardo di Cremona : un cronista universale tra le fonti di Salimbene* dans CENTRO ITALIANO DI STUDI SUL BASSO MEDIOEVO (ACCADEMIA TUDERTINA), *Salimbene de Adam e la « cronica » : atti del LIV Convegno storico internazionale, Todi, 8-10 ottobre 2017*, Spoleto, Fondazione Centro italiano di studi sull'alto medioevo, 2018, p. 121.

³²⁹ *Ibid.*, p. 111.

écrivait durant des temps où il croyait encore en l'équilibre entre les deux. Salimbene lui est fermement convaincu que le spirituel se doit d'exercer sa domination sur le temporel, dépravé et représenté par les péchés de Frédéric II³³⁰. Pour résumer, il n'est pas neutre quand il s'agit de traiter de cette question. À partir du moment où cette information est intégrée, ne pourrait-on pas supposer que ce parti pris ne commence pas après 1212, mais qu'il s'étend plus loin, au récit qu'il reprend à Sicard ? En d'autres mots, l'admiration qu'il témoigne pour Frédéric I^{er} et la famille de Montferrat serait encore plus grande que celle manifestée par Sicard. Et nous pourrions supposer que c'est cette caractéristique qui mène donc Salimbene à nous livrer des histoires qui sont loin de la réalité, remaniées à sa guise et souvent à l'avantage de ces personnages.

À la lumière des traits de personnalités que nous avons déjà relevés pour Salimbene, cela ne semble pas si irréaliste. En effet le moine parmesan tente bien toujours d'attester sa bonne foi dans son récit en signalant lorsqu'il apporte des modifications à son récit. De ce fait, il souhaite offrir au lecteur la possibilité de juger par lui-même les informations. L'auteur cite ses informateurs et il tente aussi de présenter un schéma clair de ses sources pour la première partie de son récit³³¹. Néanmoins, l'impartialité demeure dans ses écrits³³². Des personnages aussi étroitement liés à la vie communale italienne ne doivent pas laisser le moraliste qu'il est indifférent. C'est pour toutes ces raisons qu'il nous a semblé important dans ce chapitre de mettre en lumière ces passages précisément, car ils témoignent d'une caractéristique unique de l'historien Salimbene

Frédéric I^{er} et les marquis de Montferrat sont à notre sens intéressants dans une optique de reconstruction de l'état d'esprit de Salimbene. Il existerait un lien que nous avons tenté de reconstruire entre la vie du premier Barberousse et l'œuvre de notre auteur que nous avons analysés sous cette forme. S'il remanie autant la réalité, s'il nous donne ces portraits bien idéalisés, c'est parce qu'il souhaiterait peut-être d'un côté prouver les agissements vertueux de ses personnages afin de contraster ceux de Frédéric II, et d'un autre proposer un exemple que de tels agissements étaient possibles même pour des personnages qui auraient jadis lutté contre

³³⁰ RONZANI, M., *Salimbene tra poteri universali e realtà comunali* dans CENTRO ITALIANO DI STUDI SUL BASSO MEDIOEVO (ACCADEMIA TUDERTINA), *Salimbene de Adam e la « cronica » : atti del LIV Convegno storico internazionale, Todi, 8-10 ottobre 2017*, Spoleto, Fondazione Centro italiano di studi sull'alto medioevo, 2018, p. 253-255.

³³¹ GUYOTJEANNIN, O., *Salimbene de Adam : un chroniqueur franciscain*, Turnhout, Brepols, 1995, p. 42-44.

³³² *Ibid.*, p. 45-46.

la papauté. Mais surtout, lorsque l'on compare les extraits de Salimbene avec les correspondants de Jacques de Vitry, on remarque à quel point la différence est grande.

Le moine parmesan fait de Frédéric I^{er} et de Conrad de Montferrat des héros principaux de la croisade, possiblement en suivant Sicard de Crémone qui l'avait déjà fait dans sa chronique et en y ajoutant sa vision personnelle. Jacques de Vitry lui n'a pas énormément d'intérêt pour ces mêmes personnages. Pour Conrad, il se limite à donner les majeures étapes de sa présence en Orient : Tyr puis directement son remariage et son assassinat qu'il expédie avec une vitesse teintée d'indifférence. Pire encore est traité Frédéric I^{er}, toute sa croisade est résumée à quelques lignes. Ici l'indifférence n'est même plus camouflée mais bien explicite. Pour quelles raisons Jacques de Vitry leur accorde si peu de place ?

Jacques de Vitry n'a pas vécu les luttes entre villes lombardes et empire, il était assez distant de l'antagonisme entre papauté et empire. Mais surtout, il n'est lié en rien aux Barberousse et à Sicard de Crémone. Il n'a pour ainsi dire que peu voire pas d'intérêt pour des personnages qui, dans le cadre de la croisade qu'il a cœur de raconter, n'ont été que des pions parmi tant d'autres. Autrement dit, les chaînes spatio-temporelles qui se sont construites et ont lié par les mécanismes du hasard Salimbene de Adam, Sicard de Crémone, la famille de Montferrat et les Barberousse, sont complètement hors de sa réalité. Et c'est pour cette raison que des personnages aussi importants pour le moine parmesan, ne le seraient à aucun moment pour l'évêque d'Acre. Attention toutefois, nous tenons à rappeler que ces liens que nous avons tenté de reconstruire ne sont qu'une hypothèse que nous avons voulu proposer, et qu'en rien elles ne sont aujourd'hui avérées. Cependant, il nous est paru intéressant d'explorer ce penchant socio-psychologique de nos auteurs afin d'essayer de comprendre de quelle manière le vécu peut influencer un récit qui de base possède les mêmes objectifs. Et si ce chapitre s'est focalisé sur les rapports de Salimbene avec la politique impériale, le suivant tente de reproduire un exercice semblable avec les fantasmes de Jacques de Vitry.

IV. Tableau de comparaison récapitulatif

	Salimbene	Jacques de Vitry
Famille de Montferrat	- Traite de plusieurs membres : Guillaume V, ses fils Guillaume et Renier. Éloge prononcée de toute la famille. - Conrad est un personnage principal de son récit. - Énormément de passages sur Conrad, raconte la quasi-totalité de son épopée orientale. - Grande admiration subjective de Conrad : grands éloges et silence sur ses fautes. - Tristesse pour la mort de Conrad, inculpe le roi Richard Cœur de Lion - Exagère, interprète les faits historiques à sa guise en faveur de Conrad - Récit à la tonalité théâtrale et grandiose.	- Mentionne vaguement Guillaume V et Guillaume Longue-Épée, silence sur les autres. - Conrad est un personnage mineur de son récit. - Se limite à trois passages clés pour Conrad, courts et succincts. - Considération objective de Conrad : lui accorde ses réussites et ses torts. - Simple mention de son assassinat, aucune inculpation - Interprétation objective des faits historiques. - Récit à la tonalité neutre.
Frédéric Barberousse	- Accorde plusieurs pages pour relater toute la croisade de l'empereur. - Grande admiration pour Frédéric. - Exagération sur ses exploits, donne plusieurs éléments non attestés par les historiens. - Offre un portrait moral largement élogieux de l'empereur, plusieurs éléments ne sont pas avérés. - Semble secoué par la mort de l'empereur, affirme qu'il s'agit d'un énorme désastre pour la chrétienté. - Récit à la tonalité théâtrale et grandiose.	- Accorde seulement quelques lignes à la croisade de l'empereur. - Indifférence quant à la personne de Frédéric. - Donne quelques étapes de sa croisade, aucune partialité. - N'offre aucun portrait moral de l'empereur. - Accorde à sa mort son juste poids pour le camp chrétien, mais la justifie par les péchés de l'empereur. - Récit à la tonalité neutre.

Chapitre III : Le rêve inachevé

Nous poursuivons dans ce chapitre le travail déjà enclenché pour le moine parmesan, en suivant la même méthode et en visant exactement le même objectif comme il a été explicité dans l'introduction du chapitre précédent. Si Salimbene de Adam était donc l'héritier malgré lui de presque un siècle de politique communale en Italie du nord, Jacques de Vitry est lui prisonnier d'un autre carcan idéologique bien moins camouflé que son homologue. L'expérience directe de la guerre a provoqué chez l'évêque d'Acre des conséquences irréversibles. Lui qui était déjà investi dans l'entreprise de croisade avant même de fouler le sol oriental a vu ses idées renforcées par ce qu'il a vécu. Ce chapitre III se concentrera donc sur les marques que la quatrième croisade a laissé sur l'esprit de Jacques de Vitry, et sur la manière de ce dernier de les traduire dans son *Historia orientalis*.

Pour découvrir ces idées, nous retournons explorer la croisade de trois autres personnages. Nous Commencerons par les deux autres grands monarques qui ont pris la croix pour aller récupérer Jérusalem, Philippe Auguste et Richard Cœur de Lion. Nous poursuivrons ensuite sur le récit de Saladin, l'ennemi juré des Chrétiens. Le portrait de ces trois personnages par chacun des auteurs sera révélateur d'un fantasme inaccompli de Jacques de Vitry.

I. Les rois magnanimes

A. L'arrivée à Acre

Philippe Auguste et Richard Cœur de Lion arrivent à quelques semaines d'intervalle à Acre. Nos deux auteurs ne manquent pas de décrire ces arrivées. Ainsi, Salimbene commence :

« En l'an du Seigneur 1191, arrivèrent Philippe comte de Flandre puis roi de France, le duc de Bourgogne, le comte de Nevers et le comte de Bar. Le roi [de France] établit son camp royal devant la Tour Maudite, et se fit construire un palais en pierre qu'on appelait à bon escient Mauvoisin, car la Tour Maudite vit son nom justifié à cause des coups portés par les pierres lancées de ce palais de mauvais voisinage. Il fit ériger des mangonneaux et préparer les béliers et des claies, et, pour les protéger contre les feux grégeois, il les fit recouvrir de lames de plomb. Après la mort, rapidement survenue, du comte de Flandre, le roi reçut le serment de fidélité de l'armée de Flandres ; il exerça alors encore plus souvent sa malédiction contre la Tour Maudite, à coups de mangonneaux, et mit plus d'acharnements à attaquer Acre. De fait, quand tous les engins de défense de la ville eurent été incendiés, les pèlerins, emportés par une colère furieuse,

dressèrent des échelles sur l'ordre du roi et escaladèrent les murailles. Ils ne purent toutefois aller plus loin à cause de la chaleur intenable et de la fumée³³³. »

Salimbene nous raconte que le roi de France, Philippe, et d'autres nobles arrivent en 1191, date qui est correcte. Dès la première ligne paraît toutefois une confusion. Le moine parmesan nous présente Philippe comme comte de Flandres puis roi de France. Or, Philippe II Auguste n'a jamais été comte de Flandres, il a été directement couronné du vivant de son père Louis VII, en 1179³³⁴. Ce que l'auteur veut ici dire, avec une tournure peu compréhensible, c'est que le roi Philippe était accompagné par certains de ces plus importants vassaux, dont Philippe de Flandre et Hugues III de Bourgogne. Il est toutefois difficile de savoir avec certitude si les comtes de Bar et de Nevers étaient également présents. Dans tout ce que nous raconte Salimbene,

Les historiens ont effectivement retenu comment, à peine arrivé à Acre le 20 avril 1190, Philippe Auguste, accueilli avec joie par Conrad de Montferrat, se lance dès le début à l'assaut des murs de la ville avec toute son armée. Le tempérament du roi lui offrait une certaine affinité avec la poliorcétique : il réorganisait les machines de siège et faisait construire des nouvelles tours de siège, de sorte que le siège était considérablement renforcé. Il pensait qu'il était toutefois sage d'attendre pour lancer un véritable assaut à l'arrivée du roi anglais³³⁵. La Tour Maudite dont Salimbene nous parle a bel et bien existé : c'est le nom donné par les Francs à une haute tour qui surplombait la plaine d'Acre depuis l'angle Nord-Est de la ville³³⁶. Quant au « Mauvoisin », il ne s'agissait aucunement d'un palais en pierre mais d'une imposante catapulte de pierre que Philippe avait fait construire et que ses soldats auraient renommée le « Mauvais voisin » pour son efficacité notoire³³⁷. Le fait que le roi a fait recouvrir les machines par des lames de plomb est cependant difficile à attester.

On ne sait si Philippe prit réellement place en face de la Tour Maudite. Jacques d'Avesnes avait effectivement établi son camp face à celle-ci en 1189³³⁸. Ce que l'on sait en revanche, c'est qu'une fois Philippe et Richard Cœur de Lion réunis à Acre, les assauts croisés durant le dernier mois de siège furent concentrés sur cette Tour Maudite, entraînant l'apparition des premières fissures sur cette dernière. De ce fait, les Francs entreprirent un assaut généralisé

³³³ SALIMBENE DE ADAM DE PARME, *Chronique*, éd. et trad. BESSON, G. et BROSSARD-DANDRÉ, M., Paris, Honoré Champion éditeur, 2016, p. 75-76.

³³⁴ HERVÉ, M., et al., *Les Capétiens : histoire et dictionnaire. 987-1328*, Paris, Laffont, 1999, p. 223.

³³⁵ RUNCIMAN, S., dir., *Histoire des croisades, 1188-1494*, Paris, Tallandier, 2013, p. 46.

³³⁶ PRATER, J., *Histoire du Royaume latin de Jérusalem*, trad. NAHON, G., 2^e éd., t. II, Paris, CNRS, 2007, p. 43.

³³⁷ RUNCIMAN, S., *Op. cit.*, p. 49.

³³⁸ *Ibid.*, p. 48.

par initiative du roi français les 2 et 3 juillet qui fut effectivement repoussé, et avec lui les balistes franques furent incendiées. Peut-être est-ce l'origine de la fumée dont nous parle ici le moine parmesan³³⁹. Le 1^{er} juin 1191 Philippe de Flandres meurt, ne laissant derrière lui aucun héritier. Son décès fut motif de querelle entre les deux rois qui voulaient leur part de ce riche territoire³⁴⁰. Étant son suzerain, Philippe a logiquement dû prendre le commandement de ce qui restait des armées flamandes, sans compter les possibles désertions et changements de camp coutumiers. Une fois encore il existe peu de mention de cet épisode.

« Pendant ce temps, Richard, le roi d'Angleterre, soumettait l'île de Chypre à son pouvoir, faisant prisonnier Isaac qui se disait empereur, et emportant d'immenses richesses sans compter des vivres et des bêtes. Tandis qu'il traversait la mer depuis Chypre, il tomba sur un navire sarrasin qui venait de Beyrouth et cinglait vers Acre. Il y avait dedans sept cents guerriers *très courageux au combat* [1 Par 7, 9], avec tout ce qu'il fallait pour les faire vivre, toutes sortes d'armes, du feu grégeois, des serpents et des crocodiles destinés à infliger une mort affreuse. Ainsi donc, avec les vingt-quatre galères avec lesquelles il assurait l'arrière-garde de sa flotte, le roi Richard mena contre cette nef trois ou quatre assauts, non sans subir de grandes pertes en hommes. Après cela, galvanisés par les reproches du roi, ses encouragements, ses menaces et ses promesses de récompenses, ses soldats brisèrent la coque du bateau au cours d'un assaut et le coulèrent : deux survivants seulement échappèrent au naufrage ; une fois arrivé dans la plaine d'Acre, il envoya l'un à Saladin, l'autre dans la ville³⁴¹. »

Comme nous le raconte Salimbene, les historiens retiennent que le roi anglais est effectivement arrivé sept semaines plus tard que Philippe Auguste car il était entre-temps occupé à conquérir le royaume de Chypre. Revenons brièvement sur cet épisode. Après avoir passé l'hiver 1190 à Messines, les deux rois partirent à quelques jours d'intervalle début 1191. La traversée de la Méditerranée pour Richard avait été mouvementée. À plusieurs reprises divers de ses navires avaient chaviré et étaient sortis de leur itinéraire. Fin avril et alors que le roi se remettait de son mal de mer, à Rhodes, un des navires qui transportait sa sœur Jeanne et sa promise Bérandgère avait été déporté vers Chypre. L'île était depuis cinq ans aux mains d'Isaac Doukas Comnène, un renégat qui s'était révolté contre Isaac II Ange à l'époque de son accession au trône. Il avait su acquérir et conserver son indépendance à Chypre grâce à une série d'alliances éphémères, mais la population le détestait à cause des lourds impôts qu'il lui faisait subir. L'apparition de la flotte franque lui fit peur, et la gestion de l'affaire fut

³³⁹ RUNCIMAN, S., dir., *Histoire des croisades, 1188-1494*, Paris, Tallandier, 2013, p. 66.

³⁴⁰ *Ibid.*, p. 51..

³⁴¹ SALIMBENE DE ADAM DE PARME, *Chronique*, éd. et trad. BESSON, G. et BROSSARD-DANDRÉ, M., Paris, Honoré Champion éditeur, 2016, p. 76.

catastrophique. Il menaça la princesse et la future reine, et le 8 mai, le reste de la flotte de Richard apparaissait le long des côtes de Limassol. Sûr de lui, le faux empereur pensait pouvoir défier le roi anglais, mais c'était sans compter sur son caractère irascible. Le 11 mai débarquaient à Chypre de nombreux navires que le roi avait appelés. Ils portaient la plupart des croisés opposés à Conrad de Montferrat, alors déjà allié à Philippe Auguste, et souhaitaient se ranger du côté de Richard. Parmi les nobles ayant répondu à l'appel du roi, se trouvaient Gui de Lusignan et son frère Geoffroy. La conquête de l'île se prolongea jusqu'en fin mai. Isaac Doukas fut fait prisonnier et emmené dans le bateau du roi. Le butin tiré de cette conquête dépassa toute imagination³⁴².

Le 6 juin, la flotte anglaise arrivait à Tyr, puis à Acre deux jours plus tard. Durant sa traversée depuis Beyrouth, il vit un navire sarrasin qui rencontra sa flotte. Les navires anglais ne tardèrent pas à la couler, mais le roi ne fit qu'observer ce spectacle au loin et en sécurité. Il avait en sa possession vingt-cinq galères au total dont vingt-quatre assurant l'arrière garde de la sienne³⁴³. Tout cet épisode, d'une grandiosité douteuse, semble à nouveau anecdotique car il est très compliqué de pouvoir trouver des informations aussi précises sur comment ce navire fut coulé. Renvoyant aux problèmes que nous avons pu soulever lors du chapitre précédent, il est extrêmement difficile de pouvoir vérifier la véracité des dires de Salimbene et par conséquent d'accorder toute notre confiance à ce passage. D'autant plus que comme nous pouvons le remarquer, Salimbene se laisse aller dans des surinterprétations épiques.

Pour Jacques de Vitry, l'arrivée des deux monarques est une histoire commune et un augure des plus joyeux :

« Mais le roi de France et le roi d'Angleterre, après avoir passé l'hiver à Brindisi, attendant des troupes qui n'étaient pas encore arrivées, vinrent aborder au port d'Acre le printemps suivant avec des vaisseaux et des galées, une quantité de chevaux, de machines de guerre et une abondance de vivres. Leur arrivée remplit d'une joie immense l'armée des nôtres. Du moins le roi de France avait débarqué à Acre, car le roi Richard d'Angleterre de son côté, s'était, dès son arrivée, occupé de soumettre à son pouvoir l'île de Chypre, une fois vaincus les Grecs qui y demeuraient. Et donc, ils assiégèrent la ville d'Acre en l'entourant de toutes parts d'un retranchement, en l'attaquant sans relâche pendant tout l'été tandis que les assiégés de l'intérieur montraient une résistance extrêmement courageuse³⁴⁴. »

³⁴² RUNCIMAN, S., dir., *Histoire des croisades, 1188-1494*, Paris, Tallandier, 2013, p. 46-49.

³⁴³ *Ibid.*, p. 49.

³⁴⁴ JACQUES DE VITRY, *Histoire orientale*, éd et trad. GROSSEL, M.-G., Paris, Honoré Champion éditeur, 2005, p. 332.

Ici, Jacques de Vitry fait de l'arrivée des deux rois un bloc commun. Première erreur de notre auteur, il nous relate que les deux monarques se retrouvent à Brindisi, alors qu'ils passaient leur hiver à Messines. Du reste, le peu d'informations que nous livre ici l'auteur est avéré par les historiens, à l'exception d'une légère inexactitude chronologique. Il affirme que les assiégeants ont attaqué tout l'été, mais nous savons que le siège s'est terminé début juillet³⁴⁵.

« Un jour où Saladin avait dépêché au port d'Acre un de ces bateaux très grands que l'on appelle « dromont », rempli de guerriers tout frais avec des armes et des vivres, le roi d'Angleterre cingla à sa rencontre avec ses galées et, près du port, il envoya par le fond avec ses passagers, pour la grande joie des Chrétiens et la confusion extrême des Sarrasins. On raconte en effet, que, outre son chargement, dans ce bateau on avait enfermé des serpents que les Sarrasins se proposaient de lâcher parmi l'armée des Chrétiens, croyant bien par ce moyen leur porter un grave préjudice³⁴⁶. »

Voici le même épisode que nous avons analysé plus haut dans la *Cronica*. Nous remarquons d'emblée que l'évêque d'Acre apporte des précisions que Salimbène passe sous silence. En effet, il affirme que le bateau aurait été un dromon, un navire long et rapide employé dans l'Empire byzantin du VI^e au XII^e siècle³⁴⁷. Mais encore une fois, l'information est difficile à valider. Il reste toutefois curieux que les deux auteurs relatent cet épisode à priori anecdotique, et que divers détails coïncident parfaitement, comme les serpents qui auraient été véhiculés par ce bateau. Pourrait-on supposer que Jacques de Vitry, avec ses sources plus directes et donc par définition plus fiables que Salimbène, est plus digne de confiance ? Une question qui restera malheureusement sans réponse.

B. Victoire et péchés

Aussitôt Acre tombée, les rois s'installent dans la ville et prennent en main la suite des opérations. Cet épisode fait naître chez nos deux auteurs des sentiments partagés. L'état d'esprit de Salimbène est limpide démontré par son récit :

« Pendant ce temps, le roi d'Angleterre attaquait la muraille, la ville capitula le quatrième jour des ides de juillet [12 juillet], en l'an du Seigneur 1191. Les rois font placer des gardes aux portes dont l'accès n'est ouvert qu'aux Francs et aux Anglais ; tous les autres, qu'ils viennent de

³⁴⁵ RUNCIMAN, S., dir., *Histoire des croisades, 1188-1494*, Paris, Tallandier, 2013, p. 50.

³⁴⁶ JACQUES DE VITRY, *Histoire orientale*, éd et trad. GROSSEL, M.-G., Paris, Honoré Champion éditeur, 2005, p. 332-333.

³⁴⁷ TOUATI, F.-O., *Vocabulaire historique du Moyen Âge (Occident, Byzance, Islam)*, 6^{ème} éd., Paris, Les Indes savantes, 2021, p. 148.

l'empire romain ou d'ailleurs, en sont ignominieusement écartés, alors qu'ils avaient été à la peine pendant deux années. Quand ils voulaient entrer, ils recevaient des coups et des horions, et même treize Poulains eurent le pied coupé. Ainsi donc, les rois avaient en leur pouvoir cinq cent mille hommes, ou presque, sans compter les femmes et les petits enfants, une quantité d'armes que l'on pouvait à peine compter, cinq jarres de feu grégeois, soixante-dix galères, barges et galions, plus toutes les richesses dont on ne connaît pas le compte ; ils se partagèrent tout cela seulement entre eux deux. À l'Église et à la postérité de juger s'il convenait que, sans rougir de n'avoir été mêlé à l'action que trois mois à peine, le pouvoir suprême des rois fasse tomber dans leurs seules mains ce qui avait été acquis au prix du sang versé et des souffrances endurées par tous les autres pendant l'hiver. Ils n'auraient pas dû s'attribuer la victoire, mais plutôt l'attribuer au Seigneur, et, même s'ils avaient l'audace de se l'attribuer, ils auraient dû se souvenir des autres, ceux dont la Terre Sainte réduit les os en cendres, ou ceux dont la vie libre supportait un dur présent³⁴⁸. »

La garnison d'Acre capitule effectivement « aux ides de juillet », approximativement le 11-12 juillet 1191³⁴⁹. Salimbene nous dépeint alors la tyrannie des deux monarques qui, à peine dans la ville, s'emparent de tout le pouvoir et de toutes les richesses, en écartant complètement tous les autres acteurs de ce siège. Que s'est-il passé réellement ?

Les chercheurs ont su retracer clairement ce qui se déroule à Acre après sa chute. Aussitôt la garnison en captivité, Conrad de Montferrat entre dans la ville, suivi de peu par les deux rois, chacun portant sa propre bannière. Les deux rois établissent leur quartier à deux bâtisses symboliquement importantes. Ensuite, l'attribution des cantonnements de la ville a été marquée par des querelles entre les différents croisés. Le duc Léopold d'Autriche qui avait pris la tête de l'armée allemande à la mort du duc de Souabe avait planté son étendard à côté de celui de Richard, car il estimait mériter une place et une installation aussi importante que celle des deux rois. Les soldats anglais rétorquent en arrachant sa bannière et la jetant dans les douves, provoquant ainsi une rancœur envers Richard chez Léopold qui ne disparaîtra jamais. Par la suite, les croisés ont tenté de déloger les nobles et marchands de la ville pour accaparer leurs biens. Mais les propriétaires, comme tous ces civils, soutenaient Conrad et ils firent appel à l'intervention du roi Philippe qui les satisfait³⁵⁰. Le partage du butin et de la garnison fut aussi source de dissensions. Tous ceux qui ont pris part au siège réclamaient également leur part, dont les Italiens qui se considéraient comme lésés³⁵¹. De fait, toute la garnison et tout le butin

³⁴⁸ SALIMBENE DE ADAM DE PARME, *Chronique*, éd. et trad. BESSON, G. et BROSSARD-DANDRÉ, M., Paris, Honoré Champion éditeur, 2016, p. 77-78.

³⁴⁹ RUNCIMAN, S., dir., *Histoire des croisades, 1188-1494*, Paris, Tallandier, 2013, p. 52.

³⁵⁰ *Ibid.*

³⁵¹ PRÄWER, J., *Histoire du Royaume latin de Jérusalem*, trad. NAHON, G., 2^e éd., t. II, Paris, CNRS, 2007, p. 75.

qu'elle avait laissé furent intégralement divisés entre Français et Anglais³⁵². En revanche, aucune manière de savoir où est-ce que Salimbene a pu trouver une liste si précise de ce butin partagé. Liste qui de plus à l'air bien irréaliste (surtout les cinq cent mille hommes qu'il décrit, lorsqu'on connaît l'ampleur des armées de l'époque).

Les interprétations sont donc mitigées dans cet extrait. S'il est vrai que les Français et les Anglais se sont accaparés entre eux de la plus grande partie des biens acquis lors de cette victoire, tout autre humain n'a pas été jeté hors de la ville tel un mécréant, comme le suggère l'exemple des nobles et marchands. Salimbene dit que toutes les autres armées comme les Allemands avaient été là pendant bien plus longtemps que les deux rois, et encore une fois cela n'est pas tout à fait vrai. Les croisés allemands eux-mêmes n'avaient été là pas plus d'un an, puisqu'en Frédéric de Souabe n'arriva à Acre que le 20 janvier 1191 avec ce qui lui restait de forces armées³⁵³. Quoi qu'il en soit, on ressent un profond sentiment d'injustice à travers les mots de Salimbene. Pour lui, ces hommes se sont attribués la victoire alors qu'ils auraient dû l'attribuer à Dieu, ou du moins à ceux qui depuis le début ont souffert pendant deux hivers et deux étés afin que la ville soit récupérée.

Alors que les deux passages précédents sont très élogieux envers les deux rois, celui-ci est purement critique. Sa tendance continue dans l'extrait suivant :

« Après cela, prenant à sa solde cinq cents chevaliers et répartissant entre les Templier, les Hospitaliers et le marquis les armées qui lui étaient échues, le roi de France regagna sa patrie suscitant un immense mépris qu'on lui lançait partout à la figure : 'Honte à toi qui fuis et abandonnes la terre du Seigneur !' » Quant au roi d'Angleterre, comme l'argent promis n'était pas versé, il fit tuer tous les captifs eu mépris de toutes les lois divines et humaines (alors qu'on aurait plutôt dû les garder et en faire des esclaves), à l'exception de Mostoub, de Caracosa et de certains autres chevaliers qu'il relâcha moyennant rançon³⁵⁴. »

Une fois encore dans cet extrait, la version de Salimbene ne correspond pas totalement à ce qui a été aujourd'hui retenu par les historiens. Une fois la question de succession du trône de Jérusalem réglée, le roi Philippe Auguste décide de repartir pour la France le 3 août 1191. Le commandement de ses soldats, au nombre d'environ dix mille, échoit au duc de Bourgogne³⁵⁵. Les raisons de du départ du roi sont bien claires : la mort du comte de Flandres,

³⁵² EDDÉ, A.-M., *Saladin*, Paris, Flammarion, 2008, p. 307.

³⁵³ RICHARD, J., *Histoire des croisades*, Paris, Fayard, 1996, p. 232-233.

³⁵⁴ SALIMBENE DE ADAM DE PARME, *Chronique*, éd. et trad. BESSON, G. et BROSSARD-DANDRÉ, M., Paris, Honoré Champion éditeur, 2016, p. 78.

³⁵⁵ RICHARD, J., *Op. cit.*, p. 239.

l'absence de Richard sur son territoire, la faiblesse politique de Jean sans Terre en Angleterre étaient une fortuite série d'évènements. Tout cela lui faisait rêver d'une consolidation voire d'un agrandissement des positions capétiennes³⁵⁶. D'autres ont également dit que Philippe était en plus affaibli par la maladie en Orient et qu'il craignait que Richard lui-même ne soit une menace pour sa propre vie. Il est vrai aussi que les Anglais lui ont retourné d'être un lâche et un traître pour cette décision³⁵⁷. Salimbene ne semble pas se priver d'appuyer cette position.

Le passage sur les prisonniers est intéressant. Rappelons que lors de la signature de la reddition d'Acre, les assiégés avaient reçu la possibilité de quitter la ville avec la vie sauve et leurs biens en acceptant en contrepartie de laisser tout le reste. Les conditions stipulaient aussi que Saladin devait rendre la Vraie Croix, payer une rançon de deux-cent mille dinars et relâcher plus de mille cinq cents prisonniers chrétiens. L'accord prévoyait également que tous les prisonniers musulmans faits à Acre soient relâchés si Saladin respectait ses engagements pour lesquels il avait obtenu un délai de deux mois. Face à la difficulté de rassembler cette somme colossale, Saladin proposa après un mois un accord intermédiaire. Il voulait livrer la moitié de la somme et des otages afin que seulement une partie des prisonniers soient libérés. Richard Cœur de Lion coupa court aux négociations et fit exécuter le 20 août 1191 tous les prisonniers dont il ne pensait pouvoir tirer aucun profit, en gardant effectivement les deux émirs qui avaient pris la tête de la garnison : Sayf al-Dîn al Mashtûb (Mostoub) et Qârâqush al-Asadî (Caracosa). Les prisonniers massacrés étaient entre deux mille six cents et trois mille³⁵⁸. Salimbene justifie cela en disant que Saladin n'avait pas livré l'argent, mais son interprétation est erronée comme nous l'avons vu. À la fois il justifie les raisons de cet acte, et ne le pardonne pas, car il le qualifie de crime contre les lois divines et humaines. L'auteur semble ici tiraillé : il ne veut pas être totalement critique envers le roi mais son sens de la justice divine le rattrape.

Si Salimbene nous offre des portraits peu flatteurs des deux rois à leur entrée à Acre, Jacques de Vitry est plus mesuré :

« Le roi de France, pour sa part, jour et nuit sans discontinuer ébranlait les murs de la cité, ses tours et ses remparts en projetant des quartiers énormes de rocs, il brisait à l'intérieur de la ville les machines ennemies, les maisons, les édifices, il renversait tout, il refusait le moindre repos aux assiégés. De son côté, le roi d'Angleterre, mettait son ardeur à porter des fréquents et dangereux assauts. Et comme les murs de la ville avaient été rompus sous les coups violents et continuels et que le rempart était broyé, les habitants comprirent qu'ils ne pourraient bientôt plus

³⁵⁶ PRAWER, J., *Histoire du Royaume latin de Jérusalem*, trad. NAHON, G., 2^e éd., t. II, Paris, CNRS, 2007, p. 76.

³⁵⁷ RUNCIMAN, S., dir., *Histoire des croisades, 1188-1494*, Paris, Tallandier, 2013, p. 53.

³⁵⁸ EDDÉ, A.-M., *Saladin*, Paris, Flammarion, 2008, p. 307-308.

résister et ils livrèrent leur ville sous la condition qu'ils en sortiraient libres et garderaient la vie sauve ; ils promirent en outre qu'ils rendraient la sainte croix que les Chrétiens avaient perdue dans la bataille. Mais comme ils s'avérèrent incapables de la retrouver, le roi d'Angleterre en conçut colère et indignation, et il donna l'ordre de massacrer tous les habitants qui lui étaient revenus lors du partage.

Le roi de France se montre plus mesuré et agit en faveur des nôtres de façon plus clément : il réserva ses prisons à ses captifs pour les échanger contre des Chrétiens que les Sarrasins retenaient prisonniers. Toutefois, le roi d'Angleterre causa plus de dommages et affaiblit davantage l'ennemi, car bien des guerriers furent ainsi tués qui auraient beaucoup nui aux Chrétiens par la suite³⁵⁹. [...] »

L'extrait débute avec une narration expéditive des assauts sur Acre. Jacques de Vitry précise comme il a été établi que le roi français s'occupait de la poliorcétique, tandis que le roi anglais menait des assauts directs avec ses troupes qui faisaient face à l'armée ayyubide³⁶⁰. L'évêque d'Acre narre de manière juste la reddition directe des assiégés, et les conditions qui ont été négociées (bien qu'incomplètes) ont le mérite d'être réelles. C'est cependant dans les dernières lignes du paragraphe et dans le troisième que l'essence de cet extrait réside.

Jacques de Vitry affirme que, comme les Musulmans furent incapables de retrouver et de rendre la Vraie Croix, Richard Cœur de Lion avait donné l'ordre de tuer tous ses prisonniers. Cet élément est une pure interprétation personnelle, car cette décision fut prise sur base de dissensions pour le paiement de la rançon. L'interprétation n'en est pas moins significative. Soit l'auteur relate cela par ignorance, ne sachant pas quelle fut la vraie raison et manifeste donc pour la première fois un manque de rigueur à ce niveau. Soit il connaît la véritable raison de cet acte et choisit d'en donner une autre, liée à la spiritualité chrétienne, trahissant ainsi sa profonde ferveur qu'il placerait hiérarchiquement devant son travail d'historien.

Dans le paragraphe suivant, Jacques de Vitry affirme que le roi français s'est montré plus clément avec les prisonniers et a agi « en faveur des nôtres » car il les aurait mis dans ses geôles pour les échanger contre des captifs chrétiens à la place. Cela s'avère à nouveau sa propre interprétation des faits : au moment du massacre des prisonniers le 20 août, Philippe Auguste était parti de Palestine depuis un peu plus de deux semaines. Il pourrait y avoir ici une volonté de présenter le monarque français comme plus mesuré et réfléchi à travers une information inventée, ou alors tout simplement une fois encore un manque de rigueur dans sa recherche.

³⁵⁹ JACQUES DE VITRY, *Histoire orientale*, éd et trad. GROSSEL, M.-G., Paris, Honoré Champion éditeur, 2005, p. 332-333.

³⁶⁰ RICHARD, J., *Histoire des croisades*, Paris, Fayard, 1996, p. 238.

L'évêque d'Acre termine toutefois en disant que Richard n'a pas pris une décision totalement insensée, puisqu'il a éliminé des futurs ennemis des Chrétiens qui allaient leur poser problème s'ils étaient relâchés. Ici, il n'existe aucun doute sur sa volonté : il souhaite justifier l'acte barbare de Richard au profit de sa religion. Sa ferveur prend donc bel et bien le dessus sur sa justesse.

L'évêque d'Acre est en revanche profondément déçu par un autre aspect :

« Comme les Sarrasins remplis de confusion et au comble de la terreur, s'enfuyaient devant les nôtres, ces derniers auraient alors pu facilement conquérir non seulement le Royaume de Jérusalem, mais une grande partie de la terre de Saladin si l'Ennemi du genre humain, jaloux des extraordinaires succès que remportait le peuple chrétien, n'avait semé son ivraie. Il envoya en effet entre les deux rois la rivalité et la discorde et la querelle naquit entre les princes, il les fit errer dans les déserts sans chemin. Pourchassant leur propre gloire et recherchant leurs seuls intérêts et non pas ceux du Christ, ils se causaient du tort, se jalouaient réciproquement et ils suscitèrent ainsi le bonheur de leurs ennemis et la plus grande confusion du peuple chrétien. Dès le début présent, jalousie, rancœur et désaccord entre les deux rois devinrent si puissants que le plus souvent quand le roi de France menait une attaque contre une cité d'un côté, le roi d'Angleterre, de peur de le voir réussir, retenait ses hommes. Toutes les fois qu'il pouvait s'attacher des barons ou des nobles de France par des cadeaux ou des promesses, il se les attirait secrètement et les faisait adhérer à sa cause. Ainsi le roi de France se sentit-il des plus troublés, bouleversé, surtout qu'il souffrait déjà de maladie ; il laissa le duc de Bourgogne avec une partie de son armée pour tenir sa place et il s'en alla, sitôt Acre prise. Il agit en ces circonstances avec d'autant moins de sagesse qu'il divulgua son retour de façon trop ouverte et trop hâtive. Car, on l'affirme, Saladin nous aurait volontiers rendu toute notre terre si les rois avaient seulement fait semblant de vouloir ensemble envahir son royaume, en nourrissant l'un envers l'autre des sentiments de concorde et de paix³⁶¹. »

Voici un passage essentiel pour cerner la mentalité de Jacques de Vitry. Tout d'abord, il affirme que les musulmans s'enfuyaient devant les chrétiens. Interprétation qui lui est propre : nous possédons divers témoignages d'époque qui attestent comment la sortie des défenseurs d'Acre s'étant battus jusqu'au bout en a ému plus d'un parmi les Francs³⁶². L'évêque d'Acre clame ensuite haut et fort que si le Malin n'avait pas semé la discorde dans le camp chrétien duquel il était jaloux, les Francs auraient pu conquérir pratiquement toutes les terres de Saladin. Il est probable que si Philippe Auguste était resté et que les deux rois étaient immédiatement

³⁶¹ JACQUES DE VITRY, *Histoire orientale*, éd et trad. GROSSEL, M.-G., Paris, Honoré Champion éditeur, 2005, p. 334.

³⁶² RUNCIMAN, S., dir., *Histoire des croisades, 1188-1494*, Paris, Tallandier, 2013, p. 52.

partis assiéger Jérusalem après Acre, ils auraient pu récupérer la ville de tous les espoirs sans trop grande difficulté. Pour cause, l'armée musulmane était tombée dans une mentalité défaitiste et Saladin avait perdu l'appui de ses émirs qui ne souhaitaient aucunement se relancer dans un autre siège après les deux ans de souffrance à l'intérieur des murs d'Acre³⁶³. Mais si Jérusalem avait été une conquête possible, l'intégralité des possessions de Saladin serait un rêve presque irréalisable. Nous avons pu analyser assez d'éléments pour faire comprendre à quel point cette affirmation ne relèverait que d'un pur fantasme de l'auteur.

Le diable aurait semé la jalousie entre les deux rois depuis le début, à tel point que Richard aurait saboté les efforts de Philippe à chaque cité qu'ils assiégeaient. Information une nouvelle fois surinterprétée car les deux n'ont assiégé ensemble qu'Acre, travaillant pour le plus de consort afin de la prendre. Richard aurait craint de voir Philippe Auguste réussir plus que lui, mais en réalité le roi anglais possédait des moyens financiers, des atouts politiques et des troupes bien plus importants que son cousin capétien³⁶⁴. Pour cette aisance financière, il n'a d'ailleurs jamais eu besoin de s'allier à des barons français en les soudoyant, sans oublier que les nobles qui l'appuyaient étaient puissants aussi (les Lusignan ou Bohémond d'Antioche pour ne citer qu'eux). Et enfin Jacques de Vitry affirme que si ce dernier était resté et les deux rois s'étaient concordés, Saladin aurait été prêt à livrer tout ce qu'il avait. Cependant, rappelons-nous qu'un an plus tard le sultan a fait détruire diverses places pour être certain de pouvoir défendre Jérusalem³⁶⁵. À aucun moment il n'était prêt à céder quoi que ce soit, déterminé même à détruire ses possessions si cela empêchait les Francs de s'en emparer. À la vue de tous ces éléments, nous sommes en droits de nous poser une question légitime : y aurait-il des regrets, voire un fantasme insidieux qui se cache dans l'esprit de Jacques de Vitry ?

C. Jérusalem est loin

La fin de la troisième croisade marquait la mort du rêve de récupérer la ville sainte de Jérusalem. Différemment ressentie par les deux auteurs, cette partie est fondamentale pour comprendre leurs états d'esprit respectifs. Voici la version de Salimbene :

« Et donc, qu'arriva-t-il ? Après la déroute des deux parties de l'armée [sarrasine], la trêve fut conclue pour trois ans comme on le désirait : Ascalon fut détruite et ne reviendrait à aucune

³⁶³ PRAWER, J., *Histoire du Royaume latin de Jérusalem*, trad. NAHON, G., 2^e éd., t. II, Paris, CNRS, 2007, p. 77.

³⁶⁴ EDDÉ, A.-M., *Saladin*, Paris, Flammarion, 2008, p. 305-306.

³⁶⁵ Cf. supra, p. 53.

des deux parties. Mais le roi d'Angleterre fit une faute : il ne libéra pas le patriarche qui était enchaîné comme otage. [...]

Quant au roi, il ne voulut pas aller adorer le tombeau du Christ parce qu'il était aux mains de l'infidèle, mais il se hâta de rentrer. Comme on le tenait en suspicion à cause de la mort du marquis, c'est sous l'apparence d'un serviteur des Templiers et des Hospitaliers qu'il parvint sain et sauf en Autriche, après avoir envoyé ses gens par un autre itinéraire³⁶⁶. »

La déroute dont Salimbene nous parle ici est la défaite de l'armée de Saladin à Jaffa, épisode clairement attesté dans l'historiographie moderne. On retient sommairement que la tentative des musulmans pour reconquérir la ville s'est soldé par un échec après que le roi Richard lui-même soit venu par la mer pour venir porter secours aux assiégés enfermés dans la citadelle. Ce fut la dernière bataille de la troisième croisade, le dernier balbutiement de la volonté guerrière des sarrasins³⁶⁷. Après cela fut signé le traité de Jaffa le 1^{er} septembre 1192, que l'auteur nous explique ici de la manière la plus expéditive qu'il soit. Le traité a effectivement stipulé une paix qui devait durer trois ans et huit mois et la destruction d'Ascalon. D'autres conditions en faisaient partie, mais l'auteur n'a pas jugé bon de les signaler. À noter aussi qu'aucun échange de prisonniers n'aurait été convenu selon les historiens³⁶⁸. La non-libération du patriarche que Salimbene évoque ici serait donc inventée.

Le 9 octobre s'en allait aussi Richard Cœur de Lion³⁶⁹. Les chercheurs ont bien signalé que le roi ne voulut effectivement pas se rendre au tombeau du Christ avant de partir³⁷⁰. Jouant de malchance, une intempérie le fait de plus dériver sur le territoire byzantin. De peur d'être fait prisonnier, il se déguise en Templier pour s'embarquer avec une petite suite vers la pointe de l'Adriatique en passant par l'Autriche Là-bas, il est reconnu et amené devant le duc Léopold qui n'avait pas oublié l'outrage subi à Acre. Accusé alors du meurtre de Conrad de Montferrat par le duc, il est fait prisonnier avant d'être remis à l'empereur Henri VI qui le garde un an avant de le libérer³⁷¹. Le fait que Léopold d'Autriche l'emprisonne en l'accusant du meurtre de Conrad était probablement plus une bonne excuse en vue de sa haine personnelle qu'un réel chef d'inculpation. Ici Salimbene a probablement été heureux de pouvoir utiliser cet événement fortuit afin d'appuyer son accusation du roi anglais.

³⁶⁶ SALIMBENE DE ADAM DE PARME, *Chronique*, éd. et trad. BESSON, G. et BROSSARD-DANDRÉ, M., Paris, Honoré Champion éditeur, 2016, p. 81-82.

³⁶⁷ PRAWER, J., *Histoire du Royaume latin de Jérusalem*, trad. NAHON, G., 2^e éd., t. II, Paris, CNRS, 2007, p. 98.

³⁶⁸ EDDÉ, A.-M., *Saladin*, Paris, Flammarion, 2008, p. 318.

³⁶⁹ Cf. *supra*, p. 54.

³⁷⁰ RUNCIMAN, S., dir., *Histoire des croisades, 1188-1494*, Paris, Tallandier, 2013, p. 70.

³⁷¹ *Ibid.*, p. 71.

Jacques de Vitry offre un autre rapport d'importance que à la fin de la croisade. Au printemps 1192, les Francs se trouvent dans une situation particulière :

« Au printemps suivant, au moment où les armées se trouvaient de nouveau devant Béthénube sur le chemin qui devait mener au siège de Jérusalem, le roi Richard, comme s'il avait été transformé en un autre homme, déclara qu'il voulait par tous les moyens s'en retourner dans son royaume. Il alléguait comme excuse que son frère Jean, convoitant la couronne, avait déjà occupé une partie de ses terres ; d'autre part, il nourrissait des soupçons contre le roi de France qui l'avait quitté irrité contre lui, soupçons qui étaient loin d'être injustifiés, et il craignait que le roi Philippe n'envahît de vive force son duché de Normandie en profitant de son absence. En apprenant ces nouvelles, les sarrasins exultèrent et ils reprirent tout leur courage comme s'ils s'éveillaient d'un profond sommeil. Quant aux nôtres, couverts de confusion et remplis de chagrin, ils perdirent presque tout espoir de récupérer la Ville Sainte, ils restaient tous pareillement à pleurer et à se lamenter parce qu'ils voyaient, la queue du sacrifice leur ayant été retirée, tous les efforts qu'il avaient entrepris rester comme inachevés, et pour ainsi dire annihilés. Si du moins le roi d'Angleterre avait quelque temps encore dissimulé et retardé son départ vers sa patrie, nous aurions pu trouver auprès des Sarrasins des conditions excellentes et des trêves à la fois satisfaisantes et honorables ; mais le roi, au grand dam de toute la Chrétienté, en homme impétueux qu'il était et désireux de rentrer au plus vite en son royaume, accepta sans contradiction aucune, sans opposer la moindre difficulté, toutes les trêves que Saladin voulut bien lui offrir. C'est pourquoi les nôtres furent mis dans l'obligation de détruire les remparts d'Ascalon, Darum et Gaza selon les dispositions et conditions imposées par les trêves ; en effet aussi bien Darum qu'Ascalon, Gaza et tout le territoire jusqu'à Joppé devinrent le partage des Sarrasins. Quant à ces derniers, ils cédèrent aux nôtres Joppé, une autre ville du bord de mer et la terre jusqu'à Acre, selon le traité, tenant pour certitude absolue que, une fois les fortifications renversées, nous ne pourrions pas garder longtemps contre eux des lieux en tout points découverts quand l'armée s'en serait retirée³⁷². »

Revenons sur la fin de la croisade comme les historiens l'ont retracée pour la comparer aux dires de Jacques de Vitry. Les campagnes de Richard Cœur de Lion s'éternisent depuis la chute d'Acre et tout le monde est las, impatient de pouvoir reprendre Jérusalem ou de rentrer chez lui. Mais les événements ne sont pas exactement comme Jacques de Vitry nous les relate. En mai, les Francs qui venaient de reprendre Daron (Darum) et de se rendre maître de la quasi-totalité du littoral palestinien étaient bien décidés à enfin marcher sur Jérusalem. L'armée croisée s'était réunie à Khirbet al-Khasaba. Un messenger d'Angleterre venait alors amener de

³⁷² JACQUES DE VITRY, *Histoire orientale*, éd et trad. GROSSEL, M.-G., Paris, Honoré Champion éditeur, 2005, p. 336-337.

mauvaises nouvelles au roi Richard. On l'empressait de rentrer dans son pays car la situation en Grande-Bretagne devenait critique depuis la révolte de Jean sans Terres un mois plus tôt³⁷³. Richard craignait les agissements de Philippe Auguste en Europe durant son absence³⁷⁴. En plein dilemme entre partir et continuer sa croisade, il décida finalement de rester en Terre sainte jusqu'en 1193, poussé par le serment des Français de l'épauler pour le siège de Jérusalem. Avancé vers leur objectif, les croisés s'arrêtent bel et bien à « Béthénube » qui est en réalité Beit Nûbâ, le 10 juin 1192. Les musulmans étaient alors inquiets de ces mouvements, et se préparaient vivement à un nouveau siège³⁷⁵.

Dans cette région de Beit Nûbâ se jouait le sort de la troisième croisade. Tout le monde était prêt à attaquer, mais on voulut attendre l'arrivée de renforts depuis Acre. Ce qui devait être une étape se transforma en un stationnement de trois semaines. Les 23-24 juin, les croisés interceptaient et pillaient une caravane richement fournie, tout en vainquant les musulmans aux puits d'al-Khuwâilifa. Cette nouvelle horrifia les musulmans à Jérusalem. Ils n'avaient plus aucun doute : les croisés allaient arriver sous peu pour attaquer la ville sainte. Mais les Francs ramenèrent leur butin à Beit Nûbâ où ils passèrent encore une semaine. En réalité, il était déjà clair à ce moment dans leurs esprits qu'un siège de Jérusalem ne serait jamais entrepris. Richard Cœur de Lion ne voulait rien savoir : il pensait que reprendre la ville sainte était impossible notamment à cause du manque de sources d'eau à proximité. Il craignait surtout qu'un tel échec n'entachasse sa gloire à tout jamais. De plus, face aux vives exhortations des Français pour lancer l'assaut, il était méfiant que cela ne fut un piège destiné justement à entraîner sa chute. À la suite d'une assemblée, la marche sur Jérusalem fut avortée et la retraite générale fut sonnée le 4 juillet 1192. Saladin et ses hommes ne pouvaient pas en croire leurs yeux : ils y virent la volonté divine et reprirent courage. Les Francs étaient toujours capables de tenir leurs positions, mais les négociations prenaient une tout autre tournure depuis ces événements. Ce fut en réalité la bataille de Jaffa qui propulsa les négociations vers le traité de paix³⁷⁶.

Jacques de Vitry ne donne pas les termes précis de la paix. En effet, il ne parle que des territoires perdus alors que les termes comprenaient aussi d'autres aspects. En plus des conditions que nous connaissons déjà, les fortifications de Gaza et Darum furent aussi détruites. Tout le littoral restait aux Francs, depuis Acre jusqu'à Jaffa (Joppé). L'enclave dont il parle est

³⁷³ PRAWER, J., *Histoire du Royaume latin de Jérusalem*, trad. NAHON, G., 2^e éd., t. II, Paris, CNRS, 2007, p. 93-94.

³⁷⁴ RUNCIMAN, S., dir., *Histoire des croisades, 1188-1494*, Paris, Tallandier, 2013, p. 58.

³⁷⁵ PRAWER, J., *Op. cit.*, p. 94.

³⁷⁶ *Ibid.*, p. 95-97.

Ramla-Lyddà au milieu de ce territoire ; ses revenus devaient être partagés par les deux puissances³⁷⁷. Que les musulmans aient eu la certitude qu'une fois l'armée retirée ils auraient pu reprendre tout cela, on ne peut en être totalement certains. Cela reste fort peu probable, quand on connaît la suite des événements immédiats. Il n'est pas fait mention de la trêve, ni de la possibilité des pèlerins de pouvoir se rendre librement au Saint Sépulcre. Jacques de Vitry ignorait-il ces éléments ?

Pour conclure, il semble clair qu'une fois encore cet extrait est purement le fruit d'une interprétation singulière. Jacques de Vitry ignore ou omet partiellement la complexité de la réalité des événements. Dans le premier paragraphe, il résume le tout à un schéma simple : c'est la volonté de départ de Richard Cœur de Lion qui aurait provoqué le regain de courage des musulmans et donc l'échec des croisés. Il va jusqu'à affirmer que le roi change d'avis de manière brusque et inattendue, « comme s'il avait été transformé en un autre homme ». Or, nous avons pu expliciter que son inquiétude était loin d'être née du jour au lendemain : cela faisait des mois, depuis le début du printemps 1192, que Richard voulait rentrer en Angleterre. Jacques de Vitry nous dit que les raisons qu'il invoquait n'étaient que des excuses, pas totalement infondées toutefois. Mais il ne s'agissait aucunement d'excuses, le roi craignait réellement la situation que son frère avait engendrée dans son pays et la menace que Philippe Auguste constituait pour ses territoires continentaux. Il s'avère qu'il avait bien raison : à son retour après sa captivité, les terres de Richard avaient subi les conséquences des intrigues de Jean sans Terre ; et les attaques de Philippe Auguste pour les territoires continentaux³⁷⁸. Et malgré cela, il a été convaincu de rester jusqu'à signature de la trêve. Sa volonté de partir ne fut pas le seul déclencheur de la retraite chrétienne. Le roi a su aussi faire preuve d'intelligence stratégique, puisqu'il se rend compte du manque de sources d'eau sur le chemin allait causer leur perte. Il se demandait aussi qui allait défendre Jérusalem une fois les croisés occidentaux repartis chez eux, En revanche, les soldats étaient bien plus enragés que désespérés de devoir rentrer à Jaffa³⁷⁹. De même, ce ne fut pas la nouvelle des volontés de Richard qui redonna courage aux musulmans, mais bien la vision de la procession chrétienne qui s'en repartait vaincue sans même avoir combattu³⁸⁰.

³⁷⁷ PRAWER, J., *Histoire du Royaume latin de Jérusalem*, trad. NAHON, G., 2^e éd., t. II, Paris, CNRS, 2007, p. 93-99, et EDDÉ, A.-M., *Saladin*, Paris, Flammarion, 2008, p. 318.

³⁷⁸ RUNCIMAN, S., dir., *Histoire des croisades, 1188-1494*, Paris, Tallandier, 2013, p. 71.

³⁷⁹ *Ibid.*, p. 66.

³⁸⁰ RUNCIMAN, S., dir., *Histoire des croisades, 1188-1494*, Paris, Tallandier, 2013, p. 66, et PRAWER, J., *Histoire du Royaume latin de Jérusalem*, trad. NAHON, G., 2^e éd., t. II, CNRS, Paris, 2007, p. 96-97.

Peut-être Jacques de Vitry a-t-il raison quand il affirme que les Francs auraient pu soutirer des meilleures conditions lors de la signature de la trêve. Saladin et Richard étaient las et fatigués, minés tous deux par la maladie. Le sultan voyait son pays ravagé, le roi anglais était réellement pressé de rentrer dans le sien, et en cela nous ne pouvons donner tort à notre auteur. Il tenta bien de faire fléchir le sultan pour Jérusalem et Ascalon jusqu'au bout, mais Saladin restait intraitable sur ce sujet³⁸¹. Finalement, il se demandait à quoi bon lui servirait Ascalon si lui et son armée qui avait perdu toute confiance politique en lui s'en allaient³⁸². Mais avant toute chose, les mots de Jacques de Vitry prouvent à quel point il pense que ces conditions étaient justement profondément défavorables. Alors que tout réflexion faite, on peut remettre en question cette affirmation. Certes ils perdaient Ascalon qui joignait Égypte et Syrie et la ville sainte était toujours aux mains des infidèles. Mais le fait de pouvoir garder le littoral leur offrait une attache pour entreprendre une future nouvelle croisade. Jacques de Vitry lui-même a eu l'occasion de servir à Acre, qui avait justement été gardée grâce à ce traité de paix...

II. Le plus grand ennemi des Chrétiens

A. Un ennemi juste

Figure tout aussi importante, le grand Saladin ne pouvait laisser indifférents nos auteurs. Mais ici, les lecteurs remarqueront une divergence des plus marquantes quant à l'image que nos deux auteurs lui construisent. Salimbene ne le mentionne que rarement. Pour commencer, voici ce qu'il disait de lui lorsqu'il se retirait du siège de Tyr :

« [...] En signe de deuil, il fit couper la queue du cheval qu'il montait pour exciter les siens à venger l'outrage subi³⁸³. »

Voici un épisode qui relève fort probablement d'une interprétation imagée de Salimbene. Sans s'éterniser sur la fiabilité de ce dernier, il serait judicieux d'accorder davantage d'importance à l'image que cela renvoie de Saladin. Défait et endeuillé, Saladin aurait donc mené un tel acte pour redonner de la volonté guerrière à ses hommes. Cela renvoie une image d'un chef de guerre qui ne perd jamais son objectif de vue. Il y a aussi une connotation vengeresse dans cet acte : Saladin est contrarié, il souhaite se venger de cette défaite de Tyr.

³⁸¹ EDDÉ, A.-M., *Saladin*, Paris, Flammarion, 2008, p. 318.

³⁸² RUNCIMAN, S., Op. cit., p. 69.

³⁸³ SALIMBENE DE ADAM DE PARME, *Chronique*, éd. et trad. BESSON, G. et BROSSARD-DANDRÉ, M., Paris, Honoré Champion éditeur, 2016, p. 62.

On pourrait imaginer, que cette volonté de représailles est purement inventée par Salimbene pour amplifier le poids qu'une telle réussite de Conrad de Montferrat aurait eu sur le moral du sultan. Une hypothèse qui s'ajoute à toutes les autres qui resteront probablement sans réponse. Ce très court extrait est toutefois un bon moyen pour essayer de comprendre l'état d'esprit de notre auteur.

Quelques lignes plus haut, Salimbene nous offre un tout autre aspect :

« Ainsi Saladin retourna à Acre après avoir assiégé Tyr pendant sept jours. Ensuite il soumit Naplouse et Nazareth, Haïfa et Césarée de Palestine, Jaffa et Ashdod, ainsi que Gaza, Ascalon et d'autres lieux dépendant de Jérusalem ; il soumit aussi cette ville et lui fit payer tribut ; il purifia à sa manière et garda pur le temple du Seigneur que les Chrétiens avaient auparavant profané sans respect, et il le donna à garder aux Syriens en même temps que le tombeau du Seigneur et la crèche de Bethléem³⁸⁴. »

Nous ne reviendrons point sur les premières lignes qui se réfèrent aux conquêtes de Saladin qui se sont étendues entre son premier passage à Tyr et la conquête de Jérusalem³⁸⁵. Il importe ici de nous concentrer sur la manière dont Salimbene parle justement de sa prise de Jérusalem. Il affirme qu'il a « soumis » la ville sainte et lui a fait payer tribut. S'il a bien évidemment raison sur ces deux points, il omet de dire que la ville a bel et bien été conquise. Serait-il douloureux pour notre moine parmesan profondément attaché aux signes divins de prononcer des telles affirmations ? Il affirme qu'une fois maître de la ville, Saladin a purifié le Temple du Seigneur que les chrétiens avaient profané, et qu'il en offre la garde, ainsi que celle du tombeau du Christ et de la crèche de Bethléem, aux Syriens. Ces éléments ont été confirmés par les historiens.

Sur le site du Temple à l'Est de la ville, Saladin avait reconsacré les espaces de cultes musulmans, dont les deux principaux lieux de pèlerinages pour ces derniers. La sainte mosquée al-Aqsâ fut entièrement purifiée et restaurée. Elle avait été transformée en résidence royale par les Francs, puis elle était devenue la résidence des Templiers en 1120. Son mihrâb avait même été utilisé comme latrine. Quant au Temple du Seigneur, il s'agissait de la Coupole du Rocher des musulmans. Les Francs l'avaient reconvertie en église qu'ils avaient décorée ostentatoirement avec des peintures sur les murs, des statues et une autre coupole construite à l'intérieur. L'empreinte du pied de Muhammad était devenue celle de Jésus pour les chrétiens.

³⁸⁴ SALIMBENE DE ADAM DE PARME, *Chronique*, éd. et trad. BESSON, G. et BROSSARD-DANDRÉ, M., Paris, Honoré Champion éditeur, 2016, p. 60-61.

³⁸⁵ Cf. supra, p. 49-50.

Des bouts de ce rocher avaient été arrachés et vendus. Enfin, une grande croix chrétienne avait été accrochée au sommet de la coupole. Saladin avait fait retirer tout cela³⁸⁶.

Du côté ouest, il y avait le Saint Sépulcre ou le « Tombeau du Christ » comme l'appelle Salimbene. Certains émirs voulaient le détruire pour retirer aux chrétiens toute envie de revenir en pèlerinage, mais Saladin décida toutefois de la laisser intact. Il voulait imiter le geste que la calife Omar avait fait en 638 pour se placer sous l'aura de cette figure prestigieuse. Quand Salimbene affirme que ces lieux ont été donnés aux Syriens, on ne sait s'il parle des musulmans de Syrie, qui ont repris la gestion du Temple du Seigneur, ou des chrétiens de rite melkite du Moyen-Orient, à qui Saladin a offert le soin de s'occuper du Saint Sépulcre³⁸⁷. Quant à la crèche de Bethléem, on ne saurait dire si elle a pu jouir du même sort, l'information étant bien moins connue que pour les deux autres édifices.

Salimbene nous offre un portrait hautement surprenant de Saladin. Pour un personnage qui fut sans aucun doute l'ennemi numéro un des croisés durant ce premier siècle d'occupation des territoires orientaux, notre auteur nous livre des traits qui sont décidément loin de ce que nous pourrions nous attendre. Le moine parmesan aurait pu taire ces bons agissements dont le sultan fit preuve lorsqu'il récupéra Jérusalem. Il aurait pu choisir de livrer d'autres passages où il s'est illustré négativement. Il aurait pu également modifier totalement ces actes en les diabolisant. Cela n'aurait en tout cas pas été inédit. Mais son choix est clair et fort : il opte pour nous livrer un témoignage proche des faits établis historiquement, et surtout en faveur de Saladin. Il le place même en plus haute estime par rapport à ses coreligionnaires. Les chrétiens avaient profané et manqué de respect aux lieux saints de Jérusalem, et le sultan leur a restitué leur pureté et leur dignité d'antan. C'est une prise de position extrêmement forte. Même s'il ne traite pas d'autres actes de Saladin qui peuvent aujourd'hui être reconnus comme ayant été magnanimes envers ses adversaires, ces quelques lignes sont la déclaration d'une forme de respect qu'il lui voue.

« En outre, il fit défiler devant les portes de Tyr, sous les yeux des habitants, plus de cent mille Chrétiens vaincus, et les fit amener de force à Tripoli³⁸⁸. »

Cet extrait qui relate le sort des prisonniers chrétiens de Jérusalem est une pure surinterprétation. Selon les historiens, Saladin n'a jamais fait défiler des prisonniers en aussi

³⁸⁶ EDDÉ, A.-M., *Saladin*, Paris, Flammarion, 2008, p. 263-265.

³⁸⁷ *Ibid.*, p. 265-266.

³⁸⁸ SALIMBENE DE ADAM DE PARME, *Chronique*, éd. et trad. BESSON, G. et BROSSARD-DANDRÉ, M., Paris, Honoré Champion éditeur, 2016, p. 61.

grand nombre devant Tyr de sa propre volonté pour décourager les assiégés. Diverses sources nous révèlent que le sultan s'est montré comme à son habitude très noble envers les prisonniers. Il en aurait racheté lui-même et libéré un certain nombre. Tous les exilés furent alors escortés par des convois vers Tripoli, et même vers Tyr où ils purent trouver refuge. Cela ne les empêcha toutefois pas d'être pillés par des musulmans, mais aussi par des autres Francs³⁸⁹.

« Le lendemain, Saladin fit éventrer les cadavres et les fit jeter dans le fleuve pour aggraver l'outrage et provoquer la corruption de l'air et de l'eau³⁹⁰. »

L'information concorde ici avec les faits établis aujourd'hui. Il s'agit d'un épisode qui survient lors des premiers temps du siège d'Acre, après une bataille le 4 octobre 1189. Les francs avaient lancé en ce jour une offensive marquée au Nord des remparts. L'assaut fut dangereux, et Saladin dût même prendre la fuite. Mais ce qui devait être une brillante victoire se changea en massacre à cause de la désorganisation des croisés. Les nombreux cadavres de cette bataille furent alors jetés dans le fleuve Na'mân par ordre de Saladin. Les Francs, qui avaient détourné le fleuve vers leur campement, se virent privé de cette ressource stratégique³⁹¹. Cet extrait clôt la liste des mentions à notre avis dignes d'intérêt sur le sultan. Toutes les autres se révèlent anecdotiques. À partir de cette information, un constat s'impose : Salimbene ne semble pas accorder beaucoup d'intérêt à Saladin.

B. L'émissaire de la colère divine

Jacques de Vitry est loin de l'objectivité globale dont fait preuve Salimbene sur ce sujet. Pour l'évêque d'Acre, l'ennemi juré des chrétiens n'est qu'une menace d'envergure destinée à leur infliger les pires maux. Et il l'atteste dès sa première mention du sultan. Un passage inédit, propre à l'*Historia orientalis*, qui n'a rien de semblable dans la *Cronica* :

« Mais ensuite comme nos péchés l'exigeaient, les deux royaumes ci-dessus nommés se virent réunis sous un maître unique, ce qui multiplia leurs forces par deux. Et le Royaume de Jérusalem qui se trouve juste au milieu commença à souffrir gravement de sa situation et à être l'objet de leurs attaques. En effet, Siracon, l'un des gouverneurs de Noradin avait en mourant laissé à son neveu le royaume d'Égypte qu'il avait occupé par la violence ; ce neveu était le fils de son frère Saladin ; et, assurément, ce Saladin avait un caractère des plus rusés, il avait l'expérience des armes et des combats, avisé, prompt à l'action, il était aussi fort généreux et

³⁸⁹ EDDÉ, A.-M., *Saladin*, Paris, Flammarion, 2008, p. 260-262.

³⁹⁰ SALIMBENE DE ADAM DE PARME, *Op. cit.*, 2016, p. 65.

³⁹¹ PRAYER, J., *Histoire du Royaume latin de Jérusalem*, trad. NAHON, G., 2^e éd., t. II, Paris, CNRS, 2007, p. 51.

magnifique non seulement pour les siens, mais également pour les nôtres, desquels il s'était attaché certains grâce à des cadeaux et à des promesses. Presque tous les hommes de ce monde savent combien ce Saladin fut la cause des malheurs pour les nôtres, il fut pour le peuple des Chrétiens comme le fléau dont Dieu les battit.

Donc, comme nous l'avons raconté plus haut, après que Saladin eut assassiné par surprise son maître le calife d'Égypte, il arracha le royaume de Damas au fils de son maître Noradin qui était en ces années encore un enfant et se trouvait à Alep ; pour ce faire, il avait poussé les principaux tyrans du royaume à la trahison, soit en les achetant avec des présents et des promesses, soit en les contraignant par la terreur et la violence. A cela s'ajoute qu'il enleva les plus florissantes cités à son maître susdit dont lui-même ainsi que son père avaient été les serviteurs, c'est-à-dire Hamam, Malek, la ville d'Emèse qu'en roman on appelle Chamele, et en outre Césarée la Grande. Le fils de Noradin dont je viens de parler étant venu à mourir, par droit de succession Alep passa au pouvoir de l'oncle paternel de Saladin, le seigneur de Mussul ; Saladin enleva alors par la violence au seigneur de Mussul non seulement Alep mais aussi tout le comté d'Edesse, tout le territoire qui s'étend jusqu'à l'Euphrate, en outre la Mésopotamie avec les nobles cités d'Edesse, Carrha, bref presque toute la région ; et ce fut pour le dommage et pour le malheur du peuple chrétien. Car l'avancement et l'exaltation de ce Saladin fut une cause d'effroi pour les nôtres, un péril et un abaissement, surtout du fait que les Sarrasins – qui au début, quand étaient arrivés les latins, en Terre Sainte, étaient sans expérience des batailles et allaient combattre avec des simples arcs, pour ainsi dire désarmés – avaient désormais par les fréquentes rencontres qu'ils avaient eues avec les nôtres, pris l'habitude et acquis toute la discipline militaire, en face de nos armées, ils utilisaient eux aussi comme les nôtres casques et cuirasses, lances, épées et boucliers³⁹². »

Ce long passage narre l'ascension du jeune Saladin. Jacques de Vitry une interprétation très personnelle des faits, que nous pouvons vérifier simplement à la lumière des éléments que nous avons déjà amené dans ce travail³⁹³. Il affirme que Siracon (Shirkûh) aurait choisi son neveu à sa mort pour régner sur l'Égypte. Saladin avait été choisi par les émirs de la suite de son oncle. Il affirme dans le deuxième paragraphe que Saladin a assassiné le calife fatimide. De même dans le deuxième paragraphe, il affirme que saladin s'est emparé de Damas aux dépens du jeune fils de Noradin (Nûr al-Dîn), en poussant « les tyrans » du royaume à la trahison soit par soudoiment soit par menaces. Mais Saladin arrive à Damas le 28 octobre 1174 et y entra sans la moindre difficulté, offrant de l'argent à la population. Après quoi, les tenants de la citadelle se sont rendus sans grande résistance³⁹⁴. Le sultan s'empare ensuite de Hama (ici

³⁹² JACQUES DE VITRY, *Histoire orientale*, éd et trad. GROSSEL, M.-G., Honoré Champion éditeur, Paris, 2005, p. 313-314.

³⁹³ Cf. supra, p. 46-47.

³⁹⁴ EDDÉ, A.-M., *Saladin*, Paris, Flammarion, 2008, p. 89.

appelée Hamam) de Homs (Emèse)³⁹⁵. Quant aux autres villes, impossible de savoir desquelles il s'agit avec de tels noms³⁹⁶. Dire toutefois qu'il s'agissait des plus florissantes cités de la région semble une exagération.

Jacques de Vitry se réaligne avec les faits historiques quand il affirme qu'Alep passe aux mains du maître de Mossoul. En effet, lorsque Ismaïl le fils de Nûr al-Dîn meurt en 1181, il remet lui-même sa ville à son cousin Izz al-Dîn, frère de Sayf al-Dîn à qui il avait succédé un an plus tôt à la tête de Mossoul. Ce même Izz al-Dîn remet finalement Alep à son frère Imâd al-Dîn après avoir été menacé en 1182, et se replie sur Mossoul³⁹⁷. Sauf qu'aucun de ces personnages n'était l'oncle paternel de Saladin. Saladin s'empare donc d'Alep après un siège en 1183. Certes c'est par les armes qu'il s'en empare, mais pas aussi violemment que l'auteur l'affirme : au bout de quelques jours un accord est trouvé avant que trop de sang ne coule. Saladin échange même ses conquêtes récentes avec Imâd al-Dîn contre Alep, et le couvre de cadeaux. Ceci était la réelle procédure du sultan, préférant une attitude conciliante envers les émirs afin de se les rallier, plutôt que des démonstrations de violence pure³⁹⁸.

Et enfin, Jacques de Vitry fait preuve d'anachronisme lorsqu'il affirme que le sultan s'est emparé par la suite d'Édesse et du reste de la Mésopotamie. Les historiens retiennent que Saladin s'était déjà emparé d'Édesse et de « Carrha » (il s'agit probablement de Raqqa, mais cela pourrait être aussi Harran qui lui appartenait en réalité déjà), et d'autres localités de la région en 1182³⁹⁹. Il s'est bien rendu maître de la quasi-totalité de la Haute-Mésopotamie, mais ses campagnes s'y achevèrent en 1184 après la signature d'un accord avec Mossoul. Après cela, il n'y retournera pratiquement plus et se consacrera au jihâd⁴⁰⁰.

Après cette analyse, nous pouvons affirmer que les propos de Jacques de Vitry manquent amplement de précision et d'exactitude. Cela paraît étrange : arrivés à ce point de notre travail, les lecteurs auront sûrement remarqué que cela est rare chez cet auteur. Nous sommes pourtant là bien devant ce qui constitue son extrait le plus dirigé. Saladin semble réveiller chez le prêcheur d'Acre une vive tension. Preuve en est la description qu'il en fait : le sultan aurait un « caractère des plus rusés », mais aussi « l'expérience des armes et des combats ». Il était selon lui à la fois « avisé » et « prompt à l'action », mais aussi « fort généreux et magnifique non seulement pour les siens, mais également pour les nôtres ». On retrouve là

³⁹⁵ EDDÉ, A.-M., *Saladin*, Paris, Flammarion, 2008, p. 90.

³⁹⁶ Peut-être Malek se réfère à Baalbek, que Saladin prend peu de temps après Hama et Homs : *Ibid.*, p. 91.

³⁹⁷ EDDÉ, A.-M., *Op. cit.*, p. 96-97.

³⁹⁸ *Ibid.*, p. 100-101.

³⁹⁹ *Ibid.*, p. 98.

⁴⁰⁰ *Ibid.*, p. 103-104.

une description assez commune de Saladin. Il était un combattant habile et rusé, mais aussi un politicien astucieux, puisqu'il s'attachait les Francs par « des cadeaux » et « des promesses ». Le plus intéressant est la dernière phrase du premier paragraphe : « Presque tous les hommes de ce monde savent combien ce Saladin fut la cause des malheurs pour les nôtres, il fut pour le peuple des Chrétiens comme le fléau dont Dieu les battit. » Tel est Saladin pour Jacques de Vitry, la menace principale, leur punition envoyée par Dieu.

C'est cette dernière facette qui est appuyée dans le deuxième paragraphe. Jacques de Vitry interprète les faits de manière à décrire Saladin comme un conquérant suprême, qui n'hésitait pas à assassiner le calife fatimide et à usurper sans le moindre remord les possessions des descendants de son ancien maître. Tout cela est bien loin de la complexité des luttes politiques entre musulmans, et même des pratiques habituelles de Saladin. Que Jacques de Vitry ne soit pas allé jusqu'au bout de sa recherche et qu'il ait tiré des informations erronées, ou qu'il ait purement remanié la réalité, cet extrait témoigne d'une prise de position ferme. Cette dernière est prouvée par le dédain évident dont il fait preuve, décelable dans les dernières phrases du deuxième paragraphe. Ce seraient « l'avancement et l'exaltation » de Saladin qui ont été la ruine des chrétiens, tout simplement car il a pris en mains les Sarrasins. Auparavant, ils ne connaissaient rien à l'art de la guerre et combattaient « pour ainsi dire désarmés », presque à mains nues comme il voudrait le faire comprendre. Absolument toutes leurs connaissances militaires découleraient dès lors de leurs rencontres et batailles répétées avec les Francs, de qui ils se seraient inspirés et en auraient copié pratiques et armements. Cette affirmation ne relève que d'un pur fantasme de l'auteur. Les peuples musulmans ont une tradition de guerre tout aussi longue et riche que les occidentaux, en témoignent leurs conquêtes du VII^e siècle. Leurs armements et tactiques militaires n'avaient d'ailleurs rien à voir avec les Francs ; les armées de Saladin sont loin des cuirasses et des grandes épées lourdes⁴⁰¹. S'il y a possiblement eu des inspirations des deux côtés, les musulmans n'ont jamais eu besoin d'attendre leur face à face avec les occidentaux pour être de bons combattants.

Tel est l'état d'esprit général de Jacques de Vitry. Après avoir présenté de la sorte Saladin, il perpétuera ses pensées jusqu'à la fin. Il existe toutefois quelques passages légèrement plus contrastés :

« Les chefs de Saladin lui conseillèrent d'aller en hâte recueillir une proie aussi offerte à son maître, mais, à ce qu'on raconte, sa réponse fut que ces gens étaient dans l'absolue impossibilité

⁴⁰¹ Un aperçu sommaire des escarmouches dans les états latins d'Orient se trouve dans BALARD, M., *Croisade et Orient latin : XI^e-XIV^e siècle*, Paris, Armand Colin, 2001, p. 96-109.

de s'en sortir et que donc il attendrait l'arrivée de son frère, toute proche, parce qu'il désirait partager avec lui la joie de la victoire⁴⁰². »

Ce passage se réfère au début du siège d'Acre, lorsque Gui de Lusignan se présente sous les murs de la cité avec un groupe armé de dimensions risibles par rapport à son objectif. Face à cette vue, Saladin aurait fait preuve d'arrogance et aurait retardé l'attaque pour en faire profiter son frère, certain de leur victoire future. Nous sommes une nouvelle fois face à un extrait découlant d'une interprétation. Les historiens ont aujourd'hui retenu que Saladin a voulu attaquer le contingent de Gui de Lusignan alors qu'il remontait de Tyr jusqu'à Acre. Il avait néanmoins un doute sur la nature de ce mouvement : il se demandait si ce n'était pas une simple diversion destinée à l'éloigner du siège du château de Beaufort. Ce sont ses émirs qui ont remis en cause l'idée d'une attaque immédiate, préférant attendre que les Francs s'installent aux portes d'Acre pour les prendre en tenaille. Saladin fatigué de ses campagnes a alors lassement accepté⁴⁰³. À travers cet extrait, Jacques de Vitry ajoute donc l'arrogance aux traits de Saladin.

« Après le départ du roi d'Angleterre, et des autres pèlerins, les Sarrasins nous auraient bien vite montré dans quel péril extrême étaient restés les Chrétiens qui subsistaient encore en tout petit nombre sur un territoire des plus exigus ; mais la mort de Saladin et les divisions qui s'ensuivirent entre eux avaient fait naître de multiples désaccords dans leurs rangs et des hostilités déclarées bien nécessaires aux Chrétiens⁴⁰⁴. »

Quoi de plus logique pour achever l'analyse de la figure de Saladin que son décès. Cet extrait sur sa mort n'est finalement que l'ultime preuve dont nous avons besoin. Les lecteurs se rappelleront le trépas du sultan et de ce que cela engendra pour l'Islam. Jacques de Vitry atteste, une fois n'est pas coutume, de la pure réalité. Pour le prêcheur d'Acre, la mort de Saladin était « bien nécessaire pour les Chrétiens ». Il nous faut nous focaliser sur cette crainte.

III. Le fantasme impossible

A. Une admiration mitigée, une haine différée

Contrairement au chapitre précédent où les deux auteurs présentaient un état d'esprit diamétralement opposé, ils sont ici unanimement admiratifs de Philippe Auguste et Richard

⁴⁰² JACQUES DE VITRY, *Histoire orientale*, éd et trad. GROSSEL, M.-G., Paris, Honoré Champion éditeur, 2005, p. 328.

⁴⁰³ RUNCIMAN, S., dir., *Histoire des croisades, 1188-1494*, Paris, Tallandier, 2013, p. 31.

⁴⁰⁴ JACQUES DE VITRY, *Op. cit.*, p. 338.

Cœur de Lion. Tous deux ne manquent d'attester à quel point leurs arrivées furent une aubaine pour les assiégeants d'Acre. Ils livrent somme toute des témoignages de ces héros certes toujours embellis et magnifiés, mais qui ont globalement le mérite d'être proches du réel. Le passage sur le bateau coulé par le roi Richard est singulier : quelque chose qui semble aujourd'hui avoir été en réalité un épisode anecdotique retiens particulièrement l'intérêt des deux auteurs. Bien qu'il soit très difficile de creuser sur cet épisode, cela n'en reste pas moins curieux. Peut-être les serpents auraient-ils été simplement un symbole ? À partir du moment où le reptile est associé à Satan dans la Bible, cela aurait pu attiser l'imagination des deux pour symboliser la victoire du grand roi chrétien sur les sarrasins, infidèles et suppôts du malin. Les deux rois furent des personnages importants de la troisième croisade. Pour nos auteurs, ils furent aussi des figures magnanimes représentant la puissance chrétienne, symboles de fierté et de vertu pour leur camp.

L'admiration se dégrade cependant dans la deuxième partie du récit du siège d'Acre, lorsque la ville est enfin conquise. C'est là que l'on commence à entrevoir les penchants idéologiques de chacun. Chez Salimbene, la joie de la victoire est totalement éclipsée par les critiques sous-jacentes. Critique tout d'abord du comportement des deux rois, qui accaparent pour eux seuls la ville et tout le butin. Ensuite, il critique Philippe Auguste qui quitte la Terre sainte et abandonne sa mission. Cette critique-ci a néanmoins la particularité d'être camouflée, puisqu'il l'a fait porter sur les paroles des Anglais au lieu d'en prendre lui-même la responsabilité. Et enfin, critique de Richard Cœur de Lion qui massacre les prisonniers, mais qui est partiellement justifiée par le manquement de Saladin. Salimbene ne place aucun monarque au-dessus du roi des cieux : les péchés de Philippe et de Richard sont lourds malgré la victoire. Et même s'il nous livre un portrait relativement réaliste des faits, il n'hésite pas une fois encore à exagérer les agissements des deux rois lorsqu'ils imposent l'autorité dans la ville portuaire, probablement pour y mettre l'accent.

Jacques de Vitry préfère rester bref sur la globalité de l'épisode d'Acre : pas de distinction entre les deux rois, pas de mention de ce qui arrive une fois les rois installés. Il se limite comme à son habitude à l'essentiel sur les événements. En revanche, il se dévoile lorsqu'il parle du traitement offert aux prisonniers. S'il se trompe sur Philippe Auguste, il relate clairement l'acte barbare de Richard. Bien plus, il le justifie par le faux manquement des Sarrasins et le pardonne en affirmant que ce fut pour le bien futur des chrétiens. Contrairement à Salimbene il ne semble aucunement critique sur le moindre agissement des monarques, mais il est attristé, dépité par un de leurs actes. Il affirme avec certitude que la discorde grandie entre

les deux rois a saboté l'entreprise de la troisième croisade, détruisant les espoirs de reprendre à Saladin toutes ses terres.

À elles seules, ces affirmations sont lourdes de sens. Elles signifient tout d'abord qu'il existe chez Jacques de Vitry l'espoir que les chrétiens conquièrent absolument tout ce qui appartient à Saladin, du royaume de Jérusalem jusqu'à Édesse, en passant par les territoires qui n'ont jamais été conquis par les croisés comme la Mésopotamie ou la Syrie. L'évêque d'Acre va même jusqu'à assurer que Saladin aurait remis lui-même toutes ses possessions si les deux rois avaient montré des signes de paix entre eux. La discorde était si grande que les rois se faisaient subir trahisures et sournoiseries l'un à l'autre ; qu'ils cherchaient leurs propres intérêts plutôt que ceux de Dieu. Il ne repose pas la faute sur les rois, mais plutôt sur le diable, « l'Ennemi du genre humain », qui serait intervenu pour ternir leurs exploits si brillants. Même s'il exprime que leurs dissensions auraient causé la tristesse et la confusion des chrétiens, nous avons de mal à percevoir la critique dans ses paroles. En réalité, tout cela manifeste à quel point Jacques de Vitry est épris de déception que la troisième croisade n'ait pu aller plus loin. L'épisode d'Acre ne lui suffit visiblement pas, il essaie de (se) convaincre que si la relation entre les rois avait été différente, tout ce qui devait appartenir aux dévots du Christ leur aurait appartenu. Ainsi, il parle de « toute notre terre » : pour lui la Terre sainte ne pouvait appartenir qu'aux chrétiens et à personne d'autre.

La critique chez Jacques de Vitry n'apparaît que dans le dernier extrait du point I.C. Dans celui-ci il exprime son vif désaccord envers Richard Cœur de Lion qui serait parti bien trop tôt et pour des raisons futiles, acceptant les termes de paix des sarrasins sans contestation et laissant la terre sainte livrée à elle-même. Il exagère, il minimise les réelles raisons qui ont poussé le roi à partir en les qualifiant d'excuse. Il ne donne que les clauses territoriales du traité alors qu'il présentait d'autres aspects importants. Il perpétue en somme son état d'esprit défaitiste, voire fataliste. Il est bien plus secoué par la fin de la croisade que son homologue italien, qui n'accorde que quelques lignes au même événement. Jacques de Vitry possède une image fantasmée de la troisième croisade. Il la voit comme une entreprise échouée. Il ne parle jamais de volonté divine, peut-être car il ne peut se résoudre à imaginer qu'il s'agit du dessein de Dieu. Il préfère invoquer le diable qui serait venu semer la discorde pour saboter la croisade après Acre. En comparaison, Salimbene nous mentionne à peine la trêve et ses conditions.

La tendance ici présente se poursuit toujours lors des descriptions de Saladin. Les extraits analysés pour Salimbene sont à la limite de l'exhaustif : hors de ceux passé en revue ci-dessus, seules quelques autres mentions ponctuelles peuvent être encore retrouvées. Le

moine parmesan est pourtant étonnamment mesuré quant au sultan. Il sait lui incomber ses péchés, mais il est aussi capable de reconnaître lorsqu'il agit avec respect pour les établissements chrétiens de Jérusalem. Il nous offre un portrait certes assez réduit, mais mis à part son premier extrait possiblement inventé tous les autres correspondent à la réalité des faits. En face, le Saladin de Jacques de Vitry est l'ennemi numéro un de la chrétienté, la cause de tous leurs maux, le glaive envoyé pour les châtier. Il est Rusé, guerrier expérimenté, sournois parfois, mais aussi arrogant et sans le moindre scrupule. L'évêque d'Acre s'en donne à cœur joie pour l'ériger en menace absolue, quitte à mentir sur ses procédés et ses agissements.

Sa description a d'autant plus de poids qu'elle débute plus loin que Salimbene. En effet, l'*Historia orientalis* remonte jusqu'à l'ascension de Saladin en tant que sultan et unificateur du monde musulman. Mais cela ne veut pas dire que Salimbene a jugé inutile de traiter ces éléments. En réalité, nous ne savons absolument pas s'il l'a fait : rappelons-nous que le début de la *Cronica* est inconnu. Il aurait été extrêmement intéressant de pouvoir comparer ces extraits relatant des origines de Saladin chez les deux auteurs. Mais faute de cela, nous devons nous contenter de ce qui est en notre possession : le constat que Saladin revêt une plus grande importance chez Jacques de Vitry, qui traite de sa vie depuis son ascension et jusqu'à sa mort (elle aussi absente chez Salimbene. L'évêque d'Acre inculpait le diable d'avoir semé la discorde chez les chrétiens. Il a probablement trouvé chez Saladin un visage à ce diable.

B. Les vicissitudes de la terre sainte

Chez Salimbene, les trois personnages intéressés sont traités selon des traits déjà évoqués. Les rois français et anglais sont prisés dans leurs bons agissements, vivement critiqués dans leurs mauvaises conduites. Saladin bénéficie du même traitement, malgré le peu de place dont il bénéficie dans la *Cronica*. Le tout avec une relative fidélité à la réalité, teintée de son penchant pour la mise en scène⁴⁰⁵ et ses prises de libertés qui lui sont caractéristiques. L'intérêt de ce chapitre se porte en réalité sur Jacques de Vitry. Contrairement à son homologue, l'évêque d'Acre laisse transparaître dans son récit le fantasme irréalisé d'une croisade amplement victorieuse. Il est utile de nous questionner sur l'origine d'une telle mentalité.

Remémorons-nous que Salimbene était fort impliqué personnellement dans la vie politique en Italie, justement par son vécu unique. Cette caractéristique distinguait son traitement des personnages du chapitre II. Le vécu de Jacques de Vitry est tout aussi unique, et

⁴⁰⁵ GUYOTJEANNIN, O., *Salimbene de Adam : un chroniqueur franciscain*, Turnhout, Brepols, 1995, p. 67-71.

un élément se dégage de manière prépondérante : sa vie a été baignée dans les préoccupations de l'Orient latin. Il est tout d'abord né dans une période trouble, où le changement était omniprésent dans la société. Dans sa prime jeunesse, son entourage proche fut bien davantage marqué par la chute de Jérusalem en 1187 et par le sort des Latins d'Orient que par les luttes entre Capétiens et Plantagenêt, ou entre Empire et Papauté. Et lui-même ne manque pas de l'attester dans son *Historia orientalis*⁴⁰⁶. Bien plus, s'il était un spectateur préoccupé de loin avant 1216, il sera propulsé par la suite au cœur même de ce conflit. Et cela fait toute la différence.

Nous savons déjà que Jacques de Vitry a été choisi pour reprendre le siège épiscopal vacant de Saint-Jean d'Acre alors qu'il venait de commencer sa carrière de prêcheur. Mais ce que nous n'avons pas encore mentionné, c'est qu'arrivé à Rome en 1217 pour constater la mort du pape Innocent III, il aurait déjà eu un changement de programme. En effet, Jacques était fort épris du sort des chevaliers qui prenaient la croix. Il était touché par les difficultés qu'ils rencontraient chez eux avant de partir, et de l'accueil que leur réservaient ensuite les populations qu'ils portaient « sauver » en orient. Il est possible que le futur évêque d'Acre alors en France ait eu des vues sur le poste de légat pontifical laissé vacant par la mort de Robert de Courson, son mentor. Cependant, le nouveau pape Honorius III souhaitait calmer le jeu après les mesures drastiques prises par l'ancien légat en France, mesures qui lui avaient valu l'hostilité du roi Philippe Auguste. Il décida alors de porter son choix sur un autre homme, et Jacques de Vitry en résulta vraisemblablement déçu⁴⁰⁷. Quoi qu'il en soit, de Vitry semble profondément lié au sort des croisés. S'il ne porte pas d'affection pour le métier des armes et ses dérives, il est prêt à faire exception lorsqu'il agit pour l'entreprise suprême, la défense de la Terre sainte et de ses habitants. De ce fait, le dédain envers opulence, tournois et plaisirs éphémères se transforme en panégyrique du métier⁴⁰⁸.

Jacques de Vitry était déjà donc bien investi personnellement dans la croisade avant même d'atteindre son centre névralgique. Ce penchant ne pouvait que se renforcer par la suite. Aussitôt arrive-t-il à Acre le 4 novembre 1216 qu'il se lance avec toute son âme dans toutes ses tâches, tout en se questionnant sur sa légitimité. Dans ses lettres, il relate la « monstruosité » de la ville d'Acre où grouillent des populations toutes différentes et où le chaos ambiant ne sied

⁴⁰⁶ DONNADIEU, J., *Jacques de Vitry (1175/1180-1240) : entre l'Orient et l'Occident : l'évêque aux trois visages*, Turnhout, Brepols, 2014, p. 77.

⁴⁰⁷ DONNADIEU, J., *Op. cit.*, p. 172-173.

⁴⁰⁸ *Ibid.*, p. 56-57.

point à sa personnalité⁴⁰⁹. Il part ensuite pour des voyages dans les localités du littoral palestinien en 1217, et prend à cœur le salut des âmes de ses fidèles. Il y intensifie son prêche en attendant que les armées occidentales n'arrivent, en présageant déjà la guerre à venir⁴¹⁰. Il risque sa vie à plusieurs reprises, dont une alors qu'il traverse le pays des assassins⁴¹¹. Il se heurte surtout aux réalités locales d'une terre qu'il ne connaît pas bien. Lui qui a atterri là par les circonstances de sa vie se retrouve au milieu des tensions entre clergés d'Orient, ordres religieux militaires et princes croisés. Il est un observateur privilégié de ce monde divisé, et il voit déjà en 1217 qu'il n'est pas prêt pour la guerre. Il prend toujours parti pour les croisés d'Occident et critique de vive voix les latins d'Orient qui les accueillent très mal selon lui. Ainsi l'atteste-t-il à plusieurs reprises dans son *Historia orientalis*, construisant un schéma de pensée qui englobe les extraits que nous avons analysé dans ce chapitre. Il ne peut tout simplement s'empêcher de critiquer les chrétiens d'Orient qui acceptent, selon lui, trop facilement la cohabitation avec l'adversaire. En réalité, il ne fait qu'offrir une justification à l'avance pour l'échec qui attendait la cinquième croisade⁴¹².

Les croisés arrivés en 1217 avaient toujours le même but : reprendre Jérusalem. Mais après des incursions sans succès en Transjordanie, en Galilée et puis au Liban, l'objectif de la cinquième croisade se déplace vers l'Égypte. Jacques de Vitry semble profondément miné par ce choix, même si au fond il a lui aussi eu son mot à dire. Il est possible que le mental déjà las des troupes et les défections du roi de Hongrie et du prince d'Antioche ait fait naître le doute dans son esprit. L'évêque d'Acre participe personnellement aux expéditions des premiers mois de la croisade, puis, il rentre dans le haut cercle décisionnel comprenant des grands nobles et ecclésiastiques⁴¹³. En 1218, il se trouve lui-même au-devant des troupes qui débarquent en Égypte. Il prend part aux combats du 24 août pour s'emparer d'une tour sur le Nil devant Damiette. Inquiet de l'incapacité du patriarche latin Raoul à conduire les armées, il est largement rassuré par l'arrivée des croisés romains et du cardinal Pélage. Ses lettres changent alors de ton, deviennent plus lumineuses. Alors que des accords de paix se profilent, Jacques de Vitry est du parti de la guerre et ne s'en cache aucunement. Il devient le porte-parole du légat Pélage qu'il présente en héros lors du siège et jusqu'à la prise de Damiette en 1219. Après la

⁴⁰⁹ DONNADIEU, J., *Jacques de Vitry (1175/1180-1240) : entre l'Orient et l'Occident : l'évêque aux trois visages*, Turnhout, Brepols, 2014, p. 179-180.

⁴¹⁰ *Ibid.*, p. 182.

⁴¹¹ *Ibid.*, p. 125.

⁴¹² *Ibid.*, p. 189-191.

⁴¹³ *Ibid.*, p. 193-195.

joie vient l'exaspération, murie pendant quinze mois d'inactions entre les murs de la ville égyptienne⁴¹⁴.

Spectateur de premier rang du siège de Damiette par les troupes sarrasines, au milieu du désespoir, Jacques de Vitry est l'un des seuls qui croient encore en un retournement de situation et en une victoire finale. Bien plus, il rejette de nouvelles propositions de paix et il prêche et commente à la population des prophéties annonçant la venue de sauveurs et libérateurs afin de reconstruire l'espoir. Une de ces figures prophétiques était Frédéric II, qui est arrivé en Terre sainte avec une décennie de retard par rapport aux espérances Jacques. Mais ce qu'il attend n'arrivera jamais : les croisés sortent de Damiette vaincus et doivent s'en retourner dans leurs terres sur le littoral. Sa dernière lettre date du printemps 1221. Jusqu'à son retour à Acre dans l'automne de la même année, l'évêque demeure dans un silence morne. De retour à Acre, il s'empresse de finir son œuvre, l'*Historia orientalis*, qu'il avait partiellement mise en pause durant ces quatre années de croisade. Sa responsabilité dans cette débâcle fut reconnue et débattue par divers auteurs, comme Saint-Martin de Tours ou Matthew Paris. Et il est vrai que son optimisme excessif a pu atteindre la limite de l'aveuglement⁴¹⁵. La cinquième croisade avait été un douloureux échec pour Jacques de Vitry, plus que pour d'autres.

Les dix années que Jacques de Vitry a passées en Orient, à travers prédication, combat et conséquences de la croisade, sont au centre de son existence. Dire que son lien mystique avec l'entreprise de croisade se limite au fait qu'il l'a vécue n'est pas suffisant si on souhaite s'intéresser à l'intégralité de sa personne et de son œuvre⁴¹⁶. Saladin, Richard Cœur de Lion et Philippe Auguste étaient des parfaits inconnus pour Salimbene, figures mythiques dont il racontait les légendes presque un siècle plus tard. Pour Jacques de Vitry, il s'agit de figures bien plus proches qu'il ne paraît. Même s'il ne les a jamais côtoyés, leur troisième croisade a très vite fait partie de sa vie. Il y a baigné dès son plus jeune âge, il en a ensuite vécu le chapitre suivant personnellement. Cette implication ne pouvait donner qu'un récit des plus différents par rapport à celui du moine parmesan.

Plus précisément, Jacques de Vitry était un homme qui mettait la croisade dans son essence la plus pure – le secours des populations en terre sainte – sur un piédestal qui surmontait à tous égards toutes personnes. Ceci explique pourquoi il perdait la notion de bonnes ou mauvaises actions, tant qu'elles servaient la cause croisée (rappelons-nous le passages des

⁴¹⁴ DONNADIEU, J., *Jacques de Vitry (1175/1180-1240) : entre l'Orient et l'Occident : l'évêque aux trois visages*, Turnhout, Brepols, 2014, p. 196-199.

⁴¹⁵ *Ibid.*, p. 199-202.

⁴¹⁶ *Ibid.*, p. 204.

prisonniers à titre d'exemple). Mais par-dessus-tout, Jacques de Vitry a été profondément dévasté par l'échec de la cinquième croisade. Lui qui avait espéré jusqu'au bout pouvoir garder Damiette et poursuivre la marche victorieuse vers le Caire et puis vers Jérusalem. Il s'est retrouvé à perpétrer les échecs de ceux qu'il critique dans son œuvre. Il est alors plus que facile de s'imaginer pourquoi il en veut autant aux rois d'être rentrés sans avoir essayé de s'entendre ou pourquoi il considère Saladin comme le plus grand des fléaux pour les Latins d'Orient. Sa déception est toute déversée dans son récit. Car Jacques de Vitry rêvait fort probablement de pouvoir réaliser ce que les grands monarques n'avaient pu, pas tant pour la gloire, mais pour la justice divine. Son rêve d'une croisade victorieuse aux côtés du légat Pélage n'a pas pu être réalisé. Il est mort entre les murs de Damiette, peut-être comme pour son enthousiasme envers l'Orient. Dès lors, dans ces dernières années passées à Acre où il fut obligé de rester en attendant que n'arrive Frédéric II⁴¹⁷, celui qui avait fait défaut et trahi le Christ, il insuffla dans les dernières pages de son *Historia orientalis* tout sa frustration.

IV. Tableau de comparaison récapitulatif

	Salimbene	Jacques de Vitry
Philippe Auguste et Richard Cœur de Lion (avant prise d'Acre)	- Récit complet de leur arrivée, mais séparé pour chacun. - Beaucoup de détails pour la plupart conformes aux faits historiques, certains impossibles à vérifier. - Éloge marqué des deux à leur arrivée. - Pas de mention de la joie du camp chrétien.	- Récit succinct de leur arrivée, mais commun pour les deux. - Très peu de détails mais globalement conformes aux faits historiques. - Éloge moins visible des deux à leur arrivée. - Mention de la joie du camp chrétien à leur arrivée.

⁴¹⁷ DONNADIEU, J., *Jacques de Vitry (1175/1180-1240) : entre l'Orient et l'Occident : l'évêque aux trois visages*, Turnhout, Brepols, 2014, p. 203-204.

Philippe Auguste et Richard Cœur de Lion (après prise d'Acre)	- Critique vigoureuse des deux rois pour leurs agissements une fois la cité prise. Interprétations partiellement éloignées des faits historiques ou difficiles à confirmer. - Critique de Philippe Auguste pour son départ anticipé. Manque de précision sur les causes. - Absence d'une mention du comportement de Philippe avec les prisonniers. - Critique de Richard pour son comportement avec les prisonniers. Les motivations ne sont pas conformes aux faits historiques - Absence d'une critique pour le désaccord entre les deux rois.	- Absence de description de leur comportement à l'intérieur de la ville - Ni critique ni éloge du roi français pour son comportement avec les prisonniers. Interprétations non conformes aux faits historiques. - Justification du comportement de Richard avec les prisonniers par le bien du camp chrétien. Les motivations ne sont pas conformes aux faits historiques. - Énorme déception pour le désaccord entre les deux rois. Interprétation non conforme aux faits historiques. - Manifeste le fantasme d'une grande croisade unie qui aurait pu conquérir tout le royaume de Saladin mais qui n'aura jamais lieu. Justification par des éléments non établis par les historiens. - Justifie le départ de Philippe Auguste par le mauvais comportement de Richard en s'appuyant sur des éléments non établis historiographiquement.
Richard Cœur de Lion (Fin de la croisade)	- Récit succinct de la signature de la trêve et de la fin de la croisade. - Délivre peu de conditions du traité, mais avérées par les historiens. - Donne des éléments avérés du départ de Richard, sauf pour l'accusation de l'assassinat de Conrad de Montferrat. - Critique de Richard qui n'a pas libéré le patriarche (non attesté) et qui ne s'est pas réaccueilli au tombeau du Christ (attesté).	- Récit plus complet et long de la fin de la croisade. - Donne plus de conditions du traité (mais pas toutes). Éléments confirmés par les historiens. - Grosse critique du roi Richard pour son départ. Donne les raisons retenues par les historiens mais les juge comme des excuses infondées. - Incombe à Richard le chute de moral des Chrétiens et l'échec final de la croisade.

Saladin	- Globalement très peu de mentions de Saladin. - Uniquement traité pour son rôle durant la croisade. - Portrait mitigé du sultan : parfois positif, parfois négatif. - Mélange entre éléments historiquement confirmés, infirmés et difficiles à attester. - Garde une tonalité neutre.	- Saladin occupe une place primordiale dans son récit. - Long récit de sa vie, depuis son ascension au pouvoir jusqu'à sa mort. - Portrait hautement diabolisé et serti de très nombreux éléments historiquement non-attestés. - Placé sur un piédestal en tant qu'ennemi numéro 1 et cause principale de la souffrance de tous les Chrétiens en Orient. - Ses extraits prennent une tonalité dramatique.
-----------------------	---	---

Chapitre IV : Les enfants du siècle

Après avoir exploré les profils intellectuels et relationnels de nos deux auteurs, il ne nous reste plus qu'à nous intéresser au plus enfoui : leur profil spirituel. Il n'a pas été difficile de jauger à quel point des paramètres à priori concrets peuvent influencer sur eux. Or, analyser l'esprit revient à s'aventurer dans les croyances les plus viscérales des deux religieux. Pour ce faire, nous allons nous appuyer sur des nouveaux extraits qui traitent tous de la place du divin dans leurs œuvres selon différents aspects. Toutefois, il convient aussi de revenir sur certains extraits qui ont déjà été utilisés lors des chapitres précédents. En effet, si ces derniers nous en ont déjà beaucoup appris, ils rescellent en réalité encore bien des éléments utiles à notre recherche.

Dieu joue un rôle essentiel dans la *Cronica* et l'*Historia orientalis*, et sa présence prend différentes formes dans chacune. Pouvoir clairement mettre en lumière ces formes est la condition *sine qua non* à l'identification des préoccupations eschatologiques des deux auteurs. Justement car ces préoccupations ont poussé nos auteurs à donner une allure particulière et une identité bien précise à leurs récits. Comparer les extraits qui traitent de leur relation respective à Dieu nous prouvera qu'elle est unique en son genre, fonction également de tous les éléments que nous avons analysés jusqu'ici. Finalement, nous verrons surtout à quel point le XIII^e siècle a pu laisser sa marque sur Salimbene de Adam et Jacques de Vitry : tous deux sont indéniablement influencés par le moment précis durant lequel ils écrivent.

I. Le juste châtiment

Lors de cette analyse, nous avons parfois été confrontés à un trait particulier commun aux deux auteurs : indépendamment de leurs visions, les deux auteurs sont d'accord pour admettre que les Chrétiens (ou du moins les latins d'orient) ont commis des fautes durant leur présence en Terre Sainte. Et elles auraient été justement punies par Dieu. Salimbene a déjà laissé transparaître cette caractéristique à quelques reprises. Par exemple, lorsqu'il critique les agissements de Philippe Auguste et Richard Cœur de Lion lorsqu'Acre tomba⁴¹⁸. Il affirmait alors comment il était injuste de se comporter de la sorte, alors qu'innombrables étaient ceux qui étaient morts pour la cause. Ou encore quand il critiquait leurs agissements envers les

⁴¹⁸ Cf. supra, Chap. III, p. 119-121.

prisonniers d'Acre⁴¹⁹. Trois de ses passages précisément sont beaucoup plus explicites sur cet aspect.

Ainsi Salimbene parlait de ce qui avait causé la défaite de Hattin :

« [...] La cause de cette invasion fut l'iniquité des Chrétiens. En effet, alors qu'une paix avait été conclue entre Saladin et le roi de Jérusalem, les Chrétiens la violèrent de manière indigne, en capturant des caravanes sarrasines sur l'ordre de Renaud, prince de Montréal et seigneur de la vallée d'Hébron. Une autre cause fut la discorde qui régnait entre le roi Gui et Raymond, comte de Tripoli ; la cause de cette discorde fut la jalousie ou l'indignation provoquée par la reine Sibylle qui, après la mort de son mari, avait épousé Gui de Poitiers et, après la mort de son fils, avait donné la couronne à cet étranger contre l'aveu du comte de Tripoli et des autres barons⁴²⁰. [...] »

La situation du royaume latin de Jérusalem à la mort de Baudouin IV est désormais largement connue, nous n'y reviendrons pas davantage⁴²¹. Mais la tonalité que prend Salimbene n'en est pas moins significative. Il inculpe « l'iniquité » des chrétiens qui est selon lui la cause première. Dans le fond, il a tout à fait raison : le méfait de Renaud de Châtillon et l'accession de Gui de Lusignan au trône ont bien été des causes directes de cet événement. Mais la reconnaissance de ce fait prouve que le moine parmesan sait faire preuve de discernement et d'objectivité. C'est bien le premier passage dans l'ensemble de notre corpus où il associe des causes chrétiennes (confirmées historiquement qui plus est) à une débâcle historique.

Il répète le même procédé un peu plus tard :

« Mais après avoir été dépouillés de tout ce qu'ils avaient, et après avoir été rejetés par les habitants de Tripoli et d'Antioche, ces hommes gagnèrent l'Arménie et arrivèrent en désordre jusqu'à Iconium, anéantis par la faim, le froid et le dénuement, châtiés par un juste jugement de Dieu, parce qu'ils avaient souillé l'héritage de Dieu⁴²². »

Cet extrait renvoie aux réfugiés de Jérusalem et à la bataille de Hattin. Comme déjà signalé, ces derniers avaient été escortés hors du royaume en trois convois, certains ayant pu trouver refuge à Tyr, et de nombreux autres à Tripoli. Dans cette ville, les réfugiés ne trouvèrent pourtant pas la paix. En effet, déjà pillés par des musulmans sur la route, le même sort leur fut infligé par certains de leurs coreligionnaires. Certains chevaliers tripolitains comme le sire de

⁴¹⁹ Cf. supra, Chap. III, p. 121-122.

⁴²⁰ SALIMBENE DE ADAM DE PARME, *Chronique*, éd. et trad. BESSON, G. et BROSSARD-DANDRÉ, M., Paris, Honoré Champion éditeur, 2016, p. 59.

⁴²¹ Cf. supra, Chap. I, p. 65-66.

⁴²² SALIMBENE DE ADAM DE PARME, *Op. cit.*, p. 61.

Néphin n'eurent aucun scrupule à dépouiller les réfugiés⁴²³. Salimbene nous dit que certains se sont rendus à Iconium et en Arménie, mais cela est réfuté par les historiens : certains réfugiés atteignirent Antioche où ils furent mieux accueillis⁴²⁴. D'autres auraient atteint soit Ascalon, soit directement Alexandrie, d'où ils ont embarqué vers l'Europe sur des navires marchands italiens⁴²⁵. Salimbene nous dit que les prisonniers ont subi le jugement de Dieu car ils avaient souillé son héritage et il est très dur avec les rescapés de Jérusalem. Cet extrait peut renvoyer à ce qu'il avait dit de Saladin : « il purifia à sa manière et garda pur le temple du Seigneur que les Chrétiens avaient auparavant profané sans respect⁴²⁶ ». L'héritage de Dieu dont il parle dans cet extrait pourrait se référer alors aux lieux saints que les habitants de Jérusalem avaient souillé. Il y a dans tous les cas une vive critique envers eux.

Pour finir, voici un extrait sur l'arrivée des Siciliens en terre sainte :

« Sur ce, les navires de pèlerins commencèrent à arriver, et Margarit, l'amiral du roi de Sicile, aborda aussi avec sa flotte. Comme ses matelots se comportaient mal avec les Tyriens, ils furent forcés de quitter Tyr et abordèrent à Tripoli où ils moururent de faim, punis comme ils l'avaient mérité⁴²⁷. »

Les recherches modernes ont permis de savoir qu'en 1187, lorsque l'archevêque de Tyr arrive en Sicile, le roi Guillaume II est fortement interpellé par ce qui est arrivé à Hattin et à Jérusalem. Il décide de dépêcher l'amiral Margaritus de Brindisi pour qu'il parte avec trois cents chevaliers portés par des galères vers les rivages de la terre sainte au printemps 1188⁴²⁸. Mais il est incertain qu'ils se soient mal comportés à Tyr comme dit Salimbene. On s'accorde pour dire qu'ils avaient bien accosté au large de Tyr en premier lieu afin de la renforcer et qu'un détachement aurait ensuite été envoyé vers Tripoli pour venir en aide à la ville assiégée. Personne ne semble contester un mauvais comportement des Siciliens à Tyr, sur le fait qu'ils furent forcés de quitter la ville et encore moins qu'ils moururent de faim à Tripoli. Cela semble même peu vraisemblable quand on sait que le corps sicilien fut le premier à venir au secours des latins d'Orient après le funeste été 1187. Il joua un rôle fondamental car les armées suivantes

⁴²³ RICHARD, J., *Histoire des croisades*, Paris, Fayard, 1996, p. 221.

⁴²⁴ RUNCIMAN, S., dir., *Histoire des croisades, 1095-1188*, Paris, Tallandier, 2013, p. 662.

⁴²⁵ *Ibid.*, et EDDÉ, A.-M., *Saladin*, Paris, Flammarion, 2008, p. 262.

⁴²⁶ SALIMBENE DE ADAM DE PARME, *Chronique*, éd. et trad. BESSON, G. et BROSSARD-DANDRÉ, M., Paris, Honoré Champion éditeur, 2016, p. 60.

⁴²⁷ *Ibid.*, p. 63.

⁴²⁸ RUNCIMAN, S., dir., *Histoire des croisades, 1188-1494*, Tallandier, Paris, 2013, p. 16.

sont venues se greffer à lui et a induit le regain de volonté guerrière des croisés⁴²⁹. Un récit donc à priori fruit d'une interprétation de l'auteur.

Jacques de Vitry partage cette vision des choses, bien qu'il ait l'habitude d'invoquer plus souvent les méfaits des chrétiens. Par exemple, lorsqu'il raconte la bataille de Hattin durant laquelle « Dieu livra le peuple des Chrétiens entre les mains des impies, comme l'avaient exigé ses péchés infinis⁴³⁰ », lorsqu'il décrit la mort de Frédéric Barberousse qui arrive « comme le voulaient ses péchés⁴³¹ », ou encore, lorsqu'il parle de l'ascension de Saladin provoquée car « nos péchés l'exigeaient⁴³² ». Les lecteurs auront probablement remarqué qu'un terme apparaît chez lui de façon récurrente : le péché. Voyons d'autres épisodes où il perpétue sa pensée :

« Cette amère calamité et ces tribulations adverses prirent leur funeste origine dans le comté d'Édesse. En effet, Jocelin, comte d'Édesse, était mort, lui qui avait été un homme hardi et avisé dans ses actes ; son fils, le jeune Jocelin, dégénéra en tout de la loyauté et de ce qui avait fait l'honneur de son père, il se plongea dans les turpitudes et dans une licence effrénée, et c'est ainsi qu'il perdit sa cité d'Édesse, toute fortifiée qu'elle fut, en la négligeant totalement ; [...] Après ces évènements, Jocelin le jeune fut capturé par les Sarrasins selon un juste jugement de la vengeance divine, il se consuma dans les prisons sarrasines d'Alep jusqu'à en périr lamentablement de faim et de misère ; [...]»⁴³³.

Cet extrait fait partie du début de sa tirade sur la troisième croisade et précède de peu celui de l'ascension de Saladin. Ainsi, Jacques de Vitry commence sa justification de la chute de Jérusalem par un épisode bien lointain, la chute d'Édesse⁴³⁴. Encore une fois, voici un passage qui ne trouve aucune correspondance chez Salimbene et qui fait peut-être partie du début perdu de la *Cronica*. Celui-ci occulte une fois de plus la complexité de la réalité, même si Jocelin II s'est montré maladroit sur le plan politico-stratégique avec sa ville⁴³⁵. Il en affirme néanmoins le même principe clé que pour Salimbene : Jocelin d'Édesse fut puni « selon un juste jugement de la vengeance divine ». Ses péchés ont causé sa chute, et ont amorcé celle de tout le royaume.

Jacques de Vitry réitère sa pensée avec les causes de la déroute de Hattin :

⁴²⁹ EDDÉ, A.-M., *Saladin*, Flammarion, Paris, 2008, p. 275, et PRAWER, J., *Histoire du Royaume latin de Jérusalem*, trad. NAHON, G., 2^e éd., t. II, Paris, CNRS, 2007, p. 40.

⁴³⁰ JACQUES DE VITRY, *Histoire orientale*, éd et trad. GROSSEL, M.-G., Paris, Honoré Champion éditeur, 2005, p. 320.

⁴³¹ Ibid., p. 332

⁴³² Ibid., p. 314.

⁴³³ Ibid., 2005, p. 311-312.

⁴³⁴ Cf. Supra, p. 43-44.

⁴³⁵ RICHARD, J., *Histoire des croisades*, Paris, Fayard, 1996, p. 165-166.

« [...] Comble de malheur ! le Royaume de Jérusalem venait de tomber entre les mains d'un étranger qui n'était pas de la race des hommes à qui avait été confié le salut d'Israël. Et pour cette raison, grandes étaient les discordes et les dissensions qui s'étaient levées entre les barons de notre Royaume⁴³⁶. »

Ce bref extrait atteste du regard que porte l'évêque d'Acre sur Gui de Lusignan. À noter que ces paroles achèvent le passage sur l'ascension de Saladin. Cela peut faire comprendre à quel point il retient que le noble poitevin est responsable de la chute de Jérusalem et il ne mâche pas ses mots pour le définir : « étranger » qui n'était pas « de la race des hommes ». Comme s'il n'avait rien de chrétien et qu'il était venu de loin pour amener la ruine sur le royaume. Il s'agit d'un regard fort critique qui biaise son devoir d'historien car l'évêque d'Acre réduit les dissensions causées par la montée de Gui de Lusignan au simple refus de sa personne par les barons, alors que nous savons que les faits étaient bien plus complexes⁴³⁷.

« Saladin donc prêtait une grande attention à la situation en homme astucieux qu'il était, largement instruit dans l'exercice de la guerre et par son expérience, sachant bien qu'un royaume divisé contre lui-même pourrait facilement être désolé et qu'il serait facile d'y pénétrer par la large béance qu'avait créée la discorde. Il saisit avec une particulière rapidité l'occasion quand le seigneur de Montréal et de toute la terre d'Outre-Jourdain déroba un butin énorme sur l'ennemi, au mépris des trêves, passées entre nous et les Sarrasins⁴³⁸. »

On retrouve ici la mention du sacrilège de Renaud de Châtillon. Rien de nouveau dans le mode opératoire : Jacques de Vitry relate avec justesse le méfait de seigneur d'Outre-Jourdain, mais il n'en fait pas le vrai antagoniste. Saladin est celui qui attendait avec impatience qu'une erreur soit commise par ses ennemis. Bien que cela soit majoritairement vrai, force est de constater que l'évêque d'Acre reste fidèle à lui-même : il reconnaît bien les torts des chrétiens, mais ne manque jamais une occasion pour mettre le sultan au cœur des malheurs de ses coreligionnaires.

« Ainsi donc ils s'échappèrent des mains de l'ennemi, mais, une fois arrivés devant Tripoli, ce fut pour tomber dans les mains sacrilèges et profanes d'hommes qui étaient bien pires encore ; car tout ce qu'ils avaient emporté avec eux, Bohémond comte de Tripoli et ses compagnons, en vrais fils de Bélial, le leur arrachèrent totalement, quand ils auraient dû éprouver de la compassion devant leurs frères réduits à l'exil, et ainsi ils se révélèrent beaucoup

⁴³⁶ JACQUES DE VITRY, *Histoire orientale*, éd et trad. GROSSEL, M.-G., Paris, Honoré Champion éditeur, 2005, p. 314.

⁴³⁷ Cf. supra, Chap. I, p. 65-66.

⁴³⁸ JACQUES DE VITRY, *Op. cit.*, p. 318.

plus cruels que les Sarrasins envers leurs coreligionnaires dans le Christ. À ce propos, on raconte même qu'il se produisit en ce lieu un fait lamentable et inouï dans toute l'histoire ; une dame qui portait sur ses épaules son tout petit enfant se vit dépouiller par ces ennemis sans foi (car ils n'épargnaient ni les femmes ni la condition et ne rougissaient pas de ne respecter en rien la pudeur et la vergogne nécessaire) ; cette mère, voyant que les biens à elle laissés par les Sarrasins pour nourrir et son enfant et sa propre personne, lui étaient arrachés par ceux auprès desquels elle venait chercher refuge, fut bouleversée au-delà du supportable, et sombrant dans un triste désespoir, elle jeta son enfant dans la mer⁴³⁹. »

Analysons enfin l'équivalent de l'extrait sur les prisonniers de Jérusalem. Jacques de Vitry s'y étend davantage sur un épisode qui semble le troubler vivement. L'évêque d'Acre utilise des mots forts pour définir ce que les Tripolitains ont fait et mentionne qu'ils auraient été plus cruels que les Sarrasins, alors que nous connaissons son avis sur les ennemis de la chrétienté. C'est dire à quel point cet acte le révolte et il les qualifie de « sacrilèges » et « profanes », insinuant qu'ils bafouent leur croyance pour le profit. Pire encore, il les définit de « fils de Bélial », des démons. Il ajoute aux faits une anecdote, pratique assez rare chez lui par rapport à Salimbene. Il est très compliqué de valider la véracité de cette histoire qui semble n'avoir retenu l'attention d'aucun chercheur. Elle sert cependant magnifiquement bien le propos de l'auteur. En effet, mettre en avant la figure d'une femme et d'une mère souligne la gravité de l'acte des Tripolitains car cela vient affirmer qu'ils n'avaient de scrupule pour personne, pas même pour les plus nécessiteux. Qu'elle soit vraie ou non, cette anecdote reflète parfaitement sa critique.

II. Paroles et présages

A. La force de la parole sacrée

Les passages bibliques ne pouvaient pas manquer dans nos œuvres. Rencontrées souvent sous la forme d'insertions en plein milieu du texte, ces citations sont utilisées de manière différente par les deux auteurs. Ainsi, pour Salimbene elles sont souvent une manière d'appuyer son propos, de lui donner une validité divine. Nous avons déjà eu l'occasion d'observer ce phénomène par exemple lorsque le moine parmesan raconte l'épisode de l'attaque d'un navire sarrasin par les croisés anglais à peine arrivés en terre sainte : « Il y avait dedans

⁴³⁹ JACQUES DE VITRY, *Histoire orientale*, éd et trad. par GROSSEL, M.-G., Paris, Honoré Champion éditeur, 2005, p. 322.

sept cents guerriers *très courageux au combat* [1 Par 7, 9]⁴⁴⁰ ». Voyons ci-dessous quelques autres exemples.

Voici un extrait qui remonte aux tous premiers folios de la *Cronica* :

« Cette année-là, les Chrétiens combattirent outre-mer contre les Sarrasins et firent si bien que sept mille Chrétiens mirent en fuite et écrasèrent trente-deux mille Sarrasins, comme le promet le Seigneur *Lv 26, 3, 7 et 8 : Si vous marchez selon mes préceptes, et pratiquez mes commandements, [...] vous poursuivrez vos ennemis, et ils tomberont en foule devant vous. Dix d'entre vous en poursuivront cent de chez eux, et cent d'entre vous, en poursuivront dix mille des leurs : vos ennemis tomberont sous l'épée devant vos yeux*⁴⁴¹. [...] »

Salimbene parle ici de la bataille de Montgisard, durant laquelle Baudouin IV dans ses jeunes jours remporte une brillante victoire sur Saladin⁴⁴². Nous savons aujourd'hui grâce aux historiens que les effectifs chrétiens étaient bien moindres que ceux des Sarrasins, mais les chiffres que donne Salimbene sont à remettre en question. Certains disent qu'initialement Baudouin IV était entouré de cinq cents chevaliers à Ascalon. Il devait recevoir des troupes depuis tout le royaume, mais Saladin les avait quasi toutes capturées avant qu'elles n'arrivent. Il avait été rejoint plus tard par quatre-vingts templiers de Gaza avec leur maître et d'autres barons⁴⁴³. D'autres se réfèrent à Guillaume de Tyr qui avait compté trois cent septante-cinq cavaliers francs contre vingt-six mille musulmans⁴⁴⁴. On peut supposer que la totalité de la cavalerie musulmane à cette époque pouvait varier entre dix et douze mille hommes. Le chiffre de vingt-six mille, relativement proche de ce que les sources arabes livrent, pourrait s'expliquer par le recrutement temporaire de bédouins. Quoi qu'il en soit, on considère déjà ces indications de Guillaume de Tyr comme exagérées⁴⁴⁵. Nous sommes donc loin des sept mille chrétiens et trente-deux milles musulmans qu'annonce l'auteur.

Ce qui nous intéresse davantage est la citation biblique dans laquelle il utilise un passage du Lévitique pour appuyer son propos. L'exemple est parfait pour illustrer sa méthode et le passage justifie pleinement l'évènement. Salimbene affirme que la victoire avait été écrite

⁴⁴⁰ SALIMBENE DE ADAM DE PARME, *Chronique*, éd. et trad. BESSON, G. et BROSSARD-DANDRÉ, M., Paris, Honoré Champion éditeur, 2016, p. 76.

⁴⁴¹ *Ibid.*, p. 57.

⁴⁴² RUNCIMAN, S., dir., *Histoire des croisades, 1095-1188*, Paris, Tallandier, 2013, p. 622-624.

⁴⁴³ GROUSSET, R., *Histoire des croisades et du royaume franc de Jérusalem*, t. II : *Monarchie franque et monarchie musulmane. L'équilibre*, Paris, Perrin, 1991, p. 651-655.

⁴⁴⁴ EDDÉ, A.-M., *Saladin*, Paris, Flammarion, 2008, p. 235.

⁴⁴⁵ *Ibid.*, p. 499.

depuis l'origine, et que la parole de Dieu l'annonçait. Mais, en réalité, le passage biblique a aussi un autre objectif car il sert aussi d'exhortation envers les combattants.

« La même année, Grégoire fut élu pape à Ferrare. C'était un homme très religieux et le monde placé sous l'empire du malin [1 Jn 5, 19] ne le méritait pas. Aussi, alors qu'il régnait à peine depuis deux mois, Dieu le rappela-t-il. Ce pape exhorta à plusieurs reprises les Chrétiens à partir pour la croisade afin de reprendre la Ville Sainte de Jérusalem et le tombeau du Seigneur⁴⁴⁶. »

Voici un extrait qui traite de la succession papale après la défaite de Hattin et la perte de Jérusalem. Il est attesté que le 20 octobre 1187 le pape Urbain III mourait de chagrin, après que le sort de la terre sainte eut été porté à sa connaissance. Lui succéda Grégoire VIII comme nous le dit Salimbene. Dès son accession à la charge, ce pape s'est empressé d'envoyer une lettre circulaire à tous les chrétiens d'Occident pour leur raconter les événements survenus en Orient. Comme son prédécesseur Urbain II en 1095, il exhortait à prendre la croix en promettant les mêmes récompenses que lors de la première croisade, et invitait tous les princes à une trêve de sept ans. Hélas, il n'a pu être témoin des fruits de ses efforts car il meurt le 17 décembre 1187, deux mois seulement après son élection⁴⁴⁷.

Ici, Salimbene utilise donc un passage de l'Evangile selon Jean pour renvoyer à un monde qui ne mériterait pas un tel pape. Et en effet, ce pape avait exhorté à la croisade et, pour lui, il s'agit d'une prérogative suffisante pour en faire un bon représentant de Saint-Pierre. Il n'est pas nécessaire de recenser tous les passages bibliques utilisés par Salimbene car il les utilise constamment de façon identique. Aussi les deux extraits ci-dessus permettent de saisir l'essence du procédé.

Pour ce qui est de Jacques de Vitry, nous n'avons encore jamais rencontré d'insertions de passages bibliques. Observons donc que ce dernier en fait une autre utilisation, plus épisodique mais plus intense, plus profonde, plus dense :

« Qui suffirait à énumérer les œuvres grandes et admirables de Dieu, celles qu'il a choisies entre toutes ses volontés *Et il laisse un mémorial de ses œuvres*, oui, tout ce qu'il a créé pour subvenir à nos besoins ? Dieu *vit que tout ce qu'il avait fait était bon*, il n'eut de haine pour aucune des choses qu'il avait créées. Il ne hait rien d'autre que le péché qui est un pur néant, il le pourchasse et il l'abolit. Aussi, tandis qu'il avait par la seule force de son Verbe créé le monde en

⁴⁴⁶ SALIMBENE DE ADAM DE PARME, *Chronique*, éd. et trad. BESSON, G. et BROSSARD-DANDRÉ, M., Paris, Honoré Champion éditeur, 2016, p. 62-63.

⁴⁴⁷ RUNCIMAN, S., dir., *Histoire des croisades, 1188-1494*, Paris, Tallandier, 2013, p. 16-17.

huit jours, a-t-il travaillé à détruire le péché dans le monde pendant un peu plus de trente ans. Le péché seul est ce qui lui déplaît, ce qui offense la grandeur de son regard, ce qui transforme ce Seigneur plein de douceur et de bonté en un maître dur. Le péché est ce qui a fait d'un ange le démon, d'un ami l'ennemi, de l'homme libre un esclave, de l'incorruptible un être mortel et souillé, du bienheureux un misérable, du citoyen un exilé, un rejeté, du fils de Dieu le fils du diable. Le péché est ce que Dieu ne laisse jamais impuni. Voilà pourquoi, ainsi que l'exigeaient les péchés de ces hommes impies dont j'ai parlé plus haut, poussé à la colère par les crimes de ces profanateurs qui avaient souillé la Terre Sainte par leurs divers forfaits, Dieu se transforma pour nous en un Seigneur cruel, lui qui est par nature bienveillant et doux. *Nous sommes devenus pour nos voisins des objets de dérision et nos ennemis nous ont outragés, Ma harpe est accordée aux chants de deuil* et notre force est réduite en cendres ;

Elle est devenue comme une veuve

La grande entre les nations,

Princesse parmi les provinces,

Elle est réduite à la corvée.

Car Dieu a tant frappé son peuple de son glaive, il a conçu un tel mépris pour son héritage que nos ennemis *sont devenus la tête et nous ne sommes plus que la queue*, si bien que nos ennemis nous ont arraché par la force non seulement la Terre de Promission, mais aussi presque toutes les régions, les cités, les châteaux-forts, depuis l'entrée de l'Égypte jusqu'à la Mésopotamie, sur un espace couvrant plus de vingt journées de marche ; et ils ne nous ont laissé que deux cités du bord de mer, c'est-à-dire Tyr et Tripoli, et aussi Antioche avec un petit nombre de châteaux, [...]. Les impies ont fait passer sous leur domination toutes les villes de l'intérieur du pays avec leurs châteaux-forts⁴⁴⁸. »

Retour aux origines de la troisième croisade chez Jacques de Vitry. Nous sommes devant un passage qui se place entièrement dans la continuité de ce que nous avons vu lors du chapitre précédent. En revanche, un élément se dégage de manière claire en tant que pilier spirituel de l'auteur : le péché. Ce long extrait n'a en réalité que deux objectifs : démontrer à quel point le péché humain a été la ruine des chrétiens, et démontrer que ce cette ruine a causé leur chute en Orient. Le deuxième objectif nous est désormais bien connu et nous ne reviendrons pas sur la mentalité défaitiste de l'auteur, largement passée en revue lors du chapitre précédent. Il faut toutefois noter que nous nous trouvons en réalité devant la toute première mention de la puissance des Sarrasins dans l'*Historia orientalis*.

⁴⁴⁸ JACQUES DE VITRY, *Histoire orientale*, éd et trad. GROSSEL, M.-G., Paris, Honoré Champion éditeur, 2005, p. 309-311.

En revanche, le premier objectif est lui inédit. Le péché occupe définitivement une place centrale dans l'esprit de l'évêque d'Acre. Dans cet extrait qui est le premier, l'origine de son récit de la troisième croisade, il définit clairement le péché. Ce n'est pas un hasard si cette notice s'intitule « Péché et causes de la ruine et de la chute du Royaume des chrétiens en Terre Sainte ». Sa conception renvoie à l'Ancien Testament, où le péché en tant que faute contre la loi de Dieu, serait commis par des singuliers mais retomberait sur tout le peuple de Dieu⁴⁴⁹. Avant même de relater les événements, avant même de se lancer dans le concret, il ressent la nécessité de devoir définir les fondations de ses idées. Et une de ces fondations est le péché. Pour fortifier son propos, Jacques de Vitry a la particularité d'utiliser toute une myriade de citations bibliques condensées qu'il utilise les unes après les autres, par morceaux découpés et ensuite recollés ensemble, sans même les référencer dans son manuscrit d'origine. Il les compile pour manufacturer une citation composite, en fabriquant de la sorte un propos en syntonie avec sa pensée.

Il est tellement central que le péché se retrouve aussi dans l'équivalent du récit de la succession papale, contrairement aux citations bibliques :

« Pendant ce temps, des rumeurs sinistres, puis la nouvelle de ces événements lamentables s'en étaient venues frapper toutes les régions de l'Occident ; tous ceux qui avaient appris ce malheur en restaient écrasés, gravement blessés et comme atteints au cœur d'une douleur infinie. Plus que tout autre, le vénérable père Urbain qui était en ces années-là à la tête de la sainte Eglise romaine comme pontife suprême, en proie à un chagrin impossible à apaiser, s'attachait à considérer que c'était de son temps que l'église d'Orient avait subi cette épouvantable ruine ; il écoutait raconter que les lieux saints se trouvaient profanés, foulés aux pieds par les chiens immondes, que le très précieux bois de la croix qui est notre salut était détenu et souillé par des mains impies et indignes, que la Terre Sainte, délivrée au prix du sang de tant de Chrétiens, était à nouveau le bien des infidèles et des profanateurs ; sous l'effet de la douleur qui le bouleversait et de son angoissante peine, il fut pris de fièvre et, peu de temps après, à moitié à cause de la fièvre, moitié par épuisement et par langueur, il termina ses jours d'homme.

Lui succéda à la charge pontificale, un homme honorable et digne de tous égards, le juste Grégoire. Mais, comme le méritaient nos péchés, il quitta ce monde au bout de sept semaines⁴⁵⁰. »

⁴⁴⁹ *Péché* dans DICTIONNAIRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, <https://www.dictionnaire-academie.fr/article/A9P1130> (consulté le 25 juin 2023).

⁴⁵⁰ JACQUES DE VITRY, *Histoire orientale*, éd et trad. GROSSEL, M.-G., Paris, Honoré Champion éditeur, 2005, p. 326.

Un passage plus étendu que pour Salimbene, qui présente les mêmes penchants que l'extrait précédent. Jacques de Vitry amène des éléments validés par les historiens. Dès l'été 1187, l'archevêque de Tyr Josias mit les voiles vers l'occident pour aller annoncer la nouvelle et quérir de l'aide afin de défendre sa ville où les réfugiés affluaient sans cesse. Il arriva à la cour de Guillaume II de Sicile qui envoya aussitôt de l'aide en orient. Au même moment, les ordres militaires envoyaient des lettres à leurs frères occidentaux pour en faire de même. Ce furent les marchands génois qui diffusèrent en premier la nouvelle en Italie, aussitôt rapportée à la cour papale. La nouvelle fut un coup direct sans pareil⁴⁵¹ et le sort du pape Urbain III nous est connu. Grégoire VIII lui succède donc mais meurt précisément sept semaines plus tard. Et, bien évidemment, il meurt car les péchés des chrétiens étaient bien trop grands pour l'auteur. Voici une nouvelle punition divine invoquée justement. Ici Jacques de Vitry ne signale même pas que Grégoire VIII a prêché la croisade mais réduit son pontificat à la simple punition divine que représenta sa mort. Dans le fond, l'idée exprimée est la même que par Salimbene : le monde ne le méritait pas. Mais la forme donnée à cette idée est bien caractéristique et révélatrice de l'évêque d'Acre. En revanche, les lecteurs pourront observer une absence totale de citations bibliques, alors que le sujet se prêterait totalement à leur utilisation.

B. Les présages funestes

Il existe chez Salimbene une caractéristique tout à fait unique, qui pourrait par inadvertance passer au second plan. En effet, l'auteur utilise régulièrement des prophéties ou appelle à des coïncidences qui selon lui n'en sont pas. Rappelons-nous quand dans son récit de la bataille de Hattin, il disait ceci : « Écoute le présage qui annonça le désastre imminent : cette nuit-là le patriarche Héraclius lisait sous sa tente l'office des matines, quand se présenta le passage sur l'arche d'alliance, prise jadis par les Philistins et au matin, la bataille s'engagea⁴⁵² ». Que cette anecdote soit vraie ou non peu nous importe. Il est en revanche utile de se questionner sur l'utilité d'une telle citation. Pour ce cas-ci, la réponse est simple : la justification de la défaite de Hattin par des éléments concrets (le méfait de Renaud de Châtillon et les troubles autour du roi) est doublée d'une justification par un élément « mystique ». Il invoque un signe de la défaite envoyé par Dieu. Lorsqu'on observe son récit plus finement, on peut réaliser qu'il ne s'agit pas d'un cas isolé.

⁴⁵¹ RUNCIMAN, S., dir., Paris, *Histoire des croisades, 1188-1494*, Tallandier, 2013, p. 16.

⁴⁵² SALIMBENE DE ADAM DE PARME, *Chronique*, éd. et trad. BESSON, G. et BROSSARD-DANDRÉ, M., Paris, Honoré Champion éditeur, 2016, p. 59.

Même après la défaite de Hattin, il se rend compte de coïncidences qui l'interpellent :

« Constate que la croix fut recouvrée par l'empereur Héraclius ; mais par la suite, Jérusalem fut envahie par les Mahométans sous le même Héraclius, puis de nouveau perdue sous le patriarche Héraclius ; ensuite recouvrée sous un pape Urbain, elle fut encore soumise au joug des mêmes barbares sous un pape Urbain⁴⁵³. »

Dans ce passage pour le moins singulier, son interprétation est incroyablement basée sur les faits historiques. La Vraie croix fut récupérée contre les Perses sassanides et ramenée à Jérusalem par l'empereur byzantin Héraclius (610-641) en 630. Sous ce même Héraclius, les Byzantins perdaient la ville sainte aux mains des musulmans en 636-637⁴⁵⁴. Puis Saladin s'emparait de Jérusalem en 1187, durant le patriarcat d'Héraclius d'Auvergne. De même, la Vraie croix et Jérusalem avaient été récupérées à Antioche sous la première croisade d'Urbain II, et perdues durant la papauté d'Urbain III. La prophétie de la perte de la Sainte Croix sous Héraclius avait d'ailleurs été annoncée un siècle plus tôt par Guillaume de Tyr en personne⁴⁵⁵. Voici une nouvelle preuve que la débâcle était déjà écrite par le Tout Puissant. Si la prophétie annoncée ci-dessus est difficile à attester et semble même bien imaginaire, ici le moine parmesan se base sur des éléments bien réels.

De même, quand décède l'empereur Frédéric Barberousse, il en appelle à une funeste prophétie :

« Ce jour-là s'accomplit la prophétie inscrite en chaldéen sur une tour construite près du fleuve : "Le meilleur de tous les hommes et le plus puissant sera étouffé dans les eaux du Salef". C'est à cause de cette prophétie que Manuel, l'empereur de Constantinople, qui devait traverser là, y avait fait construire un pont⁴⁵⁶. »

Tout d'abord, rappelons-nous de ce que Salimbene disait juste avant ces deux phrases : « Oh douleur ! L'élément humide étouffe celui que ne purent vaincre les feux de la guerre. Invaincu par la dureté du fer, il est vaincu par la douceur de l'élément liquide⁴⁵⁷ ». Cette introduction de l'eau dans la mort de l'empereur Barberousse n'est pas propre à notre auteur. D'autres ont utilisé cette symbolique, comme le chroniqueur Albert de Stade ou le poète sicilien

⁴⁵³ SALIMBENE DE ADAM DE PARME, *Chronique*, éd. et trad. BESSON, G. et BROSSARD-DANDRÉ, M., Paris, Honoré Champion éditeur, 2016, p. 61.

⁴⁵⁴ LEMIRE, V. et al., *Jérusalem : histoire d'une ville monde des origines à nos jours*, Paris, Flammarion, 2016, p. 152-155.

⁴⁵⁵ GROUSSET, R., *Histoire des croisades et du royaume franc de Jérusalem*, t. II : *Monarchie franque et monarchie musulmane. L'équilibre*, Paris, Perrin, 1991, p. 748.

⁴⁵⁶ SALIMBENE DE ADAM DE PARME, *Op. cit.*, p. 73.

⁴⁵⁷ *Ibid.*

Pietro de Eboli. Ce rapprochement rappelle l'exode du peuple élu guidé par Moïse qui outrepassa la mer Morte. Un symbole couramment utilisé à l'époque pour la croisade⁴⁵⁸.

Salimbene surenchérit donc ce premier symbole avec une autre prophétie. Il est assez compliqué de retrouver l'origine de celle-ci tant elle est singulière. Il nous dit qu'elle est écrite en chaldéen. Le moine parmesan pourrait se référer aux assyro-chaldéens, une Église chrétienne d'Orient qui se réclamait de la succession apostolique d'Édesse, s'exprimant en syriaque. Elle s'était constituée au-delà de l'Euphrate, dans l'Empire perse sassanide, au VI^e siècle⁴⁵⁹. Toutefois, vu le ton qu'il emploie, nous sommes en droit de nous demander s'il ne se réfère pas aux très éloignés Chaldéens de l'Ancien Testament, peuple de l'ancienne Babylonie. Le « chaldéen » qu'on nomme aujourd'hui plutôt le chaldaïque, aurait été leur langue ancienne⁴⁶⁰. Salimbene invoque donc une prophétie qui remonterait aux temps immémoriaux des récits bibliques, à l'époque de Babylone ! Pour cette raison, nous pourrions être en droit de la considérer avec un vif œil critique.

Si retrouver l'exacte prophétie est presque impossible, lui attribuer une tradition s'avère possible. En réalité, un genre de littérature spéculative sur la figure de l'empereur s'est développé en Italie après la mort de son petit-fils Frédéric II. Le contexte y était évidemment favorable, et le souvenir de Frédéric Ier était encore bien vivace, pour le meilleur ou pour le pire, dans les villes d'Italie du nord⁴⁶¹. Salimbene rédigeant dans ce contexte précis peut simplement se situer dans ce mouvement qui se développe dans son milieu de vie à son époque. Cette prophétie est avant toute chose une belle manière de rendre hommage à une figure qu'il appréciait particulièrement.

Enfin, après la trêve qui met fin à la troisième croisade, les chrétiens peuvent se rendre au Saint Sépulcre pour s'y recueillir. Mais là-bas, ils auraient été témoins d'une triste surprise :

« Ainsi donc les Chrétiens se rendent au Sépulcre et trouvent là un Éthiopien tout nu qui, pour la honte des Chrétiens, ramassait les dons apportés en offrande ⁴⁶² . »
--

L'éditrice de la *Cronica* Michelle Brossard-Dandré nous signale que la figure de l'éthiopien nu est en réalité une représentation du diable dans les actes apocryphes des apôtres.

⁴⁵⁸ RACINE, P. et RAPP, F., *Frédéric Barberousse 1155-1192*, Paris, Perrin, 2009, p. 370-371.

⁴⁵⁹ HEYBERGER, B., *Les chrétiens orientaux, entre l'Islam et l'Occident* dans *Les cahiers de l'Orient*, n° 118, Paris, Centre d'études et de recherches sur le Proche-Orient, 2015, p. 11.

⁴⁶⁰ *Chaldaïque* dans DICTIONNAIRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, <https://www.dictionnaire-academie.fr/article/A7C1012> (consulté le 24 juin 2023).

⁴⁶¹ RACINE, P. et RAPP, F., *Op. cit.*, p. 374.

⁴⁶² SALIMBENE DE ADAM DE PARME, *Chronique*, éd. et trad. BESSON, G. et BROSSARD-DANDRÉ, M., Paris, Honoré Champion éditeur, 2016, p. 81-82.

L'analogie est subtile mais claire. Voici donc une belle manière d'insinuer que sous l'occupation musulmane de Jérusalem, le Saint Sépulcre se trouve aux mains du diable.

III. Les prophéties et le salut

Il est relativement clair d'avancer que la place de Dieu dans l'esprit et l'imaginaire de nos deux auteurs est primordiale et centrale. Leur profil intellectuel était déjà profondément imprégné de la doctrine religieuse. Toutefois, le christianisme a pénétré bien plus en profondeur. Leur vision de ce qui arrive durant la troisième croisade est conditionnée non seulement par la doctrine mais par des composantes hautement spirituelles de la religion. Cette spiritualité déborde des frontières traditionnelles du christianisme et se cristallise pour chacun d'entre eux dans un aspect qui les a accompagnés pendant une longue période.

Les deux auteurs sont bien d'accord pour avouer que les chrétiens ont commis des fautes en orient. Ces fautes auraient été les causes premières de leur destin sur la terre sainte. Néanmoins, chez Salimbene la vérité de ces accusations est mitigée. Parfois il fait preuve d'objectivité en présentant des faits avérés comme pour les causes de la défaite de Hattin. En d'autres occasions, ses accusations ne possèdent aucun fondement réel et naissent probablement de ses considérations propres, comme pour les réfugiés de Tripoli qui auraient souillé l'héritage du Christ. On remarque chez lui une certaine conviction que des mauvais agissements soient en conséquence punis par des faits concrets. Pour Jacques de Vitry, le schéma est plus simple : le péché unit tout et il est la cause première de tout mal. On remarque cela surtout dans le passage des réfugiés. Là où Salimbene affirmait que ce qui leur arrivait n'était que justice pour ce qu'ils avaient commis, Jacques de Vitry, lui, condamne sévèrement le comportement des Tripolitains. Cette inversion d'attribution de la faute résume bien la différence de mentalité.

La parole de Dieu vient appuyer les pensées de nos deux religieux. Par pure logique, la chronique universelle est un genre dans lequel Dieu est toujours présent et au cœur du scénario. L'utilisation des écritures bibliques est toutefois différente pour les deux. Salimbene l'utilise tout le temps comme appui, comme légitimation de ses propos. Il cite de courts passages qui illustrent parfaitement ce qu'il dit. De la sorte, il place son récit directement sous le patronage divin. Jacques de Vitry en a une utilisation plus rare. La parole divine est chez lui la source et non le support. Lorsqu'il l'utilise, c'est pour édifier un concept qu'il juge comme fondamental : la cause de tous les maux des latins d'orient, le péché.

Enfin, il est utile d'observer la propension singulière de Salimbene pour la prophétie et les signes divins, totalement absents de son homologue. Des prophéties tout autant singulières que la pratique elle-même, certaines étant fondées sur des observations aiguisées, d'autres sur quelques obscures inspirations. Il semble se légitimer par ces prophéties tout autant que par la parole biblique. Cela veut-il dire qu'il place les deux sur un même pied d'égalité ? Mêlerait-il le profane au divin ? Le péché de Jacques de Vitry et les prophéties de Salimbene sont-ils de réelles préoccupations eschatologiques ou juste des procédés littéraires pour embellir leurs récits ?

A. Joachim et la fin du monde manquée

La conception divine de Salimbene de Adam trouve son explication dans sa croyance spirituelle : il est joachimite. Pour comprendre ce qu'est le joachimisme, référons-nous à un passage que l'auteur lui-même livre. Un passage qui arrive immédiatement après la fin de son récit de la troisième croisade :

« En ce temps-là, il y avait un abbé d'Apulie, Joachim, qui avait l'esprit de prophétie ; il prophétisa la mort de l'empereur Henri, la désolation du royaume de Sicile et le déclin de l'empire romain. Cela se révéla vrai de façon éclatante : le royaume de Sicile connut de nombreux troubles et l'empire fut divisé à cause du schisme⁴⁶³. »

Par ces paroles, Salimbene nous présente une figure qui fut hautement influente sur sa personne. Joachim de Flore était un abbé de Calabre, né et grandi à Celico près de Cosenza où il était le fils d'un notaire, devenu notaire à son tour. En 1167, il décide d'entreprendre un pèlerinage en Terre sainte. Ce voyage le changera pour toujours⁴⁶⁴. De retour, il quitte sa charge à la cour de Palerme pour s'adonner à la vie d'ermite avant de rejoindre le monastère de Santa Maria di Corrajo en 1171. Il y est nommé abbé six ans plus tard mais finit par demander la démission au pape Clément III en 1188. Deux raisons l'ont poussé à prendre cette décision. Joachim veut consacrer sa vie à une nouvelle réforme monastique et à l'exégèse. La première raison est liée à « sa vision apocalyptique des écritures et de leur contenu prophétique ». La deuxième raison provient, elle, de deux révélations qu'il aurait eues entre 1183 et 1184 à

⁴⁶³ SALIMBENE DE ADAM DE PARME, *Chronique*, éd. et trad. BESSON, G. et BROSSARD-DANDRÉ, M., Paris, Honoré Champion éditeur, 2016, p. 83.

⁴⁶⁴ MCGINN, B., *L'abate calabrese : Gioacchino da Fiore nella storia del pensiero occidentale*, Genova, Marietti, 1990, p. 34.

l'abbaye cistercienne de Casamari. Une d'entre elles concernaient « l'entière harmonie entre l'Ancien et le Nouveau Testament », l'autre « le mystère de la Trinité⁴⁶⁵ ».

Quoi qu'il en soit, sa vie monastique ne s'achève pas encore à ce moment-là. Il débute la construction d'un monastère à Saint-Jean-de-Flore, en Calabre, en 1189. Il rencontre diverses figures importantes comme Richard Cœur de Lion ou l'empereur Henri VI à l'époque de la troisième croisade. Ses idées le font rentrer en conflit avec l'abbaye de Cîteaux jusqu'à la rupture définitive en 1192. Deux ans plus tard, Henri VI le nomme abbé de Flore. En 1196 le pape Célestin III confirme par une bulle papale la fondation officielle et la règle de l'ordre de Flore. Joachim meurt en 1202 et à ce moment l'ordre qu'il a fondé compte une douzaine d'abbayes filles. Il a été « un moine bâtisseur et un réformateur », a rédigé de nombreux écrits et est surtout retenu pour « son millénarisme apocalyptique⁴⁶⁶ ». Il est devenu prophète malgré sa volonté⁴⁶⁷.

Ses idées sont ce qui nous intéresse avant tout, puisque ce sont elles qui ont marqué Salimbene. Sa pensée est complexe et lourde et nous n'en citerons que les grands traits. Sa doctrine consistait, en résumé, à une vision eschatologique de l'histoire qui serait selon lui divisée en trois âges. Ces trois âges seraient les trois règnes respectivement de chaque composante de la sainte trinité, annoncés par des précurseurs. Aussi, pour Joachim, l'âge du Père est celui qui s'étendrait des origines jusqu'à l'Incarnation rédemptrice de Jésus Christ. Lui aurait succédé l'âge du Fils, celui de l'Église chrétienne de son époque. Enfin l'âge de l'Esprit saint, le plus important, devait être celui de « la pleine manifestation de l'Esprit sur Terre, permettant aux hommes spirituels de déchiffrer entièrement le mystère divin scellé dans la lettre de l'Ancien et du Nouveau Testament⁴⁶⁸ ». Chaque âge est de plus représenté par une sainte écriture : l'âge du père par l'Ancien Testament, l'âge du Fils par le Nouveau Testament, et l'âge du Saint Esprit par un Evangile éternel qui devait encore se révéler⁴⁶⁹.

L'entrée dans l'âge de l'Esprit saint serait de plus marquée par l'avènement d'un pontife unique, « nouveau chef venu de Babylone pour devenir le pape universel de la nouvelle Jérusalem après sa victoire sur le premier Antéchrist⁴⁷⁰ ». Lors de son entrevue avec le roi Richard en 1190, Joachim lui signale que pour lui l'antéchrist en question serait déjà né au sein

⁴⁶⁵ SUTTON, M., *Présentations* dans DE LUBAC, H., *La postérité spirituelle de Joachim de flore : de Joachim à nos jours*, Paris, Cerf, 2014, p. II-III.

⁴⁶⁶ *Ibid.*, p. III.

⁴⁶⁷ GUYOTJEANNIN, O., *Salimbene de Adam : un chroniqueur franciscain*, Turnhout, Brepols, 1995, p. 25.

⁴⁶⁸ SUTTON, M., *Op. cit.*, p. IV.

⁴⁶⁹ GUYOTJEANNIN, O., *Op. cit.*, p. 24.

⁴⁷⁰ SUTTON, M., *Op. cit.*, p. IV-V.

des frontières de l'empire romain et qu'il serait destiné à poursuivre la papauté⁴⁷¹. Toutefois, jusqu'à la fin de sa vie il se refuse à annoncer une date précise pour la venue de cet antéchrist et de sa défaite⁴⁷². Cela ne l'empêche pas de laisser la trace maladroite d'une prédiction de la fin de ce troisième âge dans ses écrits. En effet, sur base de ses commentaires du Livre de Daniel et de l'Apocalypse, on reconnaît l'an 1260 comme base de son exégèse. En cette année donc, l'Antéchrist devait être vaincu après avoir atteint son triomphe trois ans plus tôt, et le monde aurait atteint le jugement dernier avec la fin de la troisième ère⁴⁷³.

Franciscains et Joachimisme ont vite été liés par le contexte du XIII^e siècle. Salimbene nous raconte comment en 1247, un moine fuyant la marche de Frédéric II en Toscane s'est réfugié dans le monastère franciscain de Pise. Il amenait avec lui des livres de Joachim de Flore, devenus ainsi patrimoine des franciscains. En réalité, le joachimisme plantait ses racines dans l'ordre avant cela. La propagande anti-frédéricienne se nourrissait dès ses débuts des prophéties apocalyptiques joachimites et de leurs interprétations⁴⁷⁴. Ces idées ont également servi à l'intérieur de l'ordre, au sein duquel les dissensions existaient depuis la mort de François d'Assise. Elles portaient sur la question de l'observance de la règle fondamentale de pauvreté absolue. Le Joachimisme a inévitablement fourni des arguments utiles aux nouveaux moines qui prônaient une observance intégrale et totale. En même temps, un membre de l'ordre, Gerardo di Borgo San Donnino, est de plus en plus acquis aux idées joachimites. Il est étudiant à l'université de Paris et, dès 1254, diffuse ses pensées dans ce milieu. Il va reprendre le principe des trois âges et le simplifier à l'extrême. Il radicalise davantage la singularité du troisième âge, qui devrait voir pour lui le dépassement des deux Testaments. Gerardo a été vivement condamné pour ses idées⁴⁷⁵.

Salimbene de Adam est un témoin précieux du Joachimisme et de son influence sur les Frères mineurs. Son récit en offre une fresque unique, son esprit en rescille les particularités. Le premier contact qu'il a eu avec la doctrine prophétique de Joachim de Flore remonte au début des années 1240. Il est déjà en contact avec ses premiers tenants au sein de l'ordre et les considère déjà comme les « hommes spirituels » que l'abbé calabrais avait annoncés. Parmi

⁴⁷¹ MCGINN, B., *L'abate calabrese : Gioacchino da Fiore nella storia del pensiero occidentale*, Marietti, Genova, 1990, p. 42-43.

⁴⁷² *Ibid.*, p. 47.

⁴⁷³ MONTESANO, M., "*Prophetie (...) que non cognoscuntur, nisi cum fuerint iam complete*". *Rivelazioni e profezie nella Cronica* dans CENTRO ITALIANO DI STUDI SUL BASSO MEDIOEVO (ACCADEMIA TUDERTINA), *Salimbene de Adam e la « cronica » : atti del LIV Convegno storico internazionale, Todi, 8-10 ottobre 2017*, Spoleto, Fondazione Centro italiano di studi sull'alto medioevo, 2018, p. 308.

⁴⁷⁴ *Ibid.*, p. 306-307.

⁴⁷⁵ SUTTON, M., *Présentations* dans DE LUBAC, H., *La postérité spirituelle de Joachim de flore : de Joachim à nos jours*, Paris, Cerf, 2014, p. V-VI.

ceux-ci, se trouvent le ministre général Giovanni de Parme et surtout Hugues de Digne qu'il entend prêcher lorsqu'il se trouve à Siena entre 1241 et 1243. Par la suite, il approfondit son enseignement justement à Pise jusqu'en 1247. La même année lorsqu'il fuit les campagnes en Italie de Frédéric II, il se rend à Provins où il rencontre et débat avec d'autres franciscains joachimites. Par la suite, il se fraye une place dans le cercle rapproché de Hugues de Digne lui-même. La décennie suivante est marquée par une méditation personnelle de la doctrine joachimite, parfois même par du prosélytisme⁴⁷⁶. Comme pour grand nombre de ses frères, Salimbene a embrassé pleinement les visions apocalyptiques de Joachim de Flore et attendait l'avènement de l'Antéchrist et la fin du troisième âge.

L'Antéchrist pour le moine parmesan, comme pour beaucoup d'autres, devait forcément être l'empereur Frédéric II Barberousse. En cela, Salimbene rappelle à un moment dans sa *Cronica* que le même Joachim de Flore avait prédit la perversité future de son fils à Henri VI. Notre auteur croyait donc fermement que les méfaits de Frédéric II étaient destinés à monter en puissance jusqu'en 1260. Il était persuadé que sa figure devait expliquer tous les *misteria*, toutes les œuvres de l'Antéchrist. Il est facile d'imaginer alors comment l'annonce de la mort de l'empereur a laissé Salimbene dans un état d'incrédulité absolue. Lui-même avoue que ce décès imprévu le désoriente, tant il attendait et espérait qu'il consume ses péchés et amène la fin de l'ère. Lui et bien d'autres joachimites refusent même d'y croire à prime abord jusqu'à ce que le pape Innocent IV l'annonce officiellement lors d'un sermon en 1251 à Ferrare⁴⁷⁷.

La mort de Frédéric II met le Joachimisme dans l'embarras. Les attentes eschatologiques des hommes qui avaient trouvé dans la doctrine une ligne de conduite ont été déçues. Qui plus est, l'année 1260 passe et l'avènement annoncé du Paraclet a failli également. Salimbene en ressent une profonde déception qui modifiera sa vision pour le restant de sa vie. Cette déception se décèle dans un dialogue qu'il a eu avec un frère de Mantova, Bartolomeo Calaroso, au couvent de Ravenne entre 1269 et 1273. Bartolomeo lui rétorque comment il fut jadis joachimite. Ce à quoi Salimbene répond qu'il a bien raison, mais que depuis 1260 et la mort de Frédéric II il a abandonné cette doctrine et qu'il ne croit désormais plus qu'à ce qu'il

⁴⁷⁶ GUYOTJEANNIN, O., *Salimbene de Adam : un chroniqueur franciscain*, Turnhout, Brepols, 1995, p. 25-26.

⁴⁷⁷ MONTESANO, M., "Prophetie (...) que non cognoscuntur, nisi cum fuerint iam complete". *Rivelazioni e profezie nella Cronica* dans CENTRO ITALIANO DI STUDI SUL BASSO MEDIOEVO (ACCADEMIA TUDERTINA), *Salimbene de Adam e la « cronica » : atti del LIV Convegno storico internazionale, Todi, 8-10 ottobre 2017*, Spoleto, Fondazione Centro italiano di studi sull'alto medioevo, 2018, p. 308-309.

voit de ses propres yeux⁴⁷⁸. Cet évènement marque un temps fort dans sa vie et modifie ses convictions. Cela ne lui retire en rien son intérêt personnel pour la prophétique et l'exégèse.

Salimbene, bien que déçu, garde du Joachimisme une grande part de sa personnalité spirituelle et intellectuelle. Comme l'a dit S. Bordini, le moine parmesan a intégré les méthodes et l'habit mental du Joachimisme. Il concrétisait ces composantes par l'exercice analytique opéré sur les écritures saintes et par leur adaptation perpétuelle sur son propre vécu, par l'interprétation oraculaire et symbolique de certains faits, enfin par la citation et l'analyse de certains pseudo prophètes et devins de son temps. Les œuvres joachimites sont elles-mêmes utilisées régulièrement, ce qui donne l'impression que la *Cronica* est traversée par une grande tension spirituelle⁴⁷⁹. D'autres historiens ont mis le point sur un élément essentiel : la considération qu'il restait à Salimbene de Joachim de Flore. Malgré la déception, il arrive à garder le recul nécessaire pour comprendre que les prophéties annoncées n'avaient pas été symboliquement vaines même si la fin des temps n'était pas arrivée⁴⁸⁰. De manière plus pratique, son abandon apparent de la doctrine est également un moyen pour déplacer ses efforts sur le plan des polémiques internes à l'ordre franciscain. En premier lieu, contre le fameux Gerardo de Borgo San Donnino qu'il a connu et côtoyé, et pour bien d'autres encore par la suite. Même s'il tente de convaincre son lecteur qu'il a abandonné son enthousiasme pour les dérives du Joachimisme franciscain, il ne se prive pas d'en réutiliser le côté polémique dans toute son œuvre⁴⁸¹.

Voilà donc tous les éléments qui permettent de comprendre la majeure partie du profil spirituel de Salimbene de Adam. La place de Dieu centrale dans le récit, sa main qui punit directement les pêcheurs, sa parole qui vient justifier rétrospectivement les événements et surtout les étranges prophéties qu'il propose et qui restent symboliquement lourdes de sens. L'histoire future, présente et, dans notre cas surtout, passée semble être « un livre à interpréter » pour le moine parmesan. La coïncidence n'existe presque pas, que cela soit dans les symboles, dans les répétitions, dans les dates ou dans les noms. La prophétie est partie intégrante de ce

⁴⁷⁸ MENESTÒ, E., *La figura di Salimbene de Adam* dans CENTRO ITALIANO DI STUDI SUL BASSO MEDIOEVO (ACCADEMIA TUDERTINA), *Salimbene de Adam e la « cronica » : atti del LIV Convegno storico internazionale, Todi, 8-10 ottobre 2017*, Spoleto, Fondazione Centro italiano di studi sull'alto medioevo, 2018, p. 11.

⁴⁷⁹ BORDINI, S., *Una selva di citazioni. La Cronica di Salimbene tra storia e autobiografia intellettuale* dans *Parole Rubate. Rivista Internazionale di Studi sulla Citazione*, vol. 3, Parma, Università degli studi di Parma, 2011, p. 3-26.

⁴⁸⁰ MENESTÒ, E., *Op. cit.*, p. 11-12.

⁴⁸¹ MONTESANO, M., « *Prophetie (...) que non cognoscuntur, nisi cum fuerint iam complete* ». *Rivelazioni e profezie nella Cronica* dans CENTRO ITALIANO DI STUDI SUL BASSO MEDIOEVO (ACCADEMIA TUDERTINA), *Salimbene de Adam e la « cronica » : atti del LIV Convegno storico internazionale, Todi, 8-10 ottobre 2017*, Spoleto, Fondazione Centro italiano di studi sull'alto medioevo, 2018, p. 309-316.

langage historique car elle constitue tout un cycle : « l'Ancien testament renvoie au Nouveau, les deux à l'avenir, les prophéties de Joachim et des autres orientent vis-à-vis du passé, du présent et du futur ». Elles restent aussi et avant tout un stratagème pour suggérer les opinions et interprétations de leur auteur. Mais leur instrumentalisation ne retire en rien leur qualité édifiante : les prophéties de Salimbene sont vraies parce qu'il y croit, parce que le plus important est le symbole qu'elles représentent. Elles sont révélatrices des erreurs et des déceptions eschatologiques qu'un moine franciscain séduit par le Joachimisme remue et se remémore des décennies plus tard, reclus pour rédiger l'histoire d'un siècle qu'il a vécu en protagoniste⁴⁸².

B. La recherche du salut éternel

Le rôle d'auteur ecclésiastique a déjà été attribué à Jacques de Vitry depuis longtemps aux côtés de ceux de chanoines d'Oignies et d'historien des croisades. Jean Donnadieu lui reconnaît ces trois visages qui lui ont été accolés au fil des siècles, de l'étude et de l'édition de ses textes⁴⁸³. Dans ce que nous avons observé, le péché semble prendre une place primordiale dans ses préoccupations eschatologiques. Un mal qu'il n'éloigne de personne, pas même de lui-même, comme peut en attester par exemple le contenu d'une de ses lettres : « Quant à moi, j'ai été en proie à la maladie deux mois durant, et ai failli mourir devant Damiette, mais le Seigneur m'a conservé jusqu'à ce jour pour œuvrer et souffrir, en raison peut-être de mes péchés⁴⁸⁴ ».

Le questionnement eschatologique de Jacques de Vitry est né bien tôt. Salimbene était investi dans divers milieux, mais lui a constamment servi et baigné dans le christianisme traditionnel. Sa première étape après ses études inachevées à Paris fut le prieuré d'Oignies. Jean Donnadieu voit en cette décision la fugue de l'agitation de la capitale française, déjà une première rupture. Lassitude mêlée à une aspiration de donner davantage, là apparaissent dans l'esprit de Jacques de Vitry les signes irréfutables d'un désenchantement de ses années parisiennes. Elles prendront symboliquement forme quelques trente ans plus tard dans ses sermons. L'homme se découvre ainsi profondément inquiet pour son salut. Son départ

⁴⁸² MONTESANO, M., *“Prophetie (...) que non cognoscuntur, nisi cum fuerint iam complete”*. *Rivelazioni e profezie nella Cronica* dans CENTRO ITALIANO DI STUDI SUL BASSO MEDIOEVO (ACCADEMIA TUDERTINA), *Salimbene de Adam e la « cronica » : atti del LIV Convegno storico internazionale, Todi, 8-10 ottobre 2017*, Spoleto, Fondazione Centro italiano di studi sull'alto medioevo, 2018, p. 319.

⁴⁸³ DONNADIEU, J., *Jacques de Vitry (1175/1180-1240) : entre l'Orient et l'Occident : l'évêque aux trois visages*, Turnhout, Brepols, 2014, p. 25-30.

⁴⁸⁴ JACQUES DE VITRY, *Lettres de la cinquième croisade*, éd. HUYGENS, R. B. C. et DUCHET-SUCHAUX, G., Turnhout, Brepols, 1998, p. 107.

improvisé à Oignies a dû être influencé par ces éléments, et par le fait qu'il n'avait jamais été attiré par les voies monastiques et par les communautés de réguliers⁴⁸⁵.

Arrivé à Oignies donc en 1207, il y rencontre la bienheureuse Marie arrivée un an plus tôt environ. Cette rencontre change sa vie et jette les fondations du prêcheur que nous avons appris à connaître. Jacques rentre dans son cercle rapproché, est témoin de son parcours spirituel. Lorsqu'elle meurt en 1213, il accepte de rédiger une œuvre destinée à exalter sa mémoire répondant à la demande de l'évêque de Toulouse, Foulques de Marseille⁴⁸⁶. L'œuvre est en somme le portrait d'une femme unique vivant une expérience spirituelle⁴⁸⁷. Nous ne proposerons pas une analyse de l'œuvre en elle-même, travail qui a prendrait autant de temps et d'investissement que ce mémoire. Nous devons toutefois nous concentrer sur le miroir spirituel qu'elle offre de son auteur, qui se mêle lui-même au récit en lui offrant un ton autobiographique.

Un questionnement naît chez Jacques de Vitry dans sa *Vita Mariae*. À ce moment de sa vie, les incertitudes de Jacques reflètent celles du siècle dans lequel il vit. Reclus dans un lieu loin des tumultes de Paris, il rédige ce livre avec une réflexion autour des notions de bien et de mal, sur la frontière qui les sépare et la difficulté que cela engendre pour l'humain⁴⁸⁸. Il laisse sa propre empreinte spirituelle sur cet ouvrage. Une empreinte qui renvoie à une idée : « Dans l'âme, donc, le bien et le mal se livrent un combat incessant et rien, aucun lieu, aucune dignité, aucune charge, ne saurait protéger d'un tel trouble⁴⁸⁹ ». Cette idéologie suit le prêcheur d'Acre tout au long de sa vie. Dès qu'il est nommé prêtre en 1210, il est visiblement tiraillé par la relation entre la sacralité de la fonction et le sentiment d'indignité et d'insuffisance de ses actes⁴⁹⁰. Telle est la réflexion qu'en tire ultimement Jacques, une opposition éternelle entre bien et mal, ce qu'autorise le premier et ce que produit le deuxième, et enfin comment les distinguer quotidiennement⁴⁹¹. Une opposition qu'il continue de creuser dans ses écrits suivants, dont l'*Historia orientalis*, et dans sa vie pratique.

Dans son épopée orientale, les manifestations de cette dualité sont diverses. La plus illustre est probablement sa description de la *doctrina Mahometi*. Les chapitres 4 à 6 de

⁴⁸⁵ DONNADIEU, J., *Jacques de Vitry (1175/1180-1240) : entre l'Orient et l'Occident : l'évêque aux trois visages*, Brepols, Turnhout, 2014, p. 120-126.

⁴⁸⁶ *Ibid.*, p. 127-130.

⁴⁸⁷ *Ibid.*, p. 139.

⁴⁸⁸ *Ibid.*, p. 140-141.

⁴⁸⁹ *Ibid.*, p. 146.

⁴⁹⁰ *Ibid.*, p. 147.

⁴⁹¹ *Ibid.*, p. 153.

l'histoire orientale traitent de la doctrine musulmane de manière assez complète. Pour ce faire, Jacques de Vitry s'est basé essentiellement sur les écritures polémiques du monde chrétien oriental. S'il était au fait de la tradition des sources arabes, il les a interprétées de manière erronée. Il a probablement dû s'appuyer sur des lecteurs externes ne connaissant pas l'arabe⁴⁹². Il met l'accent sur la vie de Mahomet qui est présenté comme l'instrument et la cause première du déclin de l'Église en Orient⁴⁹³. Bien plus que cela, pour Jacques de Vitry le Prophète musulman est l'Antéchrist même, le « premier né de Satan », le « complice de l'Ennemi du genre humain⁴⁹⁴ ». S'inspirant des écrits de Pierre le Vénérable, il conféré à Mahomet une grande responsabilité dans la « séduction » des peuples qui sont présentés comme victimes à partir du moment où ils choisissent l'Islam. Mahomet est ainsi le plus grand ennemi de l'Église⁴⁹⁵.

Cette conception peut renvoyer à une vision déjà rencontrée, celle de Saladin. Mais Jacques de Vitry n'est pas le seul à opérer ce rapprochement. Depuis le VIII^e siècle, il existait une tradition qui associait le Prophète musulman à l'Antéchrist de la fin des temps⁴⁹⁶. Joachim de Flore lui-même le désignait comme une des sept têtes du dragon représentant les persécuteurs du christianisme, et donc par extension la lutte entre le bien et le mal⁴⁹⁷. Existerait-il une influence joachimite sur Jacques de Vitry ? Cela semble peu probable, voire anachronique. Au moment où l'évêque d'Acre écrit son histoire orientale, le Joachimisme est encore reclus en Calabre. La propagande anti-frédéricienne est encore jeune et il faudra encore quelques années aux franciscains pour plonger dans les idées de l'abbé calabrais. En outre, Jacques est loin de la sphère socio-culturelle où prend racine le Joachimisme : il est loin du monde monastique et a quitté Paris bien avant que Gerardo de Borgo san Donnino n'y vienne répandre les idées joachimites. Qui plus est, le Mahomet antéchrist de l'évêque d'Acre est davantage ennemi du Christ qu'annonciateur de la fin des temps. Sans avoir le rôle d'un hérétique à part entière, il est « un homme doté d'un destin singulier lui assignant une place dans l'histoire de l'Orient⁴⁹⁸ ».

⁴⁹² DONNADIEU, J., *La représentation de l'islam dans l'Historia orientalis. Jacques de Vitry historien* dans *Le Moyen Age. Revue d'histoire et de philologie*, t. CXIV, Liège, De Boeck supérieur, 2008/3-4, p. 491-492.

⁴⁹³ *Ibid.*, p. 492.

⁴⁹⁴ JACQUES DE VITRY, *Histoire orientale*, éd et trad. GROSSEL, M.-G., Paris, Honoré Champion éditeur, 2005, p. 80.

⁴⁹⁵ DONNADIEU, J., *Op. cit.*, p. 493.

⁴⁹⁶ *Ibid.*

⁴⁹⁷ MCGINN, B., *L'abate calabrese : Gioacchino da Fiore nella storia del pensiero occidentale*, Genova, Marietti, 1990, p. 125-127.

⁴⁹⁸ DONNADIEU, J., *Op. cit.*, p. 494-495.

Comme le péché est toujours la cause principale des maux, Mahomet possède un rôle similaire. Jacques de Vitry demeure dans l'incompréhension lorsqu'il se demande pourquoi les chrétiens n'arrivent pas à mettre un terme à la domination de l'Islam dans plusieurs parties du monde, et notamment au Proche-Orient. Le fait, aussi improbable qu'il soit, doit pour lui trouver explication dans le divin. Mahomet trouve une place centrale dans cette idée, comme faisant partie intégrante du plan de Dieu. Le Seigneur permettrait au malin d'agir sur terre à travers un représentant. Renvoyant aux Hébreux de l'Ancien Testament, les malheurs subis par les Chrétiens sont donc causés par leurs péchés. En réalité, ce thème est récurrent dans la tradition littéraire des croisades depuis Bernard de Clairvaux⁴⁹⁹. Jacques de Vitry ne fait que se placer dans cette lignée.

Jacques de Vitry ne vise pas à une réfutation de l'Islam, mais seulement à un discours contre la personne de Mahomet. Les grandes étapes de son existence sont relatées traditionnellement selon les sources coutumières. Il est toutefois présenté comme un homme cruel, falsificateur et dépravé. Tout cela a pour but d'éloigner sa personne de son essence prophétique⁵⁰⁰. Le plus significatif est que Jacques de Vitry considère que les musulmans auraient été trompés par leur faux prophète, subjugués par des promesses et des menaces⁵⁰¹. Ses enseignements sont présentés comme servant à justifier un comportement répréhensible. Ce portrait bien dirigé endosse un rôle bien précis. La place de Mahomet, au début de l'œuvre, est essentielle pour construire toute la suite. L'origine du mal doit venir justifier tous les échecs que vivront non seulement les chrétiens pendant les siècles des croisades, mais tous les peuples finalement⁵⁰². Cette vision dure est bien évidemment à rattacher aux échecs répétés des croisades qui ont fait monter le sentiment d'impuissance au sein de la chrétienté. Cette critique de Mahomet en tant qu'homme est toutefois singulière pour un auteur de cette époque⁵⁰³.

Tout n'est pas péjoratif cependant. À partir du chapitre 6, Jacques de Vitry réfléchit à la doctrine musulmane, et à partir de ce moment-là on retrouve toute sa dualité entre bien et mal représentée par un récit en deux étapes. D'une part, un résumé des points communs entre Islam et Christianisme, suivi d'un code de morale comparée. En second, un catalogue des principes et prescriptions de l'Islam. Si la description de l'homme est hautement virulente, la critique de

⁴⁹⁹ DONNADIEU, J., *La représentation de l'islam dans l'Historia orientalis. Jacques de Vitry historien dans Le Moyen Age*. Revue d'histoire et de philologie, t. CXIV, Liège, De Boeck supérieur, 2008/3-4, p. 494-495.

⁵⁰⁰ *Ibid.*, p. 495-496.

⁵⁰¹ *Ibid.*, p. 499.

⁵⁰² *Ibid.*, p. 501.

⁵⁰³ *Ibid.*, p. 508.

la doctrine n'est qu'un parallèle de comparaisons entre les deux religions⁵⁰⁴. L'évêque d'Acre met en avant les particularités de l'Islam et souligne négativement son milieu de prolifération. Ainsi faisant, il le confronte à son modèle idéal du christianisme occidental⁵⁰⁵. Son récit prend la forme d'un exemplum, ou dans ce cas-ci d'un anti-exemplum. Bien qu'il considère l'Islam comme une religion à part entière et non comme une simple croyance, ce constat semble causer chez lui une réaction de désenchantement⁵⁰⁶. Pour toutes ces raisons, la vision de Jacques de Vitry sur l'Islam est innovante pour les années 1220.

Cet intérêt pour la religion musulmane couplé à la confrontation perpétuelle entre le bien et le mal ont poussé Jacques de Vitry à poursuivre un objectif tout aussi singulier. Lorsqu'il voyage en 1217, il pratique des premières conversions au christianisme à Byblos et donne des baptêmes au bourg d'Arados. De là naîtra quelque chose. Il se réjouit de l'attachement que lui témoignent les populations d'Acre, y compris les musulmans. Il réalise ce que cela fait d'être au milieu de son peuple, responsable de leurs âmes⁵⁰⁷. Cette situation lui offre un espoir nouveau, celui d'une reconquête pacifique des terres perdues. La supposition d'une unité du monde entier remontait à des temps fort anciens, celui des missions des temps apostoliques. Jacques de Vitry n'a fait que l'exploiter selon son savoir-faire. Il ne faudrait pas grand-chose, selon lui, pour rétablir cette unité du monde chrétien ; il faudrait que ses coreligionnaires ne refusent pas le baptême aux captifs. Mais Jacques se fourvoie par méconnaissance du milieu et impute volontiers les conversions manquées à la rigueur du christianisme⁵⁰⁸.

Son espoir est fort durant les premiers mois où bourgeoine cette idée. Il souhaite ramener un maximum de nouveaux fidèles au christianisme, visant une victoire sans armes. Une réalité qui s'apparente davantage à un rêve lorsqu'on connaît les réalités de la contrée. Mais Jacques de Vitry a au moins le mérite d'y croire totalement. C'était d'ailleurs probablement l'un des seuls qui y croyait au sein de l'armée croisée. Preuve en est qu'il a fait baptiser des centaines d'enfants musulmans. Cela faisait de lui un des premiers clercs à se lancer dans une telle entreprise au XIII^e siècle, aux temps des toutes premières missions franciscaines⁵⁰⁹. Il ne commet pas la même erreur que François d'Assise ou Olivier de Paderborn qui s'étaient attaqués aux hautes sphères, mais se concentre sur les gens simples en

⁵⁰⁴ DONNADIEU, J., *La représentation de l'islam dans l'Historia orientalis. Jacques de Vitry historien* dans *Le Moyen Age. Revue d'histoire et de philologie*, t. CXIV, Liège, De Boeck supérieur, 2008/3-4, p. 503.

⁵⁰⁵ *Ibid.*, p. 505-506.

⁵⁰⁶ *Ibid.*, p. 508.

⁵⁰⁷ DONNADIEU, J., *Jacques de Vitry (1175/1180-1240) : entre l'Orient et l'Occident : l'évêque aux trois visages*, Turnhout, Brepols, 2014, p. 182.

⁵⁰⁸ *Ibid.*, p. 183.

⁵⁰⁹ *Ibid.*, p. 184.

jouant sur les interpénétrations culturelles mutuelles entre Chrétiens et Musulmans. Sa méthode est beaucoup plus réaliste que celle directe et frontale des Franciscains. À ce moment, il pensait que pour affaiblir la *doctrina Mahometi*, il fallait miser sur les divisions internes du monde musulman. Cependant, tous ces éléments ne reflétaient que son éternelle inquiétude eschatologique. Il laisse transparaître la crainte que ces terres resteraient inaccessibles à tout étranger. Un point de vue avant-gardiste⁵¹⁰.

Son esprit bascule toutefois en Égypte. Les réalités de la guerre le font prendre conscience de la difficulté à réaliser son objectif. Après la défaite de 1221, la victoire pacifique semblait avoir perdu son intérêt. La trêve « avait restauré la paix sans apporter l'apaisement ». Puis vient la rédaction de l'*Historia orientalis*, et sa déception a encore un an pour mûrir. Son avis a évolué depuis 1217 et l'ouvrage qui résulte de sa réflexion sur l'échec de la croisade le fait bien sentir. Il a intériorisé que la christianisation de cette terre est un objectif bien plus complexe que ce qu'il avait espéré. Il fera un pas de côté et laissera la mission aux franciscains⁵¹¹. Les Sarrasins donc, qu'il semblait possible de ramener à la raison, deviennent désormais les étrangers, les ennemis, les pêcheurs.

Durant la cinquième croisade, Jacques de Vitry retrouve le questionnement qui l'avait animé une dizaine d'années plus tôt à Oignies. Dans la déception, il a abandonné comme tout le monde l'objectif ultime, la ville sainte, qui avait été invoqué par Innocent III et qu'il s'était donné tant de mal à prêcher et à mener de sa personne. Une nouvelle guerre apparaît et elle est intérieure, c'est celle de la recherche du salut. Il poursuit la quête de l'Égypte presque désespérément. Au crépuscule de la croisade, il se doit de méditer sur le sens et la valeur de cet ultime échec qui l'a vu protagoniste. Sa recherche se déplace donc vers son univers intérieur, avec une dimension plus intime qui renoue avec ce qui l'avait fait s'expatrier vers le prieuré d'Oignies. Sa réflexion sur le but de la croisade se fait en deux étapes. La première est cristallisée dans son *Histoire orientale*, la deuxième dans ses futurs sermons⁵¹². Nous ne nous concentrerons que sur la première, l'étude de la seconde n'ayant pas lieu d'être dans ce mémoire.

L'*Historia orientalis* est en réalité la fille de cette défaite : elle traduit pleinement l'esprit de son auteur à ce moment fort de sa vie. Après la violence et les flammes vient le temps de l'introspection, utile pour donner un sens plus élevé à toute cette souffrance. Le livre qui en

⁵¹⁰ DONNADIEU, J., *Jacques de Vitry (1175/1180-1240) : entre l'Orient et l'Occident : l'évêque aux trois visages*, Turnhout, Brepols, 2014, p. 185-186.

⁵¹¹ *Ibid.*, p. 187.

⁵¹² *Ibid.*, p. 221.

résulte est entièrement consacré aux tribulations en terre sainte, avec Jérusalem en son cœur. La réalisation du salut en est alors liée à un lieu, à défendre ou à gagner, jamais définitivement acquis. L'objectif n'est pas tant le plus essentiel par rapport à ce qu'il implique : l'accomplissement de son propre être au péril de sa vie⁵¹³. C'est la raison pour laquelle Jacques de Vitry ne disait rien de la perte de Jérusalem aux mains de Saladin, pas un seul mot. Car « Jérusalem est toujours à conquérir, son gain est temporaire, sa perte n'est pas éternelle⁵¹⁴ ».

Après des mois de réflexion, il raconte l'histoire collective avec une conclusion, la même que celle des historiens qui le précèdent : seul le péché est responsable de la perte de l'orient et de Jérusalem. En mettant des visages illustres sur tel ou tel concept – la trahison, la lâcheté, la perfidie – il répond aux manquements des habitants de cette terre et de lui-même. Ce qui arrivé est donc placé dans une très large boucle temporelle de succès et d'échecs. Un mouvement lent qui manifeste la punition des péchés et la récompense des pieux efforts. L'histoire est un puits sans fond d'exemples à retenir. Les paroles de Jacques de Vitry se voulaient fédératrices pour les combats extérieurs et intérieurs. Le portrait finalement apaisé qu'il peut offrir des croisades est en complète contradiction avec son discours violent et radical pendant les combats en Égypte, qui visait à ranimer et tenir vifs la flamme et l'esprit de la croisade. Cet idéal est ce qui a été retenu par la postérité, et ce qui peut expliquer la place centrale et la vive critique du péché⁵¹⁵.

C. La crainte du lendemain

Le Joachimisme fut un courant idéologique au centre même du XIII^e siècle européen et Salimbene l'a vécu de toute son âme. L'exégèse de Joachim l'a profondément touché et il y a cru jusqu'au jour où ses prophéties ne se sont finalement pas réalisées. Frédéric II est mort et le Paraclet n'est pas descendu en 1260. Le monde dépravé continue d'avancer dans l'inexorable marche du temps. Quand arrivera donc la fin des temps qui semblait si logiquement devoir être là, devant lui ? Déçu, presque trompé, il s'en éloignera drastiquement pendant un temps. Malgré cela, il n'a jamais renié avoir été joachimite. Abandonnant la stricte croyance du mouvement, il garde ses enseignements et ses méthodes. Mais le plus important, cette partie qu'il garde, il arrive à la transmuter en sa propre exégèse, sa propre vision prophétique du monde de Dieu. Atteignant alors une sorte de mise en abîme personnelle, ses prophéties deviennent sa vision du

⁵¹³ DONNADIEU, J., *Jacques de Vitry (1175/1180-1240) : entre l'Orient et l'Occident : l'évêque aux trois visages*, Turnhout, Brepols, 2014, p. 222.

⁵¹⁴ *Ibid.*, p. 223.

⁵¹⁵ *Ibid.*, p. 224-225.

monde et sa vision du monde devient ses prophéties. L'élément du symbole prend alors le trône dans son histoire édifiante. Il est significatif par essence : l'essentiel est sa nature et non ce qu'il raconte. Finalement, Salimbene est peut-être resté plus joachimite qu'il ne le pensait.

Quant à Jacques de Vitry, il a vécu un parcours eschatologique par étape, depuis l'insouciance de sa jeunesse jusqu'aux déboires de son âge adulte. Fuyant le chaos physique et spirituel de la métropole, son instinct l'amène à Oignies guidé par son questionnement flou. En vivant aux côtés de la bienheureuse Marie d'Oignies, puis en honorant sa mémoire comme lui seul pouvait le faire, ses craintes prennent forme. Le bien et le mal lui apparaissent alors comme des concepts indissociables de la nature humaine. Cette dualité et le combat contre le mal vont le suivre toute sa vie, surtout lorsqu'il est sur la terre qui le confronte directement avec ce concept. L'orient est une terre de ténèbres et de lumières qui se mêlent. La sainteté de la terre promise est viciée par les sombres ennemis du Christ. Les échecs qui se répètent encore et encore dans les tentatives de libérer cette terre et de restaurer l'unité légendaire du christianisme provoquent un sentiment d'impuissance déchirant. Face à lui, l'évêque d'Acre n'a d'autres solutions que de méditer sur le sens de l'échec, le sens de son échec. Parce que c'est cela qui le tourmente, son incapacité à déplacer les montagnes par son prêche. Cette introspection douloureuse le ramène sur les chemins d'Oignies, là où il avait reçu une première illumination sur le bien et le mal. C'est alors qu'il comprend que la raison de tout ce mal ne peut être que le péché des hommes qui ont bafoué leur mission céleste. Tout prend sens : Mahomet envoyé pour les mettre à l'épreuve, les tribulations causées par son règne, les péchés de ceux qui ne se placent pas sous la bannière de la mission divine. Dans ce cas de figure, le péché est cause de tout, le péché est le coupable numéro un car les hommes ne sont pas tous prêts à lutter contre lui, à choisir le chemin de l'effort pour atteindre le bien.

Voici donc comment le contexte unique du XIII^e siècle a forgé deux esprits remarquables, complexes et très différents. Tant Salimbene de Adam que Jacques de Vitry possèdent une portée spirituelle qui a été insufflée dans leurs travaux et qui leur a donné une forme toute particulière. Encore une fois, leurs deux parcours de vie totalement éloignés l'un de l'autre créent deux personnes aux caractéristiques différentes, mais qui dans le fond sont animées par des préoccupations eschatologiques semblables. Leur esprit leur fait voir le monde d'en haut, prenant un recul sur la volonté du Christ qui pour leur époque est à la frontière de la modernité. Leurs inquiétudes ne sont pas des cas isolés, mais sont révélatrices de tendances bien plus larges dans les masses populaires et dans les sphères culturelles autour desquelles ils gravitaient. Elles étaient de plus totalement en phase avec leur siècle et annonçaient par leur

nature les changements qui allaient survenir dans les temps qui les suivraient respectivement. Des changements que les hommes attendaient pour répondre à leurs besoins spirituels. En cela, nos auteurs revêtaient involontairement l'habit d'annonciateurs.

IV. IV. Tableau de comparaison récapitulatif

	Salimbene	Jacques de Vitry
Fautes chrétiennes	- Relève fréquemment des fautes chrétiennes. - Parfois fort objectivement comme pour Hattin. - Parfois de manière interprétée et imagée comme pour les Siciliens. - Met l'accent sur les mauvais comportements d'un point de vue humain et sur les manquements de respect envers l'héritage de Dieu. - Garde un ton globalement neutre.	- Relève fréquemment les fautes chrétiennes. - Il présente toujours des éléments conformes à la réalité historique. - Il fait remonter les accusations bien avant la troisième croisade. - Il invoque toujours les bienfaits que ces fautes procuraient aux sarrasins. - Il insiste lourdement sur la notion de péché, moins sur le côté « humain » des fautes. - Il prend un ton dramatique.
Passages bibliques	- Plus courts et plus fréquents. - Servent à venir donner du poids à ce qu'il raconte.	- Plus longs et plus rares. - Servent à mettre en avant un concept plus large et essentiel. Dans ce cas, le péché.
Prophéties et présages	- Il a l'habitude d'invoquer des présages et des prophéties pour venir justifier ou annoncer des événements pour la plupart funestes. - Parfois construites sur des éléments historiquement avérés (comme avec Héraclius et Urbain) - Souvent construites à partir d'éléments ou de sources douteuses, quasi	- Absence totale de cette caractéristique.

	impossibles à retrouver autre part. - Prend un ton apocalyptique.	
--	--	--

Conclusion

Au terme de cette longue exploration en parallèle de la troisième croisade et de la vie de nos deux auteurs, nous pouvons établir plusieurs faits. Nous pensons pouvoir dire que les deux récits ne sont homologues qu'en « surface ». Ce qui les unit fondamentalement n'est que leur fond, le sujet. La troisième croisade est relatée par l'un et l'autre en suivant les grands axes, en présentant chronologiquement les temps forts et les personnages principaux. Et en cela nous pouvons avancer que selon une vue « macro », Salimbene et Jacques de Vitry sont majoritairement en conformité avec ce qui a été établi aujourd'hui par les historiens. Ils livrent une grande partie de faits établis avec une précision relative sur les lieux et sur les dates, ils présentent et décrivent des figures à la personnalité proche du réel. Mais cette conformité n'est pas totale.

En cette nuance réside tout l'intérêt de ce mémoire. La *Cronica* et l'*Historia orientalis* n'ont rien de deux œuvres objectives car Salimbene de Adam et Jacques de Vitry ont pris des libertés par rapports aux faits historiques. Ils ont ouvertement interprété les faits qu'ils ont relatés de manière totalement différente. Toute notre analyse a eu pour but de démontrer comment ils ont procédé. Ces « écarts » sont significatifs parce qu'ils trahissent deux personnalités uniques et surtout deux représentations d'un phénomène important de l'histoire du christianisme. Nous avons essayé de reconstruire au mieux tout cela avec les éléments que les historiens ont retrouvés sur ces deux lettrés singuliers.

D'un côté Salimbene de Adam de Parme, totalement impossible à enfermer dans un schéma descriptif simple. Nous avons pu qualifier le moine parmesan de maintes façons : clerc, franciscain, voyageur, joachimite, amateur de lettres et de grammaire, acteur de la vie politique communale et au-delà, amateur de ses régions d'Italie du nord, lettré et écrivain, fervent défenseur de la dignité papale, chroniqueur malgré lui. Sa *Cronica* est vaste et riche, à tel point que l'échantillon que nous en avons traité pourrait paraître insignifiant. Nous pourrions être confortés dans cette idée car, comme nous avons pu le souligner, cette partie de son œuvre a été sous-traitée par rapport à d'autres aspects. Ce sont surtout les événements survenus après 1212, ceux qui ne sont pas tirés de la chronique de Sicard de Crémone, qui semblent attirer le plus l'attention des historiens. Cette tirade sur la troisième croisade au tout début de son récit a fait l'objet de peu de recherches ciblées. Peut-être est-ce parce que les connaissances sur Sicard et son œuvre manquent, et, par conséquent, opérer un travail complet et profond est difficile. Il n'empêche que cette partie est à nos yeux loin d'être insignifiante.

En effet, Salimbene a « mis de sa personne » dans sa narration de la troisième croisade. Lorsqu'il raconte les batailles de Hattin et Tyr, il préfère s'attarder sur une brillante victoire plutôt que sur une catastrophique défaite. Certes, il le fait grâce à son niveau d'instruction élevé, fruit de l'enseignement dont il a bénéficié dans le milieu franciscain et de son amour pour l'écrit, qui met en lumière ses remarquables capacités d'écrivain. Mais pas uniquement : son choix d'accorder davantage de place à un épisode encourageant pour les chrétiens trahit sa mission intellectuelle de recherche de la vérité absolue. L'écrit devient alors le meilleur moyen pour exprimer sa conception de l'histoire, édifiante en elle-même.

Viennent ensuite les récits de ses personnages, où le schéma se répète et ses choix sont tout sauf anodins. Salimbene possède la caractéristique de s'attarder davantage sur les portraits moraux. Ainsi le remarquons-nous par tous les qualificatifs élogieux dont il gratifie les membres de la famille de Montferrat (Conrad plus que tout autre) et l'empereur Frédéric I^{er} Barberousse. Il est en revanche moins élogieux envers les rois Philippe Auguste et Richard Cœur de Lion. Plus équilibré est en revanche le portrait de Saladin, reconnaissant à la fois ses torts et ses bonnes actions vis-à-vis de la chrétienté. Salimbene est essentiellement intéressé par les agissements de ces personnages. Leur contribution à la réussite de la croisade lui importe moins que leur respect des principes moraux chrétiens. S'il est plus critique quant aux rois, c'est parce qu'il juge qu'ils ne se sont pas comportés de manière juste en tant que chrétiens. Au contraire, Saladin qui a fait preuve de respect vis-à-vis de l'héritage du Christ est élogié.

Quant à Conrad de Montferrat et Frédéric Barberousse, ils sont pour le moine parmesan les exemples même de la ferveur guerrière. Cependant, nous avons vu que, souvent, les éloges de Salimbene sont infondés puisque basés sur des faits infirmés par les historiens. C'est en cela que nous avons avancé l'hypothèse des liens personnels que Salimbene entretient avec ces personnes, par l'intermédiaire de Sicard de Crémone et de Frédéric II. Des liens humains qui se sont tissés parfois indirectement, comme pour la source qu'il a choisie d'utiliser, parfois directement, comme pour Frédéric II qu'il a vu à l'œuvre en Italie. Ces chaînes temporelles se seraient construites par la force des choses entre ces hommes, et le récit de la troisième croisade, seul passage qui comprend et met en scène tous ces personnages en même temps, serait une parfaite trace de ce phénomène.

L'intérêt et l'importance que Salimbene accorde aux valeurs chrétiennes se ressentent clairement lorsque l'on analyse la place de Dieu dans son œuvre. Il ne se retient pas lorsqu'il s'agit d'imputer aux latins d'Orient leurs fautes qui ont causé *in fine* la perte de Jérusalem. Leurs fautes sont avant tout vues comme des manquements vis-à-vis de leur foi. Pour se

justifier, il invoque la parole biblique. Pour donner une connotation mystique à son propos, il parsème ses dires de prophéties, de mythes et de signes divins. Si certains sont fondés sur les faits établis, beaucoup sont à remettre en question tant ils ne découlent que d'interprétations. Mais ces prophéties sont significatives en elles-mêmes car Salimbene est joachimite, ou du moins il l'a été comme il le dit lui-même. Si au moment d'écrire il ne l'est plus en ce qui concerne le fond, la forme de son écrit trahit les habitudes doctrinales qu'il a conservées de ce courant bien particulier. Cette caractéristique le pousse à voir toutes choses symboliquement, à tout interpréter selon une volonté supérieure, et marque sa vision cyclique de l'histoire humaine.

De l'autre côté Jacques de Vitry, dont la figure est peut-être plus simple à délimiter. Des trois visages que lui donne Jean Donnadieu nous en avons exploré deux : l'écrivain ecclésiastique et l'historien des croisades. Si le premier est partagé avec Salimbene, le deuxième est propre à l'évêque d'Acre puisqu'il a la particularité d'avoir vu l'Orient et d'avoir vécu une croisade. C'est là sa singularité par rapport à son homologue, et le fondement de toutes leurs divergences. Un autre élément les unit pourtant de manière inattendue : si l'*Historia orientalis* a été exploitée largement pour tout ce qu'elle offre comme informations sur l'Orient, la partie de la troisième croisade est étonnamment sous-exploitée. Peu de chercheurs semblent se concentrer uniquement sur cet événement de manière isolée. Le constat est identique que pour le moine parmesan : la troisième croisade racontée par l'évêque d'Acre est tout autant révélatrice de sa personne.

Quand Salimbene mettait l'accent sur Tyr, Jacques de Vitry le mettait sur Hattin. Un choix étrange de prime abord, qui devient logique quand on connaît la nature de la mission intellectuelle de l'évêque d'Acre. Fuyant le monde urbain où il avait commencé à se former, Jacques de Vitry se retrouve dans le calme absolu du prieuré d'Oignies. La rencontre avec la bienheureuse Marie a changé sa vie mais il est loin de se douter que la suite lui réserve encore maintes surprises. Il se découvre alors une vocation de prêcheur qui sera une constante dans son parcours professionnel et un des éléments qui lui vaudra sa chaire d'évêque. Les récits de Hattin et Tyr sont probablement ceux où l'on retrouve le plus cette facette. En choisissant de donner plus de poids à la défaite qu'à la victoire, il trahit son objectif premier mettre l'accent sur la débâcle, en accentuer les causes et les conséquences, prendre un ton dramatique, tout cela est nécessaire pour lui conférer une valeur de mauvais exemple. Au contraire, associer la réussite de Tyr à Conrad crée l'effet attendu : l'exemple court, simple et extrêmement efficace de ce qu'il faut faire pour remporter la victoire. Car c'est exactement cela qui importe à Jacques de Vitry, le bien de la croisade.

Cet aspect est visible tout au long de notre analyse. Jacques de Vitry accorde moins d'importance à la famille de Montferrat ou à Frédéric Barberousse, peut-être parce qu'il considère qu'ils n'ont pas assez œuvré dans la croisade. En revanche, les rois occidentaux n'ont pas le même traitement. Il est beaucoup plus prolixe à leur sujet, ses éloges sont plus prononcés. Il détourne même les faits établis historiquement pour justifier certains actes moralement questionnables, comme le massacre des prisonniers d'Acre par Richard Cœur de Lion. En cela il se différencie distinctement de Salimbene pour qui les actes définissent les personnes. Pour Jacques de Vitry ce qui importe c'est le bien de l'entreprise de croisade, c'est la victoire ultime de la Chrétienté. C'est exactement ce qui le pousse à critiquer vivement les dissensions qui existaient entre Philippe Auguste et Richard Cœur de Lion. Il est persuadé que les désaccords entre les deux ont été la cause première de l'échec de la troisième croisade. Il va si loin dans ses propos et dans ses digressions à caractère dramatique que cela en trahit un véritable fantasme.

On sent en lui le grand espoir d'une récupération de Jérusalem et d'une victoire ultime de la Chrétienté contre les Sarrasins. Une preuve supplémentaire en est sa manière de décrire Saladin. Pour lui, tous les actes du sultan sont pure malveillance. Saladin est l'ennemi numéro un des Chrétiens aux yeux de Jacques de Vitry, à tel point que lui aussi remanie les faits historiques et interprète librement de nombreux éléments pour le diaboliser sur tous les aspects. Saladin est le diable déguisé en homme et envoyé sur terre pour semer la discorde parmi les fidèles du Christ. Tout cela prouve à quel point Jacques de Vitry est bouleversé intérieurement par les défaites des croisés. Cela est certainement dû à sa propre expérience de la cinquième croisade lors de laquelle il avait investi énormément de temps et d'énergie. Il avait prêché depuis la France jusqu'en Palestine, il avait été admis dans le cercle décisionnel du projet et faisait partie des hommes qui avaient repris Damiette. Se convaincant lui-même que l'Égypte était la clé pour la ville Sainte, il avait tout fait pour maintenir vivante la ferveur des soldats. L'échec final de la cinquième croisade portait par conséquent sa signature. Beaucoup ont souligné ses responsabilités à cet égard, certains ont même défini sa ferveur de fanatisme. Le fait qu'il ait achevé son *Historia orientalis* juste après cette expérience, dans on ne sait quel état d'esprit, peut expliquer son ton critique et dramatique. Il a peut-être voulu déverser sa frustration dans son récit, peut-être a-t-il voulu aussi soulager sa culpabilité en soulignant celle de ceux qui l'ont précédé.

Il n'est par conséquent pas anodin que le péché soit le pilier des préoccupations eschatologique de Jacques de Vitry. Il est perpétuellement en questionnement sur l'opposition

entre le bien et le mal qui tiraille les hommes. Il met en scène ce tiraillement dans toutes ces œuvres, de la *Vita Mariae* jusqu'aux sermons qui en sont son expression la plus pure. Le combat entre le bien et le mal donne une forme définitive à son esprit, puisqu'elle le suivra jusqu'au bout de sa vie. Jacques de Vitry est profondément inquiet pour son salut et celui des gens qu'il côtoie, comme ses fidèles musulmans à Acre. Il consacre en vain un certain temps à tenter de les convertir, et retire un grand désenchantement de cet échec. Sa description des figures de la croisade laisse transparaître le peu d'espoir qu'il lui reste et la frustration en découlant. Mais toute la place accordée au combat éternel entre bien et mal dans son *Historia orientalis* renvoie à son acceptation que l'Orient échappait complètement aux Chrétiens. Le responsable de l'incapacité chrétienne à récupérer la Jérusalem tant convoitée devient uniquement le péché des croyants. Car si cela n'en est pas la cause, l'évêque d'Acre ne comprend pas pourquoi ils essuient tant d'échecs. Et peut-être ne peut-il pas se résoudre à accepter qu'il existe d'autres raisons. Encore une fois, cette caractéristique est tributaire du traumatisme de la cinquième croisade et surtout du moment durant lequel il rédige la fin de son œuvre, passé dans la méditation et la recherche d'un sens à sa propre expérience.

Voici donc la forme que prend la représentation de la troisième croisade et par extension de la figure de l'Orient chez nos deux auteurs. Notre analyse s'est attachée à explorer les raisons d'une telle forme. Arrivant à la fin de ce mémoire, nous sommes tentés d'affirmer que, finalement, la croisade n'était qu'une ligne directrice, une imposante toile de fond, certes essentielle, car sans elle nous n'aurions pu trouver un autre point de comparaison entre nos deux auteurs.

Malgré cela, nous nous rendons compte que Salimbene de Adam et Jacques de Vitry ont été le cœur de ce mémoire, le fil rouge de notre recherche. **Nous n'avons pas exploré la croisade, mais nous avons exploré le passé des deux lettrés pour comprendre la croisade.** C'est à travers le prisme de leurs regards, de leurs interprétations et de leurs ressentis que nous avons retracé cette troisième croisade. Deux auteurs si différents, et pourtant bien plus liés l'un à l'autre que ce que l'on pourrait croire, la raison en étant qu'ils ont été - selon nous - des **témoins privilégiés.**

Tout d'abord, des témoins privilégiés du phénomène de croisade : Jacques de Vitry de ses propres yeux, Salimbene de loin mais avec un recul que son homologue ne possédait probablement pas. Ils ont livré des fresques uniques, riches, significatives, d'un phénomène qui a marqué l'histoire chrétienne pendant deux siècles. Leurs vers donnent naissance à une croisade unique en son genre, qui reflète non seulement leurs personnalités, mais aussi et surtout

leurs craintes, leurs déceptions, leurs espoirs. Chacun met une partie de lui-même dans la croisade qu'il raconte, la toile de fond devient alors vivante, mouvante, fugace. Il devient parfois difficile de démêler les interprétations issues de leurs vécus marquants des faits établis aujourd'hui par les historiens. Mais la marge qui existe entre ces deux pôles s'est révélée significative en elle-même.

Ensuite, témoins privilégiés des milieux dans lesquels ils ont évolué : des monastères franciscains jusqu'à la cathédrale de Saint-Jean d'Acre, des villes italiennes jusqu'à l'université de Paris, des groupes joachimites jusqu'au prieuré d'Oignies. À eux deux, Salimbene et Jacques de Vitry auront foulé les sols d'innombrables villes, cités, églises et cours les plus importantes de leur époque. Sans parler des nombreuses figures emblématiques qu'ils ont eu l'occasion de rencontrer, divers papes, rois, légats et autres. Si les récits que nous avons analysés ne mettent pas explicitement en scène tous ces éléments, ils les portent en eux implicitement. Tout simplement parce que ces lieux qu'ils ont traversés, ces hommes qu'ils ont rencontrés et les liens qu'ils ont noués, ont influencé leur rédaction. L'évêque d'Acre aurait-il écrit la même *Historia orientalis* s'il n'avait pas rencontré Robert de Courson et Pélage ? Le moine parmesan aurait-il eu la même vision s'il n'avait pas eu à rencontrer Gerardo di Borgo San Donnino ou s'il n'avait pas vu Frédéric II saccager Parme ? Comme nous l'avons vu, leurs écrits sont de parfaits témoins de tous ces sentiments mélangés. Explorer leurs récits de la troisième croisade, c'est également retracer tous ces voyages et ces rencontres. En d'autres termes, cela revient à reconstruire le cadre de ce XIII^e siècle en mouvance.

Enfin et surtout, Salimbene et Jacques de Vitry ont été des témoins privilégiés de leur temps. Ce XIII^e siècle que nous avons longuement décrit, les deux auteurs l'auront vécu pleinement. Au vu de tous les éléments cités, nous en concluons que ces deux lettrés sont les « vitrines » de ce siècle. Ils auront en effet vécu l'émergence des villes et des universités, la lutte dévastatrice entre papauté et empire romain, le renouveau des inquiétudes eschatologiques et religieuses des populations européennes (et même orientales !). Ils auront en outre vu la transition religieuse qui a donné naissance aux ordres mendiants, l'un étant leur fils et l'autre leur cédant la place en Orient lorsqu'il quitte le territoire. Ils n'ont pas uniquement été spectateurs, le moine parmesan et l'évêque d'Acre ont été pleinement acteurs de tous ces changements remarquables. Ils ont contribué à leur échelle aux avancées de ce siècle, entre autres grâce à leurs écrits.

Qui plus est, nous pouvons avancer qu'au vu de toutes les recherches dont ils font l'objet, Salimbene et Jacques de Vitry ont été des moteurs de cette transition européenne s'étant

opérée au XIII^e siècle. Tous les milieux et les lieux qu'ils ont fréquentés sont symboliquement et historiquement importants : les universités, les ordres mendiants, les états latins d'Orient, la cour papale. L'histoire s'est écrite en ces lieux et entre ces hommes, et Salimbene et Jacques de Vitry en faisaient partie. Leur présence en ces milieux les a propulsés au centre névralgique de la fabrique du changement. En s'en emparant ils ont contribué à ces mêmes évolutions, qui se sont ensuite répercutées dans leurs travaux. S'est alors créé une sorte de cercle vertueux dans lequel ils ont été à la fois produits et producteurs des avancées du XIII^e siècle.

Pour terminer, il nous faut revenir sur l'intervalle temporel qui sépare les deux auteurs. Notre choix de Salimbene de Adam et de Jacques de Vitry a été également motivé par un élément fortuit. Le fait que nos auteurs écrivent l'un au début du XIII^e siècle et l'autre à la fin n'était pas visé au début de notre travail. Une fois ces deux auteurs identifiés, cette particularité nous a toutefois conforté dans notre choix. Cette caractéristique est significative pour la simple raison que la vision sur la croisade est différente à ces deux moments. Au début du XIII^e, la confiance en l'entreprise de croisade survivait toujours. Mais la quatrième croisade allait être détournée de son objectif premier avant que la cinquième n'essuie l'échec que nous connaissons sous les yeux de Jacques de Vitry. Au moment où l'évêque d'Acre écrit, il subsistait quelques bribes d'espoir, ce n'est qu'après qu'il a commencé à s'étioler. Lorsque Salimbene écrit, l'idée de croisade en est à ses balbutiements. La neuvième et dernière croisade a essuyé son ultime échec plus de dix ans avant la rédaction de la *Cronica*. Quelques temps après la mort du moine parmesan, Acre allait tomber, signant ainsi la fin de la présence franque en Orient.

Ce schéma se retrouve en quelque sorte chez nos auteurs. Lorsqu'il commence à écrire son *Historia orientalis* en 1216, l'espoir d'une récupération de Jérusalem persiste chez Jacques de Vitry. Fraichement arrivé à Acre, il porte à sa façon les attentes de la papauté et de l'Occident avec lui. La ferveur qui l'anime lors de la cinquième croisade prouve le feu qui brûle en son sein et la déception déchirante qu'il ressent au terme de cette campagne ne fait que confirmer ce fait. Après 1221, il achèvera son œuvre sur un ton défaitiste. Il se place dans l'état d'esprit général de l'Occident et en devient le porte-parole malgré lui. À soixante ans de distance, c'est au tour de Salimbene de rédiger l'œuvre de sa vie. Mais lorsque la *Cronica* prend forme dans les années 1280, l'idée de croisade est au seuil de la mort si elle n'a pas déjà péri avec Saint Louis en 1270. Le moine parmesan est lui aussi représentatif de l'état d'esprit général de son temps : il baigne dans un mélange de désintérêt et d'indifférence. Pour lui, la croisade est un concept lointain, désormais plus un souvenir pour l'Occident qu'une réalité. Et de fait, elle n'est qu'un sujet qu'il traite rétrospectivement grâce à d'autres sources. Il décide néanmoins

d'accorder une certaine importance à la troisième croisade bien que cela puisse paraître surprenant. Hélas, le mystère quant aux raisons de ce choix reste entier vu que tout le début de la *Cronica* a été perdu.

Il serait aventureux d'affirmer qu'à eux seuls Salimbene de Adam et Jacques de Vitry sont représentatifs de l'évolution de la mentalité occidentale sur la croisade aux deux extrêmes du XIII^e siècle. Il faudrait pouvoir traiter d'autres auteurs et voir si leurs états d'esprits corroborent celui des nôtres pour avancer un tel propos. Néanmoins, à la lumière des éléments que nous avons avancés tout au long de ce mémoire, il est indéniable que nos deux auteurs sont également des témoins significatifs de cette évolution. Une fois encore, ils véhiculent parfaitement l'état des mentalités au moments précis où ils écrivent. Ainsi, leurs œuvres sont le fruit de ces mentalités - puisqu'elles s'en imprègnent et se placent dans leur schéma de pensée large - en même temps qu'elles contribuent à leur perpétuation. Si ce changement d'état d'esprit de l'Occident médiéval au XIII^e siècle ne peut être totalement confirmé, établi dans les travaux de nos deux auteurs seuls, on peut néanmoins y trouver une ébauche. Voilà à notre humble avis pourquoi Salimbene de Adam et Jacques de Vitry ont été les témoins privilégiés d'un siècle en pleine mouvance.

Il nous faut cependant souligner également **les limites de notre analyse**, :

Tout d'abord, la plus importante : **l'abondance d'hypothèses**. En effet, beaucoup de raisonnements que nous avons pu avancer sont le fruit d'hypothèses construites à la lumière de nos recherches. Bien que de nombreux éléments soient aujourd'hui confirmés par les histoires, les vies de nos auteurs recèlent encore des secrets qu'il est difficile d'élucider. C'est pourquoi nous avons dû construire de nombreuses hypothèses pour faire avancer notre analyse et parvenir au bout de notre propos.

Ensuite, nous avons pu avancer **le caractère unique de notre travail**. En effet, si beaucoup d'études ont déjà été consacrées à Salimbene et Jacques de Vitry de manière individuelle, il n'existe pas de projet de comparaison analytique des deux. De surcroît, il n'existe pas non plus d'études consacrées à la troisième croisade seule. Beaucoup de contributions explorent d'autres croisades, ou d'autres composantes bien plus précises de ces dernières. Ce caractère inédit de notre étude s'est révélé être à la fois une richesse et une difficulté qu'il nous a fallu surmonter pour mener à terme notre question de recherche.

Enfin et hélas, notre **analyse n'est pas aussi approfondie qu'elle le mériterait**. Il est possible d'explorer encore d'autres thèmes que ceux que nous avons proposés. De même, il est

possible d'aller bien plus loin dans tous les thèmes que nous avons traités. Il faudrait pour cela pouvoir nous munir des sources que nos auteurs ont utilisées et jauger plus largement leur impact sur la *Cronica* et l'*Historia orientalis*. Pour pousser le principe jusqu'au bout, il faudrait également traiter d'autres extraits pertinents que ceux que nous avons utilisés.

Le lecteur l'aura compris, le sujet peut s'élever vers des sommets que le manque de place et de temps nous empêchent d'atteindre. Nous considérons néanmoins avoir mené notre propos à son terme.

Malgré tout cela, Salimbene de Adam et Jacques de Vitry se sont révélés être le meilleur choix possible pour notre recherche. Deux personnages uniques, singuliers, tant par leurs parcours de vie que par leurs travaux remarquables. Après des débuts de vie dans l'anonymat, leurs destins respectifs les auront propulsés au cœur même d'un siècle important. Ils seront devenus malgré eux et sans le savoir des acteurs de changements qui modifieraient le visage de l'Europe ainsi que leurs vies à tout jamais.

Le moine parmesan et l'évêque d'Acre cristallisent cette histoire en marche dans leurs écrits qui deviennent des fresques d'un *momentum* particulier de l'humanité. Ce moment où l'Occident médiéval est en train d'abandonner progressivement ses structures fondatrices anciennes pour basculer vers de nouveaux modèles. Ce moment où la conception même de la foi chrétienne est mise à l'épreuve et questionnée, et les préoccupations eschatologiques viennent être supportées par de nouveaux acteurs qui se rendront porteurs de ces changements. Ce moment où l'entreprise de croisade, auparavant au centre des objectifs spirituels et militaires des plus grandes figures du continent, est abandonnée car la Jérusalem céleste s'éloigne définitivement de la Jérusalem terrestre. Ce moment où, tout simplement, les hommes sentent qu'un millénaire d'histoire joue son dernier acte et que le monde connu se prépare tout doucement à entrer dans une nouvelle ère.

Bibliographie

- Sources éditées

- Principales

- JACQUES DE VITRY, *Histoire orientale*, éd. et trad. GROSSEL, M.-G., Paris, Honoré Champion éditeur, 2005.
 - SALIMBENE DE ADAM DE PARME, *Chronique*, éd. et trad. par Besson, G. et BROSSARD-DANDRÉ, M., Paris, Honoré Champion éditeur, 2016.

- Secondaires

- ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES, *Recueil des historiens des croisades : historiens occidentaux*, Paris, Imprimerie Royale, 1844-1895.
 - GAMS, P. B., *Series episcoporum ecclesiae catholicae : quotquot innotuerunt a beato Petro apostolo*, Regensburg, Typis et Sumtibus Georgii Josaphi Manz, 1873.
 - JACQUES DE VITRY, *Lettres de la cinquième croisade*, éd. HUYGENS, R. B. C. et DUCHET-SUCHAUX, G., Turnhout, Brepols, 1998.
 - SICARDI EPISCOPI CREMONENSIS, *Cronica*, éd. HOLDER-EGGER, O., dans *Monumenta Germaniae historica. Scriptores (in folio)*, vol. XXXI, Hannover, Hahn, 1903.

- Travaux

- Dictionnaires et ouvrages de référence

- BAUTZ, F. W., *Biographisch-bibliographisches Kirchenlexikon*, 10 vol., Hamm, Traugott Bautz, 1995.
 - CAIRE JABINET, M.-P., *Introduction à l'historiographie*, 3^e éd., Armand Colin, Paris, 2013.
 - FÉDOU, R., et al., *Lexique historique du Moyen Age*, 3^e éd., Paris, Armand Colin, 1995.
 - HERVÉ, M., et al., *Les Capétiens : histoire et dictionnaire. 987-1328*, Laffont, Paris, 1999, p. 223.
 - GHISALBERTI, A. M., dir., et al., *Dizionario biografico degli Italiani*, 100 vol., Roma, Istituto della enciclopedia italiana, 1960-.

- LEVILLAIN, P., dir., et al., *Dictionnaire historique de la papauté*, Paris, Fayard, 1994.
- TOUATI, F.-O., *Vocabulaire historique du Moyen Âge (Occident, Byzance, Islam)*, 6^{ème} éd., Les Indes savantes, Paris, 2021.
- VINCENT, C. et VAUCHEZ, A., *Dictionnaire encyclopédique du Moyen Âge*, vol. 2, Cerf, Paris, 1997.

➤ Ouvrages et monographies

- BALARD, M., *Croisade et Orient latin : XI^e-XIV^e siècle*, Paris, Armand Colin, 2001.
- CHEYNET, J.-C., *Pouvoir et contestations à Byzance (963-1212)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1996.
- DEMURGER, A., *Croisades et croisés au moyen Âge*, Paris, Flammarion, 2006.
- EDDÉ, A.-M., *Saladin*, Paris, Flammarion, 2008.
- DONNADIEU, J., *Jacques de Vitry (1175/1180-1240) : entre l'Orient et l'Occident : l'évêque aux trois visages*, Turnhout, Brepols, 2014.
- ELISSÉEF, N., *Nūr ad-Dīn, un grand prince musulman de Syrie au temps des croisades (511-569 H./1118-1174)*, 3 vol., Damas, Presses de l'IFPO, 2014, <https://books.openedition.org/ifpo/4435#text>.
- GOUGUENHEIM, S., *Frédéric II : un empereur de légendes*, Paris, Perrin, 2015.
- GROUSSET, R., *Histoire des croisades et du royaume franc de Jérusalem*, 3 vol., Paris, Perrin, 1991.
- GUYOTJEANNIN, O., *Salimbene de Adam : un chroniqueur franciscain*, Turnhout, Brepols, 1995.
- HEERS, J., *Histoire des croisades*, Paris, Perrin, 2014.
- KANTOROWICZ, E. H., *L'empereur Frédéric II ; Les deux corps du roi*, Gallimard, Paris, 2000.
- LE GOFF, J., *La civilisation de l'occident médiéval*, Paris, Flammarion, 2008.
- LE GOFF, J., *L'Europe est-elle née au Moyen Âge ?*, Paris, Éditions du Seuil, 2003.
- MARTINEZ-GROS, G., *De l'autre côté des croisades. L'islam entre croisés et Mongols : XI^e-XIII^e siècle*, Paris, Passés Composés, 2021.
- MCGINN, B., *L'abate calabrese : Gioacchino da Fiore nella storia del pensiero occidentale*, Genova, Marietti, 1990.
- NORWICH, J. J., *Histoire de Byzance : 330-1453*, Paris, Perrin, 1999.
- PRÄWER, J., *Histoire du Royaume latin de Jérusalem*, trad. Nahon, G., 2^e éd., 2 tomes en 1 vol., Paris, CNRS, 2007.

- RICHARD, J., *Histoire des croisades*, Paris, Fayard, 1996.
- RICŒUR, P., *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Le Seuil, 2003.
- ROUX, S., *Le Monde des villes au Moyen Âge*, 2^{ème} éd., Paris, Hachette, 2004.
- RUNCIMAN, S., dir., *Histoire des croisades, 1095-1188*, Paris, Tallandier, 2013.
- RUNCIMAN, S., dir., *Histoire des croisades, 1188-1494*, Paris, Tallandier, 2013.
- VINCENT, C., *église et société en Occident. XIII^e – XV^e siècle*, Paris, Armand Colin, 2009.
- WUNENBURGER, J.-J., *L'imaginaire*, Paris, PUF, 2003.

➤ Ouvrages collectifs

- BIANQUIS, T., GUICHARD, P. et TILLIER, M., dir., *Les débuts du monde musulman, VIIe-Xe siècle*, Paris, PUF, 2012.
- CONSEIL RÉGIONAL D'Auvergne, *Le concile de Clermont de 1095 et l'appel à la croisade. Actes du Colloque universitaire international de Clermont-Ferrand (23-25 juin 1995)*, École française de Rome, Rome, 1997.
- DE LUBAC, H., et SUTTON, M., *La postérité spirituelle de Joachim de flore : de Joachim à nos jours*, Paris, Cerf, 2014.
- LEMIRE, V. et al., *Jérusalem : histoire d'une ville monde des origines à nos jours*, Flammarion, Paris, 2016.
- PHILLIPS, J. et HOCH, M., dir., *The Second Crusade : scope and consequences*, Manchester, Manchester University Press, 2001.
- RACINE, P. et RAPP, F., *Frédéric Barberousse 1155-1192*, Paris, Perrin, 2009.

➤ Articles scientifiques

- BORDINI, S., *Una selva di citazioni. La Cronica di Salimbene tra storia e autobiografia intellettuale* dans *Parole Rubate. Rivista Internazionale di Studi sulla Citazione*, vol. 3, Parma, Università degli studi di Parma, 2011.
- Cowdrey, H. J. *Pope Urban II's Preaching of the First Crusade* dans Madden, T. F., *The crusades : the essential readings*, Oxford, Blackwell, 2002.
- DONNADIEU, J., *La représentation de l'islam dans l'Historia orientalis. Jacques de Vitry historien* dans *Le Moyen Âge. Revue d'histoire et de philologie*, t. CXIV, Liège, De Boeck supérieur, 2008.

- GAMBERINI, R., *Sicardo di Cremona : un cronista universale tra le fonti di Salimbene* dans CENTRO ITALIANO DI STUDI SUL BASSO MEDIOEVO (ACCADEMIA TUDERTINA), *Salimbene de Adam e la « cronica » : atti del LIV Convegno storico internazionale, Todi, 8-10 ottobre 2017*, Spoleto, Fondazione Centro italiano di studi sull'alto medioevo, 2018.
- GIOVÈ MARCHIOLI, N., *Il manoscritto della “Cronica” di Salimbene de Adam* dans CENTRO ITALIANO DI STUDI SUL BASSO MEDIOEVO (ACCADEMIA TUDERTINA), *Salimbene de Adam e la « cronica » : atti del LIV Convegno storico internazionale, Todi, 8-10 ottobre 2017*, Spoleto, Fondazione Centro italiano di studi sull'alto medioevo, 2018.
- HEYBERGER, B., *Les chrétiens orientaux, entre l’Islam et l’Occident* dans *Les cahiers de l’Orient*, n° 118, Paris, Centre d’études et de recherches sur le Proche-Orient, 2015.
- HULAK, F., *En avons-nous fini avec l’histoire des mentalités ?* dans *Philonsorbonne*, n° 2, 2008, <https://journals.openedition.org/philonsorbonne/173>.
- MENESTÒ, E., *La figura di Salimbene de Adam* dans CENTRO ITALIANO DI STUDI SUL BASSO MEDIOEVO (ACCADEMIA TUDERTINA), *Salimbene de Adam e la « cronica » : atti del LIV Convegno storico internazionale, Todi, 8-10 ottobre 2017*, Fondazione Spoleto, Centro italiano di studi sull'alto medioevo, 2018.
- MONTESANO, M., *“Prophetie (...) que non cognoscuntur, nisi cum fuerint iam complete”. Rivelazioni e profezie nella Cronica* dans CENTRO ITALIANO DI STUDI SUL BASSO MEDIOEVO (ACCADEMIA TUDERTINA), *Salimbene de Adam e la « cronica » : atti del LIV Convegno storico internazionale, Todi, 8-10 ottobre 2017*, Spoleto, Fondazione Centro italiano di studi sull'alto medioevo, 2018, p. 306-307.
- RONZANI, M., *Salimbene tra poteri universali e realtà comunali* dans CENTRO ITALIANO DI STUDI SUL BASSO MEDIOEVO (ACCADEMIA TUDERTINA), *Salimbene de Adam e la « cronica » : atti del LIV Convegno storico internazionale, Todi, 8-10 ottobre 2017*, Fondazione Centro italiano di studi sull'alto medioevo, Spoleto, 2018.

➤ Comptes rendus d’ouvrages

- COURROUX, P., C. r. de SALIMBENE DE ADAM DE PARME, *Chronique*, éd. et trad. BESSON, G. et BROSSARD-DANDRÉ, M., Paris, Honoré Champion éditeur, 2016 dans CENTRE D’ÉTUDES SUPÉRIEURES DE CIVILISATION MÉDIÉVALE, *Cahiers de civilisation médiévale, X^e-XII^e siècle*, n° 240, Poitiers, Université de Poitiers, 2017, <https://journals.openedition.org/ccm/5722?lang=en>.

- FRANCE, J., C. r. de DONNADIEU, J., *Jacques de Vitry (1175/1180-1240). Entre l'Orient et l'Occident : l'évêque aux trois visages*, Turnhout, Brepols, 2014 dans SOCIÉTÉ POUR LE PROGRÈS DES ÉTUDES PHILOLOGIQUES ET HISTORIQUES, *Revue belge de philologie et d'histoire*, n° 93, fac. 3-4, Bruxelles, Droz, 2015, https://www.persee.fr/doc/rbph_0035-0818_2015_num_93_3_8822_t20_0930_0000_1?q=Jacques+de+Vitry.
- MENEGALDO, S., C. r. de JACQUES DE VITRY, *Histoire orientale*, éd. et trad. par GROSSEL, M.-G., Paris, Honoré Champion éditeur, 2005 dans CENTRE D'ÉTUDES MÉDIÉVALES D'ORLÉANS, *Cahiers de recherches médiévales et humanistes*, n° 16, Paris, Champion éditeur, 2008, <https://journals.openedition.org/crmh/1037?lang=en#compterendu-1037>.

➤ Atlas

- KONSTAM, A., *Historical Atlas of the Crusades*, London, Mercury Books, 2004.
- RILEY-SMITH, J., FORT-CANTONI, C. et BALARD, M., *Atlas des croisades*, Paris, Autrement, 1996.

• Ressources en ligne

- CENTRE NATIONAL DE RESSOURCES TEXTUELLES ET LEXICALES (CNRTL), <https://www.cnrtl.fr/>.
- DICTIONNAIRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, [Dictionnaire de l'Académie française \(dictionnaire-academie.fr\)](http://dictionnaire-academie.fr).
- LA LANGUE FRANÇAISE, [La langue française \(lalanguefrancaise.com\)](http://lalanguefrancaise.com).

Annexes

Annexe n°1 : Situation du Proche-Orient à la fin du XI^e siècle.



KONSTAM, A., *Historical Atlas of the Crusades*, London, Mercury Books, 2004, p. 10-11.

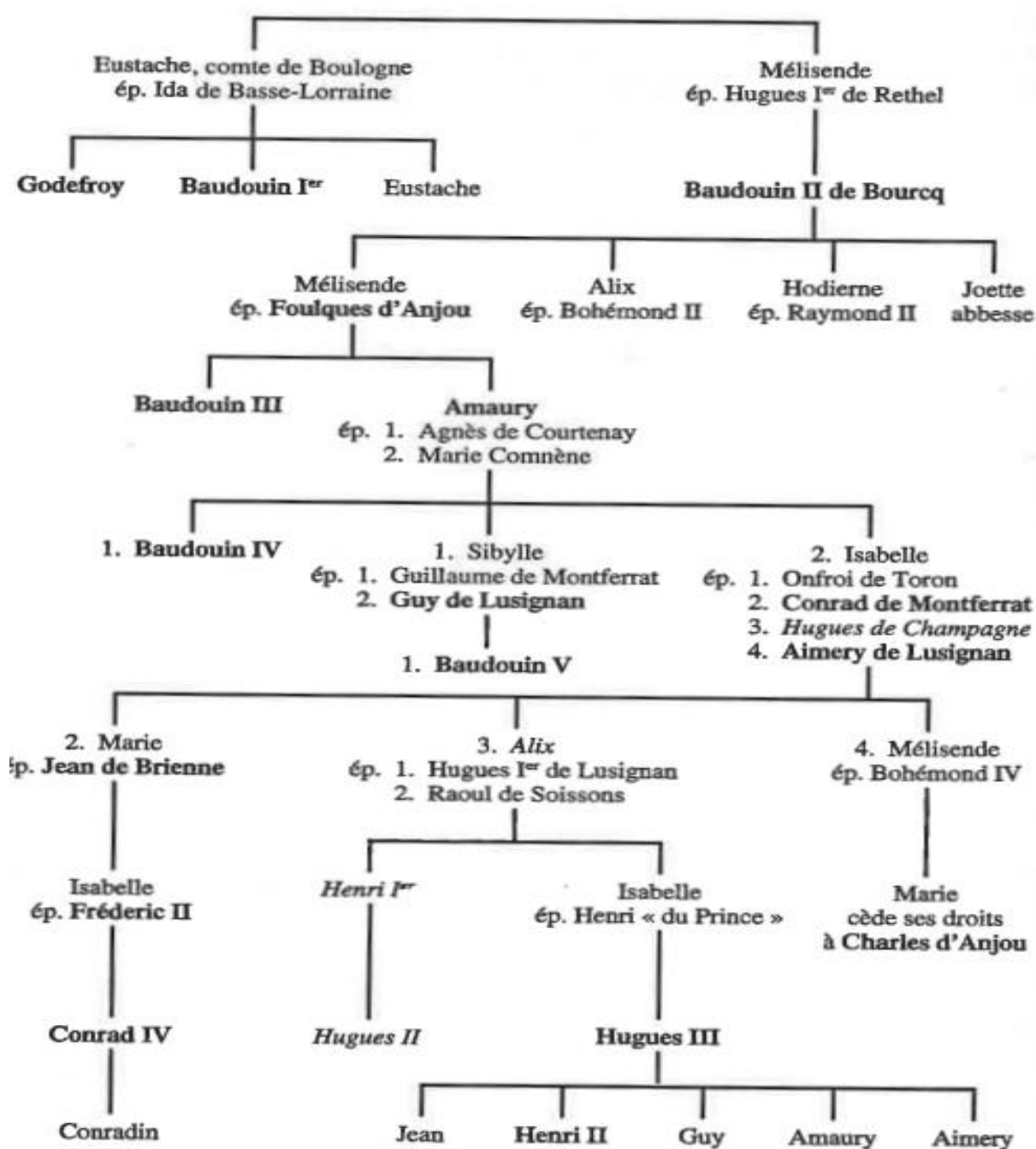
Annexe n°2 : Les chemins de la première croisade



KONSTAM, A., *Historical Atlas of the Crusades*, London, Mercury Books, 2004, p. 48-49.

Annexe n°3 : Succession royale du royaume latin de Jérusalem

*La succession au trône de Jérusalem**



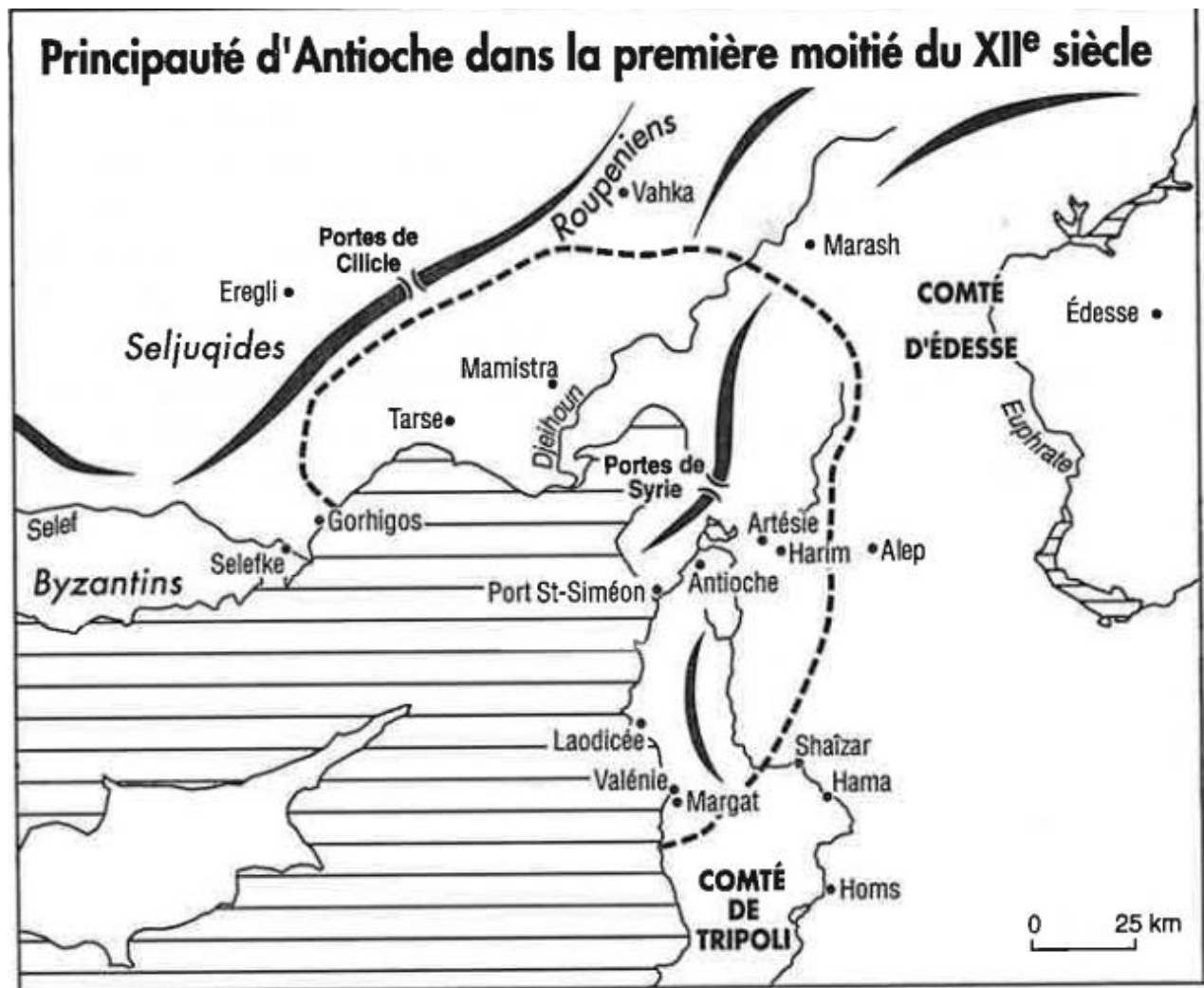
RICHARD, J., *Histoire des croisades*, Paris, Fayard, 1996, p. 504.

Annexe n°4 : La principauté franque d'Édesse



RICHARD, J., *Histoire des croisades*, Paris, Fayard, 1996, p. 95.

Annexe n°5 : La principauté d'Antioche



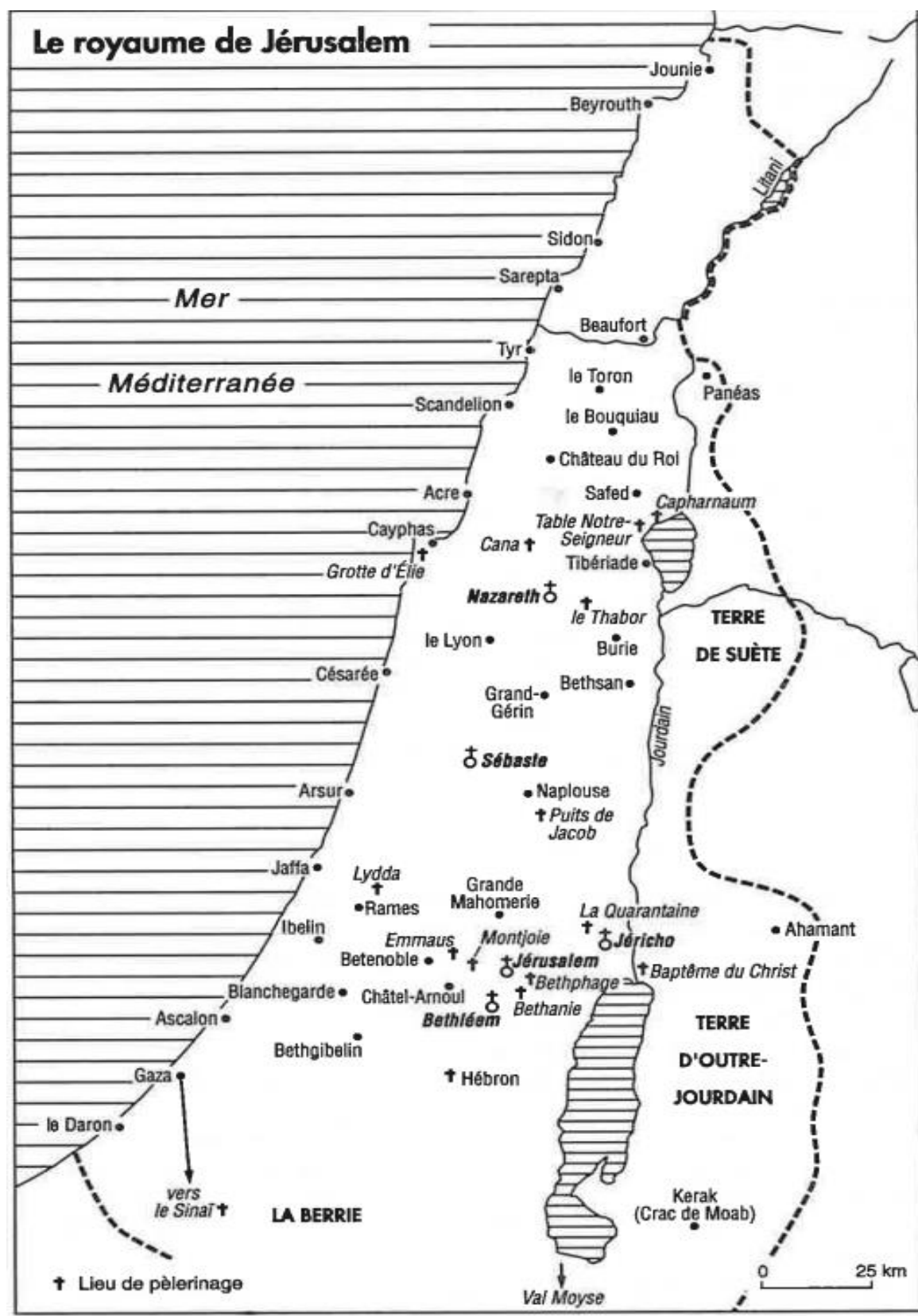
RICHARD, J., *Histoire des croisades*, Paris, Fayard, 1996, p. 94.

Annexe n°6 : Le comté de Tripoli



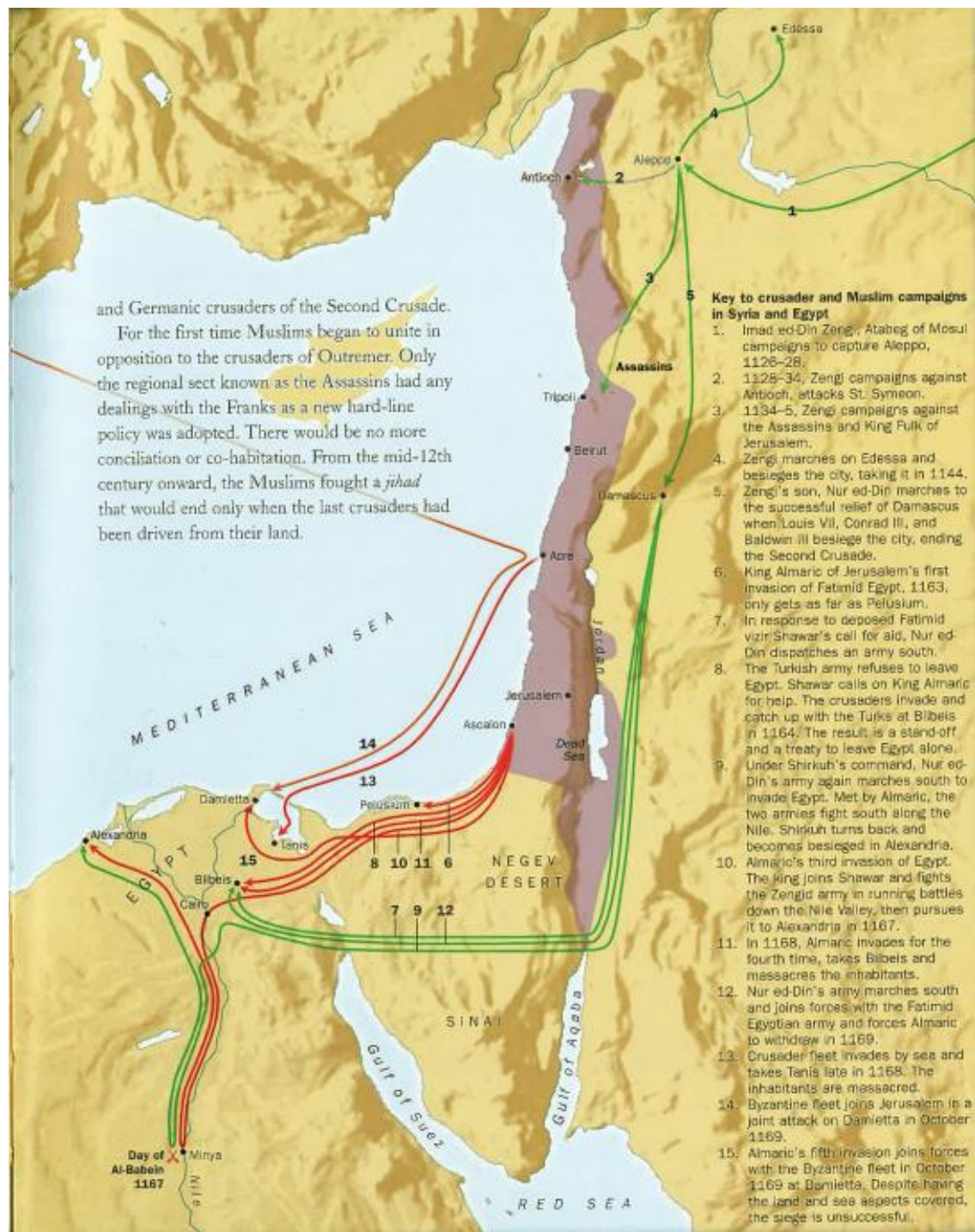
RICHARD, J., *Histoire des croisades*, Paris, Fayard, 1996, p. 97.

Annexe n°7 : Les royaume latin de Jérusalem



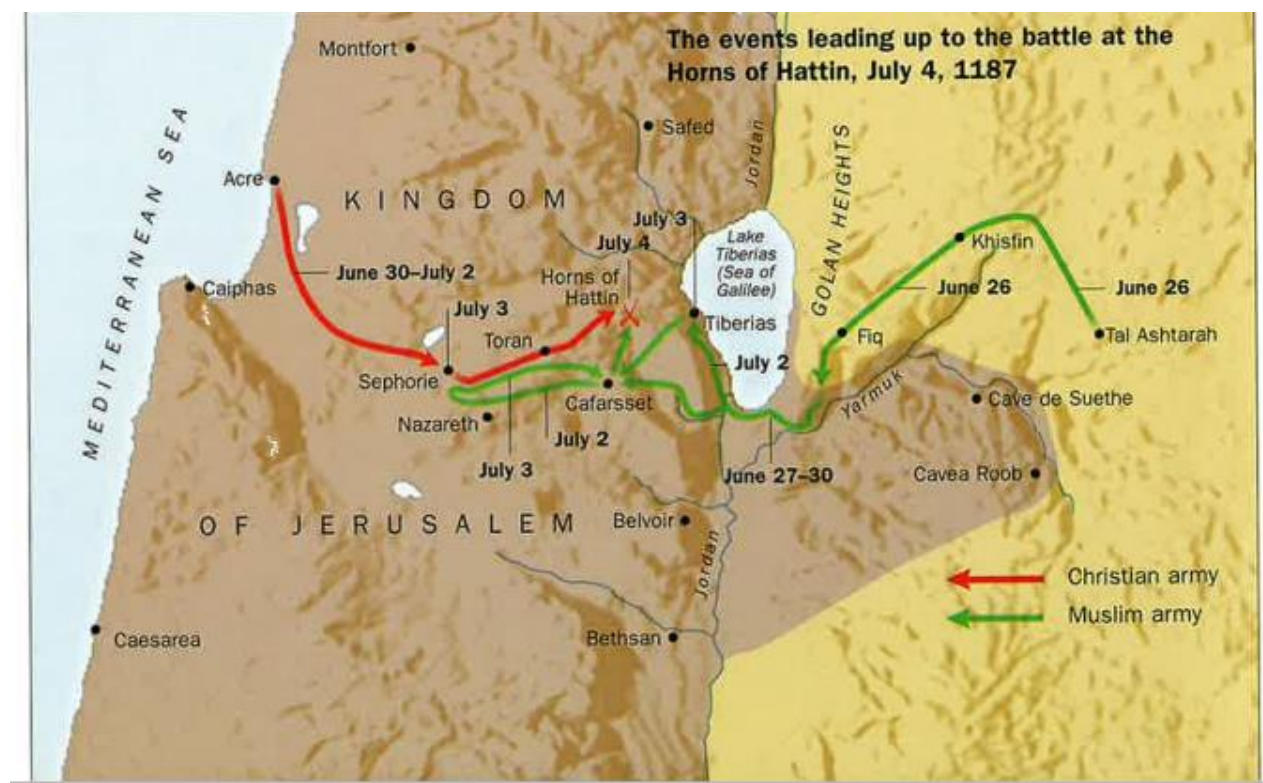
RICHARD, J., *Histoire des croisades*, Paris, Fayard, 1996, p. 92.

Annexe n°8 : Les avancées de l'Islam lors du renouveau du jihad



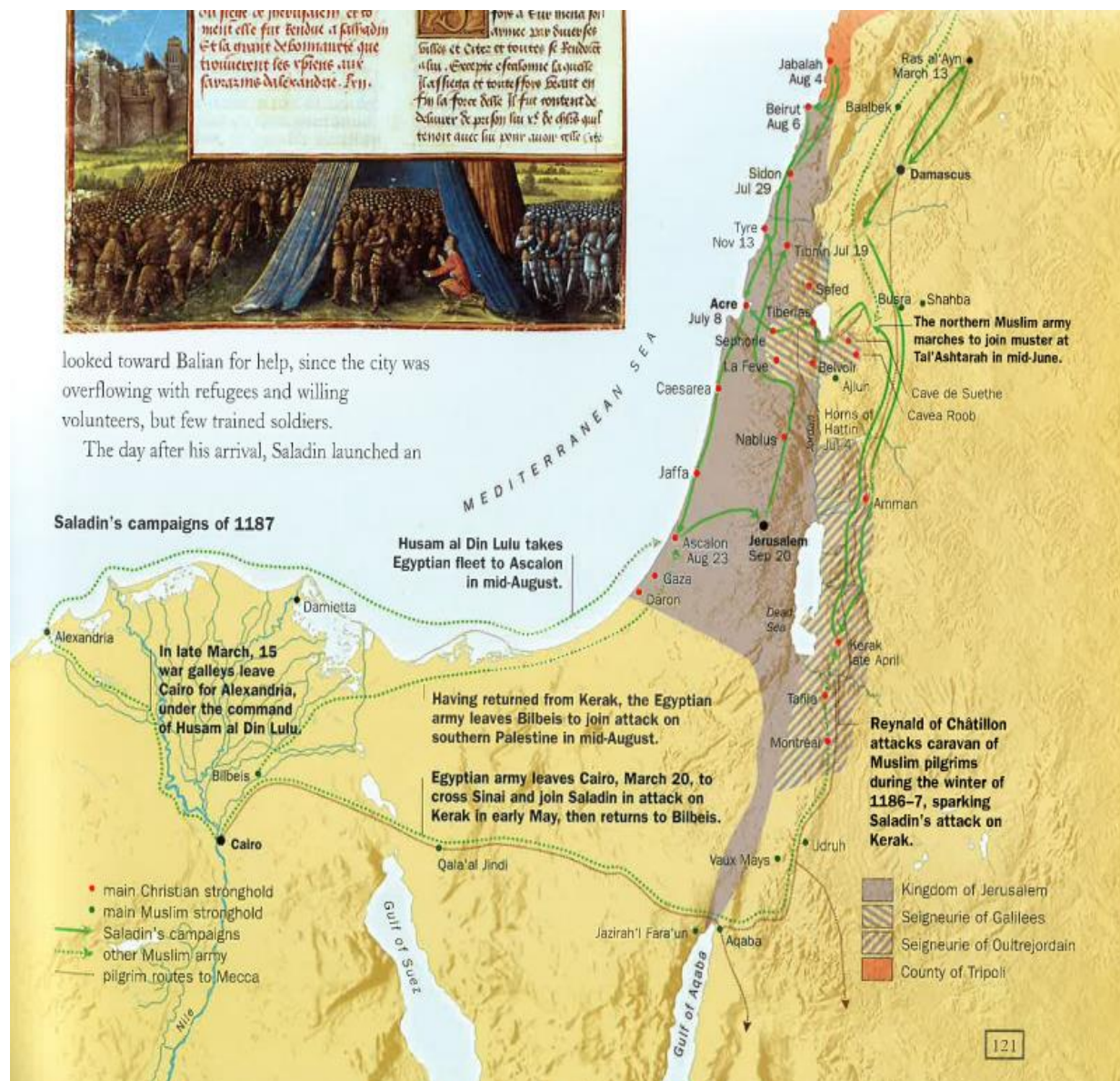
KONSTAM, A., *Historical Atlas of the Crusades*, London, Mercury Books, 2004, p. 92-93.

Annexe n°9 : la bataille de Hattin



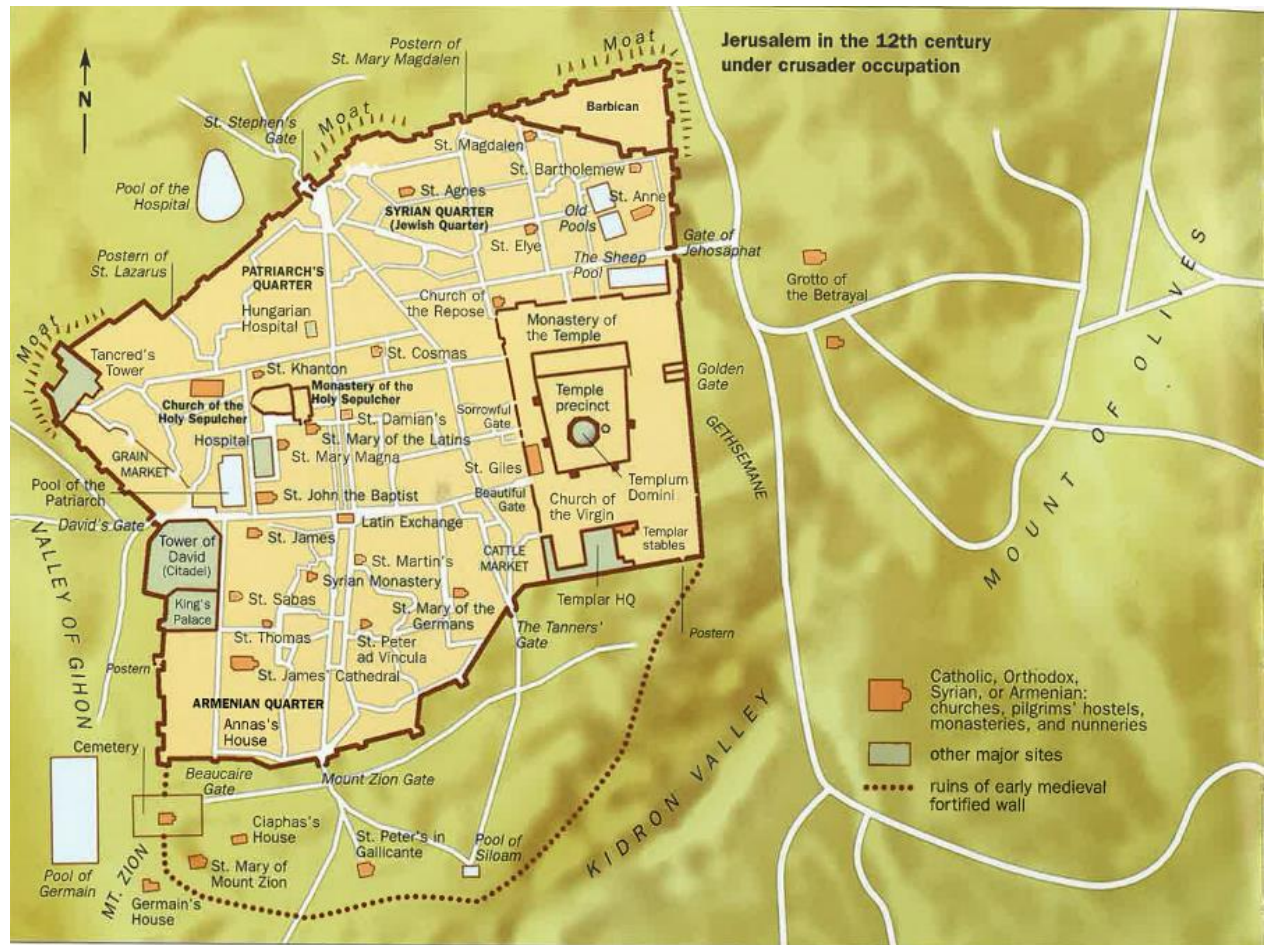
KONSTAM, A., *Historical Atlas of the Crusades*, London, Mercury Books, 2004, p. 118.

Annexe n°10 : les campagnes éclairs de Saladin



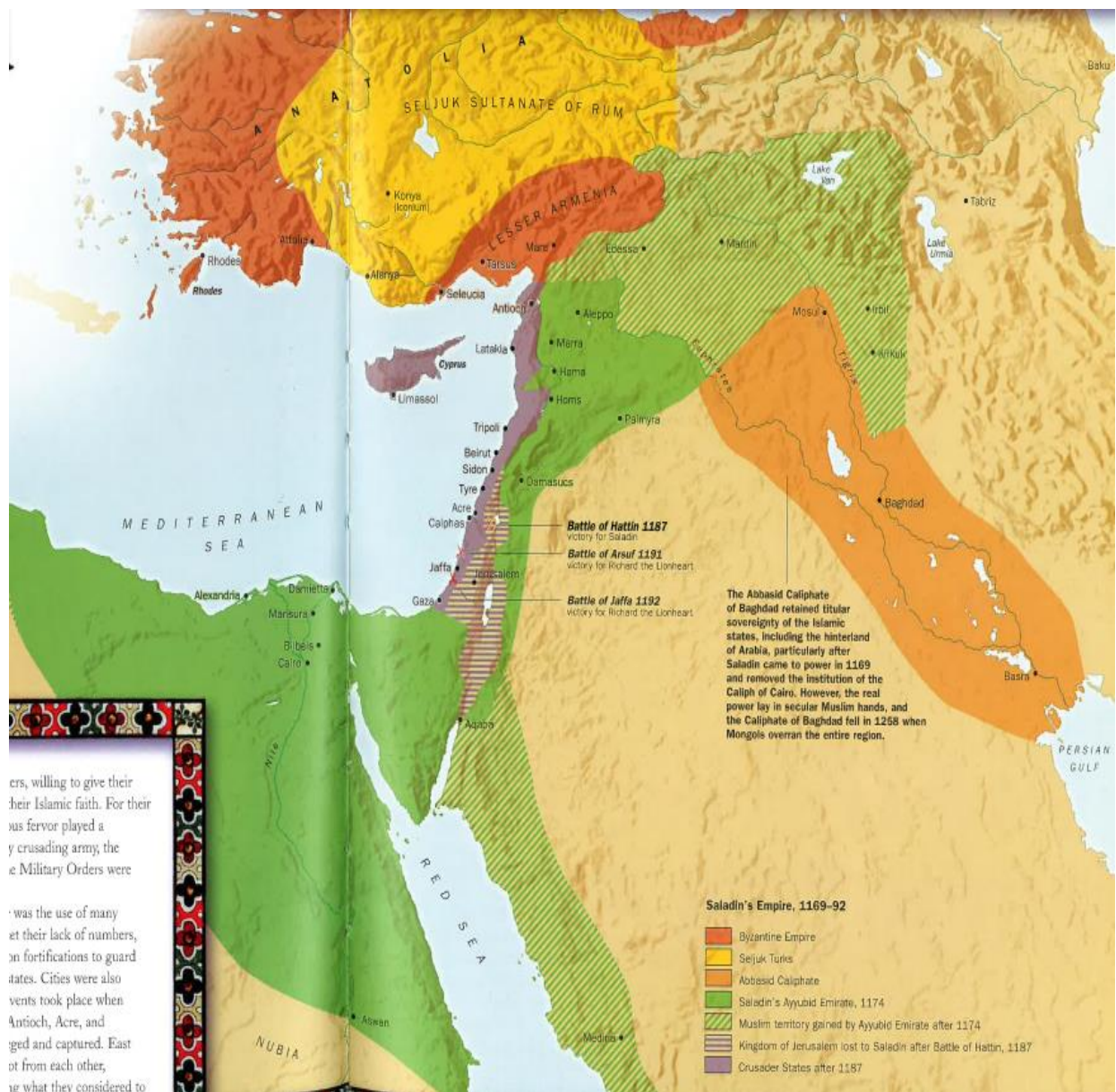
KONSTAM, A., *Historical Atlas of the Crusades*, London, Mercury Books, 2004, p. 121.

Annexe n°11 : La ville de Jérusalem au XII^e siècle sous occupation croisée



KONSTAM, A., *Historical Atlas of the Crusades*, London, Mercury Books, 2004, p. 72.

Annexe n°12 : l'empire ayyoubide



KONSTAM, A., *Historical Atlas of the Crusades*, London, Mercury Books, 2004, p. 130-131.

Annexe n°13 : les châteaux et forts des états latins d'Orient



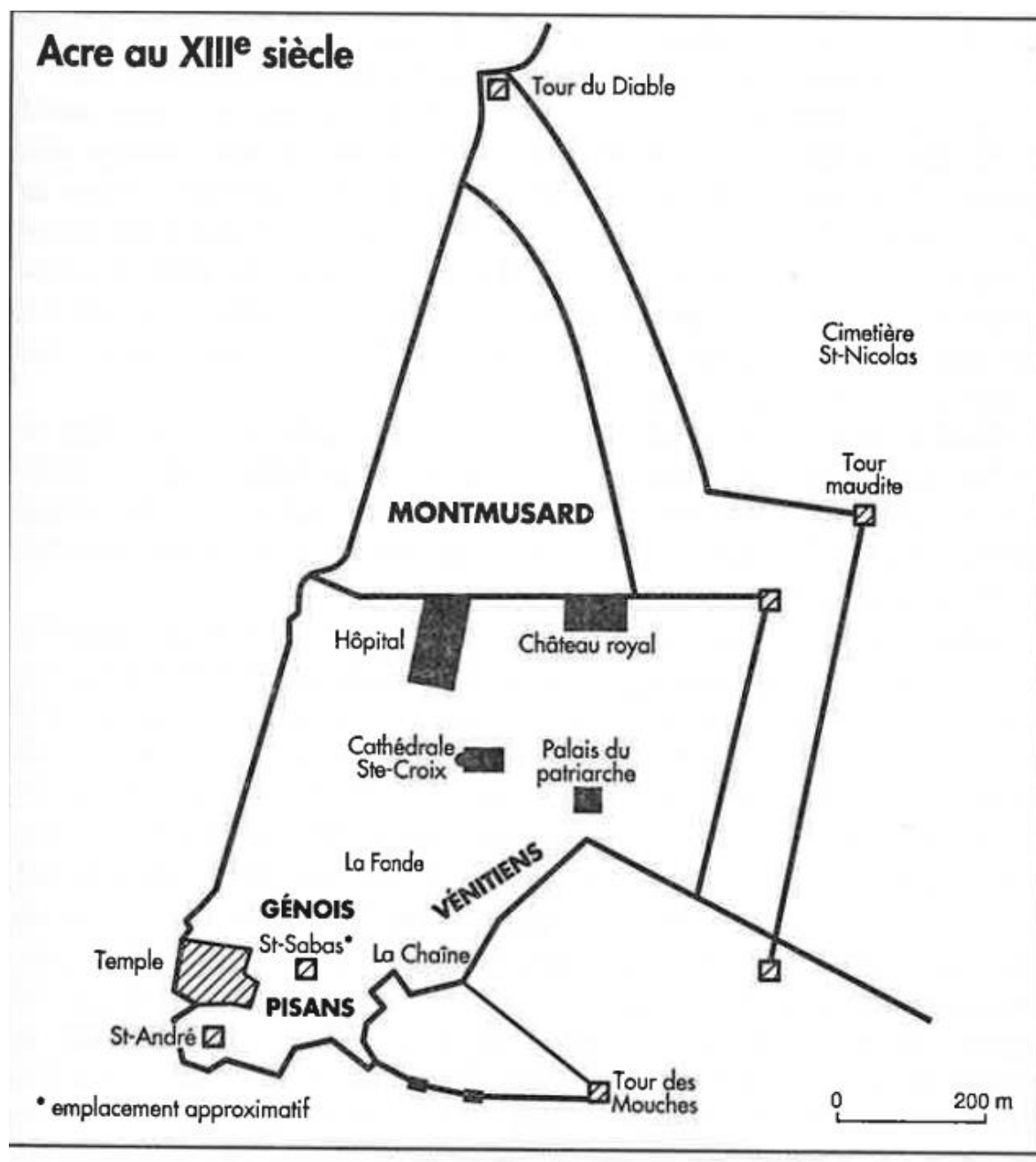
KONSTAM, A., *Historical Atlas of the Crusades*, London, Mercury Books, 2004, p. 110-111.

Annexe n°14 : la troisième croisade



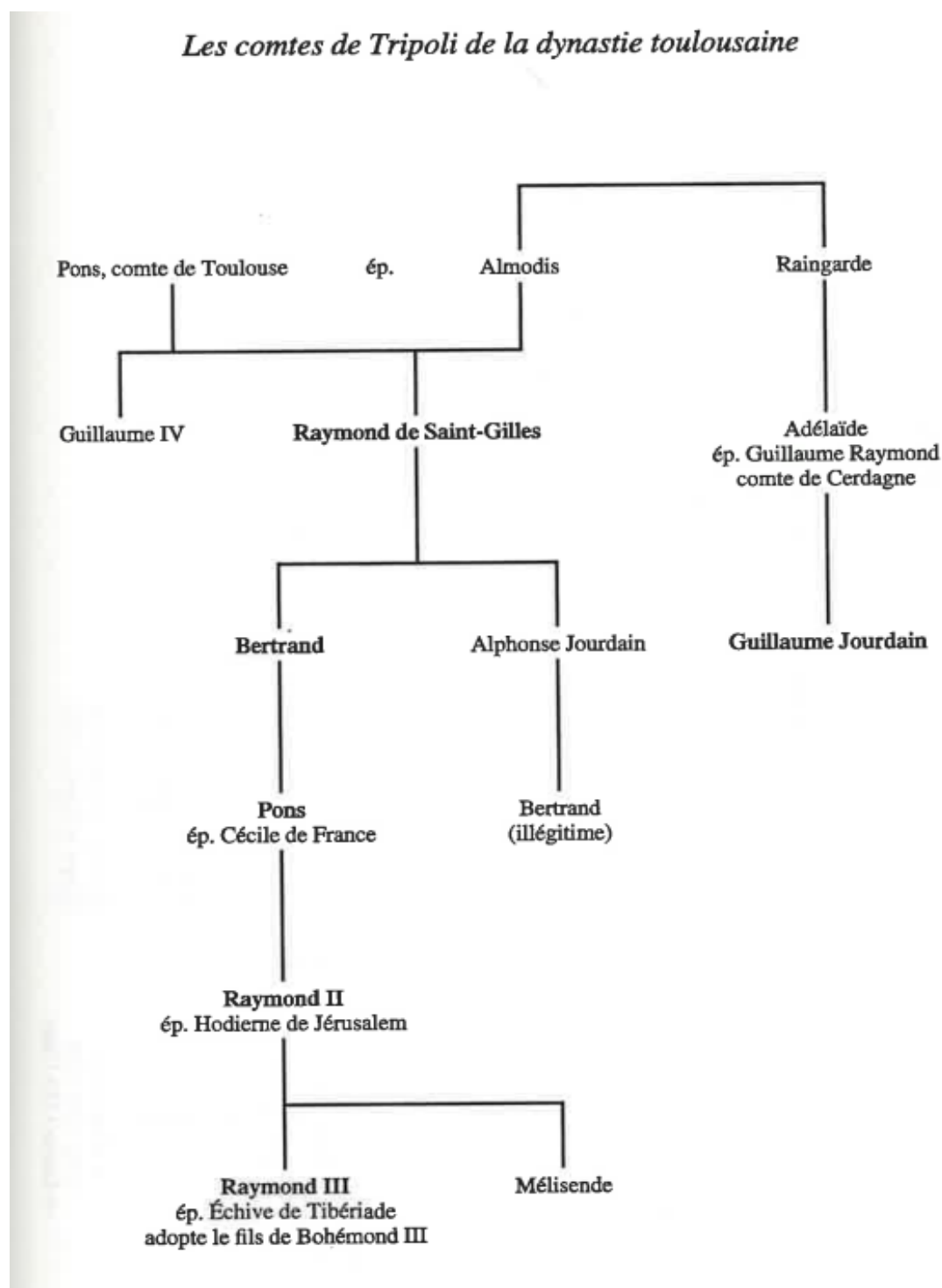
KONSTAM, A., *Historical Atlas of the Crusades*, London, Mercury Books, 2004, p. 110-111.

Annexe n°15 : la ville d'Acre



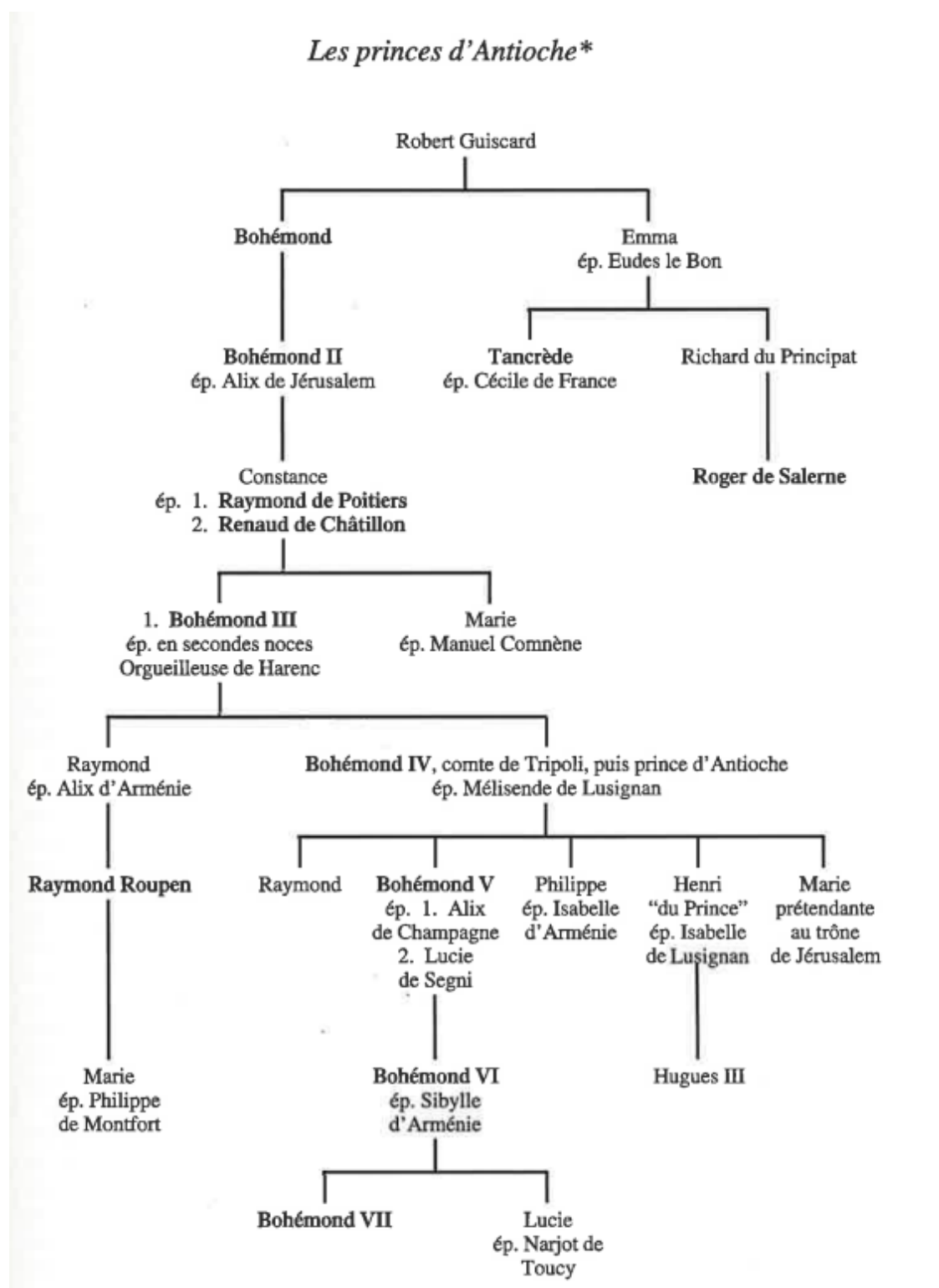
RICHARD, J., *Histoire des croisades*, Paris, Fayard, 1996, p. 401.

Annexe n° 16 : maison princière de Tripoli



RICHARD, J., *Histoire des croisades*, Paris, Fayard, 1996, p. 505.

Annexe n°17 : maison princière d'Antioche



RICHARD, J., *Histoire des croisades*, Paris, Fayard, 1996, p. 507.

Table de matières

Remerciements.....	5
Introduction.....	11
Le franciscain de Parme et l'évêque d'Acre	23
I. Salimbene de Adam et la <i>Cronica</i>	23
II. Jacques de Vitry et l' <i>Historia Orientalis</i>	29
L'Europe et la croisade : deux siècles de guerre sainte.....	35
I. L'apogée de l'occident médiéval.....	35
A. Le nouveau visage des villes.....	35
B. L'essor du nouveau commerce.....	36
C. L'évolution scolaire et universitaire	37
D. La réussite des frères mendiants	38
II. Des Francs en terre d'Islam	39
A. L'avènement des seldjoukides.....	39
B. L'appel de Clermont.....	40
C. La première croisade.....	41
D. Les principautés latines d'orient et leur expansion	43
III. L'heure de gloire du jihad	44
A. De Zengî à la deuxième croisade : prélude au réveil de l'Islam	44
B. L'ascension de Nûr al-Dîn et les campagnes de Shirkûh.....	46
C. Le sultan malgré lui.....	48
D. La bataille de Hattîn.....	50
E. Le héros de l'Islam.....	51
F. La troisième croisade.....	53
G. Fin de la croisade et mort de Saladin	55
IV. Epilogue.....	56
Chapitre I : le franciscain et le prédicateur	59
I. La bataille de Hattin et le funeste destin des croisés	59
II. Une nouvelle aube après Tyr	70
III. La primauté de la mission.....	74
A. Préserver l'espoir.....	74
B. La juste lutte	76
C. L'histoire, enveloppe matérielle du message	78
IV. Tableau de comparaison récapitulatif.....	80
Chapitre II : les chaînes du temps.....	83

I. La valeureuse famille de Montferrat.....	84
A. Des jeunes chevaliers remarquables	84
B. Le fils prodigue.....	87
II. L'empereur Barberousse	97
III. Les chaines du passé.....	103
A. Crémone au centre du monde.....	104
B. D'un Barberousse à l'autre	108
C. L'héritage du temps	111
IV. Tableau de comparaison récapitulatif.....	115
Chapitre III : Le rêve inachevé	117
I. Les rois magnanimes	117
A. L'arrivée à Acre	117
B. Victoire et péchés.....	121
C. Jérusalem est loin.....	127
II. Le plus grand ennemi des Chrétiens	132
A. Un ennemi juste	132
B. L'émissaire de la colère divine	135
III. Le fantasma impossible.....	139
A. Une admiration mitigée, une haine différée.....	139
B. Les vicissitudes de la terre sainte	142
IV. Tableau de comparaison récapitulatif.....	146
Chapitre IV : Les enfants du siècle.....	149
I. Le juste châtiment.....	149
II. Paroles et présages	154
A. La force de la parole sacrée.....	154
B. Les présages funestes	159
III. Les prophéties et le salut.....	162
A. Joachim et la fin du monde manquée	163
B. La recherche du salut éternel.....	168
C. La crainte du lendemain	174
IV. IV. Tableau de comparaison récapitulatif.....	176
Conclusion	179
Bibliographie.....	189
Annexes.....	195
Table de matières	213

UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN
Faculté de philosophie, arts et lettres

Place Blaise Pascal, 1 bte L3.03.11, 1348 Louvain-la-Neuve, Belgique | www.uclouvain.be/fial